SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

INSTITUTS SOLVAY

Travaux de l'Institut de Sociologie

AZANDE

Introduction

à une

Ethnographie générale des Bassins de l'Ubangi-Uele

et de l'Aruwimi

PAR

A. de CALONNE-BEAUFAICT

Préface du Colonel A.-F. BERTRAND

BRUXELLES

Maurice LAMERTIN, Libraire-Éditeur

Rue Coudenberg, 58-62

1921

INSTITUTS SOLVAY

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

Parc Léopold, Bruxelles

Comité de direction :

G. BARNICH G. HOSTELET A. SOLVAY
E. VANDERVELDE

Directeurs :

G. BARNICH — G. HOSTELET

Administrateur :

G. DE LEENER

Collaborateurs :

B. CHLEPNER R. OLBRECHTS, *Secrétaire* G. SMETS
D. WARNOTTE, *Chef du service de la documentation*

Membres associés :

C. BOUGLE St. BAUER E. RIGNANO E. MILHAUD

AZANDE

DT
650
C3X
1921
MAA

INSTITUTS SOLVAY

Travaux de l'Institut de Sociologie

AZANDE

Introduction

à une

Ethnographie générale des Bassins de l'Ubangi-Uele

et de l'Aruwimi

PAR

A. de CALONNE-BEAUFAICT

Préface du Colonel A.-F. BERTRAND

SMITHSONIAN
LIBRARIES

BRUXELLES
Maurice LAMERTIN, Libraire-Éditeur
Rue Coudenberg, 58-62

1921

PRÉFACE

Adolphe de Calonne n'est pas un inconnu du public qui s'intéresse aux questions coloniales. En 1909, il publia : *Les Ababua;* en 1912 : *Etudes bakongo*. Chacun de ces ouvrages dépassait le cadre des observations statiques où s'est enfermée jusqu'à présent la littérature ethnographique belge. Le premier avait disséqué l'organisation sociale ababua et mis en lumière les organes essentiels dont nous ne pouvons troubler le fonctionnement sous peine de répercussion fâcheuse sur l'ensemble. Le second découvrit le rôle important que peut jouer dans des sociétés indigènes plus spécialisées le déterminisme fonctionnel.

Ces études n'étaient cependant qu'occasionnelles.

Dès son arrivée dans le nord de la colonie, en 1905, de Calonne eut son attention sollicitée par les Azande. Il ne les perdit jamais de vue, mais le hasard de ses désignations, non seulement lui interdit d'aborder le problème avec l'ampleur géographique qu'il comportait, mais rompit même parfois toute relation immédiate entre lui et le peuple nyam-nyam, objet de ses préoccupations. C'est dans ces circonstances que naquirent les *Ababua* et les *Etudes bakango*.

En 1913, les circonstances se montrèrent plus favorables. L'exercice de fonctions territoriales, avec la chance exceptionnelle d'être débarrassé des servitudes d'une administration très paperassière, lui permit de pénétrer d'emblée au cœur des litiges : droits de succession, droits

de propriété du sol, etc., qui accrochent toutes les traditions. Appuyée de notes antérieures, une expérience déjà longue augmentait singulièrement l'efficacité de ses méthodes d'investigation. Sa sympathie toujours active pour ses administrés, par une espèce de choc en retour, lui attirait leur confiance et forçait le trésor de leurs souvenirs et de leurs traditions les plus cachées.

La récolte fut fructueuse. Malheureusement nous ne l'avons pas en entier. de Calonne mourut le 26 mai 1915 : il lui restait à jeter quelques coups de sonde dans les territoires sakara au nord du bas M'Bomu, dans la région de Yakoma, et enfin sur les rives de l'Ubangi où il comptait trouver en passant des confirmations linguistiques de l'extension sur de vastes territoires des mouvements de peuples dont, dans l'Uele, il avait saisi et débrouillé la succession.

La nation zande, d'apparence si homogène, s'était révélée à lui comme un complexe étonnant dont les composantes se retrouvent ailleurs à l'état pur ou à l'état de combinaisons différentes. L'étude attentive des facteurs linguistiques, traditionnels, etc., des monuments figurés, lui permit de retrouver les éléments constitutifs de cet amalgame d'apparence uniforme et de reconstituer enfin dans ses grandes lignes les migrations dans le bassin du Congo, au nord de l'Equateur, depuis la fin du XVIe siècle.

En ce qui concerne la partie historique, je crois avoir été mis en possession de l'essentiel des notes de l'auteur. Seuls quelques chapitres peuvent être considérés comme étant mis au point : celui, notamment, où est étudié le problème des Momvu et de la fin de l'âge néolithique. Pour les autres, je me suis trouvé en présence de renseignements épars, ou rassemblés au hasard de la cueillette,

procédant habituellement par voie d'approximation successive. Mettre l'ensemble sous les yeux du public était impossible; coordonner ces matériaux souvent disparates eût été peut-être substituer ma pensée à celle de l'auteur. Le second écueil m'a paru plus redoutable que le premier. Le public aura sous les yeux une œuvre fruste qui ouvre des horizons tout nouveaux sur la constitution, la formation, l'histoire des peuples africains. Mon rôle s'est limité à élaguer ce que je suis certain que de Calonne aurait laissé tomber lui-même, à établir quelques rares raccords strictement indispensables à la compréhension, à établir un ordre chronologique ou logique nécessairement absent d'un amas de notes dispersées. Tenu par lui au courant de ses espoirs, du développement de ses travaux, connaissant les populations auxquelles il s'intéressait, je crois que mieux que quiconque je pouvais me risquer à entreprendre un travail qui devait rester dans l'ordre des consolidations.

En synthèse, non exposée dans les croquis qu'il nous a laissés, de Calonne voyait comme suit le mouvement des peuples centre-africains dans les régions où Bantou et Soudanais ont été en contact depuis deux cent cinquante ou trois cents ans.

Aux dernières heures de l'époque néolithique, au dix-septième siècle, les Momvu s'étendaient suivant un axe général Ruwenzori-Shari.

Vers l'est, un mélange avec des envahisseurs Shilluk-Dinka avait produit le groupe Bari-Logo, tandis que vers l'ouest des influences west-africaines avaient donné naissance aux Makèrè et apparentés.

Deux invasions vinrent mordre sur cet ensemble. La première, soudanaise : Bangba-Mayogo, etc., débouche du haut M'Bomu, elle laisse dans le Bahr-el-Ghazal des

arrière-gardes que l'on y retrouve sous le nom de Babukr. Les Bwaka de l'Ubangi appartiennent au même groupe. Des Bangba sont signalés au Kilimandjaro : n'y a-t-il là qu'une simple coïncidence phonétique?

La seconde invasion, d'origine bantou, est celle des Gombè ; elle vient de l'ouest et son avant-garde, les Abangwinda, pénètre jusque dans le Bahr-el-Ghazal. Elle laisse sur place les Mobenge, encore indépendants entre l'Uele et la Likati. Brisée et dispersée par d'autres conquérants venus du nord, les Mongbwandi qui surgissent sur le haut Ubangi, elle envoie des détachements dans tous les sens : les Mabinza dans l'Itimbiri, les Budza et Gombè vers le sud, d'autres Gombè vers l'Ubangi.

Les Akarè établis sur les deux rives du M'Bomu vers le 25° long. G. (Makèrè en voie d'acculturation par des Bantou) sont en partie rejetés vers l'ouest et parviennent jusque Libreville.

Une nouvelle série d'envahisseurs venus du nord apparaissent sur le bas et le moyen M'Bomu : les Abèlè (Azande), les Auro (Abarambo), les Amadi. Les Azande proprement dits (Avungura) leur succèdent et plus à l'ouest franchissent le M'Bomu au commencement du XVIIIe siècle entre le 24° et 25° long. G.

Les Momvu-Makèrè sont refoulés au moment où le fer se substitue à la pierre. Les Momvu, laissant des traînards : les Birri au nord du M'Bomu, se retirent et trouvent un refuge dans les régions granitiques du Kibali.

Vers 1750, les Makèrè s'enfoncent en partie dans la forêt, s'y reconstituent en une forme aristocratique sous la direction de chefs azande, y prennent contact avec des peuples hamitiques en relation avec le grand mouvement Djaga-Wazimba (Kioko du Kasaï), reviennent vers le nord sous le nom de Mangbètu et tiennent en échec les Azande

qui ont continué leur extension. En même temps un rameau des Mongbwandi, les Abandya, reviennent au nord de l'Uele et du M'Bomu et, après s'être azandéisés, refoulent les Azande du bas M'Bomu pour se rabattre finalement vers le sud et épuiser leur dernier effort dans une lutte avec les Européens presque sur les rives du Congo. Vers la même époque, une nouvelle poussée bantou, celle des Ababua, fait disparaître presque toute trace des populations antérieures dans tout le versant sud de l'Uele à l'ouest du 26° long. G. et lance, en avant-garde, les Mangbèlè à 200 kil. plus à l'est, où nous les retrouvons encore. C'est dans ces remous de populations que déferlent vers 1830 les dernières vagues azande des Avungura; elles portent à son comble la confusion dans les régions qu'elles atteignent, mais l'ordre et la « pax azandea » règnent dans les 120,000 kilomètres carrés de territoires submergés et les populations s'y forment en une nation fortement caractérisée.

Tout à la fin du XIXe siècle et au commencement du XXe, l'intervention européenne arrête ces peuples en pleine migration et les stabilise dans les régions où nous les trouvons à présent.

Les recherches destinées à compléter et à préciser les résultats déjà obtenus trouveront dans l'Ubangi un champ d'exploitation fertile pour autant que la maladie du sommeil y laisse des habitants. Des rapprochements intéressants sont à faire dès à présent entre les caractéristiques actuelles des Banza et celles des plus anciens habitants de l'Uele que nous puissions atteindre par la tradition. Comme les Momvu, ils sont très noirs de peau, trapus et donnent l'impression d'une population extrêmement fruste; comme les anciens Makèrè, ils se construisent, servant de réduits de défense, des huttes dans les arbres; comme les Akarè, ils utilisent

comme armes : des pierres lancées au moyen d'une liane, un sabre de petite dimension à un seul tranchant. Il est, d'autre part, certain que les migrations soudanaises en dehors de celles qui sont à rattacher spécialement aux Banda proprement dits ont profondément pénétré le pays. Les Mongbwandi se retrouvent à mi-chemin entre Imesé et Libenge; les Bwaka sont signalés comme parlant le même langage que les Mayogo du haut Uele; nous trouvons des Togbo sur la rive droite de l'Ubangi alors que des clans de même nom font partie du groupe Basiri de l'Uele. Le problème du rattachement de toutes ces populations d'origine soudanaise doit, dès à présent, être considéré comme une des faces du problème plus vaste des origines d'un vaste groupement auquel on peut attribuer avec une quasi-certitude: les Kreich, les Banda, les Akbwaya (Baya), les Bangba, les Bwaka, etc.

Si l'essentiel du travail historique est sauvé, il n'en est pas de même de la partie ethnographique et sociologique. Je n'ai rien découvert qui traite des caractéristiques animistes de nombreuses croyances par lesquelles les Azande se différencient si nettement des Bantou presque exclusivement dynamistes. Les préoccupations de de Calonne à cet égard n'ont laissé dans ses notes que quelques traces éparses strictement suffisantes pour entraîner la conviction qu'elles n'étaient pas abandonnées. Sa table des matières (app. IX), dont l'ampleur inspire l'amer regret d'avoir perdu en lui une très haute valeur sociale et scientifique, réserve une large place à ces études. J'ai vainement cherché ses observations sur les sociétés secrètes (il était affilié à au moins deux d'entre elles), sur le culte et le rituel des atolo (offrandes aux mânes), sur la forme spéciale de la croyance azande aux avuri (sorciers), sur la croyance à Boli (avec ses deux femmes), personnage mythique d'une

catégorie supérieure aux héros civilisateurs. Je considère comme certain que ceux qui l'ont assisté dans ses derniers jours ont pieusement recueilli ses travaux, dont l'ensemble en 1918 m'a été intégralement remis par l'administration de la Colonie. La disparition non moins certaine de nombreux documents ne pourrait être expliquée que par la supposition que l'auteur, pour leur éviter les risques de voyages toujours un peu aventureux, les aurait confiés à des personnes ignorantes de leur valeur générale. Je n'ose pas espérer qu'ils puissent resurgir un jour.

Je n'ai pas essayé de présenter au public la partie linguistique de l'œuvre de de Calonne, abandonnant ce soin à de plus compétents.

Aux appendices, j'ai consigné certaines notes, telles : un relevé des stations à figurations rupestres avec quelques inventaires, un détail par origine des populations de quelques chefferies qui met en relief l'extrême complexité de la nation zande, un conte qui relève plus spécialement du folklore zande.

J'y ai joint trois notes.

Les deux premières sont des extraits d'études conduites par de Calonne à l'occasion de missions dont il fut chargé en territoire anunga et en territoire embili. Il est inutile de souligner les rapports intimes qui relient ces observations à l'ensemble du travail de l'auteur.

La troisième n'appartient pas à de Calonne. C'est le très simple procès-verbal d'une conférence entre notables azande réunis par l'autorité territoriale pour décider de la succession d'un chef décédé sans enfants. Ce document, sec et concis comme un constat d'huissier, illumine le bon sens, le souci de la chose publique, le respect de la tradition qui sont des caractéristiques de l'aristocratie zande. La dignité de leurs débats pourrait être présentée

en exemple à nos assemblées délibérantes européennes.

Au Congo belge, les études ethnographiques sont ordinairement considérées comme dépourvues d'intérêt pratique. On les admet comme des bases de hautes spéculations philosophiques auxquelles un colonial sérieux, tel un fonctionnaire ou un directeur d'entreprise, ne saurait s'intéresser (1). Tout au plus regardera-t-on d'un œil amusé ces traditions, ces mœurs, ces coutumes étranges et incompréhensibles : on y trouvera une source de souvenirs pittoresques exploitable dans des conversations d'après-dîner. Au surplus cette attitude dispense d'effort de pensée; elle laisse l'esprit dans une ignorance qui, sous le prétexte d'intérêt de la civilisation et de régénération des noirs, autorise toutes les expériences favorables aux intérêts particuliers du moment.

En adoptant la doctrine des protectorats dans le gouvernement des populations qu'elles ont entraînées dans leur orbite, les nations européennes ont réalisé une économie d'efforts dont le succès est éclatant. Cette politique est relativement facile dans les pays d'ancienne civilisation en retard, de demi-civilisation. Les codes de lois ou de coutumes, les religions, l'organisation administrative, les cadres de la société s'y imposent à l'attention et délimitent, sans qu'un doute puisse naître, les zones de la vie intérieure d'avec les zones par où la nation assujettie peut interférer avec ce qui lui est étranger. La métropole entravée par les textes réserve automatiquement son action directe pour un contrôle plus lointain et pour les rapports extérieurs.

---

(1) J'extrais d'une chronique coloniale récente (*Nation belge* du 11 janvier 1920) la phrase significative suivante : « Nous avons assez souffert des idéologues, des juristes et des ethnographes; il faut des techniciens, des réalisateurs, des hommes d'action. »

Les difficultés se présentent plus nombreuses lorsque, comme dans l'Afrique centrale, on ne rencontre ni littérature écrite, ni monuments, ni rien qui évoque en l'esprit l'idée d'une organisation. Les populations y ont apparu aux premiers blancs comme des masses amorphes plastiques, dont il importait, dans leur intérêt même, qu'on rectifiât les manifestations incompréhensibles et réprimât les mouvements désordonnés.

Au Congo belge, nous en sommes restés à cette conception par trop simpliste. Quelques rares voix, d'ailleurs systématiquement étouffées, se sont élevées pour proclamer que si les noirs africains n'ont pas de textes à nous offrir comme base de notre action, si leurs organisations sont relativement simples, ces organisations sont, d'autre part, plus variées et plus dissimulées, que les traditions sont aussi fermes et aussi exigeantes, et que, en somme, nos administrés sont le terme d'une histoire aussi longue que la nôtre.

Si l'obligation de gouverner les noirs dans l'esprit de leur évolution s'impose à nous, nous ne pourrons pas ne pas conclure à la nécessité de nous rapprocher de la doctrine des protectorats et ne pas utiliser les canalisations par où pénétrait, dans leurs sociétés, et pénètre encore, mais d'un courant affaibli, la notion de l'autorité.

La vie des noirs dans le centre de l'Afrique est devenue quelque chose de tragique. Il n'y a qu'une génération que nous nous sommes établis en maîtres parmi eux, foulant aux pieds ou réprimant avec une ignorance méprisante, quand ce n'est pas avec une dureté impitoyable, leurs coutumes, leurs croyances, leurs mœurs, tout ce qui faisait la valeur et la joie de leur existence.

Dans leur intelligence, un acte de force comporte toujours un sens moral. Alors, où est le vrai, où est le juste ? Est-ce dans leurs croyances auxquelles ils ne sauraient se sous-

traire mais que nous réprouvons ? Est-ce dans notre volonté qui leur crève les yeux mais qui révolte toutes leurs fibres intimes? Devant cette contradiction, ils s'abandonnent à leurs caprices comme la feuille tombée au souffle du vent d'automne.

Tout s'écroule autour d'eux en même temps que, moitié par force, moitié par persuasion, nous les entraînons dans notre course à la conquête de la matière, jusque dans ces travaux de grande industrie auxquels nos sociétés occidentales ne s'adaptent que dans les crises et les convulsions. Nous ne les protégeons pas même des fléaux que nous avons propagés dans les nécessités de l'occupation du pays et l'imperfection de la science de l'époque : la maladie du sommeil, aux 95 p. c., a balayé certaines populations. Le dévouement des missionnaires n'a pu toucher que quelques individus et ne donnera à la masse une morale nouvelle qu'avec l'aide du temps, alors que l'ancienne s'effondre.

Nous n'obtiendrons de nos populations une collaboration consentie au travail commun de l'humanité qu'en leur offrant des conditions de vie compatibles avec leur compréhension du monde extérieur. Seule la connaissance de leur organisation sociale, politique, familiale, de leurs traditions, de leurs tendances morales, nous permettra d'éviter de nouvelles erreurs et de réparer, s'il en est temps encore, celles qui ont été commises.

Les circonstances particulières qui marquent la publication du travail de de Calonne font qu'un rapide exposé de l'histoire de la nation zande, de son organisation sociale et politique, peut utilement trouver place ici et servir de fil conducteur pour saisir le développement de recherches dont la suite parfois confuse n'est pas exempte de lacunes.

Dans la première moitié du XVIIIe siècle, les Azande

venant du nord franchirent le M'Bomu entre les 23° et 24° long. G.; presque vers l'an 1800, ils firent tache d'huile occupant la vallée du haut M'Bili et s'étendant jusque sur l'Uere inférieur et moyen. Ils constituaient déjà un amalgame hétérogène conduit par les ancêtres des dynasties actuelles dans un esprit de haute discipline sociale et militaire. Dans cette avance, leur marche s'était infléchie vers l'est et ils avaient recoupé les routes suivies par les Abèlè-Angada, par les Auro-Abarambo, peuples qui leur étaient apparentés linguistiquement et dont l'invasion était antérieure et parallèle à la leur. Ils avaient encore recoupé les voies de migration ouest-est des Abangwinda, peuple bantou, et des Adio, rameau aberrant des Mongbwandi, venus également du nord, mais ayant abordé l'Ubangi entre Yakoma et Mobaye. Tous ces peuples s'étaient déjà heurtés et mélangés entre eux et avec des populations plus primitives, qui avaient été refoulées ou noyées dans la masse envahissante, tels les Momvu et les Makèrè, qui, parfois, tels les Akarè, ont réussi à émigrer ou à sauver leur personnalité au prix d'une régression. Vers 1800, les Azande étaient voisins : à l'ouest, vers le 23° long. G., des Abandya, groupe mongbwandi qui, après un long séjour sur les rives de l'Ubangi, refluait vers le M'Bomu et le M'Bili ; au sud et à l'est, vers l'Uere, des Abèlè, des Auro, peut-être de quelques restes de populations makèrè.

Déjà se manifestait le processus de développement des empires azande qui devait devenir normal par la suite : expansion sous la direction d'un des représentants remarquables de la dynastie, conservation et assimilation des vaincus, scission et anarchie à la mort du chef, lutte entre les prétendants dont un, sinon plusieurs, rassemble les éléments en voie de dispersion, reprend la marche en avant et reconstitue un nouvel empire dans une conquête nou-

velle. Vers 1780, le territoire de Gura, l'éponyme des Avungura, fut partagé entre ses fils Mabenge et Tombo, souches d'où sortent tous les chefs azande. L'absorption ou le refoulement des Abèlè-Angada et des Auro-Abarambo étaient déjà poursuivis méthodiquement. Vers 1805, les territoires de Mabenge et de Tombo furent à leur tour divisés entre leurs fils. C'est à ce moment que commence la grande expansion azande.

De Mabenge, dont les fils s'ébranlèrent les premiers, descendent les dynasties des Auro (Nindu), des Ambomu (Yapati), des Anunga (Nunga), des Avuru Bogwa (Bogwa). Yapati (période d'activité de 1805 à 1835 environ) oriente vers l'est l'effort le plus puissant de l'amalgame qui se constituait en nation. Ses successeurs imposèrent leur loi à ceux des Amadi, des Bangba, des Abangwinda, des Nilotiques qui ne voulaient ou ne pouvaient s'éloigner. Leurs luttes furent féroces avec les Mangbètu; ils traitèrent d'égal à égal avec les Arabes et Egyptiens auxquels ils imposèrent le respect de leur organisation. Ce ne fut qu'à la suite d'une pression continuée pendant plus de quinze années, marquée de succès et de revers, que les plus représentatifs d'entre eux : Renzi, Bokoyo, Bafuka, Bili, N'Doruma, M'Bio, acceptèrent définitivement de se soumettre à l'autorité européenne. En 1896, Bafuka, à la tête de ses guerriers pénétrait à la suite de Chaltin dans Redjaf conquis sur les Mahdistes. Leur autorité s'étend sur tout le versant nord du bassin du haut Uele, sur les bassins supérieurs du Sueh et de la Meridi; vers 1880, après la destruction de la puissance mangbètu, ils s'établirent sur la rive gauche de l'Uele jusqu'au Bomokandi. Nindu, l'aîné des fils de Mabenge, se dirigea vers le sud et continua le refoulement ou l'absorption des Abèlè et des Auro. C'est un peu avant cette époque, à la fin du XVIIIe siècle, que la poussée

bantou des Ababua rejeta les Makèrè à l'est du 26° long. G. et constitua sur la rive gauche de l'Uele une barrière qui résista avec succès à toutes les pressions soudanaises. Vers 1860, Galia, un des fils de Nindu, parvint cependant à s'insinuer entre des groupes ababua et à se maintenir dans sa conquête. Bogwa s'était le moins éloigné : son domaine, peuplé en majorité de Bangba (Basiri), s'étendit sur la rive gauche du moyen Uere; les Amadi étaient repoussés au sud de l'Uele. Enfin Nunga, à la tête de contingents qui paraissent peu importants, avait pénétré dans le bassin du Bahr-el-Ghazal, d'où ses descendants revinrent plus tard avec des milices recrutées dans les populations soumises et assurèrent leur domination sur les territoires d'où avaient essaimé les petits-fils de Gura. Cette conquête ne fut terminée que vers 1880. Bangezegino élimina les descendants de Bogwa qui disparurent en tant que chefs régnants. Sasa chassa du bassin de la Gwan les Apodyo, descendants de Yatwa, mais échoua, lorsqu'il s'attaqua aux Azande Embili, fils d'Eso. Aidé des Arabes, Zamoï Epira bouscula les descendants de Nindu et les contraignit à coopérer à ses tentatives de conquête du pays ababua; il échoua, mais sa puissance resta suffisante pour que, en 1893, avec des contingents importants, il pût accompagner Van Kerckhoven dans son raid jusque Wadelaï. L'autorité des Anunga s'exerce sur une population où se discernent encore aisément plusieurs des composantes : les Bangba (Basiri) et Amadi vers l'est, les Birri (Momvu) au nord du M'Bomu, les Angada au centre, les Akarè vers Semio.

Pendant que les fils de Mabenge entraînaient au loin une forte partie des forces azande, la menace abandya s'affirmait. Déjà, vers 1780, Gura avait été tué en luttant contre eux. Au début du XIXe siècle, entraînés par leurs chefs Luzia et Bangoï, les Abandya, estimant que les

méthodes azande étaient mieux adaptées aux pays de savanes qu'ils abordaient, adoptèrent la discipline, l'organisation, la langue de la nation avec laquelle ils rivalisaient non sans avantage. Peut-être convient-il de ne voir en ce phénomène qu'une manifestation exceptionnelle par son ampleur des croyances dynamistes : tout aussi bien que les objets matériels et les êtres vivants, les gestes, les attitudes déclenchent et déterminent les événements. En dérobant aux Azande leurs habitudes, leur comportement extérieur, les Abandya exploitèrent par surprise la source des succès de leurs rivaux. Nous verrons les Mèdgè exhumer et enlever le corps de Kipa, mort au cours d'une expédition chez eux, pour s'approprier les propriétés de victoire d'un guerrier aussi fameux. Les Abandya réussirent : leur pression s'accentua et devint de plus en plus efficace. Vers 1860, ils avaient successivement refoulé les rameaux azande sortis de Nindu, de Bogwa, de Yatwa, de Mange Manzu, jusqu'à l'est d'une ligne générale Uere-est de Semio. Ce n'est que vers 1880, lors du retour offensif des Anunga vers l'ouest, que Zamoï Epira reprit pied dans le versant occidental de la vallée de la Dumè.

La fin de Tombo est sans doute postérieure de très peu à celle de Mabenge. Lorsqu'il fut assassiné, il était établi vers les sources du M'Bili, d'où il dirigeait les territoires azande du nord-ouest et tenait les Abandya en respect. Pour agrandir leurs domaines, ses fils devaient ou refouler les Abandya, ou bousculer leurs cousins, fils de Mabenge, qui s'étaient déjà dispersés. Eso (souche des Embili) suivit et mit Nindu en déroute. Il s'établit au nord de l'Uele entre les 26° et 27° long. G. Ses successeurs tentèrent vainement de passer sur la rive sud, mais résistèrent avec succès aux Anunga. Le fond de la population est Abarambo. Mange Manzu et ses fils n'abandonnèrent les territoires de Tombo

que sous la pression toujours plus forte des Abandya. Ils franchirent l'Uere, mais, contenus par les Azande Auro, ils restèrent longtemps cantonnés dans un coin de territoire entre l'Uere et l'Uele aux environs de leur confluent. Ce n'est que vers 1870 qu'ils parvinrent à s'installer aux dépens des Ababua entre l'Uele et la Bima en soutien du rameau des Auro qui, une dizaine d'années auparavant, avaient réussi une même entreprise. Ils sont connus sous le nom d'Amokuma. Yatwa et ses fils, restés en territoire Tombo, furent rejetés vers l'est par les Abandya : ils se taillèrent un domaine dans l'arrière-terrain des fils de Mabenge occupés à leurs conquêtes éloignées et étendirent leur autorité dans les bassins de l'Asa et de la Gwan sur des populations Akarè, Angada, même Basiri. Ils s'épuisèrent dans des luttes avec les Arabes et vers 1885, Sasa, puis Zamoï Epira, achevant le reflux des Anunga, les soumirent à leur autorité à l'exception d'un petit groupe qui se maintint aux confins du territoire abandya. Ce sont les Apodyo. Enfin, N'Deni, autre fils de Tombo, rêvant d'une destinée aussi glorieuse que celle de ses proches, mit à profit l'hostilité entre son cousin Nindu et son frère Eso; il s'appuya sur le premier pour forcer la volonté du second ; il traversa les territoires embili, franchit l'Uele ; la résistance des Ababua fut invincible et N'Deni fut tué dans une surprise. Les colonnes auxquelles Eso refusa le retour sur la rive droite, furent obligées d'infléchir leur marche vers l'est et de pénétrer en pays abarambo. Ce fut l'origine d'une fortune éclatante : Kipa, fils de N'Deni, reprit l'œuvre de conquête et, de 1835 à 1865, porta ses armes victorieuses chez les Ababua, les Makèrè, les Mèdgè, les Mabisanga, les Amadi, les Abarambo. Les Mangbètu ne résistèrent qu'avec peine et les Ambomu de la rive droite eux-mêmes apprirent à le redouter. Il se tailla un vaste

domaine dans les bassins moyen et inférieur du Bomokandi. Les fils, dans leurs rivalités, ne parvinrent pas à en maintenir l'intégrité complète. Leur autorité y est aussi moins affermie : le temps a fait défaut, la population conquise s'est trouvée trop dense, trop compacte, pour que la politique traditionnelle azande, qui dissémine les vaincus, ait pu suivre ses effets et l'assimilation est restée imparfaite.

Les Azande se présentent à nous comme une nation de guerriers et d'agriculteurs. Leur apparence d'homogénéité si impressionnante au nord de l'Uele, s'atténue au sud du fleuve. Mais ici encore, quelle que soit son ascendance lointaine, le fils du conquérant conserve ses caractéristiques et se différencie nettement du vaincu : ce n'est jamais lui qui se laisse assimiler.

L'Azande ignore ou méprise les arts, l'industrie. Les produits de son travail du fer, du bois, sa poterie, sa sparterie, ses conceptions architecturales ne s'élèvent pas au-dessus de ce qui est strictement nécessaire pour vivre et pour combattre offensivement. Il ne s'entoure d'aucune des commodités qui pourraient entraver ses migrations. Il ignore l'élevage, même celui du petit bétail, et les résidences de ses plus grands chefs étonnent par leur rusticité. D'autre part, il s'adapte aisément à toute technique nouvelle de culture : c'est sans difficulté qu'il remplace les céréales des savanes soudanaises par les bananiers et le manioc des forêts du sud.

Il a l'horreur des agglomérations. Chacun vit isolé avec sa femme, ou ses femmes s'il en a plusieurs, ses enfants en bas âge et, strictement séparés des femmes, un ou deux adolescents, fils de parents ou de voisins, dont il fait l'éducation. A quelques centaines de mètres, une autre famille, de constitution analogue, vit la même vie. Le long des galeries de forêt qui longent les ruisseaux, il se forme ainsi des

chapelets de dix à quinze de ces établissements, parfois moins. Un « bakumba », délégué du chef, y exerce l'autorité en même temps peut-être que sur une ou deux autres agglomérations constituées sur le même modèle. Ce groupement, qu'il est difficile d'appeler village, figure le compartiment primaire de l'administration azande : ses dimensions toujours réduites sont extrêmement variables. En dehors des grandes routes qui assurent les relations entre les chefs, toutes les voies de communication constituent un réseau convergeant vers l'autorité centrale. L'Azande est un sédentaire qui ne communique qu'avec ses voisins immédiats : le régime d'isolement des femmes supprime tout prétexte aux visites réciproques qui sont une des caractéristiques de la vie des peuples bantou. Les enfants mâles, aux approches de la puberté, sont enlevés à leurs mères et, jusqu'à leur puberté sociale, c'est-à-dire le mariage, confiés au chef, au bakumba, au voisin, auquel, sous le nom de palanka, ils servent de gardes du corps, de serviteurs. Ce régime d'éducation des jeunes gens, ordinairement en commun, par les anciens, est incontestablement l'origine de l'homogénéité intellectuelle et morale du peuple azande.

Les chefs sortent tous de la dynastie des Avungura qui compte actuellement plusieurs milliers de descendants directs authentiques de l'éponyme Gura. Ils sont propriétaires du sol, ce qui les qualifie pour établir sur leurs sujets une autorité absolue que la coutume modère et canalise. Ils peuvent réclamer, suivant les besoins, une partie des produits des cultures et de la chasse (dont l'ivoire); ils répartissent les corvées, ordonnent le déplacement des villages, etc. C'est eux qui déclarent la guerre et convoquent les milices. Pratiquement, en dehors des époques d'enthousiasme et de migrations, le concours militaire de

leurs gens devient intermittent lorsque la durée des hostilités s'allonge : tout comme le fermier boer, le cultivateur azande ne peut s'empêcher d'aller voir de temps à autre ce qui se passe chez lui. Le pouvoir des chefs s'exerce par l'intermédiaire des bakumba, notables désignés par eux, choisis ordinairement parmi les Avungura restés dans l'obscurité. Cette règle n'est pas absolue : on rencontre de nombreux bakumba pris parmi les Azande de naissance moins illustre et même parmi les populations dont l'assimilation imparfaite ne permet de les considérer encore que comme des demi-Azande.

Souvent, et ce fut, ou c'est, le cas de tous les hommes représentatifs de la race, les chefs règnent sur des territoires trop étendus ou trop peuplés pour que des rapports directs puissent s'établir entre eux et leurs bakumba. Ils délèguent alors leurs pouvoirs à des frères, à des fils, qui, pratiquement, ne restent rattachés à l'autorité centrale que par un contrat d'allégeance d'apparence vaguement féodale. En même temps qu'elle s'étend, la chefferie azande prépare en elle-même les lignes de moindre résistance où s'effectuera la fracture lors de la disparition du chef. Les grands feudataires affirmeront des droits à l'indépendance totale : presque inévitablement la lutte pour l'hégémonie s'ouvrira entre eux. C'est ce procédé d'administration, déterminé par l'impossibilité d'administrer à distance, à défaut de moyen écrit de communication, qui a entraîné la ruine de tous les empires azande qui se sont succédé. Bonne pour la conquête, pour l'extension de la race, l'organisation azande est incapable de construire un empire centralisé et durable.

Dans l'assimilation des vaincus, les Azande sont restés inimitables. En deux ou trois générations leurs tributaires acquièrent un cœur d'Azande. Parmi les Ambomu qui

sont les plus fiers de leur glorieux passé, prennent place, par exemple, les Abokunda, qui sont des vaincus des premiers jours. Un Abangwinda qui parle encore sa langue propre, se présentera toujours comme Azande.

Lorsqu'une population attaquée et battue par ses voisins azande reste irréductible, elle se retire, provoquant parfois des déplacements secondaires qui peuvent acquérir une amplitude hors de proportion avec l'ébranlement primitif. Il y a simple formation d'une enclave azande en territoire étranger : ce fut le cas vers 1870 lors de la pénétration des Amokuma chez les Ababua, entre l'Uele et la Bima.

Lorsque l'agression prend un développement considérable, l'émigration complète — surtout dans le cas de grande densité de peuplement des régions intéressées — devient difficile. Tout ou partie de la population vaincue se soumet au vainqueur. Les souvenirs de l'indépendance perdue peuvent ne pas s'effacer entièrement et n'attendre pour se réveiller qu'une occasion favorable ; la répression est sévère : un exemple en a été donné vers 1880 par Sasa chez les Akarè.

Ordinairement le calme s'établit rapidement. Le chef s'installe au centre de sa conquête avec ses forces principales. S'il y a lieu, il prépare des centres d'occupation secondaire commandés par ses fils ou ses frères. L'administration immédiate du vaincu est assurée par des résidents pris dans l'entourage du chef ou de ses gouverneurs : chacun d'eux est assisté de fidèles relativement peu nombreux. Il y a eu migration : les femmes ont donc suivi et la vie du vainqueur se réorganise comme avant la conquête. Un tribut est exigé du vaincu, mais en conséquence d'une organisation économique exclusive de toute possibilité d'accumulation ou d'exportation de richesses, les

forces de ceux qui y sont soumis ne sont pas excédées. Sous la surveillance de l'autorité nouvelle, ceux-ci se reprennent à leurs habitudes et ne tardent pas à s'apercevoir que la « pax azandea » est une chose qui ne laisse pas d'offrir d'appréciables compensations à une sujétion qui n'est en somme que politique. Dès leur puberté, les fils des tributaires sont appelés auprès des chefs, des notables, vivent auprès d'eux jusqu'à leur mariage, prennent une part des préoccupations azande exactement dans les mêmes conditions que les jeunes gens azande eux-mêmes. Il y apprennent la langue azande, la tradition azande, les méthodes de combat; leur éducation se forme dans les souvenirs de gloire de la nation à laquelle ils se sentent appelés à être intégrés. Le contact avec les leurs a été conservé : ils ne se sentent pas arrachés à un milieu qui lui-même n'a pas été bouleversé. Comme contre-partie, on voit fréquemment les jeunes gens azande élevés chez les notables des populations tributaires : Kipa, le héros des Azande Abèlè, fit élever ses fils parmi les tribus dont il leur réservait le commandement. Les règles exogamiques du mariage, communes à toute la masse, agissent dans le même sens d'adaptation réciproque.

Tout en ménageant les droits individuels des administrés, en les invitant à entrer dans la grande famille, ces méthodes réservaient toujours au conquérant les fonctions de direction et de commandement. Après une génération, les tributaires étaient prêts à prendre avec enthousiasme leur part des risques et des espoirs d'une nouvelle marche en avant qui dispersait les clans primitifs. Cette dislocation automatique, peut-être parfois intentionnelle aussi, de sociétés indigènes autochtones les disséminait sur toute la superficie des conquêtes azande, détournait au profit de l'œuvre de guerre commune leurs éléments les plus

turbulents, enlevait à leur masse toute possibilité, tout désir de reprendre une autonomie que rien ne faisait regretter.

Cette fusion en un type unique d'éléments aussi disparates ne devient complète que lorsqu'une nouvelle poussée en avant a achevé l'œuvre préparée, a transformé en vainqueurs les vaincus de la veille. Elle n'est pas terminée chez les Ambomu du sud de l'Uele, chez les Abèlè du Bomokandi, que l'intervention européenne a fixés là où elle les a trouvés. En dehors des groupes centraux, résidences des chefs, nous y voyons les Azande dispersés au milieu des clans Makèrè, Momvu, Bangba, Abarambo, etc., qui continuent leur vie normale. Mais nous constatons aussi que ces clans sont généralement satisfaits de leur sort. A la mort du chef Bokoyo, que la voix publique disait être très dur, ce n'est pas sans étonnement que nous avons entendu ses tributaires, indépendants il y a moins de trente ans, demander à rester groupés sous l'autorité de son successeur, alors que nous prévoyions l'explosion de leurs désirs d'indépendance. Il n'en est pas moins vrai que le processus d'assimilation est arrêté. La société azande, faite pour l'expansion, est telle que, loin de s'épuiser dans les conquêtes, elle y puise des forces pour pousser plus avant. Pour elle, la paix est une atmosphère déprimante où ses qualités caractéristiques ne peuvent se développer.

Les Mangbètu n'eurent jamais ce souci d'assimiler les vaincus. Sans avoir annihilé le rôle de direction de leurs cadres, ils les employaient tels que la soumission les leur avait présentés. Leur organisation militaire présentait de ce fait tous les caractères d'une confédération : un adversaire y trouvait toujours des ressentiments à faire renaître, des ambitions à développer et à exploiter. Après la période d'expansion de Nabiembali l'empire de son successeur Munza s'écroula quand les Egyptiens eurent engagé Nyan-

gara, chef des Bangba, dans un mouvement de révolte contre l'autorité des Mangbètu.

En 1909, de Calonne révélait l'organisation sociale chez les Ababua. Ultérieurement il fut constaté que cette organisation s'étendait au moins à tous les Bantou habitant la grande forêt équatoriale. Les caractères spécifiques essentiels de leurs communautés peuvent être résumés comme suit : 1° mentalité générale dynamique; 2° division en clans totémiques homogènes et autonomes; 3° descendance de tous les membres d'un clan d'un ancêtre commun; 4° constitution exogamique des clans.

Ces bases conditionnent et déterminent les autres caractéristiques, que l'on peut considérer comme secondaires :

1° Intolérance du contact des étrangers et par conséquent absence normale (par suppression ou intégration exceptionnelle des intéressés) du régime de l'esclavage;

2° Limitation de l'effectif d'un clan (un millier d'âmes au maximum) ensuite des difficultés d'établissement des jeunes gens obligés d'aller chercher leurs femmes au dehors. Un clan trop peuplé se scinde automatiquement;

3° Faiblesse de l'esprit de discipline, chacun ne voyant qu'un égal dans le voisin dont il est le frère. En conséquence, extrême limitation des pouvoirs du chef, qui n'est que l'aîné. Comme contre-partie, grande solidarité dans le cas de danger public : la masse agit comme une famille agglomérée;

4° Extrême hiérarchisation de ces sociétés où chacun en naissant s'insère dans une case qui lui appartient personnellement devant un tel ou derrière tel autre, d'où impossibilité pour l'administration de désigner un chef suivant ses vœux : tous ceux qui auraient la préséance sur lui se refuseraient à lui obéir;

5° Les fautes commises par un des membres du clan entraînent la responsabilité de la totalité du clan, qui ne constitue qu'une famille agrandie.

6° Même non apparentés par leurs origines, les clans entretiennent des relations incessantes de l'un à l'autre, en conséquence des liens de famille entre leurs membres. La totalité de la parenté féminine adulte (à l'exception de la mère) d'un homme adulte est en effet établie dans les clans voisins.

Cette fois, de Calonne nous montre une tout autre organisation, où les nécessités politiques font céder toutes les autres considérations. Sous la volonté des conquérants, les clans si intolérants des peuples vaincus sont brisés et dispersés : leurs caractéristiques intimes en sont modifiées au point que leur pseudo-totémisme (que de Calonne avait proposé d'appeler lyetisme, du mot ababua : lyeta, animal protecteur) prend les apparences d'un totémisme vrai. La politique d'utilisation et d'assimilation des vaincus, déterminante de rapprochements continuels, atténue la crainte de l'étranger et tend à substituer des mentalités animistes aux mentalités dynamistes si exclusives des peuples africains primitifs. Et sous une impressionnante uniformité de culture et d'attitude, voire de langage, imposée par le vainqueur, persiste toujours une hétérogénéité ethnique et une instabilité politique qui font contraste avec les groupements figés du type bantou. D'une compréhension locale, le sentiment de l'autorité s'oriente nettement vers une compréhension impériale. D'un côté, se montrent de petites démocraties exclusives, étroites, turbulentes, extrêmement hiérarchisées; de l'autre, sur de vastes régions pacifiées mais troublées par intervalles par l'esprit d'aventure et les querelles dynastiques, un pouvoir personnel considérable, aux conceptions larges, souvent libérales

pour les vaincus, s'exerçant par l'intermédiaire d'une aristocratie militaire, jalouse de ses prérogatives, pénétrée d'un grand orgueil national, crainte et respectée de la masse.

Il est bien évident que nos méthodes de gouvernement doivent tenir compte de ces situations. Des populations aussi dissemblables ne peuvent être soumises au même régime. Chez les unes, c'est de soutenir et d'étayer l'autorité des chefs que l'administration devra se préoccuper; chez les autres, c'est de la canaliser et de l'amener dans les limites admises par nos civilisations occidentales. Dans les deux cas la coutume, et la coutume seule, nous donnera les bases d'une action qui ne détruira rien d'essentiel.

Et puis, il y a autre chose que ces problèmes d'ordre intellectuel et d'ordre pratique.

La dernière fois que je vis de Calonne, j'étais à la fin d'une longue randonnée avec des porteurs fatigués; il s'en allait ailleurs et nous passâmes la soirée à causer dans un village perdu des confins de la grande forêt. Une fillette, presque une jeune fille, éclairée par les dernières lueurs venues de l'occident, les bras étendus, agitant les doigts, chantait discrètement du ton de tête qu'exigent les incantations. Se voyant examinée, elle nous montra un coin du ciel assombri où traînaient déjà les premières brumes violettes de la nuit. « Regardez », dit-elle, « regardez bien ». Et le bras étendu à nouveau, elle reprit : « Etoile, étoile, apparais à mes yeux, étoile, étoile, montre-toi pour moi ». Une étincelle se cristallisait à nos yeux attentifs. Et la fillette souriant avec un triomphe modeste nous dit : « Vous voyez, j'ai appelé une étoile, elle est venue ».

La nuit, je fus réveillé par un tintamarre insensé de hurlements et de tam-tams. « Ne t'inquiète pas, accourut

» me dire le capita de mes porteurs, c'est leur pays qui » chante dans le cœur de tes gens, il les appelle et leur » commande de doubler l'étape ». Et pour qu'ils pussent replier ma tente, je me résignai à les suivre dans la forêt obscure qui résonnait à leurs cris, évitant les souches et les pierres du sentier à la lueur d'une bûche embrasée.

Ces peuples, il y a peu d'années encore, se tuaient et se mangeaient entre eux; mais leurs fillettes, de leurs doigts fins, allument encore les étoiles et leurs jeunes gens entendent toujours dans leur cœur éclater l'appel de leur village.

Leur courage devant la vie mérite que nous les aidions dans les meurtrissures inévitables du choc entre leurs conceptions de primitifs et nos exigences de civilisés. Dans la mesure où l'ordre social n'est pas compromis, le respect de leur cadre moral, de leurs traditions, de leur organisation s'impose à nous. Nous ne leur avons encore rien donné à quoi ils puissent s'accrocher. Si nous achevons la ruine de leurs croyances, nous les verrons sombrer dans une anarchie matérielle, intellectuelle et morale dont les agglomérations de déracinés qui vivent autour de nos stations nous offrent, dès à présent, les signes avant-coureurs.

COL. BERTRAND.

INTRODUCTION

Nyam-Nyam. En quel homme de notre génération ce nom n'éveille-t-il pas les souvenirs des lectures d'enfance, des émotions provoquées par les vieilles collections du Tour du Monde, *du* Journal de Voyages? *Evocation de farouches anthropophages, guerriers féroces aux dents limées, à la peau cuivrée, voisinant avec des nains plus singuliers encore. La queue de cheval que l'imagination d'un Brun-Rollet avait accordée aux Nyam-Nyam, ne les rendait que plus mystérieux.*

A mesure que le trafic d'ivoire et d'esclaves s'étendait dans le bassin du haut Nil, toute une littérature naissait, mélange de géographie, de notes de route, de détails ethnographiques. Citons parmi les ouvrages les plus sûrs : Le Nil Blanc, *des frères Poncet, résumé d'une longue expérience des gens du Bahr. Et toujours, à l'arrière-plan, gardien farouche d'une Afrique inviolée, reparaît le Nyam-Nyam : le pays zande reste longtemps l'énigme, la marche du continent mystérieux. Les caravanes de Khartoumiens le côtoyaient, maintenues en respect par sa réputation guerrière. Souvent même, on vit les plus fiers « Vekils » acheter sa neutralité par d'immenses présents de bétail.* (V. Gessi.)

Enfin en 1864, un Européen, l'Italien Piaggia, pénètre dans la région et parvient jusqu'à la Buere. Ses premières notes, coordonnées par le marquis Antivari, paraissent dans la vaillante revue milanaise L'Esploratore *qui, peut-être un peu tôt, voulait orienter la jeune Italie vers l'aventure coloniale. Puis vient Schweinfurth. Il ne fait que passer à travers le pays zande hostile. Mais les notes*

qu'il en rapporte sont marquées de l'esprit de précision scientifique qui caractérise ses travaux.

Puis vient Junker, le véritable explorateur du Soudan, et ses travaux riches en données nouvelles. Emin et ses lieutenants Casati, Muhlmann, ne nous apportent plus guère de larges vues d'ensemble.

Puis, brusquement, la pénétration vers le Centre africain change d'axe et toute littérature scientifique cesse. Mon étude sur les Ababua *est le résultat de recherches sur les Azande Abandya, un peu amplifiées et complétées, en 1912, par mes* Etudes bakango. *Ainsi, par un fait paradoxal, les populations de l'Uele, en particulier les Nyam-Nyam qui, dès 1850, avaient éveillé la curiosité de l'Europe, qui les premières furent l'objet de l'attention des chercheurs, se trouvent être pour le moment parmi les moins connues d'Afrique.*

Ceci était évidemment un stimulant lorsque, en 1905, j'entrai, non sans une certaine émotion intellectuelle, pour la première fois en contact avec des Azande : les Makrakra de la vallée du Yei, résolu à tenter une monographie de ces populations. Au cours de près de dix années passées parmi elles, cet intérêt se doubla d'un second plus technique.

Dans le fouillis ethnographique que présente le bassin de l'Uele, les Azande paraissaient à première vue un groupe homogène dont l'étude pouvait servir de fil conducteur : on parlait partout de la race azande. Schweinfurth dit qu'après avoir rencontré un mélange de races sans exemple, il trouva les Azande, peuple de nationalité beaucoup plus marquée et distincte. A l'analyse il fallut peu à peu abandonner ce point de vue. Je fus bientôt persuadé qu'un aspect d'organisation sociale unique, dissimulait une confusion extraordinaire de types ethniques. Un mince réseau d'aristocrates conquérants régnait sur un fonds de population auquel toutes les tribus d'Afrique centrale, du Tchad au Nil, du Bahr-el-Ghazal à l'Aruwimi et au Congo, avaient apporté quelque appoint. En tâchant de reconstituer les origines de la nation zande, de

rattacher les uns aux autres les fragments aujourd'hui éparpillés de peuplades les plus diverses, je fus amené à remonter jusqu'aux dernières heures de l'époque néolithique.

Dans ces conditions, ce n'était plus une monographie qu'il aurait fallu établir, mais cinquante.

Le but du présent travail n'est donc pas d'établir une œuvre définitive, mais de faire un travail de déblaiement, si j'ose dire, tant au point de vue historique, qu'au point de vue ethnographique et linguistique. J'aurai été amené à poser autant de problèmes que je puis en avoir résolu.

J'essayerai d'établir une esquisse du bassin de l'Uele à la fin du néolithique, en mettant en œuvre les nombreux monuments figurés (cupules, rupestres, pédiformes) que j'ai eu la chance de découvrir.

Autour de ces primitifs, nous verrons déferler une série de formidables invasions dont les remous se font encore sentir actuellement. Nilotiques, Bantou, Soudanais se poursuivent, se brisent, se recouvrent les uns les autres, puis sont uniformisés en un type social unique par la vague azande. Comme une écume, aux bords de celle-ci subsistent des épaves des occupants antérieurs. L'étude approfondie de chacun de ces groupes ne pourra être entreprise que si l'on tient compte de cette origine. Enfin, je tenterai de mettre en lumière le mécanisme sociologique de l'azandéisation et comment les fils et petits-fils de deux hommes : Gura et Bandia réussirent l'équipée fabuleuse de s'imposer en maîtres absolus sur plus de deux cent mille kilomètres carrés de territoire.

Ayant été amené à compulser de nombreux documents, j'ai été frappé de leur différence de poids : à côté de notes précises d'un Junker, d'un Schweinfurth, les productions de coloniaux revenus au pays depuis des années et pris du besoin d'écrire « quelque chose sur les nègres », quoique n'ayant jamais pris une note sur place, font contraste.

J'estime de simple loyauté, vis-à-vis de spécialistes appelés à mettre en œuvre, dans les discussions théoriques, mes documents de brousse, d'indiquer par des notes

méthodologiques : le point de vue d'où je me suis placé dans mes recherches, les « working hypothesis » m'ayant servi de guide, et les difficultés d'observation pratique rencontrées.

Auprès de mes camarades d'Afrique, je m'excuse de ce que cette nécessité peut avoir d'un peu « Herr Professor », comme me le disait l'un d'eux.

Je trouverai la véritable récompense de mes longues recherches si, pour chaque population Abarambo, Mangbètu, Momvu, Walesé, Logo, Akbwaya, Abiri, Sakara, Mayogo, Bangba, Mundu, etc., etc., se trouvait quelque observateur local, auquel la présente étude pourrait tenir lieu de point d'appui et de guide pour édifier des monographies distinctes et définitives.

DE CALONNE-BEAUFAICT.
Village Kasa, 17-4-15.

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

Méthode de recherche pour reconstituer les migrations.

L'histoire de l'Afrique centrale débute vers le XVIe siècle. C'est tout au moins vers cette époque que les premiers renseignements nous indiquent de formidables migrations. Elles persistèrent jusque tout récemment, amenant l'actuelle répartition ethnographique. Tout fait supposer d'ailleurs que ces mouvements de peuples avaient débuté avant le XVIe siècle. Mais c'est seulement à dater du premier établissement des Européens, surtout des Portugais, que quelques documents écrits peuvent être mis en œuvre.

Pour la vallée du Nil, les auteurs de l'antiquité nous donnent quelques indications. Pour le Soudan central, des manuscrits arabes, dont le fameux Tarikh es-Soudan, nous apportent quelque lumière.

Leur application présente de grandes difficultés pour l'identification des tribus auxquelles il est fait allusion, difficultés provoquées principalement par l'absence presque absolue de documents ethnographiques et linguistiques. Le capitaine Avelot nous a cependant montré par sa remarquable étude sur les Jaga de quel secours cette littérature pouvait être à l'ethnographe. Son livre est devenu le guide indispensable de quiconque voudra s'intéresser aux populations du Lomami, du Kasaï, du Kwango, voire de la vallée du Zambèze. Je me suis efforcé de coordonner l'ensemble des indications qui pouvaient être tirées des documents figurés (rupestres, cupules, etc.) se rattachant à la fin des néolithiques centre-africains et d'établir un essai provisoire de proto-histoire.

Lorsqu'il s'est agi d'établir l'histoire, surtout à ses débuts (XVIIe et XVIIIe siècle), de la région qui nous intéresse, aucune aide bibliographique ne pouvait être espérée.

CHAPITRE PREMIER

RECONSTITUTION DE L'HISTOIRE AZANDE-AVUNGURA

Cette reconstitution doit être tentée exclusivement par la tradition indigène. Or, l'ancienneté de celle-ci est des plus variables, le plus souvent devenant confuse et flottante dès la troisième génération. Seuls les peuples très centralisés ont une tradition verbale plus étendue : c'est le cas des Azande-Avungura. C'est leur histoire qui m'a servi de guide. Cependant, si elle donne quelque précision sur la marche des invasions conduites par les ancêtres des chefs actuels, elle est insuffisante pour résoudre le problème des populations antérieures.

Confusion des noms, sobriquets. — L'Avungura affiche un mépris complet des indigènes qui lui sont soumis et ne se donne même pas la peine de les désigner par leur dénomination tribale. Pour les chefs embili, tout Azande est un Bangwinda; pour un Abandya, tout individu de langue bantou (Ababua, Mobati, Bangwinda, Mobenge, etc.) est un Mobenge. Quant aux Amadi, Abarambo, etc., ce sont tous des « gens d'amont », tandis que les innombrables tribus parlant des dialectes mangbètu, si différentes cependant au point de vue culturel, sont des Mabisanga : dans la carte de Casati, les Makèrè sont désignés sous ce nom, preuve que le renseignement mis en œuvre est d'origine avungura.

De plus, chaque branche de famille avungura désigne les autres par quelque sobriquet.

Enfin, mêmes tendances chez les populations voisines ou soumises qui se désignent fréquemment par des surnoms, dont de nombreux exemples sont donnés dans une tentative d'énumération des clans azande-abèlè. (V. appendice II.)

Incertitude de la toponymie. — « Tel fait s'est passé là-bas, bien loin, vers l'ouest, sur la « Salanga ». Il existe trente Salanga, autant de Nambia, de Malanga, de Lingasi, etc., et il est tout à fait exceptionnel qu'on puisse vous dire, « la Salanga, affluent du M'Buye, affluent du M'Bomu ».

Il est à noter qu'en beaucoup d'endroits, les indigènes actuels, interrogés, déclarent que le nom des rivières date d'une époque antérieure à leur arrivée et a été emprunté par eux à leurs prédécesseurs. Est-ce un pur hasard que l'abondance de certains noms, Bali par exemple, que l'on trouve depuis le Tchad jusqu'au Nepoko et sous lequel les Médjè désignent encore (ki-bali) les rivières importantes? Les Mayogo désignent le Bomokandi sous le nom de Bali. De même, il y a abondance de Poko, Api, Uele. Autre concordance : le M'Bili est aussi appelé M'Bi, comme cet autre sous-affluent de l'Ubangi M'Bili, alias M'Bi, et qui est probablement la Konga, affluent de la Poko *(Bulletin de la Société de Géographie de Paris,* 1902, p. 167). S'il était prouvé que ces noms, comme c'est le cas pour ceux de l'Uele, sont antérieurs à l'occupation actuelle, peut-être la toponymie pourrait-elle concourir à élucider le problème de l'extension de l'occupation primitive.

Localisation de la tradition. — Un fait singulier permet cependant d'élucider souvent les doutes dus à cette confusion. Pour toutes les populations étudiées ici, il est général. L'ensemble de la tradition verbale n'est pas emporté dans les migrations, mais reste attaché pour ainsi dire à l'endroit où le fait historique s'est passé, même si la région est actuellement occupée par des populations d'autre origine. Sur un millier d'Avungura mis à la question, aucun ne fut à même de donner des détails circonstanciés sur les combats livrés par Gura, leur illustre éponyme lors du passage du M'Bomu. « C'est là-bas, à l'ouest (padyo) vers Gufuru et Bangaso. » Dans cette région, actuellement au cœur des territoires abandya, les détails affluèrent. De même, des Abarambo, ignorant tout de leur

propre migration avant leur passage de l'Uele, étaient cependant à même de fournir des renseignements sur des incidents de la migration azande-abèlè, incidents qui s'étaient passés en actuel pays abarambo. Par contre, des Abèlè restés au nord de Bambili, ignoraient totalement la marche de leurs frères partis vers l'est (uroyo), mais étaient catégoriques au sujet des Abarambo, antérieurement au passage de ceux-ci au sud de l'Uele. Des faits mangbètu ont de la sorte été précisés par la tradition avungura, des faits relatifs à ces derniers par des Bakango, etc.

Cette localisation des souvenirs oppose à l'ethnographe une grosse difficulté. Si l'on veut suivre en détail une colonne d'invasion, on est obligé d'abord, par un long travail préparatoire, d'essayer d'en déterminer l'axe de mouvement, puis dans une seconde série de voyages, de recouper successivement cet axe, pour y retrouver quelques faits un peu plus précis, ce qui demande des années de travail avec quelque chance de tomber sur le renseignement définitif.

Convergence des traditions autour d'un même personnage, influences légendaires. — A mesure que les faits s'éloignent, entrent en jeu une série de faits légendaires, qu'il est difficile d'éliminer. J'ai rencontré de nombreux indigènes ayant connu Casati, Junker, quelques-uns se souvenant de Schweinfurth, leur ayant servi de guide, etc. Tous étaient d'accord pour accorder à Junker des pouvoirs divinatoires, une possibilité d'apparaître simultanément en plusieurs endroits, de traverser les rivières sur un petit bâton, etc., etc. Pour chacun de ces faits on peut trouver des témoins oculaires. On l'entendait la nuit dans sa tente causer avec des sentinelles qu'il avait tirées de ses coffres et qui auraient empêché qu'on le surprît. Schweinfurth avait dans ses malles une peau de chien dans les narines de laquelle il lui suffisait de souffler pour animer l'animal.

Enfin, une tendance naturelle attribue à un personnage célèbre les faits de ses devanciers et de ses successeurs. Hino est le grand homme des Abandya, aussi dans le

doute tout exploit, se fût-il passé un siècle avant sa naissance, lui sera attribué.

J'ai noté la plupart des faits légendaires (notamment ce qui concerne les légendes étiologiques des migrations) dans l'espoir de permettre des rattachements ultérieurs de tribus sortant de mon champ d'action actuel.

Méthode généalogique et chronologie. — La confusion des individus peut être évitée par un emploi prudent de la généalogie et de la chronologie qui en dérive. (V. appendice I.)

Il est à noter que l'établissement de généalogies exige un travail de contrôle continuel : 1° à cause de l'entrée en scène de personnages mythiques, qui d'ailleurs, tout comme les légendes, peuvent être utilisés pour des rattachements; 2° parce que, depuis l'instauration d'enquêtes officielles méthodiques pour l'organisation des chefferies, il n'est pas de prétendant à un commandement qui ne se soit forgé une imposante série d'ancêtres. A quelques jours d'intervalle, le même témoin donnera sans hésitation deux séries différentes de noms.

Il y a, d'autre part, une tendance à faire entrer dans l'ascendance directe tous les collatéraux qui à la suite d'événements ont été amenés à prendre un commandement momentané. Les généalogies m'ont servi à établir une chronologie approximative. Elles ne sont toutefois réellement fécondes que dans les tribus à organisation très centralisée.

La dispersion des diverses branches des deux grandes familles Abandya et Avungura ayant pu être reconstituée, en me plaçant à ces différents points de vue, il restait à chercher les mouvements des populations soumises par eux ou déplacées à la suite de leurs attaques.

CHAPITRE II

RECONSTITUTION DE L'HISTOIRE ANTERIEUREMENT A LA POUSSEE ZANDE-AVUNGURA

L'étude de la zoolâtrie m'avait donné des centaines de clans azande pseudo-totémiques. Certains indices m'amenèrent à soupçonner qu'ils étaient les débris d'anciennes tribus dispersées. Leur nombre était tel que je pus craindre un moment d'être submergé dans les détails, perdant pied sans parvenir à grouper les résultats de cette analyse en des vues d'ensemble et en une grande synthèse inductive. Leur reconstitution et leur attribution furent un jeu de puzzle des plus laborieux, étant donné l'oubli presque complet des origines chez tous ces gens dispersés aux quatre coins de l'Uele. La rareté des informations un peu précises rendait difficile l'indispensable contrôle. En dehors des moyens employés pour les Avungura, des facteurs nouveaux ont été mis en œuvre.

Facteurs linguistiques. — Çà et là, parmi des groupes se disant azande, on trouve quelques vieillards se souvenant que leurs ancêtres parlaient une autre langue que l'azande. Parfois on peut encore recueillir quelques mots. C'est là incontestablement un indice des plus précieux. Il doit cependant être utilisé avec prudence, étant donnée la facilité avec laquelle des vainqueurs adoptèrent la langue des vaincus ou vice versa. On voit même des tribus, tels les Abandya, adopter la langue des voisins. Les règles exogamiques du mariage facilitent singulièrement la confusion des langues.

Un renseignement indigène de seconde main, sur la langue des voisins, nous induit 99 fois sur 100 en erreur. Que les langues soient tout à fait différentes, qu'il s'agisse de dialectes ou de parlers locaux, ce sera toujours « pa kya boro », une autre langue.

Légendes étiologiques de séparation. — De nombreux groupes se souviennent fréquemment : 1° de la direction d'où ils sont venus; 2° de ce qu'ils ont laissé des frères derrière eux; 3° de ce que d'autres frères les ont quittés pour s'en aller dans telle direction. Or, partout, il existe un motif légendaire de séparation. Les fragments bangba, par exemple, se sont scindés l'un après l'autre et toujours pour le même motif : dispute parce qu'un Bangba avait égaré un pilon d'ivoire à travailler les pagnes d'écorce. Tous les Abarambo, Duga, Amiengba, etc., ont la légende des colonnes de fourmis; les Amadi, une querelle au sujet de la construction d'une maison ; les Ababua et Mangbèlè, une querelle au sujet d'un chien; l'ensemble makèrè, la rupture d'un pont de lianes.

Pour la plupart des cas, on est amené à soupçonner que ces légendes sont antérieures à la séparation historique car on les retrouve identiques dans des groupes très éloignés l'un de l'autre.

Indications totémiques. — Tout indigène de l'Uele se rattache à un groupe se reconnaissant consanguin d'une espèce animale. Si l'on retrouve le même pseudo-totem, on a des chances d'avoir affaire à des gens de même origine, tout au moins pour des animaux rarement adoptés : le caméléon, la mouche maçonne (Eumenes tinctor), le varan du Nil, etc. Malheureusement, d'autres espèces (léopard, vipère de gaban, animal foudre) sont tellement fréquentes, et cela chez les populations les plus diverses, que leurs croyances zoolâtriques à ce sujet perdent toute valeur indicatrice.

L'importance du totem dans la discrimination des groupes apparaît dans la palabre résolue en ma présence par Zolane. Cette palabre est détaillée dans le chapitre traitant du totémisme.

Dénomination de groupes. — Pour les grands groupes, la dénomination des fragments épars permet quelquefois le rattachement; de nombreux soi-disant Azande se sou-

viennent, par exemple, de ce qu'ils sont d'origine abangwinda, sans se souvenir de quel groupe ou tribu abangwinda ils descendent. D'autres, et c'est le cas le plus fréquent, se dénomment par exemple, Mabureta, mais ignorent leur origine. Et c'est pure question de chance de trouver quelque vieillard à même d'expliquer que les Mabureta sont un des groupes exogamiques abangwinda.

D'autres fois, le nom conservé sous la forme ancienne ici, a évolué ailleurs : les Akbâmbi sont devenus d'une part Akbwambi et ailleurs les Bombeh (c'est la forme sous laquelle les note Casati) ou Bomboï, forme actuelle. Dans ce cas encore, il faut de nombreux témoignages intermédiaires pour pouvoir affirmer l'unité d'origine d'un Akbwambi de Zobia et d'un Bomboï de Faradjè. De même les Ndogo sont devenus Bandogo, Abandogo, Abando. Les Abili, Ababili, Abwabili, etc., ont une même souche. Il arrive enfin que des groupes, en se scindant, adoptent un nouveau nom (les Abwameli par exemple), souvent un de ces sobriquets dont il a été question, et que, après quelques générations, ils ne se souviennent plus de leur ancienne dénomination, sauf quelques individus isolés que seule la chance peut faire rencontrer.

L'homonymie doit être maniée avec la plus grande précaution et n'a de valeur que si elle coïncide avec une série d'autres facteurs : linguistiques, traditionnels, quelquefois culturels, etc.

Facteurs culturels. — Il peut paraître étrange de la part d'un ethnographe, de ne pas avoir fait usage plus tôt de ce mode de comparaison. En réalité, c'est celui que j'ai le plus employé au début de ces recherches, et c'est celui qui m'a conduit sur le plus de fausses pistes. Chez les Avungura, l'azandéisation a enveloppé des populations entièrement diverses d'un réseau qui a fait croire à une unité ethnique, grâce à la fusion de types différents en un type social unique. Ici, c'est nettement un groupe aristocratique qui a imposé ses conceptions par la force, en adoptant un but traditionnel comme directive, une tactique

et une stratégie systématiques comme moyen de réalisation, une méthode politique pour assurer les conquêtes. Cette uniformisation de divers types en un seul n'est pas nécessairement un résultat de conquête. En dehors du cas exceptionnel des Abandya, qui, en pleine période d'expansion, adoptèrent toute la culture, y compris la langue, de leurs voisins et rivaux les Azande, les Bakango, pêcheurs, offrent un autre phénomène caractéristique de convergence vers une forme unique de divers groupements d'origine différente mais d'occupations identiques. Parmi eux les Abasango et Mayeka se rattachent aux Abangwinda, les Bakango proprement dits aux Mobati et Ababua, les Masiri aux Makèrè, d'autres sont des Mayogo, des Bangba, des Bari.

Il est à noter que l'azandéisation est plus complète chez des Bantou comme les Abangwinda, Boguru, etc., que chez des gens plus voisins des Azande proprement dits, tels les Basiri. J'ai rencontré des Basiri ignorant même la langue azande. L'explication de la fusion ne se trouve donc pas dans la parenté plus ou moins grande des formes culturelles. Les trois concentrations Avungura, Abandya, Mangbètu, montrent un curieux parallélisme à l'origine. Chaque fois c'est un petit noyau d'étrangers qui crée une cristallisation sociale dans un milieu amorphe.

L'existence d'un même type culturel en deux groupes différents, peut indiquer de lointaines relations entre eux, d'ordre très général, mais est insuffisante pour affirmer un rattachement originel. Je n'ai mis en œuvre que celles de ces caractéristiques qui, par un long travail de contrôle, m'ont apparu comme spécifiques de certains groupes : la maison à base rectangulaire des tribus de langue makèrè, par exemple.

Les migrations ont donc été reconstituées par un faisceau de recherches convergentes. Il va sans dire qu'il n'existe aucun indigène à même de les retracer comme elles sont retracées ici, fût-ce même le meilleur des historiens azande.

Des erreurs de détail ont pu se glisser dans le collationnement de plusieurs milliers de fiches : je m'en excuse d'avance.

CHAPITRE III

EMPLOI DES LANGUES INDIGENES DANS CES RECHERCHES

Enfin, une dernière difficulté de ces études, et non la moindre, provient du caractère, du génie propre des langues sud-soudanaises.

Lorsqu'on étudie les langues bantou, et que leur vocabulaire a été assimilé, la construction du discours ne présente guère de difficulté spéciale à l'Européen. Une fois initié au rôle des préfixes, infixes et suffixes, on les voit passer à mesure que la phrase se déroule, donnant des précisions successives de plus en plus grandes, et dans un ordre logique se rapprochant des langues européennes.

Il n'en est plus de même dans les langues étudiées parmi le groupe A (Zande, Madi, Barambo, Bangba, Mongbwandi, etc.) et B (Mangbètu, Makèrè, Logo, Mombutu, etc.). On y trouve, au contraire, une tendance à rejeter vers la fin de la phrase toute une série de particules donnant l'orientation réelle du sens de l'ensemble. En zande, de nombreux adjectifs démonstratifs, certaines pseudo-prépositions (j'écris pseudo-prépositions, car en réalité si ces particules peuvent être classées comme prépositions du point de vue européen, la grammaire comparée soudanaise montre que, tout au moins pour la majorité d'entre elles, nous avons affaire soit à des verbes auxiliaires, soit à des adjectifs, etc.) englobent l'ensemble des termes qu'ils déterminent. *Celui-ci* se dira par exemple : *gu-ro ; cet homme-ci : gu boro ro; ces hommes-ci : gu aboro ro; ces braves gens-ci : gu wene aboro ro. Chez : du-ni; chez mes frères,* se dira : *du awili nami ni,* litt. : *du* (moitié de duni) fils, mère, mienne, chez. D'où au début certaines surprises plutôt déroutantes. *Ici* se dit *hé ré,* seulement la nasalisation du premier é entraîne une prononciation très fréquente *héné* au lieu de *héré*. Si la première forme a été notée,

et non la seconde, on ne laisse pas d'être déconcerté lorsqu'on entendra, pour dire *pas ici,* non pas *hé né té,* mais bien *hé té ré* (1).

Encore, dans certaines langues du groupe A, existent quelques pseudo-préfixes (au point que l'on s'est demandé si la langue banda, par exemple, ne se rattachait pas au groupe bantou), notamment dans la conjugaison, qui donnent déjà certaines précisions pendant que la phrase se déroule. Mais le rejet final des particules déterminatives apparaît surtout caractéristique dans le groupe B. Il faut attendre la fin de la phrase pour savoir si l'on a affaire à une affirmation positive ou conditionnelle, à une négation, à une interrogation, si le fait se rapporte au présent, au passé, au futur. Prenons un exemple en abukaya, dialecte du logo.

Mi	*na*	*oma*	*la*	*fè*
Toi	aller	savane	particule locative (dans)	arbre

ga	*rè*	*ya*
couper	particule futur	particule interrogative

Iras-tu dans la savane couper des arbres?

Cette logique spéciale de la langue offre au début à l'Européen des obstacles assez ardus à surmonter. Même après avoir dominé le vocabulaire, il faut une réelle concentration d'esprit pour composer sa phrase. Pour suivre une conversation rien n'est déroutant comme cette pluie finale de petites particules qui vous obligent successivement à revenir en arrière pour rectifier le sens de ce que vous croyiez avoir compris.

On a l'impression que l'indigène a, dans la vie courante, à sa disposition un arsenal moins de mots que de phrases toutes faites. D'où cette définition si curieuse de Crawley :

---

(1) Pour ces quelques mots je n'ai pas employé les signes diacritiques adoptés par de Calonne, signes strictement indispensables dans l'étude linguistique des peuples soudanais. (B.)

« C'est un wholethinker (un penseur en bloc) ». Aussi lorsqu'il s'agit de sujets singuliers, ou d'un différend d'importance, l'indigène qui vous expose son cas, prononce-t-il une phrase complète, puis, souvent à plusieurs reprises, il la répète machinalement, tandis qu'on le voit absorbé, le regard à terre, le front plissé, préparant la suivante : Il n'y a rien... (bis et ter) cependant il y a une chose... (bis et ter) ... tu es un grand chef... (bis et ter) je ne suis pas venu te trouver pour rien..., etc. L'impression de difficulté est plutôt pénible.

A cause du caractère très primitif de la plupart de ces idiômes, les verbes ont généralement un sens très flottant, très « flou », que le contexte détermine et que par conséquent, en l'absence de contexte, il est non seulement très difficile de traduire en français, mais même de loger dans une case précise de la mémoire. Les verbes et les adjectifs (car il y a glissement de l'un à l'autre) ne correspondent jamais au sens précis d'un mot français.

En azande, par exemple, *sa* exprime une idée d'unité, de jonction, de réunion, puis de similitude. *Sa* = un, une; *sa* = même; *sa* = se réunir à, se jeter dans (une rivière, par ex.); *sa* = se joindre à (un groupe, par ex.); *sa* = s'approcher de (gibier, par ex., d'où chasser); *sa* = se diriger vers; *sa* = tourner les yeux vers; *sa* = se changer en, se joindre les mains, donner la main, etc.

Dans la confection d'un vocabulaire rien n'est difficile comme d'amener un Zande à vous faire une simple énumération (à compter les objets comme il dit) sans les mettre dans une phrase. A la moindre inattention on consigne une phrase au papier et la correction n'est possible que par l'usage pratique de la langue.

C'est ce qui explique les ahurissants coq-à-l'âne et les à-peu-près qu'on trouve dans la plupart des vocabulaires zande. Entre autres j'ai cueilli ceux-ci dans un vocabulaire publié, et d'ailleurs retiré avant d'avoir été distribué, en 1913, par les soins du gouvernement de la Colonie.

De na so pa bino, plantation, litt. : la femme est occupée aux cultures.

Moy yamba aboro dunduka : faire demi-tour, litt. : rappelle tous les hommes.

May danga te : viol, litt. : je ne veux pas, etc.

En dehors de la maîtrise de la langue indigène, de portée pratique immense, celui qui se sera passionné à cette recherche, en tirera une autre satisfaction. L'analyse même du flottement du sens des mots l'aura mis en contact avec ce qu'il y a de plus insaisissable dans la mentalité indigène : cette indétermination, cette absence de catégories logiques rigides, cette prédominance de ce que le professeur Dupréel appelait un jour : les notions confuses, dont le rôle dans l'ensemble des croyances téléologiques, partant des coutumes sociales, a une valeur à peine soupçonnée.

CHAPITRE IV

PSYCHOLOGIE DE L'AZANDE

En général, ce qui frappe dans les réponses faites par le demi-civilisé au sujet des coutumes, c'est le peu d'importance de l'opinion individuelle vis-à-vis de l'opinion du groupe. On fait ceci, non pas parce que « je... », mais parce que « nous autres... ». Ici, plus que chez l'Occidental dont l'individualisation masque souvent la participation profonde à la vie commune, on sent combien la vie zande est éminemment sociale. Tous les rituels, toute l'éducation zande tendent à intégrer l'individu à la collectivité, à développer en lui des qualités parallèles à celles des autres individus du groupe.

Notons, par exemple, la différence entre les souhaits de naissance et la tradition occidentale (contes de fées) présentant généralement une tendance très nette à l'individualisation, à une spécialisation (tu auras la sagesse, l'élégance, le bonheur, etc.) et la signification de l'animation familiale à la naissance d'un Azande : tu seras un bon Azande, c'est-à-dire : tu seras un guerrier valeureux, qu'importe ta destinée personnelle, ou tu seras une bonne femme azande, c'est-à-dire robuste et travaillant dur. Cette catégorie mentale si sociale, si grégaire, apparaît dans le droit coutumier (responsabilité collective, mariage hors du groupe, etc.).

D'autre part, quelle différence dans l'éducation ! Rapide chez les Occidentaux, elle peut être considérée comme terminée au moment de la puberté sociale. Au contraire l'Azande (c'est surtout en interrogeant les chefs que cette remarque prend sa valeur) apprend toute sa vie. Toute question un peu spéciale (tradition, histoire, coutume) ne sera résolue que par un ancien. A âge égal, tout Azande libre semble avoir la même somme de connaissances que ses frères; leurs réponses sont identiques, leur psychologie

parallèle. D'où une psychologie sociale excessivement stable, conservatrice. La société leur apparaît comme une immuable valeur. Les fortes centralisations que permet la plaine font que toute mentalité indépendante est paralysée par l'importance de l'opinion collective. Aussi tout révolutionnaire, tout homme qui, par des expériences individuelles, se différencie de la pensée collective, était-il supprimé impitoyablement (1). Sasa fit exécuter un de ses propres fils pour avoir modifié une décision de droit coutumier. La crainte de l'Européen limite ces exécutions. Mais l'Azande qui a été en contact avec nous, ou a acquis une mentalité différente, n'a plus place dans le groupe social. Une fille de Renzi, après avoir séjourné dans le bas Congo, se vit interdire l'entrée du village paternel; elle fut établie au delà de la rivière avec menace de mort si elle la franchissait. J'ai noté de même un groupe de femmes qui, pour le même motif, fut établi par Zolane à proximité du poste de Titule en dehors de son propre village. Zunè, impitoyable, punissait de mort tout individu montrant des velléités d'indépendance, mais pour éviter que ceux de la famille pâtissent de l'individualisme de leur frère, il leur donnait d'importantes compensations.

N'est-ce pas à cette psychologie collective, conditionnée en réalité par l'importance des groupements rendus pos-

---

(1) Cette psychologie sociale de l'Azande paraît à première vue esentiellement opposée à sa psychologie politique. Habitué aux succès et aux retours de fortune des conquêtes militaires, aux luttes dynastiques de ses dirigeants, mais tenu strictement à l'écart des décisions qui entraînent les grands événements, l'Azande, fidèle jusqu'à la mort à la personne de ses chefs, semble se désintéresser de la conduite des affaires générales. Les délimitations territoriales, par exemple, paraissent le laisser indifférent. Le pouvoir est extérieur à lui, il n'y participe pas, et rien n'est marquant à cet égard comme les périodes d'anarchie qui suivent presque infailliblement la disparition de chacun des grands chefs azande. Cette psychologie uniforme, si favorable au développement de l'action des chefs doués d'une puissante personnalité, met, d'autre part, le groupe à la merci des voisins plus entreprenants. Dans l'organisation politique azande, l'autorité vient du chef ; si celui-ci disparaît sans être remplacé, le corps reste sans âme. (B.)

sibles par la vie en plaine et en savane, que peut s'attribuer cette remarque générale de l'Européen : l'Azande est plus discipliné que l'Ababua?

Celui-ci, en effet, comme je l'ai étudié ailleurs, est obligé, par les conditions biologiques de la vie en forêt, de se disperser par petits groupes entre lesquels les relations sont plus limitées, et dans lesquels le rapport de l'initiative individuelle à l'inertie collective est beaucoup plus considérable.

Actuellement, dans des conditions politiques similaires, l'émiettement des Ababua en petites chefferies est général, tandis que l'organisation azande est encore presque indemne (1). Cette centralisation azande se marque effectivement sur le terrain par la disposition des chemins. En dehors des grandes voies de communication de chefferie à chefferie, organisées avec ponts suspendus de lianes, passerelles ou services de passeurs d'eau s'il y a lieu, il n'existe pas de routes autres que celles convergeant des indigènes vers la résidence du chef. Le réseau en est disposé de telle sorte, qu'à l'occasion d'un déplacement quelconque tout indigène se présentera à chacun des chefs hiérarchiques, non seulement du groupe dont il fait partie (le seul « bakumba » dans les chefferies de faible impor-

(1) L'évolution de la grande chefferie azande vers la division est déjà manifeste. Son étendue territoriale était telle que l'administration directe par le chef en était impossible. L'isolement, l'absence de moyens autres que verbaux pour la transmission des ordres et rapports entraînaient une grande autonomie pour les délégués des chefs au gouvernement des provinces lointaines. Ces gouverneurs, fils ou frères des chefs, avec la violence de leurs appétits, préparaient une indépendance que, d'autre part, le chef, affaibli par l'âge, consolidait par une politique de balance entre les ambitions qu'il sentait gronder autour de lui. A sa mort, parfois avant, la lutte pour l'hégémonie se déchaînait entre les prétendants jusqu'au moment où l'un d'eux ou plusieurs s'imposaient aux autres, à moins qu'un voisin en période d'expansion ne les réunît tous dans une défaite commune. Actuellement, la « pax europeana » interdit le recours à la force, processus traditionnel de construction d'un empire azande, et les chefferies azande s'acheminent automatiquement vers le stade où l'étendue du territoire sera adaptée à l'administration par un seul homme. (B.)

tance, le « bakumba » et le sous-chef ou gouverneur dans les grandes chefferies), mais aussi du groupe auquel appartient celui qu'il va visiter.

Entre les chefs et leurs délégués : les « bakumba », préposés à l'administration immédiate des indigènes, il existe un véritable contrat d'allégeance qui reproduit nettement certaines des aides féodales. Zina, bakumba, me déclare avoir reçu son commandement de N'Doruma à charge pour lui : 1° de remettre son ivoire au chef; 2° de fournir les corvées réclamées; 3° de donner l'aide de ses gens en cas de guerre; 4° de retourner à N'Doruma celles de ses femmes qui s'enfuiraient; 5° de remplir et renvoyer les paniers à vivres envoyés par le chef.

Dans ces conditions, l'étude la plus intéressante à conduire est celle des groupes abandya qui après l'azandéisation en pays de savane sont rentrés au cœur de la forêt vers la Likati et le Rubi. L'automatisme biologique doit avoir tendu chez eux, comme chez tous les sylvicoles, à la dispersion, à la différenciation, à l'individualisation. L'excogitation sociale au contraire, tendait à maintenir le parallélisme psychologique, les grandes formations, la discipline mentale zande (1). Cette étude doit être faite sur place, chez Eringa, Galia (puis chez les Abandya de plaine, comme terme de comparaison). C'est là que s'est développée l'adaptation au milieu sylvestre conditionnée par ces deux facteurs antagonistes : les nécessités biologiques de la forêt; la tendance psychologique que la plaine peut avoir affermie (2).

Tout ce qui a été conquis par les Azande et Abandya, groupements soudanais, a été intégré par eux. Mais où

---

(1) Ce conflit est l'inverse de celui qui, sous Luzia, au moment de l'irruption dans les savanes du bassin du M'Bomu, avait été résolu par l'adoption délibérée de l'organisation, de la discipline, de la langue azande. (B.)

(2) Cette étude n'a pas été faite, de Calonne est mort à peine entré à Bondo, cœur de la région où les Abandya ont dû bander tous les ressorts de leur organisation, pour pénétrer et conquérir un des plus vigoureux centres d'occupation bantou. (B.)

sont les intégrations ababua (1)? Les Abangwinda, par exemple, sont incontestablement plus voisins des Ababua que des Azande. Dans une poussée de « bovarysme » créé par la domination, ils entendent cependant se différencier de l'Ababua.

La même étude comparative pourrait être conduite : 1° chez les Auro de Mabuturu (forêt) et les Auro de Zamoï Bio (savane); 2° chez les Abèlè (Avuru Kipa) de Poko (forêt) et les Abèlè de Nyangara (savane).

---

(1) Les Mangbètu, dont l'effort politique de domination a échoué, ont imposé leur civilisation. Leurs anciens tributaires sont fiers de se dire Mangbètu et, en un sens plus restreint, on peut dire que eux aussi se sont laissés intégrer par leurs vainqueurs également d'origine soudanaise. (B.)

DEUXIÈME PARTIE

Historique des Azande-Avungura (V. carte I)

CHAPITRE PREMIER

GENEALOGIE DE GURA. — LEGENDES

L'éponyme des Azande-Avungura est Gura, Gurâ ou Gwîn.

Pour arriver à lui, Zukumba (descendant d'Eso) me donne la filiation suivante : Wara-Goro-Gura N'Gisa ou Gura I-Kulangura ou Gura II.

Bafuka et Bokoyo (chefs du haut Uele) me donnent : Diwitiroko-Banduma-Bwendi ou Monabwendi-Gura.

J'en note d'autres :

Gunda Gunda-Kigobili-Bwendi-Gura (informateur : Bweli, chef haut Uele).

Nyarobe-Bwendi-Gura (informateur : Mabuturu, chef bas Uele).

Goro-Lukaku-Bwendi ou Monabwendi (Mange, chef bas Uele).

Kliso-Goro-Bwendi-Gura I-Gura II (?).

Kigobili-Nyeke-Bwendi-Gura (Sanzia, notable).

Diwitiroko-Nyeke-Banduma-Bwendi-Gura (Zamoï-Bio, chef bas Uele, tête de file de la branche aînée des descendants de Gura).

Kliso-Gunda Gunda-Kegobili-Bwendi-Gura (Bekia, historien du chef Boëmi).

Sukulupwata-Goro dit Wara-Monabwendi-Gura (un vieillard de Bokoyo qui ajoute : Sukulupwata est né d'une colline, il a soumis les Ambopia. Goro a soumis les Abokunda. Les anciens Avungura étaient appelés Akegobili, Agundagunda ou Akulubwa).

Tunga Munga ou Basenginonga-Boduduma-N'Dugwa-Kunadio-Bwendi-Gura (Avungura, descendant de Kipa).

Gunda Gunda-Kegobili-Goro dit Wara-Bwendi avec un frère Kliso-Monabwendi-Gura avec un frère Luzia (Zunè).

A partir de Gura, toutes les déclarations sont concordantes, Gura eut comme fils aînés Mabenge et Tombo.

J'ai recueilli quelques légendes sur les origines.

Les Avungura s'appelaient il y a longtemps : Akulubwa. Un des leurs battit à la lutte Gura, chef des Abokunda, qui profitait de sa force physique pour piller tous ceux qui passaient sur ses terres. D'où le nom qu'ils prirent d'Avungura, ceux qui ont lié Gura. Un Akulubwa du nom de Basenginonga, étant à la chasse loin de chez lui, s'égara pendant plusieurs semaines et, étant endormi, n'échappa à un feu de brousse qu'en se cachant dans un terrier de garawa (oryctérope). Au moment où il sortit de son trou, il fut aperçu par des femmes abokunda et fait prisonnier : d'où la légende des Akegobili sortant d'un monticule (go = termitière). Il se distingua bientôt par son habileté comme chasseur et économisa de ce fait une certaine richesse. Suivant la coutume « bokunda », son maître devant être mis à mort à la suite d'un adultère, il fit remarquer que chez lui on permettait le rachat de ce crime et parvint à sauver la vie de son patron en échange de ses économies. Libéré, il reçut une femme dont il eut un fils. Celui-ci, élevé par sa mère, se distingua bientôt. Les Abokunda, lorsqu'ils tuaient une bête, la cachaient dans leurs greniers plutôt que de la partager et la mangeaient à la dérobée. Le jeune homme, au contraire, se montra libéral, partageant ses chasses entre sa mère, ses andu (mâles du clan de sa mère) et lui-même, donnant volontiers l'hospitalité, écoutant attentivement les palabres. Bref, peu à peu il acquit une réelle influence sur les gens de sa génération, dont plusieurs se groupèrent autour de lui, ce qui porta ombrage à Gura, chef des Abokunda. Mais celui-ci, vaincu à la lutte, fut abandonné par ses sujets, d'où le surnom de Sukulupwata, c'est-à-dire celui qui combat la vieille lutte, qu'aurait alors pris le nouveau chef, souche des Avungura. C'est en souvenir du fait qu'il fut élevé avec ses andu, que ses descendants ont conservé la tradition du grand respect qu'on doit avoir pour eux.

Légende de Mabenge, fils de Gura. — Un jour, chez Mabenge apparut un homme dont on ignorait l'origine. Il s'appelait Dambwagita et se déclara envoyé par son chef, le maître des hommes qui vivent sous terre, pour se mettre à la disposition de Mabenge. Celui-ci lui offre une collation, l'autre déclare qu'il ne mange pas (c'est un avuri, un magicien). Mabenge lui offre de l'établir dans un village riche en plantations, l'autre, toujours souriant, demande seulement un coin de brousse stérile. Aidé de sa femme, en quelques instants, il y fait pousser un merveilleux village. Puis, après d'effrénées danses d'avuri, il fait venir chez Mabenge des sangliers et des buffles qui se laissent tuer sans défense. C'est un avuri de très grande puissance magique : il s'élève dans l'air sur un tourbillon de poussière, suspend ses armes à un arbre invisible, etc. Frappé de cette puissance, Mabenge lui demande de se rendre chez Bwagedi, chef d'une tribu dont le narrateur a oublié le nom et que les Avungura n'avaient pu soumettre.

Arrivé chez Bwagedi, Dambwagita renouvelle ses exploits et fait venir trois éléphants. Bwagedi lui donne six femmes et les charge de présents. Mais, au moment où ils s'éloignent, les femmes sont surprises par une brusque obscurité et perdent la trace de leur nouvel époux. Quelques jours après, Bwagedi part en chasse avec ses hommes, bat plaine après plaine sans trouver de gibier. Derrière lui se fait l'obscurité tandis que devant lui le soleil continue à éclairer. Il marche et finalement tombe dans les plantations de Mabenge qui le massacre. A cette nouvelle, les gens de Bwagedi font leur « benge » (épreuve du poison) et se mettent en marche vers le sud-est. Chaque soir ils s'arrêtent, refont l'épreuve; chaque fois elle est défavorable. Ils ont continué leur migration pendant des mois, traversant la grande rivière Kere (?), d'autres rivières. Le vieux chef Renzi dit que chez Kabarega (Uganda) il existe de leurs descendants.

Assuré de ce côté, Mabenge attaque les Abangwinda, son avuri fait passer presque à sec une rivière à berges escarpées et arrête le massacre des Abangwinda (il faut des

hommes pour cultiver les terres) en sonnant d'un grelot de chef tellement puissant que tous ceux qui s'étaient dispersés l'entendent.

Cependant à la réunion des bakumba, Mabenge s'inquiète de la puissance de son sorcier et tous sont d'avis de s'en débarrasser, sauf une femme du chef, mère de Wote, plus tard Yapati. Dambwagita apparaît et déclare que ceux qui ont parlé contre lui ne pourront pas se relever. Tous les bakumba restent assis, paralysés. Il ordonne ensuite à quelques « palanka » d'exécuter les désirs du chef. On le lie, le dépouille, le charge d'une pierre et le précipite à la rivière. Aussitôt, il réapparaît en grand costume d'« avuri » et annonce qu'aucun de ceux qui ont participé à la mauvaise action ne restera dans son territoire, sauf Wote, dit Yapati, en souvenir de l'intervention de sa mère.

A la mort de Mabenge, il y eut une forte révolte des Abagwa, voisins des Apagombo. Les fils de Mabenge jurèrent de les poursuivre jusqu'au moment où ils seraient avertis par les excréments des fuyards que les mutins étaient réduits à manger des racines et des insectes. Ce qui fut fait.

Mort de Mabenge. — Bwendi avait comme fils aînés Gura et Luzia. Tombo, fils de Gura, avait le commandement du nord du territoire, tandis que Luzia et Mabenge, autre fils de Gura, étaient voisins. Luzia, moins important, avait une tendance à attirer les sujets de son neveu, cause profonde de dissentiments que tous deux transmirent à leurs descendants. Un jour, Shinko, fils de Luzia, rencontra Mabenge; ils s'invectivèrent et en vinrent aux mains. Mais un jeune fils de Shinko, nommé Mako, encore un gamin, voyant son père à terre et le croyant en danger, tua Mabenge. Ceci se passait vers l'ouest, à la Gubutandi, affluent de l'Api (Uere). A la nouvelle de la mort de son père, Nindu, dont les autres frères étaient encore enfants, appela ses indigènes, attaqua Shinko qui, battu, trouva asile chez Tombo et racheta son crime par une rançon si élevée qu'elle en est restée légendaire. Nindu vint ensuite s'installer sur la Bagbongo (affluent du M'Bili).

Origine des Azande. — Diwitiroko commandait des Azande qui avaient fui des hommes pâles, semblables à des « atolo » (mânes) et qu'ils appelaient Azudia (d'où le nom donné plus tard aux troupes égyptiennes). Diwitiroko dut son nom à ce que, réfugié dans une montagne et surpris par les pluies, il parvint à faire du feu avec son pagne (Ko di wo ti roko). Diwitiroko venait d'une eau que les oiseaux n'auraient pu traverser et dont on ne voyait pas les bords.

Monabwendi et Gura, ses descendants, étaient installés au nord de la région actuelle de Bangaso. Deux colonnes d'invasion se détachèrent, l'une vers le sud-ouest avec Tombo, l'autre avec Mabenge vers le sud-est (c'est cette dernière qui va fournir la première couche d'Avungura recouvrant l'Uele, dans laquelle vont ensuite venir s'encastrer les descendants de Tombo).

Il y avait un Ambomu du nom de Gara qui commettait des déprédations. Gura l'attaqua et le tua. Ce fait d'armes entraîna la soumission des populations au nord du M'Bomu.

Les ancêtres de Gura étaient venus d'une grande eau, m'apprend De Corte dans une note datant de 1906. D'autre part, une déclaration analogue est faite par le chef Bafuka à De Meulenaere, avec le détail supplémentaire que la migration vers le sud est accompagnée d'une scission, un autre groupe partant à l'ouest vers l'eau salée.

Le souvenir est tout à fait général que le groupe de Gura et celui des populations qu'il soumit étaient de coutumes différentes : d'une part, des indigènes peu organisés, disséminés en petits villages, dissimulant le produit de leurs chasses pour le manger à la dérobée ; d'autre part, un groupe hiérarchisé.

Pour expliquer certaines contradictions des généalogies de Gura, Bekia, historien du chef Boëmi, dit que Goro est le nom d'un collatéral, que Wara était le fils de Gura et trempa dans l'assassinat de Mabenge, que Monabwendi, ayant eu un fils, Gura, mort encore enfant, il dénomma de même un fils suivant, d'où la confusion entre Gura N'Gisa (Gura le premier) et Gura fondateur de la dynastie. D'autre part, la tradition verbale, assez flottante, existe (je l'ai ren-

contrée à plusieurs reprises chez les Azande, tandis que le R. P. Van den Plas la retrouvait chez les Abarambo) qu'Azande, Amadi et Abarambo ont une origine commune. Des querelles entraînèrent des scissions successives. La comparaison des langues rattache au même groupe les Banda, Mongbwandi, Dendi, Bira, Basiri, Bangba, Mundu et Mayogo.

Bekia me raconte : Dans les temps anciens, les Avungura ne s'appelaient pas de ce nom, mais Akegobili, ce qui, dans la langue des indigènes d'alors, signifiait « les rusés de la montagne » ou Agundagunda, les « turbulents », « ceux que l'on craint ». Ils ont conservé le souvenir d'avoir été placés à la tête de leurs indigènes et envoyés aux combats qui suivirent par des gens à peau claire. Ils arrivèrent dans un pays habité par les Abokunda dont le chef s'appelait Gara. Pressés par la faim, ils voulurent récolter le fruit de l'arbre « banga », mais Gara le leur interdit, à moins qu'ils ne l'eussent battu à la lutte à main plate. Tous les Agundagunda adultes furent tombés. Mais leur « benge » (épreuve du poison) désigna un jeune homme et une jeune fille pour se rendre chez Gara. Celui-ci les renvoya d'une façon méprisante, mais obligé de se battre, il fut couché à terre. Aux cris de la jeune fille, tous les Agundagunda dissimulés dans le voisinage accoururent et dépouillèrent Gara, dont la chute entraîna la soumission des Azande. Ceci se passait très loin, à une époque où les Patili (?) étaient venus avec des gens à peau claire et les premiers « balapwata » (cauries). Ils auraient entendu parler d'une grande eau qui ne coule pas, où, si l'on dépose de la paille à la surface, on la retrouve à la même place le lendemain.

Les Mangbètu racontent qu'ils sont frères des Avungura, aussi ne se mangent-ils pas entre eux sous peine de mourir. Leur ancêtre était un jeune Azande nommé Mandjika. Alors qu'il était monté dans un arbre pour y décrocher un singe tué, son frère aîné lui tira deux flèches. Le cadet s'enfuit chez les Makèrè, y devint grand, y prit femme et eut six fils. Avec son groupe il mit fin aux querelles intestines des Makèrè. Puis tous ensemble se trouvant trop nombreux, ils

firent leur « benge » (ne sont-ce pas des Avungura ?) et marchèrent vers le sud, la vallée du Népoko, etc. Le mouvement sud-nord et leur passage de la Nava ne serait qu'un reflux, suite de l'invasion bantou. La légende de la libéralité entraînant le respect des sous-ordres est la même entre Mangbètu et Makèrè qu'entre Avungura et Azande.

L'ancêtre de Gura, Kliso, doit son nom au fruit rouge du kliso ou nungaw. Il avait à sa suite des Avundukura et des Adeluwe. Il soumit les Abokunda. Ses hommes furent baptisés du sobriquet de Kegobili, « les rusés de la colline », ou de Gunda-Gunda (parce qu'ils employaient les filets de chasse).

Sanzia, Zamoï Bio, Akengaï, etc., bref tous les anciens parmi les Avungura occidentaux sont d'accord pour affirmer :

a) Que le Shinko n'est pas leur pays d'origine, mais qu'ils venaient de loin, de très loin en aval (padyo) d'une très grande eau dont on ne voyait pas la rive, qu'un oiseau n'aurait pu traverser, où il y avait des îles et pas de courant, car en y jetant des herbes le soir on les retrouvait le lendemain;

b) Que de tout temps les Avungura se sont transmis la tradition que derrière eux ils avaient laissé des frères et que derrière ceux-ci il y avait des hommes blancs, vêtus d'étoffe (aboro-mu). Il y a tendance à identifier la grande eau avec l'eau salée, mais en interrogeant attentivement, il apparaît que cette identification est récente et due à ce que les premiers Européens déclarèrent être venus de l'Eau salée, d'où identification des Européens avec les aboro-mu et du bakèrè-ime avec l'Océan. Il y a beaucoup plus de probabilités que les Avungura soient venus de la région du Tchad, aient passé à l'est des groupes Mandjia et Sara et à l'ouest-sud-ouest du groupe Banda (dont la migration de la région haut Shinko, haute Kotto, vers la Kemo, l'Ombella et la Nana est plus récente);

c) Que les Avungura auraient marché parallèlement aux Abandya, qu'ils auraient abandonnés à hauteur de Bangaso;

d) Que pendant leur occupation du bassin du Shinko, les Azande ne constituaient déjà plus un groupe homogène.

De nombreuses raisons linguistiques (V. WESTERMANN) rattachent les Azande aux Soudanais du golfe de Guinée. Une légende veut que les populations du Lagos, à la suite de discussions entre musulmans et païens, soient venues de l'est après environ quatre-vingt-dix jours de marche. Nous y trouvons dans le Haoussa entre autres tribus : les Gogobili *(Paper read on the 20 th. nov. 1901, before the Lagos Institute by Hon. Dr. Johnson)*. Ceci leur donnerait une origine voisine des Azande primitifs, dits Kegobili.

D'autre part, le capitaine Avelot *(Anthropologie,* 1913) démontre la similitude des Bakalay de Libreville et des Akarè. Enfin, les Bwaka de l'Ubangi se rattacheraient nettement au groupe Mayogo-Bangba-Mundu (à vérifier).

CHAPITRE II

GURA ET SES FILS

Les renseignements recueillis de tous côtés acquièrent un caractère de précision et de concordance. Bien que la succession des événements, les circonstances de lieu restent parfois assez flou, nous entrons dans ce que nous pouvons appeler l'histoire des Azande.

J'eus la bonne fortune de rencontrer chez Baligangala, un vieillard tout cassé : Katanga, descendant de Lunisia, fils de Gura. Monabwendi, me dit-il, est mort sur la Gegerege (?), petit affluent de la Makua, très loin dans l'ouest. C'est là qu'était né Gura, qui marcha de là dans la direction de l'Uele et du M'Bomu et fut tué dans un combat avec les Amobenge. Il avait combattu et refoulé les Adio, puis les Abôpia et les Abopwoku de langue baza. Gura avait eu comme fils : Ganzi, Mabenge, Goro, Tombo et Lunisia. Ce dernier était né près du confluent du M'Bomu et du Shinko. Tombo était né sur la Fué, affluent du Shinko. Tombo avec son frère Lunisia resta en arrière et fut établi sur la rive droite du M'Bomu qu'il traversa près de l'embouchure du Shinko. Remontant le long de la rive gauche, il s'établit quelque temps sur l'Asuli, puis, pénétra dans la vallée de la Dumè ; il se fixa vers la source du M'Bili. Il fut tué entre celle-ci et celle du Bitakpo par son fils Banzunguru en révolte. Il avait eu comme milices au cours de ses expéditions : les Ambopia, les Abangow, les Abando, les Abura, les Ambwadimo.

Dans la vallée de la Dumè, il combattit et soumit les Abolupwo parlant un dialecte zande, possédant des armes de jet, mais qui avaient comme caractéristique de se construire des abris dans les arbres. Ces Abolupwo avaient comme voisins des Abwameli. Il rencontra ensuite des

Abagwa, parlant un dialecte bantou (?), armés de sagaies et de boucliers tressés en tiges de calamus, possédant de nombreux pinga (couteaux à lancer) et rabotant la terre au lieu de la travailler à la houe. Ces Abagwa, conduits par leur chef Bakita, furent refoulés vers l'ouest, mais revinrent plus tard avec Rafaï. Les Abaza et Abangwinda étaient à l'ouest; au sud de l'Angu se trouvaient des Ababua (ces Ababua étaient probablement des Makèrè), qui furent repoussés, tandis que les Akarè étaient au nord du M'Bomu et les Angada (langage zande, sagaie, pas de pinga, rabot), sur la Gwan.

Au sujet des populations se construisant des abris dans les arbres, il est à noter que les Bayew (Ababua du sud de la Bima), les Abèlè (sobriquet par lequel les Azande désignent les populations rencontrées entre l'Uele et l'Uere), les Bawenza avaient cette coutume ignorée des Ababua proprement dits. Comme ces derniers venaient du sud de la Bima, où ils ont conservé le souvenir de s'être battus avec les Bayew, on pourrait se demander si ceux-ci ne formaient pas la couche antérieure aux plus anciennes traditions. Mais les Makèrè, population beaucoup plus ancienne que les Bantou, combattaient du haut des arbres. Or, les Bawenza et les Balisi Mopwaya sont des Makèrè, d'où la dite coutume. D'autre part, les Abèlè ont été au contact des nains généralement associés aux Makèrè. Il est donc possible que la coutume rencontrée chez eux provienne simplement de ce que des groupes Makèrè auraient été englobés vers le sud par la vague Abèlè. Les Makèrè avec les autres fragments de leur groupe linguistique constitueraient la plus ancienne couche que nous puissions atteindre par la tradition. Quant aux Abolupwo, ce seraient des Abarambo : nous en retrouvons des groupes vers Poko et chez Pekia.

Autre information : L'invasion zande franchit le M'Bomu au nord de Lebo, entre Gufuru et Korobo, sous la conduite de Monabwendi, père de Gura. Celui-ci eut une installation sur la Gegerege, affluent du M'Bili à deux jours et demi à l'ouest de Lebo sur la route Lebo-Monga

(territoire actuel Dipa), avec extension au polygone Lebo-Gangu-M'Bomu-Gufuru. Il y eut à combattre des groupes de frondeurs non azande. A l'ouest se trouvaient les Abandya. Un des chefs de ceux-ci, Monamanga, fils de M'Buga, fils de Kolu, fils de Gobenge, prit femme chez Gura, elle se nommait Kulumbako. Tombo, chargé d'escorter la jeune fille, en abusa. Interrogée par Monamanga, elle reconnut les faits. Monamanga fit venir Tombo, refusa de l'arrêter parce qu'il était son hôte, le renvoya, mais somma Gura de lui livrer le coupable. Le refus de Gura fut la cause d'une lutte sanglante. Luzia et ses Abandya vinrent au secours de Monamanga; Gura, mortellement blessé près de la Gangu, affluent du M'Bili, alla mourir sur la Monambili. De nombreux Azande se soumirent aux Abandya, tandis que Tombo émigrait à la rivière Asuele, affluent de droite de la Dumè, dont il remonta plus tard la vallée pour atteindre les sources du M'Bili et de la Bitakpo. Mabenge ne participa pas à cette lutte, étant plus à l'est vers la Bagbongo.

Autres informations sporadiques : Gura est mort à la Monambili des suites de blessures reçues au combat contre les Mobenge. Son fils Tombo envoya Eso venger sa mort et s'emparer du crâne de Gura dont Monamanga avait fait une coupe à boire le vin, Monamanga fut tué.

La première installation de Gura aurait été près de Gufuru; celle de Mabenge, sur la rive gauche de la Dumè; celle de Tombo, en aval de Mabenge, à mi-chemin de Gufuru.

Mabenge aurait été tué dans le territoire actuel de Gingi, sur la M'Bia (?), affluent du M'Bomu, ou sur la Bugutandi.

Tombo guerroya au nord du M'Bomu contre les Avuru Kasanga (Abandya). A la mort de Gura, il s'installa vers Lebo (actuellement chefferie Usuma). Il fut tué à la Bitakpo par son fils révolté.

Les descendants de Mabenge se sont séparés au mont Bwadimembia. Nindu s'établit quelque temps sur la Bagbongo, affluent du M'Bili, avec son jeune frère Nunga. Namanza s'installa au nord de celui-ci. Yapati et Bogwa

marchèrent vers l'est. Le Bwadimembia se trouve dans l'actuelle chefferie Gumba.

Parmi les fils cadets de Gura, on cite Wara, dont les descendants restèrent installés entre la Dumè (rive droite) et le M'Bomu. Wara y combattit les fils de Hino et fut tué sur la Gangu à environ 20 kilomètres en aval de Semio. Tour à tour indépendants, soumis aux Abandya ou à Epira, ils ne jouent qu'un rôle tout à fait effacé. Wara avait trempé dans l'assassinat de Mabenge.

Pereke, au nord du M'Bomu avec Tombo, avait combattu des groupes Angoli, Alemvo, Andako, Akulu, Agiti. A la mort de Gura, il amena rapidement des renforts, mais fut tué.

Nyarobe, qui avait été installé comme gouverneur des Abagwa, fut assassiné par ses administrés sur la haute Dumè.

Guru, mort très vieux, compte encore des descendants. Deux de ses fils accompagnant Yapati furent tués par les Amadi.

On peut noter qu'au temps de Gura, une partie des Abokunda était toujours indépendante vers la Dumè, sous le commandement de Lumbu, petit-fils de Gara dont il a été parlé. Lumbu avait refoulé les colonnes Abangwinda. Il fut invité par Tombo à boire du vin et fut assassiné dans une fosse à gibier creusée dans une hutte. Son fils Borongo, pour échapper aux Avungura, se replia avec ses hommes vers le M'Bili et se soumit à Hino, chef des Abandya.

Dès à présent, l'histoire azande est faite des luttes entre eux et avec les étrangers des descendants de Mabenge : Nindu, Namanza, Nunga, Yapati, Bogwa, Hunguru, et des descendants de Tombo : Mange (dit Manzu), Eso, Gatwa, N'Deni, Banzunguru et Eguru.

L'invasion nord-sud avait précédé le mouvement ouest-est. Gura né sur le Shinko fut tué sur la Gangu par les Abandya. Son fils Mabenge, né à la Sere (affluent du Shinko), fut assassiné sur la Bugutandi, près de Gufuru. Son autre fils Tombo, né sur la Fué, affluent du Shinko,

fut également assassiné dans la Biliakpwéli (forêt des chimpanzés) vers la Bitakpo, affluent du M'Bili. Les petits-fils allèrent mourir en conquérants, les uns, dans le bassin du Sueh (Bahr-el-Ghazal), tels Eso et Yapati; d'autres, au sud de l'Uele, tel N'Deni.

Parmi les motifs de la première migration azande, on peut soupçonner :

1° Le desséchement du sud du Sahara (études de Gautier sur la géologie du Soudan, légende étiologique de Tule où se marque le manque d'eau, légende des Hiwiwi où l'on note une plus grande étendue de forêt qu'actuellement, remarques de Fredriksen sur le desséchement des ruisseaux). Seule une cause aussi générale peut expliquer l'ensemble des mouvements sara, banda, zande, dendi, fan, etc.

2° Des poussées de populations venues du nord (souvenir d'hommes pâles, les Azudia). Il est à remarquer que toutes les régions d'où viennent Avungura et Abandya sont occupées actuellement par les Banda. Or, ceux-ci viennent du Darfour, d'où ils ont émigré vers le sud et l'ouest après des luttes interminables contre les sultans baghirmiens. Certains traits culturels sont communs avec les Zande : *a*) type de la langue; *b*) maison à toit conique, murs en paillis, côtés et dessus des portes en pisé, ou bien hutte à toit descendant jusqu'à terre avec petit mur en pisé; *c*) abri à offrandes dits : « atolo ».

3° Dans l'Uele ces causes cessent d'agir, et cependant l'impulsion est donnée et les conquêtes continuent. C'est qu'il s'est créé : *a*) une mentalité conquérante traditionnelle (rôle social des historiens des grands chefs), dont on trouve encore la preuve dans le désir de tous les Avungura d'étendre leurs terres; *b*) un désir de l'emporter en puissance sur les voisins, d'où nécessité de recruter de nouvelles milices qui acquièrent un fonds d'émulation; *c*) le besoin de trouver un exutoire à l'énergie des soumis afin de les détourner de la révolte; *d*) un vieux désir acquis de changement (voir les confidences de Kana à Casati); *e*) les

dissensions entre parents entraînant des migrations nouvelles.

Descendance de Gura (1755-1780).	Boli		Descendance restée obscure.
	Namanza .		
	Pereke . .		
	Fodyo . . .		
	Nyarobe . .		
	Wara . . .		
	Tombo . .	Guru, etc. . . .	Descendance restée obscure.
		Banzunguru . .	
		Yatwa	Azande Apodyo. Dépossédés par les Anunga (reste Moma).
		Mange (Manzu)	Azande Amokuma sur la Bima (Zolane, Gaza).
		N'Deni	Dynastie des Abèlè. Azande du Bomokandi : Akengaï, Zunè, etc.
		Eso	Dynastie des Embili (Mange, N'Gaï, etc.).
	Mabenge. .	Hunguru, etc. .	Descendance restée obscure.
		Bogwa	Dépossédés par les Anunga.
		Yapati	Dynastie des Ambomu (M'Bio, M'Vuto, Renzi, Bafuka, Bokoyo, etc.)
		Nunga	Dynastie des Anunga (Epira, Sasa, Tambura, etc.)
		Nindu	Dynastie des Auro (Zamoï Bio, Mabuturu, etc.)

Approximativement, on peut fixer entre 1720 et 1755 la période d'activité de Monabwendi; entre 1755 et 1780 celle de Gura; entre 1780 et 1805 celle de Mabenge et Tombo.

CHAPITRE III

DESCENDANTS DE MABENGE — LES ANUNGA

Nunga, troisième fils de Mabenge, est né au confluent de l'Uere et de l'Uele, vers la fin du XVIIIe siècle. A sa naissance, Nunga était tellement vilain, tellement noir de peau, que son père, suspectant son épouse, envoya l'enfant chez Tombo. Mais lorsque Mabenge fut tué, son cousin Shinko, rendu responsable du meurtre, se trouvait en territoire Tombo et celui-ci fut obligé de contribuer à la rançon. Nunga fut renvoyé chez Nindu le bénéficiaire, jugé suffisamment riche pour établir l'enfant. Devenu jeune homme, il fut installé sur la Bagbongo, affluent du M'Bili. Au début de sa marche vers le sud, Nindu fut averti par son « benge » (épreuve du poison) que Nunga serait un danger pour lui. Au cours d'une chasse à l'éléphant il fit encercler de feu Nunga, qui parvint à s'échapper et se réfugia chez son autre frère Namanza, dans la vallée de la Dumè. Celui-ci l'installa chez un autre frère, Boli. Mais bientôt Boli et Nunga manifestèrent une certaine indépendance, refusant notamment d'exécuter une des obligations du contrat d'allégeance des vassaux, celle de rendre les femmes fugitives du chef. Boli fut assassiné au cours d'une danse de guerre. Nunga réunit les hommes de Boli, captura Namanza et ses fils et les réduisit à une condition subalterne; il étendit son autorité sur leurs territoires et commença la marche vers le nord-est, où il combattit successivement les Agabu, les Basiri, les Abarambo du nord, les Apambia et les Azenge et Azulu, hommes tout nus, possédant beaucoup de bétail (1). De rares descendants de Namanza existent encore chez les Anunga, les autres ayant

(1) Anzenge ou Adjenge est le nom donné actuellement encore aux Dinka du Bahr-el-Ghazal et du Yei par les Azande. (B.)

été mis à mort sous le prétexte de « mangu » (jettatura).

Dans sa marche vers l'est, Nunga remonta le M'Bili jusqu'à sa source, gagna le Molinda, petit lac près de l'embouchure de la Fulu, puis traversa le M'Bomu à son confluent avec la Diabinza, contournant par le sud les Basiri dont le gros était vers la Kere.

Avant l'arrivée de Nunga, les indigènes qui habitaient le Molinda, ayant tué le « wango », animal arc-en-ciel, appelèrent leurs amis et firent grande chère. Mais au milieu de la danse un petit poisson apparut : « mbisido »; le sol s'effondra et le lac se forma. Lorsque Nunga y arriva, il y pêcha des poissons portant le tatouage des Auro et reconnut en eux les anciens habitants réincarnés. Il y trouva encore divers objets, dont un vieux gong et une grande pirogue (1).

Nunga passa au nord du M'Bomu à la tête d'un groupe relativement peu important : quelques Azande et des Abangwinda-Ambwaga. Se mêlant à ceux-ci, leur confiant des commandements, il fut dénommé avec ses successeurs du sobriquet d'Ambwaga (fabricant de petites gourdes) par les autres branches de la famille. Il ne soumit pas un territoire considérable : des Abarambo, quelques Basiri, quelques Apambia. Ce furent ses fils qui étendirent le pouvoir de la dynastie. Dzangaberu et Bazimbi marchèrent vers l'ouest, soumirent en partie les Basiri de la Kere, les Akbwaya, les Agabu de la Gwango. A la mort de Bazimbi, Dzangaberu réunit ses territoires aux siens. Son fils Tikima soumit les Akarè. Dans l'entre-temps, Bamvurugba marchait vers le nord avec des Abarambo, des Apambia, des Basiri et leurs proches des Atogbo, soumettait des groupes Shilluk ou Belanda et poussait des incursions chez les Djur et les Dinka. Son fils Sanango (le Solongoh de Schweinfurth) continua et repoussa des groupes Sele jusque vers Dem-Bekir.

---

(1) Aux eaux basses on voit, émergeant du Molinda, des pieux verticaux qui donnent l'impression d'être les restes d'anciens villages lacustres. Il pourrait être intéressant d'explorer attentivement ces palafittes. Le lac Tumba, dans une autre région, offre des vestiges de même apparence.

Nunga mourut au nord du M'Bomu. Quatre de ses fils se partagèrent le territoire :

1° Bamvurugba s'étendit à l'est vers Tambura actuel (Bahr-el-Ghazal);

2° Makisa, à cheval sur le M'Bomu, reçut le territoire compris entre la Gara et une ligne située à l'ouest de la Duru. Makisa est limité au sud-est par Eso, fils de Bazimbi, fils de Yapati, fils de Mabenge;

3° Yengo, sur le M'Bomu, au sud-ouest du précédent. Il était personnellement établi entre la Dumè et l'Uere, à l'emplacement actuel de Turugba. Son territoire était peu étendu;

4° Dzangaberu, à l'ouest du précédent.

Territoire de Bamvurugba. Origine de la chefferie Tambura. — Bamvurugba refoula les Apambia, puis étendit sa domination vers le nord jusqu'aux Shilluk-Belanda. Eliwa, fils de Nunga, placé sous les ordres de Bamvurugba, refusa de reconnaître l'autorité de son neveu Sanango, héritier du territoire et émigra vers l'est avec ses hommes.

Sanango consulta son « benge » et en apprit qu'Eliwa lui était un danger; il appella les Arabes et avec leur aide alla attaquer Eliwa qui, battu, s'enfuit et fit l'échange du sang avec Bonguru, chef des Apambia. Avec eux il se réfugia dans leurs cavernes, s'y défendit à coups de pierres, mais pressé par la soif, il finit par se rendre. Il fut tué avec ses fils, sauf les deux plus jeunes, Tambura et Gadi, qui furent emmenés par les Arabes.

Après la mort de Sanango, Hessa lui ayant succédé, arrivèrent les Agadia (semblables aux Arabes, mais plus puissants qu'eux, probablement les réguliers égyptiens). Les Arabes, refoulés vers le nord, libérèrent Tambura et Gadi. Ceux-ci, reconnus par les Agadia, attaquèrent Hessa et le tuèrent. Tambura resta à la tête de ses territoires et de ceux qu'Eliwa avait conquis.

Territoires de Makisa, Yengo et Dzangaberu. Origines des chefferies Mopoï Bangezegino, Sasa et Zamoï-Epira

(*Semio*). — Les personnages de premier plan sont tout d'abord Epira et Bangezegino. Sasa ne prend son importance que dans la suite. La période est extrêmement troublée et il est malaisé de s'y retrouver.

Makisa et Yengo eurent de fréquents démêlés au cours desquels Yengo, blessé et prisonnier, fut rendu à la liberté. Makisa eut également à repousser les attaques de Sanango, père de Hessa. Enfin, il alla attaquer Eso, fils de Bazimbi et père de N'Doruma (branche de Mabenge), le rendant responsable de la mort d'une sœur, décédée en territoire d'Eso.

Comme la chefferie Tambura, celle de Mopoï prend son origine dans une compétition d'héritage. Mopoï Mokru n'était qu'un sous-chef de son frère Dzangaberu, chez lequel il exerçait un commandement partiel. A la mort de Dzangaberu, sur la Wala, Mopoï Mokru refusa de reconnaître l'autorité de son neveu Tikima, mais se soumit à son petit-neveu Zamoï-Epira, avec lequel il fit l'échange du sang. Il mourut quelque temps après. Il n'avait cependant pas été suivi par ses fils. L'un d'eux, Pweï, s'était même mis en révolte ouverte, avait attaqué son père se rendant chez Zamoï, mais avait été tué. Un groupe d'autres, sous la conduite de leur aîné Renzi, fuirent les Arabes appelés par Tikima et se réfugièrent chez Makisa, qui les accueillit. A la mort de Renzi, Popwa, troisième fils de Mopoï Mokru, prit la direction du groupe de réfugiés. Mais, dans l'entre-temps, les Arabes, après s'être installés dans les anciens territoires de Mopoï Mokru, se retournèrent contre Tikima, le refoulèrent vers l'ouest et continuèrent leur marche vers le sud. Les Arabes étaient conduits par Rafaï, lieutenant de Zébir, qui établit la zériba de Bangaso : c'est le même qui attaquera plus tard M'Bio et Malingindu et les fera prisonniers. Ils attaquèrent Makisa; la population zande se replia chez N'Doruma et Makisa mourut dans la défaite. Mais à peine installés chez N'Doruma, Popwa et ses hommes entrèrent en conflit avec un de leurs hôtes, Kamonde (d'origine ambwaga), et engagèrent avec lui une lutte acharnée. N'Doruma arriva

pour aplanir le différend. Mais Popwa se retira, fit sa soumission aux Arabes et, aidé par ceux-ci, refoula N'Doruma vers le sud-est. En même temps, des bandes arabes pénétrèrent chez Yengo et le tuèrent au cours d'une escarmouche. Suivant l'exemple de Popwa, Eso, fils de Makisa, et Yapati, fils de Yengo, se soumirent aux Arabes et furent réinstallés par ceux-ci dans le pays conquis : Yapati, entre la Dumè et le M'Bomu, Eso, dans la partie des anciens territoires de Makisa, au nord du M'Bomu. Popwa fut installé à proximité de Yapati, mais, trouvant sa région peu fertile, aidé de son jeune frère, Mopoï Bangezegino, il alla attaquer Eso, qui le refoula au sud du M'Bomu avec l'aide de son frère Wando, resté, lui, installé chez N'Doruma. C'est alors qu'intervinrent les troupes agadia (réguliers égyptiens); elles attaquèrent les chefs avungura arabisés et mirent en déroute Popwa, Eso et Hessa, firent Eso prisonnier, tuèrent Hessa et le remplacèrent par Tambura. Dès ce moment, on n'entend plus parler de Popwa, qui, plus tard, fut tué par les Mahdistes à la Tangalia, affluent du M'Bomu. C'est Mopoï qui le remplaça et devint prépondérant dans l'ancien territoire de Makisa.

Dans l'entre-temps, vers le nord-ouest, une autre puissance se créait. A la mort de Dzangaberu, nous avons vu Mopoï Mokru refuser de reconnaître l'autorité de Tikima. Il ne fut pas seul. Les frères de Tikima, Eso et Sasa, se révoltèrent. Eso fut tué. Sasa entraîna ses hommes au sud du M'Bomu et s'installa sur l'Uere. Tikima, attaqué par les Arabes, fut obligé de fuir chez Yengo. Ultérieurement, il repassa au nord du M'Bomu et fit probablement sa soumission aux Arabes. Toujours est-il que son successeur, Zamoï-Epira, acquit une autorité considérable, posséda une grande quantité de fusils, de nombreuses populations et fut reconnu moralement comme le premier des Anunga.

Les deux puissances Mopoï et Epira vont se heurter. Une série d'incidents facilite la rencontre.

Eso, fils de Makisa, mis en liberté par les Agadia, se réfugie chez Yapati. Voulant venger le vieux différend entre leurs pères, Makisa et Yengo, celui-ci lui cherche

misère. Eso, averti, envoie Wando, son frère, implorer l'assistance d'Epira. Dans l'entre-temps, voulant se rendre lui-même chez Epira, il est attaqué et tué par Bweli, frère de Mopoï, et sur l'ordre de celui-ci. Mopoï, en même temps, s'efforce de soumettre Bwima, frère de N'Doruma. Sur les instances de Wando et de Bwima, Epira envoie son oncle Wando et Linda, fils de Beka, pour les soutenir. Mais se rappelant son échange de sang avec Mopoï Mokru, il ne veut pas écraser Mopoï Bangezegino et ne convoque que de faibles effectifs qui essuient une complète défaite. Il ne veut pas tirer de vengeance de l'échec subi, d'où colère de Wando, frère d'Eso, qui, voyant que la mort de son frère restera impunie, se retire avec violence, se constitue prisonnier de Mopoï, le priant de le tuer comme il a fait d'Eso. Mopoï le retint longtemps captif, puis l'envoya chez Bwima, frère de N'Doruma, où il disparaît à l'arrière-plan jusqu'à la révolte de Mopoï Bangezegino, révolte qui donne l'occasion à Wando de rentrer en possession d'une partie de l'héritage de Makisa.

Mais l'arrogance et l'autorité de Mopoï allant en croissant, Epira est obligé de marcher et envoie des troupes qui, sous le commandement de Zangagbia, fils de Makisa, infligent une sanglante défaite à Mopoï, qui est rejeté au sud, passe le M'Bomu et vient s'installer au sud de l'Uere.

A ce moment, l'ensemble des Anunga se trouve groupé en cinq chefferies : Tambura, Mopoï, Yapati, Sasa et Epira.

Celle de Yapati (ancienne chefferie de Yengo) devait rapidement être écrasée par ses voisines. A la mort de Yengo, Yapati était installé par les Arabes entre la Dumè et le M'Bomu. Il semble ne pas avoir été inquiété par les Egyptiens. Son frère aîné, Bangwa, avait fui chez N'Doruma, puis, de là chez Linda, fils de Beka, auquel les Arabes avaient donné la partie du territoire Yengo au nord du M'Bomu. L'origine du conflit fut l'attitude de Yapati vis-à-vis de ses oncles Sengo et Mange. Ceux-ci, sujets de Makisa, avaient été entraînés dans la fuite de ce dernier devant les Arabes. Ils se réfugièrent chez Eso, puis continuèrent chez Yapati. Sengo, ayant émis l'intention d'aller

soumettre à Epira un différend surgi entre lui et Yapati, fut tué par celui-ci. Mange se réfugia chez Sasa, qui donnait déjà asile à Balia, par où il inquiétait la jalousie de son frère aîné Yapati. Tous deux décidèrent Sasa à intervenir. Yapati fut battu, capturé, puis remis en liberté avec des présents. Mais son attitude n'ayant pas changé, Sasa l'attaqua à nouveau, lui prit des femmes, le livra à Mange pour être exécuté, et confisqua son territoire où il plaça son fils Turugba. La fin de Yapati doit se placer entre 1892 et 1896. Son fils aîné Senga s'enfuit chez Mopoï; Penge, encore enfant, fut confié à Turugba, d'où il s'enfuit chez Madombela, fils de Mopoï.

Développement et fin de Sasa. — Sasa, élevé par Tikima, se révolta, franchit le M'Bomu en aval du M'Boku, s'installa avec quelques mécontents sur la Kwaga. Il attaqua les Akarè et s'installa dans la forêt Molindi, près de la rivière Ao, affluent de droite de la basse Gwan. Attaqué et battu par Tikima, puis par les Arabes de Rafaï, il demanda l'appui du gouverneur égyptien de Wau. Réinstallé à la Molindi, il attaqua les Apodyo, conquit les territoires de la Gwan et de l'Asa sur les descendants de Gatwa, troisième fils de Tombo. Il soumit ensuite les territoires de Yapati vers l'est et attaqua les Amadi. A partir de ce moment, resserré de toutes parts par ses puissants voisins du nord, de l'est et de l'ouest, il porta ses efforts vers le sud. Il passa l'Uere à l'embouchure de la Bwandu et attaqua les Embili du chef Mange. Il fut battu près de la Nagbia, sous-affluent de gauche de l'Angu. Refoulé et poursuivi au delà de l'Uere, il rentra à son village sur la Manzinga, mais revint bientôt à la charge. Il attaqua Dunzi, frère de Mange, installé près du confluent de la Wesu et de l'Uere, le tua, massacra ses gens et brûla ses villages. Mange vint à la rescousse et le battit entre la Nagindugindu et le Dimbimba. Sasa, repoussé, se jeta sur Kambara, le refoula vers le sud, puis sur M'Bio, qu'il rejeta au delà de la Dakwa. Kambara se soumit, mais bientôt, ennuyé par de nouveaux maîtres, Boda et Tutue, placés

chez lui comme gouverneurs par leur père Sasa, il se replia chez Mange. Sasa le poursuivit, le tourna et tomba sur Dongura. Mange aussitôt revint l'attaquer, fut d'abord refoulé, puis le battit sur la Dimano, affluent de la Gara.

Ici débute la lutte avec l'Européen. Déjà chez Dongura, un détachement conduit par le lieutenant Pinte était intervenu au combat. Au début de l'occupation européenne, Sasa avait eu comme résident le lieutenant Foulon, qui put se croire prisonnier pendant plusieurs jours. Il adopta toujours des allures indépendantes et obligea, sans violences, Lespagnard à lever une zeriba que celui-ci voulait construire dans ses territoires, puis De Muenynck à battre en retraite. Après une longue politique de temporisation, la colonne Bertrand, partie en avril 1911 de Bambili, lui infligea une première défaite, complétée en 1912 par l'action combinée des colonnes Bertrand et De Meulenaere. Sasa, battu, prit la brousse, fut capturé, déporté à Boma. Ses fils, Renzi, Bangenze, furent déportés ailleurs. Turugba et Boda s'enfuirent au Congo français. Les territoires de Sasa furent partagés entre d'autres fils, Bagidi, Panamange et Tutue (1).

Développement et fin de Mopoï Bangezegino. — Refoulé par Epira et ayant perdu une partie de ses anciens territoires au nord du M'Bomu, Bangezegino se rejette vers le sud. La puissance de Mopoï Bangezegino, qui prit finalement le nom de Bakumba Gwanga (le vieillard aux abois), ne date au sud de l'Uele que de la seconde défaite que lui infligea Epira à son retour de l'expédition du Nil où il avait accompagné Van Kerckhoven. Ne se sentant plus en sûreté, il abandonna les territoires au nord de M'Bomu au commandement d'un de ses fils et demanda asile à Badinde, fils de Bogwa, qui avait conservé un terri-

(1) En août 1915, force avait été de se débarrasser de tous les fils adultes de Sasa, à l'exception de Bagidi; ils ne consentaient pas à abandonner les habitudes de violence et d'indépendance des Anunga. Le territoire de Sasa est actuellement partagé entre des petits-fils de Sasa et quelques fils plus jeunes. La maladie du sommeil ravage le territoire, qui dans peu d'années ne sera plus qu'un désert. (B.)

toire exigu au sud de l'Uere, voisin de celui de Bwima, fils d'Eso, la Hoko leur servant de limite. Bangezegino s'y installa, s'imposa et assassina Badinde. La mort de Bili et les dissensions entre ses successeurs donnèrent à Mopoï l'occasion de s'emparer d'une partie des territoires de Malingindu. Il n'attaqua pas Bwima, parce que à chaque projet son « benge » fut défavorable. Il attaqua Palambata, dont le père Balia, fils de Bogwa, fils de Mabenge, avait été tué par les Arabes sur la Hoko, affluent de l'Uele en aval d'Amadi. Palambata, complètement battu, s'enfuit chez Epira. Dès ce moment, une partie des Amadi admettent une sorte de suzeraineté de la part de Mopoï.

Bili, descendant de Yapati, fils de Mabenge, se sentait mourir. Il envoie une lance à Mopoï, le prévenant qu'il craignait d'être empoisonné par son frère Tikima. Aussitôt Bili mort, Mopoï envoie son frère Bweli le venger. Tikima est tué, Bazia lui succède, Mopoï vient l'attaquer ainsi que Tale, fils de Binza, et Dika. Il s'empare d'une partie des territoires de Tikima. Puis il bat Gindu, dit Migide, petit-fils de Malingindu, descendant de Yapati. Il continue des attaques continuelles contre Dika, malgré la proximité des postes européens. Il refuse de permettre l'accès de ses territoires et finit par en imposer par son attitude de puissance. En 1908, on fonde un poste à Sili, sans résultat, après un semblant de soumission. Enfin, après une série de rencontres en 1911, De Meulenaere met Mopoï en fuite vers ses anciens territoires du nord du M'Bomu. Il est remplacé par son frère Bweli et son fils Madombela. Wando reprend une part de l'héritage de son père Makisa (1).

---

(1) Pas plus que les fils de Sasa, Bweli et Madombela ne donnèrent satisfaction. Le territoire subit de nouvelles répartitions. En 1915, Mopoï, croyant pouvoir tirer profit des réductions d'effectifs provoquées par la guerre européenne, se souleva contre l'autorité française. Il fut battu par un corps franco-belge réuni à la hâte, s'enfuit dans la brousse et fut tué dans une rencontre avec un détachement français lancé à sa poursuite. (B.)

Développement et fin de Zamoï Epira. — Tikima était à Dem Ziber. Il se replia devant les Arabes, remonta le M'Bomu jusqu'à la Kamo, en amont du Bangoro, battit les Basiri. Zamoï, resté en arrière, diplomate, vient rechercher son père qui était arrivé sur la Dumè, retourne avec lui au nord, franchit le M'Boku. Tikima mourut sur la Bambo, affluent de gauche de la Kele.

Zamoï refoule Mopoï au sud du M'Bomu, puis cherche à conquérir de nouveaux territoires. Aidé de son cousin Bashirimbi, il suit la rive droite de l'Api (Uere). Il occupe les territoires que les Abandya avaient évacués devant les Arabes. Quelques-uns de ceux-ci l'accompagnent. Il franchit l'Uere, laisse Bashirimbi et Azali, son frère, à la garde des communications. Gima (descendant de Tombo) et ses Amokuma n'osent s'opposer à son passage. Zamoï bat les Amokuma de Bapunga et les oblige à l'aider, il fait alliance avec les Auro de Bwogi (descendants de Nindu). Aidé par les riverains bakango. il franchit l'Uele à l'embouchure de la Moloko et se rend chez Galia (descendant de Tombo). Puis se rabattant vers l'est, il soumet les Ababua et s'installe sur la Gware. Un jour qu'il s'était rendu vers l'Uele, pour y surveiller la fabrication de pirogues destinées à assurer son passage vers la rive zande, la zériba est surprise par les Ababua. Epira, ses Arabes et ses gens paient de leur personne et refoulent l'ennemi dans un dur combat. Mais Epira est fort affaibli, ses pertes sont lourdes, dont un chef : Gatanga; il décide la retraite. Gima lui envoie ses pirogues pour passer et comme les Bakango montrent quelques velléités de se joindre aux Ababua, Gima s'installe lui-même sur la rive gauche et couvre la retraite; le fleuve est franchi au confluent de la Gware. Les Auro rentrent dans leur territoire et les Amokuma redevenus audacieux chassent Azali des bords de l'Uele où il gardait le gué qui avait servi lors de l'invasion. Epira s'installe en territoire Auro. A l'arrivée des Européens, il se retire sur les bords du M'Bomu, laissant comme gouverneurs entre l'Uele et le M'Bomu, son fils Effulu et Bashirimbi. Peu après, il accompagne

au Nil l'expédition Van Kerckhoven. Après son retour, il intervient vers Bambili, entre les Embili de Mange (fils de Gima) qui avaient appuyé une mutinerie de soldats, consécutive sans doute à la révolte des Makrakra (arrière-garde de l'expédition Van Kerckhoven). Cette expédition prend place entre les deux campagnes contre Mopoï Bangezegino, qui, battu sur la rive droite du M'Bomu, se voit enlever la plus grande partie de ses territoires septentrionaux.

Cependant, inquiété par les progrès de notre occupation, il se retire au Congo français en 1910, entraînant de force son fils Effulu et une partie de ses populations. Ses territoires au sud du M'Bomu sont partagés entre un autre de ses fils Baligangala et Gumba, fils de Bashirimbi.

Chefferie Gumba. — Bazimbi avait été envoyé par son père Nunga contre les Basiri, établis sur la Kere, il y fut tué dans une révolte, Dzangaberu le vengea, mais s'empara de ses territoires, entre la Kere et le M'Boku, pour y installer son fils Beka. Bashirimbi fut élevé chez ce dernier, mais, devenu jeune homme, il s'enfuit chez les Arabes. De là, il revint s'installer chez Sasa, sur la Molindi, près du M'Bomu. Il l'accompagna chez les Amadi et tua leur chef Bokuma. Déçu dans son espoir d'être replacé à la tête des territoires de son père, il provoqua des troubles et se réfugia chez Tambura, dont la méfiance fut éveillée par ses intrigues. Il s'enfuit alors chez Epira, installé sur la Bakare, affluent du M'Bomu, et l'accompagna dans ses expéditions. Celles-ci terminées, « bakumba » sur la rive gauche du M'Bomu, il recommença des intrigues et empêcha notamment le lieutenant Buzon de prendre contact avec Epira. Il finit par mourir dans les prisons d'Epira.

Chacun des fils de Nunga laisse une nombreuse descendance encore vivante; seuls ont été relevés dans le tableau ci-après les noms intéressants pour l'histoire des Anunga.

	1835-1860	1860-1885	1885-1915
Descendance de Nunga (1805-1835).	Mange.		
	Wando.		
	Sengo.		
	Eliwa	Tambura.	
	Bazimbi . . .	Bashirimbi	Gumba.
	Makisa . .	Wando.	
		Zangagbia.	
		Eso.	
	Yengo . . .	Balia.	
		Yapati	Senga.
			Penge.
		Bangwa.	
	Mopoï Mokru	Bweli.	
		Mopoï-Bangezegino.	Madombela.
		Popwa.	
		Renzi.	
		Pweï.	
	Dzangaberu	Beka	Linda.
		Sasa	Bagidi.
			Tutue.
			Turugba.
			Boda, etc.
		Eso.	
		Tikima	Azali.
			Zamoï Epira. Baligangala.
		Wando.	
	Bamvurugba .	Sanango	Hessa.

LES AURO

Les Auro forment un groupe, appelé Banwanda par les Anunga, cantonné dans le triangle Uele-Uere Apiligne Angu Bambili. Une fraction a franchi l'Uele avec Gelia. Leurs chefs sont les descendants de Nindu, l'aîné des fils de Mabenge.

Le terme Auro, avant de servir à désigner une des nations avungura, eut un sens ethnique. Il se rapportait à un ensemble venant du nord, installé à l'est des Abèlè,

ayant donc participé à une première série d'invasions antérieures à l'arrivée des Azande. Ces invasions comprenaient probablement : 1° les Auro-Abarambo du sud et du nord, Amiengba, Duga, etc.; 2° des populations aujourd'hui dispersées auxquelles il faut rattacher les Abwameli, les Abomboï, les Akbwambi ; 3° le grand groupe Adio, dont sont sortis les Makrakra de la vallée du Toro, sous-affluent du Nil par le Yei.

Nindu s'était séparé de ses frères vers le mont Bwadimembia, il s'installa sur la Bagbongo, affluent du M'Bili. Jusqu'au moment où il franchit l'Uere, il combattit à plusieurs reprises contre les Abandya, dont le chef Biemangi était sur la Dikare, affluent de la Dumè. Les Abandya étaient d'origine pa-baza, c'est-à-dire de langue mongbwandi, voisine des Ansakara.

Le gros des Azande de Nindu étaient des Avundwa, des Apwomboro, des Abangwinda.

Nindu se réconcilia avec les Abandya de Biemangi et de Hino, qui, après avoir franchi le M'Bomu, furent autorisés à s'installer dans le « bate », c'est-à-dire dans l'emplacement abandonné pour la migration qui se prépare. Il avait battu les Abagwa, nom général des tribus ayant une organisation analogue à celle des Ababua. Il soumit ensuite les Adio, installés sur l'Api, qui l'aidèrent à traverser la rivière au confluent de la Zagbe. Aussitôt, il entra en lutte avec les Abèlè (voir ce mot), qui avaient des boucliers en bois dits « ngabo », étaient émiettés en petits groupes sans grands chefs et parlaient un langage différent de l'azande. Il les fit administrer au centre par Zongo, à l'ouest par Bazigba, à l'est par Dima. Il est à remarquer que les descendants de Tombo, au nord de l'Angu, ignorent les Abèlè et disent qu'au sud de l'Angu se trouvaient des Ababua, dont le vrai nom, d'après Zamoï Bio, serait Apabanda. Les Abèlè (les gens de la forêt), commandés par Banambwa, avaient des refuges dans les arbres. Ils étaient en réalité des Bambwara, des Bamboto, des Bayo, des Bwambili. Une partie fut refoulée au sud de l'Uele.

Après avoir traversé la Bizaga, Nindu soumit les Balua et les Abagwa du chef Bakita. Après avoir installé son fils aux sources de la M'Bama, il se dirigea vers l'est, combattit les Apambia et les Amiengba. De ces derniers il rapporta une espèce spéciale de pommes de terre douces à chair colorée. Il resta au moins deux années chez les Apambia, d'où il ramena deux variétés de chiens : les « angeli » et les « bilago ». A son retour, il traversa l'Uele à l'île Mokukuru, et combattit les Ababua.

Mais il fut troublé par l'arrivée de la deuxième vague azande, celle des fils de Tombo, et eut à combattre Eso qu'il s'efforça de refouler vers le nord. Afin d'affaiblir Eso, Nindu pactisa avec N'Deni, frère d'Eso, lui donna sa fille Oyama en mariage et lui livra passage pour attaquer les Ababua. N'Deni traversa l'Uele et entraîna beaucoup d'Abèlè avec lui. Mais la poussée des Avuru Tombo continua : elle était déterminée par la poussée des Abandya d'arrière. Zongo, fils de Nindu, fut battu sur la Momburu, affluent de l'Angu, et refoulé vers le mont Gundu, tandis que Bazigba, frère de Zongo, parvint par les armes à arrêter la marche des Amokuma (Azande Embili) de Bangoï, Wole et Mange-Manzu. Ceux-ci laissèrent un groupe sur la rive gauche de l'Api, les autres se détournèrent et franchirent l'Uele à l'embouchure de l'Uere.

Nindu mourut entre la Bwabili et la Burebi, affluents de l'Uele, en aval de l'embouchure de l'Uere.

Bazigba refusa de reconnaître l'autorité de son aîné Zongo, mais fut battu et plus tard tué dans une rencontre avec les Européens. A la mort de Zongo, Zamoï lui succéda. Il combattit longtemps les Européens. Beka, fils de Galia, se rallia à eux et du fait se mit longtemps en révolte contre Zamoï; il y réalisa une certaine indépendance. Zongo, Gima dit M'Bio et Zamoï ont maintes fois tenté de reprendre aux Embili leurs anciens territoires, ils ont constamment été repoussés par Mange et ses fils.

J'ai noté une légende d'origine auro. Abèlè et Auro étaient d'humeur batailleuse. Entre eux vivait une famille

de gens de petite taille avec une grosse tête, fils de Hiwiwi, qui étaient installés dans un grand arbre. Le matin, Hiwiwi et ses enfants sonnaient d'une petite trompe d'ivoire ; Abèlè et Auro croyant à une menace réciproque prenaient les armes et se battaient. Mais un jour, s'étant expliqués, ils apprirent que les défis sonores ne venaient ni des uns ni des autres. Les deux groupes mirent alors dans les arbres chacun deux hommes en observation et ceux-ci virent Hiwiwi et ses fils faire leur concert matinal. Auro et Abèlè accoururent de nouveau, mais, avertis par les sentinelles, firent chercher des haches, abattirent l'arbre qui, se fendant dans sa chute, fit découvrir le clan Hiwiwi dans le creux. Parce qu'il s'était plu à créer le désordre entre les deux peuples, le clan Hiwiwi fut scindé et ses enfants partagés entre les ennemis réconciliés. J'ai noté le détail qu'à cette époque la forêt était plus étendue qu'à présent.

Descendance de Nindu.

- Dima et d'autres.
- Bazigba . . . { Nombreuse descendance, dont Gugwa.
- Galia . . . . { Zango, etc. / Beka. / Bwogi, Mabuturu.
- Zongo . . . { Bekazinu, Popwa et d'autres. / Gelia, etc. / Gima, dit M'Bio { Renzi, etc. / Zamoï Bio, Gengete et d'autres. / Mange Mange.

Seuls sont notés les Avuru Nindu qui jouèrent ou jouent encore un certain rôle.

LES AMBOMU

Les Ambomu forment le groupe de beaucoup le plus important dans les invasions azande. Les clans qui por-

tent ce nom sont ceux qui, déjà soumis et assimilés, ont marché avec les Avungura à la conquête de l'Uele. D'après certains souvenirs, ils empruntèrent en ordre principal la vallée du M'Bomu; les Embili, ensemble des clans rassemblés par Tombo, empruntèrent celle du M'Bili, d'où leurs noms.

Ces populations n'acceptèrent pas pour elles la dénomination d'Azande qui est réservée aux gens qu'ils ont soumis ultérieurement. Les Ambomu appelleront « akbia » (chefs) les Avungura, mais seront appelés à leur tour « akbia » par les autres Azande.

La dénomination d'Ambomu n'est pas, à proprement parler, ethnique, mais plutôt géographique. Elle correspond à l'habitat successif des premières étapes de l'invasion. Les Ambomu, conduits par les Avungura, fils de Mabenge (1780-1805), constituèrent, semble-t-il, la première vague envahissante. Une partie se scinda avec Nunga et, peu nombreuse relativement aux populations soumises (Akarè, Basiri, Agabu, Akbwaya, etc.), conserve le nom d'Avuru Nunga ou Anunga (voir leur histoire). Un second groupe, avec Nindu, franchit l'Uere et soumit les Auro (voir leur histoire), dont ils ont pris le nom. Enfin, le groupe principal avec Yapati marcha vers l'est et soumit le haut Uele. Ceux du nord s'appellent le plus fréquemment Avuru Eso, du nom d'Eso, petit-fils de Yapati. Ceux du sud conservent d'une façon générale le nom d'Ambomu. Un petit groupe d'entre eux s'est mêlé aux Abèlè (descendants de Tombo), comme nous le verrons plus loin.

Nous trouvons comme étapes successives de cette invasion :

1° Le Shinko ou un de ses affluents : naissance de Yapati;

2° La Bugutandi, affluent de l'Api-Uere : mort de Mabenge;

3° Le mont Bwadimembia : séparation des fils de Mabenge;

4° La Dumè, affluent de l'Uere : installation de Yapati;

5° Le Sueh, affluent du Bahr-el-Ghazal : mort de Yapati.

A la mort de Mabenge, Yapati se tourne vers l'est. Contrairement à la coutume, lorsqu'il quitta le lac Molinda, il confia l'avant-garde au cadet Bazimbi et non aux aînés. L'un de ceux-ci, Renzi, protesta, dépassa Bazimbi qui fut obligé de faire route plus au sud avec son frère Wote. Renzi et ses fils Tombo et Dupwa eurent à combattre les Abangwinda, les Amiengba, les Aboguru, les Abaka. Il fut tué au cours des luttes avec les Amadi des chefs Bazonge et Gilindi, sur la Mazuburu, affluent du Sueh.

Yapati poursuivit les Abangwinda qui avaient comme chefs Bakita, puis Zaba. Zaba fut battu sur la Bima, et, poursuivi presque vers la ligne de faîte Congo-Nil, il fut acculé contre de gros rochers au travers desquels il ne put se frayer de passage. Il se soumit. Les Abangwinda furent dispersés chez tous les descendants de Yapati.

Antérieurement, des rencontres avaient eu lieu entre Yapati et Bazimbi, d'une part, et les Amadi du groupe occidental, d'autre part; deux fils de Gura : Eganda et Gelimbare furent tués dans ces combats.

Les Adio avaient marché avec Renzi, qui fut tué plus tard par les Amiengba, alors clients des Amadi.

Parmi les mouvements d'extension de Yapati, il faut noter la première tentative vers le sud, conduite par Bazimbi et Renzi. Ils franchirent l'Uele vers l'Angba, attaquèrent Nabiembali, chef des Mangbètu, mais furent refoulés. En retraite, attaqués par les Abisanga, alors installés entre Amadi et Poko, ils furent rejetés aux sources de la Bara (territoire actuel de Suronga). Ils repassèrent l'Uele à Mapwenge.

A son retour, Renzi attaqua les Amadi de Gilimbi, puis ceux de Bazongere, qu'il refoula et poursuivit vers l'est, mais il fut tué dans un combat où Bazongere tomba également. A la mort de Renzi, Tombo, son fils, essaya de le venger, mais fut tué sur la Roï, affluent du Sueh. Dupwa marcha vers l'est, refoula les Adio et les Kakwa,

revint vers le sud chez les Mundu pour attaquer les Bomboï, les Apagombo (Abagwa). Cette persistance dans la poursuite des Abagwa est la preuve d'un plan déterminé. Les Abagwa s'étaient révoltés contre Yapati et Nindu. Ils suivaient la trace des Abangwinda et furent poursuivis par Yapati, puis par Renzi, puis par Dupwa. Les troupes de celui-ci furent décimées par la variole et lui-même mourut sur la Gangu, affluent de la Dungu.

Ces événements sont racontés ailleurs, en détail, d'une autre façon, un peu différente sur le fond, mais plus pittoresque. Renzi, envoyé en avant-garde à la poursuite des Abangwinda, s'installe entre le faîte Yubo-Duru et l'Uele sur un vaste territoire. Devenu très vieux, Yapati va visiter son fils pour le confirmer dans son commandement. Incidemment, il réclame une femme fugitive. Renzi ne répond pas, mais appelle ses chiens qu'il a ironiquement nommés Madèlikono (la femme est venue ici) et Sogobizambali (tu ne verras pas la femme rouge, c'est-à-dire au teint clair). Le soir, Yapati, qui a dissimulé sa colère, confère avec ses « bakumba », qui sont tous d'accord pour décider que Renzi, confiant dans l'importance et l'étendue de son commandement, se moque de son père. Celui-ci s'éloigne, mais Renzi, effrayé, le fait rejoindre et lui envoie des femmes et des cadeaux. Yapati, pour toute réponse montre aux messagers une amphore « kambu » qu'il a prise chez son fils et la brise. Il se rend chez Bazimbi qui n'exerce encore qu'un petit commandement. Celui-ci, en signe d'humilité, écarte ses quelques suivants, ses femmes, et, seul assis sur la terre nue, il rend hommage à son père. Celui-ci, heureux de cette déférence, fait réunir toutes ses femmes et débrousser l'emplacement d'un vaste village pour Bazimbi sur la Ya, affluent du Sueh, et lui confie le commandement de tous les gens de Renzi qui l'entourent. La lutte de Renzi contre Yapati et Bazimbi est imminente. Mais Yapati meurt et Renzi, menacé au nord par les Amadi et Amiengba du Sueh, entreprend de les combattre d'abord. Il bat Gilimbi, mais est tué avec son frère Modubwa à l'attaque de la zeriba amadi de la

rivière Mazuburu, afffuent du Sueh. Tombo s'efforce de le venger, mais tombe à son tour. Dupwa, autre fils, installé entre les sources de la Duru et de la Ygba, affaibli par ces défaites, abandonné par une partie de ses gens qui l'ont quitté pour Bazimbi, voit son autorité diminuer. Il le constate, un jour que, appelant ses hommes et ses femmes, il voit qu'il est seul au village, tout le monde étant parti à la danse sans son autorisation. Sentant qu'il est inutile de lutter, il réunit ses fidèles et s'éloigne vers l'est où il va mourir. Le groupe Amadi reste indépendant sur le Sueh; il n'est soumis que plus tard par Bate, fils de Tombo, aidé par une bande d'Egyptiens sous les ordres de Delefasa (?). Bate est ensuite repoussé par Sulu, fils de Modubwa, lui-même définitivement soumis par M'Bio, dit Bodue. Depuis la mort de Renzi, l'autorité de Bazimbi ne fit que croître.

Bazimbi était établi sur la Salanga (affluent de l'Uere à l'est de la Hoko). Son voisin Bogwa (fils de Mabenge dont la descendance fut éclipsée) lui chercha querelle, tua Bali, fils de Wando, Pikoro, autre fils de Wando, et une femme de Wando, mère de Bitima. Bazimbi attaqua Bogwa, le mit en fuite et tua son fils Bali.

A ce moment, il apprit que Kipa arrivait du sud, il envoya ses fils le combattre. Ils le refoulent, mais Embweli, fils d'Eso, est tué dans la rencontre ainsi que Gangi, fils de Yapati.

Wando, installé en sentinelle sur la Dumè, était en butte à des attaques partielles et continues des Anunga. Bazimbi le rappela et le plaça sur la Dungu, affluent de la Gurba, avec ses fils Bitima, Renzi, Pwatagara, Ukwa, Bazango, Kangoïkundi, Gisoroko, etc.

Bazimbi installa ensuite Malingindu à l'ouest de la Gurba, Eso vers l'actuel Doruma et le Sueh en lui donnant les territoires du Bahr-el-Ghazal, où les Aboguru étaient soumis.

Du vivant de Bazimbi, Malingindu refusa de restituer des femmes de Wando et celui-ci, avec l'assentiment du chef, attaqua son frère et le refoula.

Puis Wando envoya son fils aîné Bitima vers l'est soumettre les Amiengba et les Amadi sur la Kapili, traversa la Dungu en combattant Bodio, fils de Renzi, et alla jusque chez Gambali.

Gima, fils aîné de Bazimbi, possédait tant de « dawa » (médecines), il avait un caractère tellement mauvais que son père l'avait déshérité. Il fut accusé d'avoir envoûté son père, mort sur la Naguse, affluent du Sueh. Fait prisonnier par Eso, il fut traité comme jamais Avungura n'avait été traité : battu, le phallus garotté, etc. Relâché, Gima annonça à Eso moqueur que le soir où la pluie tomberait du ciel serein serait son jour de vengeance. Quelque temps après, eut lieu une grande réunion des hommes d'Eso et de Sukangi (nom de jeunesse de M'Bio, dit Bodue). Au milieu des réjouissances, le soleil se voila brusquement, la pluie tomba et du haut d'une termitière apparut Limbosa, fils de Gima, qui, au milieu d'un profond silence rappela les menaces de son père et défia l'assemblée. Eso bondit sur ses armes, poursuivit Limbosa qui le mena dans une embuscade où il fut tué et ses hommes mis en fuite. C'est alors que les « bakumba » se souvinrent que Bazimbi leur avait confié un sifflet magique pour être remis à son préféré M'Bio le jour où Gima serait devenu dangereux. Fort de ce secours, le jeune M'Bio mit Gima en fuite et tua Limbosa; les gens de Gima se soumirent.

De son vivant, Malingindu avait réparti ses territoires de la façon suivante entre ses fils : Bili sur la Gurba, Bagboro sur la Bwembi-Gurba, Binza sur la route Bafuka-Doruma, Limbosa sur la Buere, Tikima sur la Dundu, Bodue sur la Mangbwaru, affluent de la Buere. A sa mort, Bili prit la direction et combattit ses neveux, il donna des commandements à ses frères Bazia, Binza et Kana. Il fut battu par Chaltin en 1896, pour tirer vengeance du massacre, en 1894, sur la Zangbapu, du capitaine Bonvalet et du lieutenant Devos avec leur colonne.

Bazia est suspecté d'être un fils de Bili, qui avait comme maîtresse une femme de son père Malingindu. Celle-ci,

enceinte, s'enfuit chez Bodue (M'Bio) et n'en revint que lorsque Bazia eut quelques années. Il fut placé par Malingindu chez Bili, qui lui donna un petit territoire. A la mort de Bili, en 1901, Tikima lui succéda, mais il fut attaqué et tué par les Anunga de Mopoï Bangezegino. Migide, dit Gindu, tomba également à ce combat. Bazia tenta de s'emparer de l'héritage, fit harceler Kana, ses fils Bavungura et Likita. En 1904, il assassina Bwima, qu'il jugeait trop dévoué aux Européens, au moment où, fuyant Mopoï Tole, Bwima venait chercher asile au poste de Bafuka.

En fin de compte, le territoire resta partagé entre Abdala, fils de Bili; Dika, fils de Bagboro; Kana, frère de Bili; Bazia (id.) et Tale, fils de Binza. Tale avec Bavungura s'enfuit en territoire anglo-soudanais et Bazia finit par se faire déporter.

Après la soumission des gens de Gima, M'Bio commença l'occupation systématique du Bahr-el-Ghazal, soumettant les derniers descendants de Renzi restés indépendants, envoyant son fils Mange contre les Abaka et les Moru, ralliant les Abangwinda, battant les Agolo (?). Il s'opposa à la pénétration européenne et subit des pertes sévères en allant attaquer le poste de Mayawa, commandé par le capitaine Colin. M'Bio mourut très âgé en 1904 dans une rencontre avec une patrouille anglo-soudanaise. Son seul fils Bobwandera exerce encore un commandement au sud de la frontière près de Yakuluku.

Eso était installé au centre de l'occupation azande. Vers l'ouest, il s'empara de la partie des territoires de Makisa (Anunga) à cheval sur le cours inférieur du Bangoro. Son fils N'Doruma avait écrasé, en 1896, un détachement commandé par le capitaine Janssens. Chaltin lui infligea une sévère défaite la même année. Son fils, Mopoï Tole (dit M'Vuto) fit assassiner par Bazia son oncle Bwima que Mopoï Bangezegino avait toujours respecté ensuite de « benge » (épreuve du poison) constamment défavorable. Il s'empara des territoires délaissés, y installa son fils Zamoï, dit Mokango, tandis que lui-même restait au nord de la frontière. En 1910, Zamoï fut déporté et les terri-

toires administrés par lui furent attribués à Bandiepwa et Yapati, ou restitués à Wando, fils de Makisa, et à Nindu et Migide, fils de Bwima.

Tandis que les descendants de Mabenge s'efforçaient de s'établir sur la rive sud de l'Uele, les descendants de Tombo, conduits par Bondubwa et Kipa, qui avaient franchi le fleuve en aval et étaient fatigués de leurs luttes avec les populations rencontrées, cherchaient à regagner la rive nord. Ils furent rejetés vers le sud. Wando, après avoir soumis les Amiengba de la Kapili et de la Duru, les Aboguru sur les affluents des mêmes rivières, les Amadi de Gilimbi sur la Nambia (Mayawa), les Abaka de l'Aka et de la Garamba, se reporta vers le sud et poursuivit sur la rive gauche de l'Uele les Bangba de la rive droite qui y rejoignaient leurs frères déjà passés. Tukuba, chef des Mangbètu, qui avait affaire à ce moment aux Abarambo et à la poussée de Kipa, sollicita de Bazimbi qu'il poursuivît les Bangba. Ukwa fut chargé de conduire un raid vers le sud, mais se retira ensuite au nord de la Makua, après un choc malheureux avec les gens de Kipa.

Bitima se maintenait sur la rive gauche de l'Uele; il fit accord avec les Egyptiens pour châtier la destruction d'une colonne arabe par les Mabisanga et s'installa dans leur territoire en 1883. Mambwanga, fils de Gilimbi, chef Mangbètu, avait été condamné à mort par Emin-Pacha.

A l'arrivée des Madhistes, Gumbari, chef Mangbèlè du sud, leur servit de guide et fut mis à la tête des territoires momvu auparavant soumis à Nataro, chef des Mangbètu. A la mort de Gumbari, Nataro reprit ses territoires, mais attaqua l'arrière-garde de Van Kerckhoven. Celui-ci fit appel à Wando, Ukwa revint, défit Nataro et s'empara définitivement du territoire actuel de Bokoyo. Bitima quitta son commandement des Mabisanga, rejoignit Ukwa et vint mourir au sud de l'Obi, affluent de l'Obo. Sa mort précéda celle de Wando, qui, de son vivant, avait partagé ses pouvoirs entre ses fils Bitima, Ukwa et Renzi.

Renzi accepta la souveraineté des Egyptiens, puis des Mahdistes. Il fut longtemps hésitant entre ceux-ci et les

DESCENDANCE DE YAPATI (1805-1835).

1835-1860	1860-1885	1885-1910		
Wote, etc.	descendance éparse.			
Ukwa . .				
Gangi . .				
Bazimbi .	Engbele, etc.			
	Bodio.	Kana, etc.	Yapati.	
		Bazia . . .	Likita.	
		Bodue.	Bavungura.	
		Tikima . . .	Mabenge.	
	Malingindu .	Limbosa.	Guru.	
		Binza . . .	Tale.	
			Migide, dit Gindu.	
		Bagboro . . .	Dika	Maboda.
		Bili	Abdala.	
	M'Bio, dit Bodue	Bobwandera .	Mange, etc.	
		Besongoda.		
	Wando († vers 1875)	Kana, etc.		
		Bazubwa. . .	Wando Nyake.	
		Bafuka. . . .	Bagboro, etc.	
		Ukwa . . .	Bweli, etc.	
			Vutupwa.	
			Manziga.	
			Bokoyo	Biodi.
		Renzi	Glima, etc.	
		Bitima . . .	Awasi.	
			Kereboro.	
			Bavungura.	
			Datole.	
			Binza.	
	Eso	Sanango.		
		Bwima. . .	Nindu, etc.	
		Embweli.	Migide.	
		Likita.		
		Duku.		
		N'Doruma .	Bandiepwa.	
			Yapati.	
			Mopoï Tole, dit M'Vuto	Zamoï, dit Mokango.
	Gima.	Limbosa.		
Renzi . .	Tombo, etc.	. Bate.		
	Bodio.			
	Dupwa.			

Seuls sont notés les noms des hommes ayant joué ou jouant encore un rôle dans l'histoire des descendants de Yapati.

Européens. Son frère Bafuka, auquel il avait délégué l'administration de ses provinces du nord, détruisit, en 1894, une colonne de troupes de l'Etat indépendant. Sur les conseils de son père, il se soumit peu après et depuis lors leur fidélité à tous deux ne s'est pas démentie. Bafuka, avec ses gens, en 1897, accompagna Chaltin dans son expédition contre les Mahdistes de Redjaf. Renzi aida à la répression par Gérard de la révolte de son neveu Bokoyo, en 1898. Ukwa usurpa au bénéfice de son fils Manziga une partie des territoires au nord de l'Uele qui auraient dû revenir aux fils de Bitima : Binza et Kereboro.

LES AVURU BOGWA

Bogwa, fils de Mabenge, s'installa au sud de l'Uere, en aval de son confluent, avec l'Angu, aux dépens des Auro Amiengba, que Nindu, d'autre part, attaquait vers l'est.

Il semble que ce soit vers cette époque que les Amadi, intimidés par la puissance azande qui se développait entre l'Uele et l'Uere, inclinèrent leur marche vers l'est et se scindèrent.

Bogwa et Nindu avaient à peu près comme limites celles qui séparent actuellement les Anunga des Embili, les premiers ayant remplacé les Avuru Bogwa, les derniers ayant refoulé vers l'ouest les Avuru Nindu. Bogwa eut des démêlés (histoires de femmes) avec Nindu, plus tard avec Bazimbi. Son fils Badinde exerça encore un important commandement. Il avait comme limites avec les gens de N'Doruma et de Yapati la Hoko, la Nakoyengeli (affluent de la Gurba) et la Banzera (affluent de la Sili). Pour son malheur, il s'était lié avec Mopoï Bangezegino lorsque celui-ci, avec Popwa, était son voisin du nord en territoire Yengo. Lorsque, après son retour du Nil, Zamoï Epira battit Bangezegino, celui-ci abandonna à un bakumba la surveillance de ses territoires au nord du M'Bomu, vint s'installer chez Badinde, y acquit de l'influence, assassina son hôte et s'empara de ses territoires.

CHAPITRE IV

DESCENDANTS DE TOMBO

I. LES EMBILI

Nous allons voir trois générations d'Avuru Tombo combattre et refouler devant elles trois générations d'Avuru Nindu. Les descendants de Tombo ont poursuivi leurs invasions après ceux de Mabenge.

Eso est né dans le bassin du M'Bomu, dans les environs de la résidence actuelle de Bangaso. Il marcha vers l'est par la vallée du M'Bomu ou du M'Bili, où ses gens auraient acquis le nom d'Embili. Ce terme Embili serait peut-être plus exactement remplacé par celui d'Ambeli, ensuite de la présence chez eux de nombreuses gens du clan Ambeli (totem mbeli, petite genette). Les Embili sont appelés du terme général d'Amokuma par les Anunga et les Azande de l'est. Il est assez probable que les Embili ont habité pendant environ une génération la vallée du M'Bili ou les environs, entre le M'Bomu et le M'Bili. Tombo, père d'Eso, né sur le Shinko, fut tué sur un affluent du M'Bili ; c'est son fils qui franchit l'Api-Uere.

Aussitôt mises en marche, les colonnes d'Eso attaquent et battent les Abandya de Hino. La rencontre eut lieu sur la Bugutandi, affluent de l'Api-Uere. Eso franchit ensuite l'Api et tomba sur les Azande Auro de la famille Avuru Nindu qui furent mis en déroute sur la Gongo, affluent de la Momburu, affluent de droite de l'Angu. A l'ouest étaient les Abandya ; à l'est, des Abarambo. Le combat brisa en deux les Auro: une partie avec Nindu se retira à l'ouest vers le mont Benda (Gundu?); l'autre, en déroute, fut rejetée jusque vers la Sili, où l'on peut encore retrouver des Auro reconnaissables à leurs petits boucliers.

Gima, fils d'Eso, né vers le M'Bomu, reçut le commandement des premières conquêtes; N'Doruma continua vers le sud et soumit les Abarambo; Balisango avança vers

l'est, poursuivant les Auro jusque chez les Apambia, populations d'archers vivant dans des montagnes escarpées et

1805-1835	1835-1860	1860-1885	1885-1910	1910-
	Correspondance avec les fils de MABENGE			
Yapati	Bazimbi	Wando	Ukwa	Bokoyo.
Nunga	Dzangaberu	Tikima	Zamoï Epira	Baligangala.
Nindu	Zongo	Gima	Zamoï Bio.	Gengete.

Descendance d'ESO

Eso, fils de Tombo	Kereboro.	Zakumba, etc.		
	Zengbe.	Deso.	*Kambara, etc.*	Sekena.
	Balisango.	Bangoï, etc.	Gema.	
		Bwenda	*Momboyo.*	
		Bagine.		
		N'Gaï	Baete.	
			Pereke.	*Bangonde.*
	Zenu.	Bangwalimo	nombreux fils.	
		Maka.		
		Boso.	*Mangite,* etc.	
	Gima.	Beka, etc.	*Dekomvutu.*	
		Mange	nombreux fils.	
		Bima.	*Dongura.*	
		Pereke.	Dunga.	
			Katawa.	
		Bali	Bangima	Haï, etc.
	N'Doruma	Ganzi	Boligango et d'autres.	
		M'Bia	Pioro.	
			Bawili	Komandaruma.
			Gima	Gogoï.
			Belebu	nombreux fils.

qui, pour se défendre, faisaient rouler des blocs de rocher le long des pentes.

Dans l'entre-temps, N'Deni, frère d'Eso, ayant montré

des velléités d'indépendance, fut obligé de s'éloigner : il traversa l'Uele, attaqua les Ababua et fut l'origine de la puissance des Azande dits « Abèlè ».

Les Avuru Nindu revinrent continuellement à la charge pour reprendre leur marche de l'est. Zongo attaqua Gima, M'Bio attaqua Mange; ils furent refoulés vers le Gundu où ils se trouvent encore actuellement.

D'autres rencontres eurent lieu entre Eso et les Abandya sur la Punga, affluent de l'Api. Gima essaya, mais infructueusement, de s'établir chez les Ababua après avoir franchi l'Uele près de Bambili.

Les Embili restèrent cantonnés dans les territoires conquis dans leur premier élan. Ils ont une très forte tendance à s'émietter en petites chefferies. Seul, le danger anunga assura à Mange l'autorité qui lui permit de résister, avec la vigueur que nous avons vue, aux entreprises de Sasa. Vers 1906, le vieux N'Gaï, établi dans la vallée de la Row, réussit également à grouper des Embili de l'est pour résister aux troupes européennes, auxquelles il infligea un sérieux échec. Actuellement, ils forment huit chefferies sans importance (excepté celle de Mange).

Les noms des chefs autonomes sont en italiques à l'arbre généalogique des Embili.

II. — LES AMOKUMA

Les Amokuma forment un petit groupe installé au confluent de l'Uere et de l'Uele et entre la rive gauche de l'Uele et la Bima.

Ils appartiennent à la seconde couche d'invasion conduite par les descendants de Tombo.

Mange était installé sur la Guzia; il y repoussa les attaques des Abandya, conduits par Wenetipo, fils de Hino. Les Abangwinda se trouvaient alors vers le territoire actuel de Sanzia. Badokwa soumit les Adio. La poussée abandya s'accentuant, Mange franchit l'Uere-Api et sollicita vainement de Bazigba, fils de Nindu, l'autorisation de s'établir sur les terres des Auro. Galia (qu'il ne faut pas confondre avec Galia, fils de Nindu, qui s'installa

en pays ababua et fut l'origine de la chefferie actuelle Mabuturu-Bwogi) resta sur la rive droite de l'Uele, refoula les Bakango-Bombima sur la Kwangere et la Dekumbu, puis les Auro sur la Mabo. Wole et Bangoï franchirent l'Uele en deux colonnes d'invasion. Ils rencontrèrent sur la rive gauche les Ababua de la tribu Mondongwali soutenus par des Abwameli, fragment des Abèlè. Nous verrons plus loin l'origine de ces Abèlè. Zongo soutint l'invasion, mais revint plus tard sur la rive droite. Ce fut l'origine des chefferies Zolane et Gaza en territoire ababua.

Le nom d'Amokuma, nom sous lequel ce groupe azande est connu des Auro, proviendrait de son cri de guerre.

1805-1835	1835-1860	1860-1885	1885-1910	1910
MANGE DIT MANZU.	Bodue . . .	N'Gaï, etc.		
	Badokwa.	Wole. . .	Bangaw, etc.	Dupa.
			Kipa.	
			Bapunga . .	Zolane.
				Yatwa . . Dekutu.
		Bangoï . .	Bandwa, etc.	
			Dupa.	
			Baw.	Gaza . . . Laru.
	Galia. . .	Nenzia.		
		Dakwada.	Bawili, etc.	
			Zegbwa. . . .	Gilima,
		Zongo . .	Sango, etc. . .	Bokoyo.
			Bangima. . . .	Gura.

III. — LES APODYO

Après la marche nord-ouest sud-est de Tombo, Yatwa fut installé par son père vers l'actuel Bili. Il y mourut de maladie. C'est lui qui aurait assassiné Tombo.

Ses fils Bombo et Namba conquirent le pays des Angada de la Kwasa, qui avaient été refoulés entre les Akarè et les Basiri, et soumirent des groupes de ceux-ci. Namba s'établit sur la Nabwanza, affluent de la Salu, qui se jette dans l'Asa; Bombo, au sud-ouest, d'où le nom d'Apodyo (ceux d'aval) que leur donnent les Anunga. Katawa marcha vers le nord, combattit les Agiti (Akarè) vers

Semio actuel, puis longeant la Dumè, il fut refoulé à l'est de la Dakwa par les fils de Hino (Abandya).

Quand arrivèrent les premières bandes arabes, gens de Zébir, qui franchirent le M'Bomu vers Kadjema, ils combattirent pied à pied et furent refoulés dans la vallée de la Gwan. Finalement, fatigués, ils furent balayés par les colonnes de Sasa, en révolte contre Tikima. Une partie se réfugia chez les Abandya, une autre se soumit. On rencontre des descendants de Yatwa un peu partout dans le territoire des Anunga. Seul, Moma s'est maintenu comme petit chef indépendant parmi les Abandya de Bili.

DESCENDANCE DE YATWA

troisième fils de Tombo, et de Bwande, fille de Bangoï, lui-même fils de Luzia (Abandya).

Yatwa	D'autres fils.		
	Katawa	Moma.	
	Bombo	Kima	Hinga.
	Namba.		
	Kiema	Hinga	Renzi.
			Mangita.

IV. — LES ABÈLÈ OU AVURU KIPA

Abèlè (ceux de la forêt) est le nom que prend le groupe dissident des Embili qui suivirent N'Deni lorsque, après des démêlés avec son frère Eso, il partit vers le sud et attaqua les Ababua. Le nom prête à confusion: Avuru Kipa (descendants de Kipa) serait préférable; il est d'ailleurs parfois adopté. Quoique employée pour toute la nation par les autres Azande, la dénomination d'Abèlè est erronée, puisque les Avuru Kipa eux-mêmes distinguent nettement entre Abèlè, Akbwambi, etc., parmi les populations qui les ont accompagnés au sud de l'Uele. D'autre part, les Ababua ont conservé le souvenir d'avoir été attaqués au sud de la Bima, il y a une dizaine de générations, par des Azande Babèlè ou Abèlè, et contraints d'émigrer vers l'est, puis vers le nord, en pays makèrè. Un chapitre spécial traitera de tout ce qui est relatif à la tribu abèlè et non pas à la nation zande connue sous ce sobriquet.

N'Deni naquit sur la Bitakpo, affluent de l'Api; il commandait la partie ouest des territoires de son père. Menacé par Eso, il franchit l'Api et s'installa sur les limites actuelles entre Gugwa et Bangima. Il fit alliance avec Nindu, qui lui donna sa fille Oyama en mariage. N'Deni combattit les Abèlè de Bangbaw (alias Banangba, alias Bambwaku). Ceux-ci avaient suivi les Adio installés au confluent de l'Uere, où leurs frères les avaient rejoints, venus de l'île de Maborongo (Gufuru). Abèlè, Adio, Abwameli marchaient vers le nord à ce moment. Il reprit alors les projets de Nindu. Soutenu par lui, il franchit l'Uele chez les Bakango-Bapuru et soumit une fraction des Ababua. Il s'installa sur la Gware. Ses tributaires lui envoyèrent un nommé Miengbwa, parlant azande, pour l'inviter à une fête au cours de laquelle on ferait l'échange du sang. N'Deni s'y rendit accompagné de quelques hommes et tomba dans une embuscade. Cerné de toutes parts, il fit apporter sa chaise, s'assit et se croisa les bras ; il fut massacré.

Zongo (qui serait un neveu par les femmes de Fodyo, un des cadets de Gura) groupa les Azande. Il était hostile aux aventures vers le sud et entra en pourparlers avec Eso pour traverser ses territoires et regagner le nord. Eso, effrayé par cette force considérable et avisé par des épreuves mantiques, envoya des termites à Zongo. Pendant que Zongo mangeait, le messager, un nommé Vuruba, du clan Ambeli, l'assassina. En ceci, Eso était conseillé par Renzi, fils de Yapati, qui voulait maintenir la doctrine de commandement par laquelle était répudié comme chef tout autre qu'un descendant direct de Gura. La même explication de leurs différends avec les Abèlè est donnée par les Ambomu.

Bandubwa, frère de Zongo, assuma la régence et maintint les Ababua en respect. Puis, il se mit en retraite vers l'amont et commença le passage de ses groupes sur la rive droite de l'Uele, voulant rejoindre Eso. Mais celui-ci, persistant dans son attitude, l'obligea de retourner au sud de l'Uele en amont de Bambili. Bandubwa s'installa sur

la Nambia, repoussa une attaque des Abarambo coalisés et commença l'invasion du pays. Dans l'entre-temps, des femmes furent données en mariage aux Bakango. Cette politique assura aux Azande de la Nambia leurs libres communications avec ceux de la rive droite, qui fournirent des renforts. Dunde, chef des Abarambo Bangeli (arrière-grand-père de l'actuel chef Galia), est surpris et tué dans ses plantations sur la Nangaru (affluent de gauche de l'Uele dans la courbe Amadi-Bambili). Les Ababua sont razziés à diverses reprises. Les Azande s'étendent. Cependant, au moment de l'invasion de Bazimbi (voir Ambomu), Nabiembali rassemble les populations de langue mangbètu (Mèdgè, Madjo, Mando, etc.), refoule Bazimbi, le poursuit et, avec l'aide des Mabisanga, les rejette au nord de l'Uele. Puis, aidé des Abarambo, qui s'étaient reformés vers Poko sous Tagbwa, il tombe sur Bandubwa entre Amadi et Poko. La lutte est indécise, mais Bandubwa, son frère Golongo et plusieurs de ses fils sont tués dans une surprise de nuit.

Kipa prend le commandement des Azande.

« A partir de ce moment les événements se précipitent » dans une confusion où il n'est possible de saisir que » des directions générales. Le pays, au sud de l'Uele, » était riche, peuplé, couvert d'une forêt favorable aux » défenseurs. Depuis longtemps déjà la vague azande y » avait rejeté les populations bantou, abarambo, bangba, » amadi, qui, refusant de se soumettre, y venaient » rejoindre des gens de même souche. Chacun de ces » groupes, constitué encore souvent en clan homogène, » s'efforçait de se tailler un domaine indépendant en » dehors duquel il ne concevait pas l'existence. Se battant » entre elles, ces populations belliqueuses offraient depuis » longtemps à l'envahisseur du dehors une telle résis- » tance que les Avungura, en plein enthousiasme conqué- » rant, n'avaient pu qu'à peine y mordre. C'est dans cette » foule frémissante que pénétrèrent les colonnes de Kipa, » s'emparant d'abord des territoires entre l'Uele et le bas » Bomokandi, puis, quittant l'Uele pour adopter le Bomo-

» kandi comme axe de leur mouvement. Elles devaient à
» bref délai se heurter aux Mangbètu, nation également
» envahissante, dont le gouvernement aristocratique offrait
» les ressources les plus fertiles à des combinaisons diplo-
» matiques tortueuses et subtiles. Les ambitions des
» Ambomu sur les mêmes territoires n'étaient pas de
» nature à simplifier la situation. Enfin, brochant sur le
» tout, l'irruption des Egyptiens auxquels les Mahdistes
» se substituèrent dans un trouble profond, les raids, dans
» le sud, des Arabes venus de Zanzibar, l'intervention
» européenne qui, bousculant tout, débuta par l'expédition
» politique et militaire de Van Kerckhoven, portèrent à son
» comble une confusion déjà excessive. Les arbres généa-
» logiques des clans abarambo, par exemple, donnent
» pour la période qui s'étend sur la seconde moitié du
» XIXe siècle, une proportion d'au moins 80 p.c. de morts
» violentes parmi les hommes en âge de se battre (1).»

Un des premiers soins de Tikima (Kipa) est d'aller chez les Ababua venger la mort de N'Deni. Il passe le Bomokandi au confluent du Likandi et inflige une sanglante défaite aux Ababua sans toutefois occuper leur pays. Une femme ababua n'a-t-elle pas mis au monde un léopard? dira plus tard Bakangoï à Casati, comme preuve de la violence guerrière de ces gens.

Puis, voulant venger l'outrage fait à ses protecteurs Zongo et Bandubwa par Renzi, dont le neveu Malingindu restait menaçant sur la rive nord de l'Uele, il franchit le fleuve. Le combat reste indécis et Kipa se retire satisfait d'avoir tué deux des frères de Malingindu.

Il attaque, bat et refoule successivement les Abarambo,

---

(1) Ce paragraphe n'appartient pas à de Calonne. Surpris par la mort, il n'a pu classer les observations recueillies. Les manuscrits pour ce chapitre constituent à peu près un procès-verbal de déclarations indigènes où je constate des lacunes, des redites, des contradictions, inévitables dans un relevé de l'espèce. Après avoir pesé autant qu'il est possible les récits acceptés, j'ai été contraint à un travail d'ajustement qui s'attache aux grandes lignes de l'invasion abèlè. (B.)

les Mangbètu de Pwiliki, de Zongoli, près de la Gada, les Abisanga de Miligi et les Mopume (Abisanga) sur la rive gauche du Bomokandi, où il installe ses fils Langasi et Zakala. Contre les Mèdgè, il envoie Gandwa, qui les bat sur la Nava.

Pendant que son fils Bakangoï traverse le Bomokandi à l'embouchure de la Dwalopi, refoule et tue le chef ababua Tinda, que Dima combat les Amadi, Kipa se dirige vers le sud-est et attaque les Mèdgè de Momodio (dit Azanga), qui sont refoulés pied à pied. Kana est installé comme gouverneur de ces derniers territoires.

Kipa envoie son fils Hino contre les Makèrè, mais Hino n'ayant pas obéi, il le fait attaquer par Bakangoï, qui, revenant de son raid contre les Ababua, avait refoulé ces Makèrè. Hino est tué.

Gura hésite à attaquer les Abarambo de Buru, craignant qu'ils ne s'allient aux Mangbètu. C'est même avec Buru qu'il s'allie et attaque Nabiembali et Munza. Les Mangbètu sont défaits. Les Abarambo et les Azande admettent comme limite la Nezingi. La paix se fait avec les Mangbètu et Gura se retourne sans résultat décisif contre Buru.

Kipa, utilisant le rapprochement de son fils Gura avec Munza, fait alliance avec Mambwanga, chef mangbètu, contre le frère de celui-ci, Pwiliki, qui est défait et tué sur le Nambotu. Son alliance avec les Mangbètu s'affermit; il est appelé par Nabiembali, que son fils Tukuba, en révolte, avait mis en péril. Kipa refoule Tukuba et son fils Nemliki, soutenus par Magapa, à l'est de l'actuel territoire de Boëmi. Tukuba est tué. La limite entre les Mangbètu et les Azande est fixée à la Nasa (affluent de la Rungu) et au Tayo (affluent de la Teli).

Enfin, il franchit le Bomokandi à l'embouchure de la Kilima, achète un chef de pygmées nommé Mangelima qui lui sert de guide et obtient des Mèdgè de traverser leur pays pour aller combattre les Mabodo. Il meurt en cours de route, près du village Donga, des suites d'une morsure de serpent. Ses fils Nyeki et Mabura battent Dopwa, chef des Mabodo, au delà de la Nava. Mais, Gura venant les

rejoindre, ils refusent de continuer et reviennent sur le Bomokandi.

Les dépouilles de Kipa avaient été enterrées dans une termitière. Dans leur retraite, les Avungura sont avertis par leur « benge » que la sépulture avait été violée par les Mèdgè, désireux de s'approprier les vertus d'un guerrier tel que Kipa en s'emparant de son corps. Bwendi (Kana) et Gura (Mange) font demi-tour, massacrent tous les Mèdgè qu'ils peuvent atteindre et reprennent la retraite.

Il y eut diverses répartitions de territoires entre les fils de Kipa. Le préféré Mange (Gura) reçut l'apanage le plus important sur le Bomokandi, face à l'est. D'autres, Kana, Bakangoï, Ganzi, Bongwa, Gandi, Zakala, Mabura, exercèrent des commandements de second plan. Lorsque Kipa eut refoulé les Mangbètu de l'est, Mange s'étendit encore vers l'Uele et Gwâ fut installé au sud pour tenir les Abisanga en respect.

A l'époque qui précède la mort de Kipa, la répartition des territoires dans ses grandes lignes était la suivante : Mange au nord-est ; Kana au sud-est ; Bakangoï au sud-ouest; Kamisa au nord-ouest. Ce sont leurs descendants Boëmi, Zunè, Gita, Akengaï, Kiravungu, qui sont les principaux Avuru Kipa exerçant encore un commandement actuel. D'autres fils qui gouvernaient des territoires n'ont pas laissé de descendants régnants : Ganzi, chez les Abarambo; Mabura chez les Ambarodi, Zebo chez les Ngoya; Gandwa chez les Mufere; Zakala chez les Abisanga de la rive gauche de la Teli ; Mingemi chez les Abambwara. En somme, tous les Abarambo étaient soumis, sauf les Bedi, réfugiés sur la rive droite de l'Uele, et les gens de Konzo, réfugiés chez les Mangbètu. Buru put se dégager grâce à l'appui des Arabes.

Dès la mort de Kipa, les difficultés avaient commencé entre ses fils; les uns avaient voulu continuer son plan de campagne, et avaient été arrêtés par la retraite des autres, emmenant leurs contingents.

Gura fut assassiné par un Abisanga Nasongo qui s'était soumis à lui et chez lequel il s'était rendu en visite sans

méfiance, répondant à une invitation. Kana arriva sous prétexte de venger Gura, mais Gwâ, Nzo et Bweli, croyant deviner son but de réunir tout le territoire sous son commandement, l'obligèrent par la force à faire demi-tour.

Kana, n'abandonnant pas cependant son projet de venger Gura, attaqua Bili, un des chefs mèdgè, allié aux Abisanga. Zebwandra, suzerain de Bili, appela à son secours les Egyptiens de Ziga (?), et avec eux s'opposa à Kana dans un combat indécis, mais parvint à refouler Napodio, qui commandait un des postes des marches du sud chez Gaïmu. Les Arabes poussèrent jusque chez Boëmi, puis se replièrent, mais attaquèrent les Mayogo du sud qui se réfugièrent chez Kana. Deux autres Egyptiens, Gimbu (?) et Djongo Djongo (?) s'allièrent alors avec Kana contre Zebwandra, sans succès définitif. C'est à ce moment, qu'intervinrent les Européens qui refoulèrent Zebwandra. Lokoba, frère de Zebwandra, soutenu par les Européens venus du sud, se retourna contre Kana et le refoula près d'Isiro. Il favorisa l'installation d'un poste européen entre Masigande et Zebwandra. Mais les Mèdgè trahirent, investirent le poste. Kana envoya Napodio guider les Européens du nord qui délivrèrent leurs compatriotes du sud et mirent en déroute Masigande et Zebwandra.

Kana attaqua Gwâ au mont Mabanga, mais fut battu. Gwâ s'en prit à Bazeria, fils de Gura ; dans la rencontre, les fils de Mingemi furent tués. Kana et Bweli réunis se retournèrent contre Gwâ qui fut tué. Le territoire de Gwâ resta à Bweli. D'autre part, les Ngoya soumis à Zebo furent confisqués par Ganzi, qui fut assassiné en 1882 par les gens de Manzali (Abarambo) sur la Wara.

Au sud du Bomokandi, les dissensions furent aussi violentes. Bangaw battit Zakala, qui s'enfuit chez Kana. Celui-ci traversa le Bomokandi à la Kangi, occupa l'emplacement de Zakala, fit une démonstration chez Bweli qui venait de succéder à son père Gura, puis battit Bangaw. Celui-ci s'enfuit à Tangasi, centre d'occupation égyptien, mais les Egyptiens refusèrent d'intervenir. Il se rendit chez Bakangoï. Celui-ci accompagné de Bangaw et

	1835-1860	1860-1885	1885-1915		
N'DENI, † vers 1820	N'Dekere	Bitima	Bavungura.		
	Zina	Bavungura.			
		Bazubwa	Besongoda.		
			Gwago	Timandu.	
		Atokobusi	Bagine.		
	Galia	M'Boso	Avungura.		
		Sanzia, etc.	Decendance éparse.		
		Lemu, etc.			
		Zebo			
		Nyeki			
		Muleli			
		Zakala			
		Gwâ			
		Bangaw			
		Ganzi			
		Hino			
		Napodio			
		Nzo			
		Bakangoï	Geïtu, etc.	Songoda.	
			Koroba	Lingwa.	
			Zamongwa.		
			Gima.		
				Bandya, etc.	
				Gangi	Gima.

- N'Gandua.
  - Bweli . . . . . Boëmi . . . .
    - Pombo.
    - Kongoli.
- Kamisa . . . .
  - Kiravungu, etc. . . Vungu, etc.
  - Zamoï . . . . . Kipa.
  - Mangavuru.
- Mingemi . . . . Mamburanga . . . . Wote.
- Kana, dit Bwendi
  - Bombeko . . . . .
    - Nepati.
    - Gambatura.
  - Mange . . . . . .
    - Ane.
    - Elinda.
  - Gita . . . . . .
    - Pangidi, etc.
    - Bazimbi . . .
      - Sikiriki.
      - Komendanu.
      - Atolo.
    - Tukuba.
    - Ungwa.
    - Vungumbwa.
  - Gaïmu . . . . . .
    - Eliwa.
    - Gambavudu.
  - Bitima . . . . . Kipate . . . . . Bitimali.
  - Laïmu . . . . . .
    - Leru, etc. . . . Dedekambia.
    - Elima.
    - Zunè. . . . .
      - Moenge, etc.
      - Silingbi.

Sanzia, très âgé en 1915, au minimum soixante-dix ans, a connu Kipa lors de son départ pour attaquer Malingindu. Kipa était déjà un homme d'âge et Sanzia n'avait pas dix ans.

	1835-1860	1860-1885	1885-1915		
N'DENI, † vers 1820	N'Dekere	Bitima	Bavungura.		
	Zina	Bavungura.			
		Bazubwa	Besongoda.		
			Gwago	Timandu.	
		Atokobusi	Bagine.		
	Galia	M'Boso	Avungura.		
		Sanzia, etc. Lemu, etc. Zebo Nyeki Muleli Zakala Gwâ Bangaw Ganzi Hino Napodio Nzo	Decendance éparse.		
		Bakangoï	Geïtu, etc.	Songoda.	
			Koroba	Lingwa.	
			Zamongwa.		
			Gima.		
			Akengaï	Bandya, etc.	
				Gangi	Gima. Yapati.
	mence vers 1830	Gura, dit Mange	Bunge	Savura.	
				Buguru.	
			Bweli	Boëmi	Pombo. Kongoli.
		N'Gandua.			
		Kamisa	Kiravungu, etc.	Vungu, etc.	
			Zamoï	Kipa.	
			Mangavuru.		
		Mingemi	Mamburanga	Wote.	
		Kana, dit Bwendi	Bombeko	Nepati.	
				Gambatura.	
			Mange	Ane.	
				Elinda.	
			Gita	Pangidi, etc.	
				Bazimbi	Sikiriki. Komendanu. Atolo.
				Tukuba.	
				Ungwa.	
				Vungumbwa.	
			Gaïmu	Eliwa.	
				Gambavudu.	
			Bitima	Kipate	Bitimali.
			Laïmu	Leru, etc.	Dedekambia.
				Elima.	
				Zunè	Moenge, etc. Silingbi.

Sanzia, très âgé en 1915, au minimum soixante-dix ans, a connu Kipa lors de son départ pour attaquer Malingindu. Kipa était déjà un homme d'âge et Sanzia n'avait pas dix ans.

Bweli marcha contre Kana. Mais, Bweli hésitant, les deux autres se retirèrent.

Kana refoula de nouveau les Mayogo, qui, dans leur fuite, furent repoussés par les Arabes de Zanzibar (matamba tamba) venus du sud et revinrent se soumettre en partie. Il mourut peu après son fils Laïmu, qui s'était emparé des territoires de Kamisa.

Les fils de Kana conservèrent le tempérament violent caractéristique des Avuru Kipa. Gita voulut s'emparer des territoires de son père, mais fut battu par Gaïmu. Plus tard, Zunè et Gita se révoltèrent contre l'autorité européenne. Leur soumission fut toute de restriction. Après une longue période d'atermoiements, force fut de les déporter.

Kamisa, en fuite devant Laïmu, s'était réfugié chez Eso. Gima, fils d'Eso, se décida à opérer un raid chez les Ababua; il entraîna avec lui Kamisa et une partie de ses gens, les Menze. Le raid échoua et N'Deni, fils de Gima, fut tué par les Bokapu au passage du Bomokandi. Kamisa profita de cet appui pour se réinstaller sur ses terres. Il fut tué dans une révolte de Mizima (Abarambo). Son fils Kiravungu ne suivit pas ses frères dans leurs tentatives contre les Européens et recueillit la succession de Kamisa.

Zina et Galia furent installés par leur frère Kipa, respectivement chez les Bendele et les Bangurundu. Ce fut l'origine des chefferies azande actuelles Gwago et Avungura.

Bakangoï eut comme successeur principal Akengaï, homme sage et pondéré, qui n'a cessé de traiter avec équité et bienveillance ses sujets, tant conquérants que conquis.

Bitima, neveu de Kipa, avait reçu un commandement chez les Abisanga. Il l'abandonna pour s'installer au sud de l'Obi où il est mort de maladie.

Les Avuru Kipa donnent les exemples les plus caractéristiques d'application de la doctrine de gouvernement zande qui fait élever les futurs gouverneurs par les clans conquis qu'ils auront à commander, en contre-partie des

« palanka » (jeunes gens) soumis, élevés chez le chef.

Les fils de Kipa : N'Gandua fut élevé chez les Menengu, Kamisa chez les Menze, etc. La tradition se maintient. Kiravungu fit élever ses fils Vungu chez les Menze, Zokere chez les Bangale, Bodue chez les Bokwala, Bondia chez les Bokonda.

CHAPITRE V

POPULATIONS AYANT CONTRIBUÉ A LA FORMATION DE LA NATION AZANDE

LES ABANDYA (1)

Les Abandya forment la couche d'invasion soudanaise la plus curieuse au point de vue sociologique, puisqu'ils se sont pour ainsi dire azandéisés par persuasion.

L'origine que donnent aux Abandya leurs traditions les rattache à un groupe de langue baza (aboro pa baza, mongbwandi). Elle est conforme à la tradition des groupes Law de Yakoma. Les noms des ancêtres diffèrent cependant.

Tradition abandya.
Myakia, dit Baza . . . Kule . . . Ni.
Tradition law et boguru.
Pangwandi . . . Muzanda ou Gwandi.
} Tradition commune.

Tradition commune {

Eponymes :	*Ayant donné les :*	
Bandya.	Abandya.	
Babina .	Babina . .	Aboguru, Bosisa, etc.
Gboma.	Mogboma.	
Bandi .	Bandi.	
Gala . .	Bogala.	
Law . .	Law.	

(1) Le 26 mai 1915, de Calonne mourut à Bondo, sur l'Uele, centre des territoires où luttèrent les Abandya et les Bantou (Mobenge). Il n'a pas eu le temps de mettre au point l'étude de ces populations si remarquables par les facultés d'adaptation qui leur firent de propos délibéré adopter l'organisation des Avungura lorsqu'ils passèrent des pays de forêts aux pays de savanes, par leur énergie qui, lorsque le climat et les Arabes apportèrent de trop puissants obstacles à leur expansion vers le nord, les conduisit, en 1892, jusque sur les bords de l'Aruwimi et du Congo, où ils taillèrent en pièces une colonne de troupes de l'Etat indépendant et ne reculèrent que décimés par la variole. (B.)

Une autre tradition donne la filiation Pwobe-Mwanda-Bandya. Mwanda ayant tué son père Pwobe, fut menacé de vengeance par le clan maternel de celui-ci, les Azande Angila. Il se réfugia chez les Ansakara qui lui donnèrent une femme, il y fit souche. Son autorité eut comme origine sa libéralité et son esprit de justice. La légende est la même que chez les Avungura : des gens avares et brouillons se groupent autour d'un étranger.

Bandya quitta la région sud de Yakoma et traversa l'Uele à la suite de différends avec ses frères. Law resta où ses descendants habitent encore en trois rameaux : les Gini, les Kongba, les Bala, dont les éponymes sont trois fils de Law.

Suivant la règle de la localisation de la tradition, c'est donc dans la région de Yakoma que devra porter l'enquête rattachant les Abaza à d'autres migrations. Il n'est en effet nullement certain que ce nom comporte un sens ethnique soudanais, mais divers indices rendent probable qu'il s'agit d'un complexe soudanais-bantou parlant peut-être le baza comme langue, non maternelle, mais véhiculaire (1).

Bandya fut suivi par une partie des Abaza, peut-être par les groupes dits actuellement Benge, Gunza, Toba, Amosibwa, Gili, Dafa, Timbi, etc., restés vers Monga.

Il fut transporté sur la rive droite de l'Uele par les pirogues bira, sur la rive droite du M'Bili par les pirogues biasu. Ces groupes sont d'un rattachement difficile. Les Bira ont donné naissance aux Gembele, aux Bobula, aux Kashi. Ces deux derniers remontèrent l'Uele en refoulant les Bogala qui se retrouvent vers Bondo et ont, d'autre part, lutté avec les Babina, autre rameau du groupe baza,

---

(1) Cette enquête, si elle est encore possible, sera rendue difficile par la dépopulation de la région de Yakoma. Pour les quinze dernières années, les ravages de la maladie du sommeil y ont atteint une proportion que, sans exagération, on peut évaluer à 50 %. Certains clans, tels que les Gugo, ont été balayés certainement aux 95 %. La destruction continue. (B.)

représenté à Likati par les chefferies Adjapaka et Gele.

Bandya s'installe entre le M'Bili et le M'Bomu, près de leur confluent; pendant longtemps ses descendants y jouent un rôle obscur. Mwana Gungu se rapproche de Monga.

Le fils aîné de Pwobe, Gobenge, commence la marche vers l'est et s'étend vers Gufuru. Son cadet Mwana Pwobe reste dans la région de Monga où ses descendants (Sasa, Monga, Bangaso Moke) règnent sur les Dendi. Un autre fils, Zien, se fixe sur le M'Bomu au nord-ouest où ses descendants sont restés jusqu'à ce jour.

Luzia, fils aîné de Gobenge, reste à l'emplacement de son père sur le M'Bili. Ce seront ses fils qui créeront la puissance abandya. N'Dunga, dit Bilinga, passe le M'Bomu à l'ouest de Gufuru, soumet les Ansakara. (Il serait intéressant de savoir ce que recouvre ce vocable d'Ansakara, s'il ne s'agit pas encore d'un mélange de populations brassées par de plus anciennes migrations). Ses descendants établis au Congo français ont eu comme figure représentative Bangaso. Kasanga, autre cadet, franchit le M'Bomu à l'est de Gufuru et soumet la région du nord où Rafaï et son fils Hetman sont les représentants de la branche.

N'Dunga et Kasanga, constatant que l'organisation zande, qu'ils ont pu étudier, convient mieux pour la savane que leur organisation de forêt, s'azandéisent volontairement. L'exemple est suivi par les autres descendants de Gobenge. Seuls les Zien et les Avuru Kasa (ou Dendi, qui est le sobriquet par lequel ils sont connus des Ansakara) ont conservé l'usage de la langue baza.

L'ensemble de l'expansion abandya n'est donc qu'un épisode du grand mouvement des Mongbwandi.

Bangoï continue la marche vers l'est, par le versant nord de la vallée du M'Bili. Les Mobenge occupaient le versant sud. Des femmes des gens de Bangoï s'étaient réfugiées chez les Mobenge. Sogbia, fils de Luzia, leur donne la chasse et pille le village. A cette nouvelle, les Mobenge interviennent, tuent Bangoï, mais leur chef Dila est tué

par Sogbia et les Mobenge se retirent. Cet événement se passe sur la route Lebo-Monga à 30 kilomètres environ du premier poste.

Les Dendi (Avuru Kasa), pour soutenir leurs frères, franchissent le M'Bili, mais sans succès. Plus à l'ouest, ils refoulent en partie les Gembele au sud de l'Uele.

Duma et Guru veulent venger leur frère Bangoï. Ils franchissent le M'Bili : les Mobenge sont écrasés et se replient vers le sud. Guru continue vers le sud-est, refoule les Amokuma et s'installe vers les bords de l'Uele, dans les environs d'Angu, où il meurt avec la réputation d'être le plus grand guerrier des Abandya. Ce fut le petit-fils de Guru, Djopolenge, qui franchit l'Uele pour entamer la conquête des territoires que les Avuru Guru occupent encore à présent au nord-ouest de Buta. Les luttes avaient été continuelles, pour les descendants de Bandya, entre eux et avec les voisins. Un groupe des gens de Duma franchit l'Uele à Bondo.

Tandis que ses oncles combattaient vers le sud, Hino, accompagné de son cadet Biemangi, accentua la marche vers l'est où le choc s'était déjà produit avec les Azande. Gura avait été le voisin de Luzia vers la ligne de faîte Dumè-M'Bili. Il lui avait donné en mariage une de ses filles, dont Sogbia était né. Cette femme, étant allée rendre visite à son père, retrouva un ancien amant. L'enfant qui l'accompagnait étant gênant, fut brutalisé et s'enfuit. Quelque temps après, Gura vint boire du vin chez Luzia ; dans sa suite, Sogbia reconnut l'amant de sa mère et le dénonça. Gura promit d'arrêter le coupable mais pas dans un jour de fête. Puis, lorsqu'il fut rentré dans ses terres, il refusa de le livrer. Luzia fit alors exécuter la femme qui l'avait trompé et envoya la tête à Gura. Celui-ci recourut aux armes, détruisit un village de Namanza, collatéral et vassal de Luzia. Malheureusement, Tombo, avec de forts contingents, était en expédition au nord du M'Bomu. Luzia enfonça les premières colonnes azande et tua le fils préféré de Gura. Gura avec des renforts se porta lui-même en avant mais fut mortellement blessé.

Les Azande se replièrent vers la Dumè, abandonnant leur territoire, dont s'emparèrent les Abandya.

Hino occupe toute la région au nord-est jusqu'à l'actuelle chefferie de Baligangala. Biemangi fut installé sur la Dikare, affluent de la Dumè. Soï poussa jusqu'à la Dakwa ; Wenetipo, jusqu'à l'Uele, et il franchit même l'Uere. Il se heurta plus au sud aux Amokuma de Mange installés sur la Gazia, affluent de droite de l'Angu.

C'est le moment du maximum de puissance des Abandya.

Dans leur dernier mouvement, ils avaient combattu les Auro de Nindu, les Embili d'Eso avec des chances diverses. Ils occupaient le « bate » (territoire abandonné en vue d'une migration nouvelle) de Nindu vers le haut M'Bili. Mais l'arrivée des Arabes les paralysa. Segi, fils d'Hino, fut tué en combattant les bandes arabes d'Isipi (?).

Hino mourut sur la Bangaluma, affluent du M'Bili.

Refoulés par les Arabes, les Abandya se replient dans les forêts du moyen Rubi; une partie reconnaît l'autorité du commandant arabe Kobu (?) d'une zériba fondée sur l'Asa. Mais Zamoï Epira, soumis et agréé par ces Arabes, envahit le territoire que les Abandya réoccupaient et les refoule définitivement à l'ouest.

Avant l'intervention arabe, le territoire de Hino avait été partagé entre Biemangi, au sud de la Dengu, affluent du M'Bili, et son fils Soï, au nord de cette même rivière. A la mort de Biemangi, l'autorité passe à Gapia, Basiè et Bangwa, tandis qu'à Soï succède Dengwa, remplacé par Dura et Duaru. Il ne faut pas confondre ce Duaru, qui traita dans les règles avec la Kethulle de Ryhove, et Duaru, père de Djabir.

Autour de Kobu était groupée une clientèle de petits chefs abandya dont Djabir, fils de Duaru. Celui-ci, refoulé par Zamoï Epira avec tous les Abandya, mais soutenu par ses nouveaux maîtres, longea le M'Bomu vers l'aval, pénétra dans la vallée de la Gangu et du M'Bili et commença à s'imposer.

Tous les petits groupes entre lesquels l'autorité de Soï et de Biemangi s'était divisée, furent successivement absorbés par Djabir, aidé des Arabes, sauf Dengwa et Duaru, qui restèrent indépendants.

Quant à Katanga, troisième fils de Soï, réfugié chez Gwatala (Enguettra), son oncle maternel, il s'établit avec l'appui d'Enguettra, qui l'avait élevé, à l'emplacement actuellement occupé par son fils Pekia (route Angu-Bili).

Il est évidemment impossible de suivre en détail le sort des fils de Hino, qui dépassent la centaine.

Les Arabes continuèrent leurs razzias, s'appuyèrent sur Djabir et sur Rafaï, qui poussa des raids jusque sur la Teli (affluent de la Likati).

Loa, un arrière-petit-fils de Hino, essaya un moment en vain de rallier les forces des Avuru Hino. Son grand-oncle Gama, pressé de trop près, aima mieux se jeter dans sa hutte en flammes que de se soumettre. Les fils de Gama, comme presque tous les aînés des Avuru Hino, disparurent emmenés par les Arabes. Seul Nangwa se réfugia dans les forêts des bords de l'Uele, où son fils Gabo est toujours chef. Il s'entendit avec les riverains mobwala pour passer sur la rive droite de l'Uele. C'est avec l'aide de ces Mobwala que les Abandya franchirent le fleuve et attaquèrent les Boguru; Gwatala put enfin s'établir.

Par un traité en règle, qui lui réserva des avantages appréciables, Djabir se soumit aux Européens. Après de nombreux efforts pour lasser la patience de l'autorité, il se révolta ouvertement en 1904. Il assiégea littéralement Bondo et ne fut rejeté au delà du M'Bomu par les colonnes Laplume qu'après une très longue résistance.

Sur la rive gauche de l'Uele, les Aboguru, qui, lors de la dispersion des Mongbwandi, s'étaient installés sur la Lumbi, affluent de la Likati, y furent attaqués par les Abandya de Loru et entraînés par les Boganga, Bodzaki, Mogbwasa, qui fuyaient pour leur compte. Ils se replièrent sur la Kubi et la Tangasi. Les Mogboma, établis sur la haute Kubi, échappèrent à Loru.

C'est à ce moment que les Avuru Hino intervinrent.

Banangi soutint Gwatala, qui joua des coudes, soumit ou refoula tous ses voisins.

Les Avuru Guru étaient alors en pleine période d'extension. Ils occupaient tous les territoires abandya du sud-est jusque vers Buta. Mozwa, père de Dangako, s'avança en 1895 jusque vers la Lulu dans la direction de Basoko, y défit et tua le capitaine Debock. Mozwa mort de la variole et ses colonnes décimées, les Abandya se retirèrent affaiblis par cette expédition; ils attaquèrent cependant encore le poste de Buta, mais infructueusement.

Les Aboguru, massacrés, se dispersent et se regroupent à l'endroit où nous les retrouvons actuellement avec leurs chefs Azapaka et Gele. Les Mogboma, pour échapper aux chefs Kanengbwi et Alala qui leur sont imposés par Gwatala, se replient dans la haute Mongala, d'où un groupe revient, lorsque la corvée d'exploitation du caoutchouc leur devient par trop insupportable. Les Mogbwasa (qui sont des Mobati, donc des Bantou), brisés antérieurement par les Avuru Duma encore indépendants, sont pourchassés par Gwatala; ils refoulent les Mabinza vers la Tshimbi. Mais, attaqués par les Arabes de Mobiangu (?) venus du sud, ils reviennent sur la Likati et se soumettent à Gwatala, sauf un groupe qui, avec les Bodzaki, reste sur la Tshimbi.

Les Avuru Duma de la Likati sont refoulés à leur tour. Loru veut les regrouper, ils refusent et se soumettent à Gwatala. Des Avuru Duma, il reste comme chef indépendant Gambavuru.

Sur la rive gauche de l'Uele, Gwatala avait donc réuni presque tous les Abandya. Moins diplomate que Djabir, il a recours plus rapidement aux armes dans ses rapports avec les Européens. En 1896, il assassine un Européen. En 1897, il écrase un détachement de soldats originaires de la côte dirigé vers le Bas-Congo pour être rapatrié après avoir pris part aux expéditions Chaltin contre les Mahdistes. La paix lui fut accordée en 1898 après une campagne non décisive. Une nouvelle révolte, en 1905, où il fut tué, fut réprimée par la colonne Acerbi. Son comman-

1755-1780 1780-1805 1805-1835 1835-1860

(Asandéisation vers 1800.)

- Bandya.
  - Gungu.
    - Mwana Gungu.
      - Pwobe.
        - Bilinga Pwobe. Sans importance.
        - Zien. Les descendants règnent encore sur les Zien (territoire de Monga).
        - Mwana Pwobe
          - Gobenge (Mwanda), sans importance.
          - Kasa. Les descendants règnent encore sur les Dendi (territoire de Monga).
        - Gobenge.
          - Kasanga. Souche de la branche qui règne sur les Sakara de Rafaï.
          - N'Dunga
            - Bilinga (N'Dunga). Souche de la branche qui règne sur les Ansakara et dont Bangaso a été le représentant type.
          - Luzia . .
            - Bisaru. Sans importance aujourd'hui.
            - Guru. Histoire glorieuse. Les Avuru Guru ont fondé les chefferies du Rubi. Ils se sont avancés jusque sur la Lulu.
            - Duma. Importance réduite actuellement. Ils sont les Abandya de la Likati. Guga appartient aux Avuru Duma par une espèce d'adoption.
            - Bangoï
              - Biemangi. Descendance sans importance.
              - Hino. Souche des grands chefs abandya : Djabir, Enguettra (Gwatala). — Compte plus de cent fils.

dement fut divisé entre Husa, son fils; Yanonga, fils de Gindu; Bazia, fils de Bayango; Djongbwa, fils de Gatanga; Galia, fils de Deso, tous descendants de Hino.

Descendance de Hino (dit aussi Nilu) ayant donné des chefs actuels (leurs noms sont en italique). Hino compte près de deux cents fils.

I.	Soï.	A. Dengwa.	*Dura.*
		B. *Duaru.*	
		C. Katanga.	*Pekia.*
		D. Zongbali	Kangata.
		E. Deso, etc.	
II.	Gaya.	A. Biato . .	*a)* Yamada.
			b) *Imalo.*
		B. Gitoï. . .	Bangere.
		C. Batuma .	Vangonde.
III.	Boro	A. Hingasu.	*a)* *M'Bia.*
			b) *Selenge.*
		B. Borongo.	Loa.
		C. Kusa . .	*Zelepia.*
IV.	Biemangi . .	A. Gassia. .	*a)* *Lalu.*
			b) Gere.
		B. Bongia. .	*a)* *Deso.*
			b) Zelua.
			c) Budza.
		C. Basiè . .	*a)* *Mondondo.*
			b) Kipa.
			c) Tombo.
		D. Boli, etc.	
V.	Gama	Nangwa.	*Gabo.*
VI.	Gatanga . . .	A. Gwatala.	*a)* Dumba.
			b) *Husa.*
		B. Banangi .	
		C. *Djongbwa*	
VII. . . .	Deni	A. *Guru.*	
		B. Bandya .	*Biemangi.*
		C. Limbosa.	*Sinango.*
VIII. . . .	Beka	A. Biemangi	*Dekwa.*
		B. Basende.	*Gumbate.*
X.	Duaru	A. Zia . . .	*Gwado.*
		B. Djabir . .	*Lifaki.*
XI.	Bangu	Deso . .	*Bandya.*
XVII. . .	Gilikwa.		
XXI. . . .	Senza.		

XXIII. . .	Zamoï	Molonga.	*Dekere.*
XXVI. . .	N'Goï	A. Poluma .	*Peigba.*
		B. Senango.	*Usuma.*
XXVII. .	Wenetipo.		

Dans les centièmes fils :

Bandaï .	*Agindi.*
Gindu. .	*Yanonga.*
Bayango.	*Bazia.*

BANGBA

Ils sont souvent indifféremment désignés sous les noms de Bangba, Bomba, Amiengba, Abiengba, Abongba, Abombaï, Apambaï. Leurs plus anciens souvenirs précis les font venir de la région du nord-est des Mangbètu, refoulant les Mambare (Mangbele), les Mando et les Abisanga.

Wando impose son autorité aux Amiengba sur la Duru et la Kapili, aux Aboguru sur les affluents de ces rivières. Les Amadi, dans leurs traditions, se donnent comme vainqueurs des Amiengba sur le Sueh après qu'ils eurent vaincu les Aboguru. Les Azande les rapportent comme soumis à leurs ancêtres près de Tambura, après qu'ils eurent été battus par les Amadi. Les deux sexes avaient comme totem la foudre. Ils étaient voisins des Abarambo. Ceux qui sont sous l'autorité de Bokoyo (parmi lesquels il s'en trouve du totem du crapaud) parlent un langage voisin des Abarambo.

Chez Manziga vit actuellement un clan d'Abangbwa. Installés au nord de l'Uele entre Amadi et Suronga, ils s'étendaient loin vers le nord. Forcés d'émigrer, ils traversèrent la Gurba et la Buere et s'installèrent sur la Kapili. Attaqués par les Mangbètu, ils se mirent sous la protection de Wando. Les Bangba dont parle Casati sont bien des Amiengba, bien qu'il leur donne un vocabulaire mambare. En effet, la généalogie qu'il donne de leur famille-chef, les Madjaga, est celle des Bangba.

Babwanda . . . Biringa . . . Dakwala, dit Magapa { Kassa. Kubi. Bondo. Yangara.

Les Apambia étaient sur la Buere, sous le commandement de leurs chefs Bagunda, Puru, Sekinda, Deka et Karia. Ils s'étendaient jusqu'à la Yubo, affluent du Sueh, où ils furent soumis en partie par les Azande. L'autre partie se soumit plus tard à Wando. Les Aboguru les suivirent sur la Makbwamu, affluent de l'Aka. Les cartes de Casati et de Marchand indiquent des Bambia sur le Yubo. Des Apambia peuvent encore se rencontrer chez N'Doruma et Mopoï Bangezegino : ils affectionnent les régions accidentées et sont archers. Balisango et les Embili ont combattu les Apambia vers l'est, dans un pays de montagnes d'où ils faisaient rouler des blocs de rochers. Ward (*Soudan*, p. 349), rapportant les notes du capitaine Bethell, en décembre 1906, signale des Pambia près des Belanda. Le nom Apambia peut être traduit par : ceux de la chose de la pierre.

Une Bangba des environs de Dungu me déclare comprendre des soldats venant de Yakoma parlant le mongbwandi. Si l'affirmation se vérifie, il s'agit sans nul doute non pas du mongbwandi, mais d'une autre des nombreuses langues employées dans l'Ubangi. Le bangba est une langue soudanaise dont des dialectes sont parlés par les Bere, les Mundu, les Mayogo. Les Bangba ont été en contact avec les Aboguru. Or, nous trouvons des Aboguru en plein pays mongbwandi, à l'ouest de Bondo. Peut-être s'agit-il de populations ayant même origine.

Les Bangba se reconnaissent une origine commune avec les Basiri, les Mundu, les Mayogo. Ces tribus se seraient séparées avant la période historique traditionnelle. Ce souvenir est confirmé par la comparaison des langues. Les Amiengba et les Duga seraient différents; ils appartiendraient au groupe des Auro, qui comprend également les Abarambo.

La dénomination de Bangba est adoptée non seulement par les Bere qui parlent bangba, mais aussi par les Duga (dialecte abarambo) et les Bote (dialecte bantou).

Le nom collectif Bangba comprend donc : 1° des populations du groupe Mundu-Bere-Mayogo-Sele (Basiri) ;

2° des populations bantou : Mambè (Mangbèlè) et Bote (Mayanga, Abangwinda); 3° des populations du groupe abarambo : Duga et Amiengba; 4° quelques Amadi du nord refoulés par Renzi et ses successeurs.

Les Bangba ont comme principaux clans les Madjaga, les Mambè (Bantou, chez Djabir, léopard), les Baygo (chimpanzé), les Balisi (lion), les Mbase (lézard nabbwa), les Gidisa (papillon), les pêcheurs Baya (crocodile) et Tamasè (serpent kangè), les Momboloko (serpent tura), les Paga (lion), les Kambase (chien). Ils étaient archers et armés du couteau naganda, sans bouclier. Ils appellent les Amadi Nyapu. Ils viennent du nord, sauf les Bantou. Les Mundu se sont séparés d'eux à la plaine Palamba (?), rive droite de l'Uele. Les Mambè ont traversé l'Uele vers Suronga et ont été installés près de Mapusè, en territoire Binza. Le héros civilisateur des Bangba est Tumbele avec ses femmes Itsheshe et Titiani et leur fils Tete. La maison est du type en cuve, à parois minces, pas d'étai ligneux, toit natté, pas de nid d'hirondelle.

On peut reconstituer comme suit les grandes lignes de la marche, des mélanges et contacts des Bangba avec les Auro, les Bote, les Adio, les Bomboï, les Abèlè.

Ils ont débouché vers la source du M'Bomu. Leur colonne est refoule les Abaka et les Logo; leur colonne ouest envoie une avant-garde vers le sud, les Mayogo, puis recueille une série de débris (Bote, Mambè, Duga) pour former les Bangba proprement dits.

Les Bere continuent vers le sud et s'installent vers la Buere et la Kapili. Ils sont suivis par les Bote Mayanga qui s'installent sur la rive droite de la Buere. D'autres Bote suivent, conduits par leur chef Bagboro. Puis arrivent les Duga et Amiengba ; puis les Adio, qui viennent de l'ouest et qui remontent vers les sources de la Buere pour éviter le combat avec les Bote et les Duga. A ce moment les Mayanga étaient déjà partis vers l'ouest. Les Adio sont suivis par les Azande Bomboï (Akbâmbi, c'est-à-dire des Abèlè refoulés par Nindu), qui semblent avoir marché avec les Abagwa, Avukida et Apagombo, suivis

eux-mêmes par l'invasion avungura. C'est des Bomboï que provient la maison à redan de la région Bokoyo-Renzi.

Les Bere étaient installés sur la rive droite de la Kapili, les Bote, autres que les Mayanga, sur la rive droite de la Gurba. Les Abangwinda étaient laissés le long du M'Bomu.

L'ordre de refoulement fut : Logo-Bangba, Bere, Duga, Bote, Adio, Bomboï, Avungura.

Les Duga sur la Buere s'étaient soumis aux Bangba Madjaga.

Les Adio installés aux sources de la Buere repoussèrent les Bote et les Duga et s'installèrent sur le cours moyen de la rivière, que, par la suite, ils remontèrent pour s'éloigner dans l'est. En même temps Bote et Duga vinrent s'installer sur la rive droite de la Kapili, tandis que les Bangba Bere traversèrent cette rivière et marchèrent vers Dungu.

Les Bomboï qui avaient suivi les Adio vinrent à leur tour pour refouler Duga, Bote, Bangba, etc. Ceux-ci envahirent la région entre la Gada et le Kibali aux dépens des premiers habitants (Mundu, Mambare?). Attaqués par l'invasion mangbètu, ils furent battus par Nabiembali; Magapa, fait prisonnier, fut réinstallé sur la Kilima par son vainqueur.

Les Bomboï qui avaient combattu les Adio se replièrent vers le nord jusque sur le Sueh lors de l'invasion mangbètu. Ils y furent en partie soumis par Renzi; un de leurs groupes revint alors sur la Garamba, où il fut soumis par Wando.

Plus tard, Magapa aida le jeune Munza, fils de Tukuba, fils de Nabiembali, dans sa lutte contre les Azande Abèlè de Tikima (Kipa). Kubi, fils de Magapa, lui succéda comme vassal de Munza. Ses collègues furent les petits-fils ou parents de Nabiembali : Kabrafa chez les Mèdgè, Gongo chez les Momvu, Balanga chez les Mangbèlè, Azanga avec Munza.

Mais Nesungo et Mambwanga, autres Mangbètu de souche noble (Aeru), neveux de Munza, excitèrent les

Abisanga contre celui-ci. Yangara, fils de Kubi, entraîna une partie des Bangba dans la révolte. Il fut aidé des Egyptiens. Les Bangba restés fidèles furent battus, Kubi fut tué, Munza assassiné. Azanga s'enfuit chez les Mèdgè, Balanga chez Bweli, fils de Mange, qui le livra, par crainte, aux Arabes, chez lesquels il fut décapité.

Yangara fut reconnu comme chef des Bangba (avec des Mangbèlè, des Amadi, quelques Mangbètu, des Abèlè, des Mayogo, etc., etc.).

MAYOGO

Les Mayogo, installés au sud du poste de Rungu, d'autres en territoire Bokoyo, sont venus du nord. Ils font partie du groupe Basiri, Bangba, Mundu. Ils parlent un dialecte voisin de celui des Bangba.

Les Bakango de Nyangara sont des Mayogo. Ils constituent les clans exogamiques suivants : Edangosi, Ngay, Mundase, Ligase, Mavadjalanga, Basano, Badakpwa, Maengo.

Les riverains d'aval sont des Masiri ou Basiri, ceux d'amont, des Abangbwa ou Bangba.

Les plus anciens souvenirs précis des Mayogo les situent aux sources de la Poko. Refoulés sur les Mabodo par l'invasion zande du sud de la Nava, ils sont peu à peu revenus s'installer chez Bwendi et occupent actuellement la région limitée à l'ouest par les Mèdgè de Zebwandra, puis, par la ligne de faîte Uele-Nava. Ils sont nombreux chez les Mabodo.

Un autre groupe important, au sud du territoire d'Okondongwe et de Bokoyo, se trouve sur la rive droite du Bomokandi. Ceux du sud se sont séparés de ceux du nord à la suite d'une querelle provoquée par la disparition d'un pilon d'ivoire à battre les étoffes d'écorce, égaré par l'un d'eux. La même légende se retrouve pour expliquer la séparation des Mayogo du nord d'avec les Bere (Bangba). Ceux-ci s'étaient ébranlés après les Mundu du bassin du Yei et du nord d'Aba. Ils forment un seul groupe dont la dernière migration a la direction Doruma-Dungu.

La langue est unique sauf variations dialectales. Un ancien soldat d'origine mayogo ayant servi dans l'Ubangi me dit que les Bwaka de l'Ubangi parlent le mayogo. De ce côté on retrouvera peut-être l'origine du groupe. Ce renseignement est à rapprocher du fait que les Mayogo du sud désignent leur langue sous le nom de « baza », dénomination abandya du mongbwandi.

Les Mayogo de la tribu Madongombi étaient autrefois sur la Bimbi, entre Nyangara et Suronga. Lors de la marche des Bangba, ils s'ébranlèrent par voie d'eau et se sont éparpillés le long du Kibali. Autrefois ils se divisaient en deux groupes : les Eni (blancs) et les Eka (noirs).

Les Mayogo de Nala comptent les clans exogamiques suivants : Makumo, Magbele, Magambe, Masiapi, Matingoni, Masebo.

BASÈRÈ ou BASIRI

Groupe très ancien soumis sur place ou à peu près par les Azande. Les Basiri furent soumis avec peine par Nunga, après que celui-ci se fut installé chez les Abarambo et les Apambia. Jusqu'à présent certains clans sont restés pratiquement indépendants des Anunga, ne subissant qu'une sujétion purement nominale de Sasa et Mopoï Bangezegino.

La langue est très voisine du bangba avec une plus grande influence cependant de l'accent vocalique musical.

Les grands groupes sont les Agele, les Adimbomu (littéralement ceux nés sur le M'Bomu), les Yakoali, les Dobanda, les Dabodo, les Yakumbanze. Il semble que ces divisions ne soient pas exogamiques. Les Agele sont du totem, soit du porc-épic (zingini), soit d'une chauve-souris (kudu). Mon informateur s'abstient de la chair du léopard (totem de la mère, descendance de Hino). Il semble attacher une grande importance aux clans de ses grand'mères. Est-ce trace de matriarcat ou à cause de la noblesse de l'origine?

Autres clans : Agele (porc-épic, zingini), Abogasi (ser-

pent ngoma), Andogo (?), Ambilo (?), Amanzè ou Angunze (gumba, foudre), Gumongele (?), Abada (serpent foro), Gunzungu (serpent boa), Yube (léopard).

ABARAMBO

Les Abarambo peuvent être divisés en trois groupes.

1° Le groupe du nord sur le M'Bomu;

2° Le groupe du sud entre l'Uele et le Bomokandi, auquel il faut joindre ceux qui, dispersés, constituent une part importante des Azande Embili (dans la chefferie Belebu, par exemple);

3° Le groupe central : *a*) les Amiengba, alliés aux Amadi du Sueh, brisés par les Azande et dispersés ; *b*) les Duga, dont une partie a été soumise par les Azande sur la Buere, une autre a fusionné avec les Bangba. De celle-ci une fraction a été rejointe par Wando et se trouve chez Bokoyo; une autre reste mêlée aux Bangba, Amadi, etc.

Légende étiologique de séparation : traces des avant-gardes effacées par des colonnes de fourmis rouges et perdues par le gros.

Ils sont un fragment du groupe appelé Auro par les Azande. Le territoire occupé par eux fut très étendu dès le début de la période traditionnelle. Nous avons vu leurs chocs avec Nunga, avec les Embili d'Eso, avec les Abèlè de Tikima.

Suronga me déclare (renseignement absolument général pour le groupement sud) que les Abarambo viennent tous du confluent Uele-Bomokandi. Antérieurement, ils avaient refoulé ou soumis les Apambia. Un Abarambo du nord (du M'Boku) m'affirme qu'autrefois leurs voisins ambomu (Apambia?) usaient de la hache de pierre emmanchée et de la houe faite d'une omoplate d'antilope ou de buffle. Je retrouve la même tradition chez Renzi. Les Ambomu achetaient le fer aux Auro-Abarambo, qui leur auraient, en outre, appris à cultiver l'éleusine et la patate. Ceci pourrait expliquer la grande diffusion des sagaies du type

barambo chez les Azande, ainsi que la grande valeur des lances telles que la « boru », dont le porteur était toujours entouré de trois ou quatre jeunes gens prêts à le remplacer. Ce seraient les Auro qui auraient eu les premiers « pinga ».

Une tradition assez imprécise que me communique le R. P. Vanuytven, déclare que les graffiti du mont Gundu commémorent un combat livré il y a longtemps à cet endroit. Les Auro auraient attaqué les néolithiques et, refoulés par eux, auraient là abandonné des armes sur le lieu de la rencontre. Ils auraient reculé devant une invasion antérieure aux Avungura. (Ce serait probablement celle des Abèlè. Voir à ce sujet la légende d'Hiwiwi).

Leur tribu, les Bedi (clans Mazunga, Banya, Banzenge, Mègo, Bwendi, etc.) s'installe vers Amadi, sur la Bwobè. Un groupe passe l'Uele à Kumbala et disparaît vers le nord; un autre, les Duga, s'en va vers l'est et se trouve actuellement en majorité chez Okondo. Ils sont rejoints par les Avungura entre la Lingwa et l'Uere. Ceux qui restent, refoulés par les Azande de Kipa, passent à leur tour sur la rive droite, puis reviennent vers la Tota, et marchent de nouveau vers le nord-est en suivant la rive gauche de l'Uele.

Sur la rive droite, ils combattent les Mangbètu du chef N'Gima, alliés aux Ambomu de Bagboro, fils de Malingindu. Ils avaient comme clan-chef les Mazunga, jusqu'à la mort de Liwanza auquel succéda un notable, Diga, grand'père de Suronga. Celui-ci sortait de l'enfance quand vint Balikpè (Schweinfurth).

Des souvenirs antérieurs, moins précis, rapportent que la tribu auro des Abambwara (ceux qui frappent avec l'arbre bwara), actuellement Abarambo, fut refoulée par les Abangwinda, que la tribu auro des Abolupwo, actuellement Abarambo, résista à Tombo, fils de Gura, dans la vallée de la Dumè (affluent du M'Bomu). Des fragments des Abolupwo se retrouvent encore chez Pekia (chef abandya).

Les Abarambo étaient autrefois (tout au moins les tribus

Bedi, Maya et Aganda) au nord de l'Uele en aval de Bambili. Ces trois tribus passèrent vers la Nambia refoulant les Makèrè. Les Maya ont traversé l'Uele du temps de leur chef Bulakpiele, à peu près au moment où l'invasion Abèlè provoquait le refoulement des Makèrè par les Ababua. Bulakpiele est mort sur la rive droite de l'Uele, où il était venu de loin en aval. C'est son fils Nyaluwe qui franchit l'Uele. Les Maya étaient des fuyards azande (?). C'est pour ce motif que Bandubwa et Kipa les poursuivirent et les recherchèrent dès leur arrivée à la Nambia.

Les anciens Abarambo usaient du « pinga », couteau de jet. Un autre renseignement donne Bulakpiele comme un Avundwa, donc un Abèlè.

Succession des chefs maya : Bulakpiele (mort sur la rive droite de l'Uele); Nyaluwe (franchit l'Uele); N'Dele, puis Songo (invasion des Avuru Kipa au sud de l'Uele) ; Langbwa ; Kangasi ; Guma (chef en 1914).

LES ABÈLÈ ET AURO

Les Abèlè constituent une population nombreuse, refoulée par l'invasion zande. Ils ne forment plus de groupe important homogène.

Les Amiengba, soumis aux Azande, se présentent comme un groupe d'origine abèlè ; or, ils parlent un dialecte à peine différencié de l'abarambo. D'après Awandi (Tota) et ses gens, les Abèlè se sont séparés des Abarambo lors de la marche ouest-est de ceux-ci.

D'autre part, je note, partout ailleurs, que les Abèlè étaient de langue zande, qu'ils étaient voisins des Adio, par opposition aux Auro de langue abarambo. Les combats entre Abèlè et Abarambo confirment cette manière de voir. Les Abwameli, qui ont fui les Avungura à l'époque de N'Deni et depuis lors sont restés autonomes en plein pays ababua, parlent à présent encore un azande inverti très curieux. Les Abarambo sont signalés comme ayant combattu les descendants de Bambwaku sur la rive droite de l'Uele.

Il est cependant certain que la pression extérieure a provoqué une certaine fusion entre les deux groupes. Ceci peut être considéré comme prouvé par l'origine abèlè de certains Abarambo (Bulakpiele, par exemple) et par la présence de fragments, tels les Abambwara dont il n'est plus possible de déterminer si l'origine est abèlè ou abarambo.

Les Abèlè montaient dans les arbres en cas d'attaque et en faisaient pleuvoir des flèches et des pierres. Tout au début de la période historique, les Abèlè avaient assimilé certains groupes du type Makèrè. Ces groupes avaient comme caractéristique d'employer ce moyen de défense : les envahisseurs étaient généralement armés de sagaies. Cette tactique était encore récemment celle de certains groupes ababua, qui sont d'origine makèrè, ainsi que des Banza de l'Ubangi. Elle n'a été abandonnée que depuis l'introduction des armes à feu.

D'après Awandi (Tota) et ses hommes, les Abèlè se sont séparés des Abarambo lors de la marche ouest-est de ceux-ci. La séparation aurait eu lieu dans l'ordre suivant : 1° Les Abolupwo restent en partie en arrière et sont soumis par Tombo dans la vallée de la Dumè. Nous avons vu qu'ils se considéraient comme voisins des Abwameli. Nous trouvons des Abolupwo chez les Abandya, d'autres en grand nombre chez les Abarambo, en aval de Poko; 2° Les Amiengba se séparent et marchent vers l'est; 3° Les Abèlè et Abwameli franchissent l'Uele et la Bima sous Bambwaku et refoulent les Makèrè et peut-être les Ababua. Les Abèlè restent au nord de la Bima, les Abwameli au sud; 4° Les Abarambo et Akbwambi longent l'Uele. Les Akbwambi s'installent. Les Abarambo franchissent l'Uele; 5° Un groupe se scinde, repasse l'Uele et mène vers le nord les Abarambo au M'Bomu; 6° Les Duga marchent vers l'est.

***

Il est assez malaisé de déterminer parmi les populations Ambomu celles qui sont Abèlè. Toutes sont de langue azande. L'invasion abèlè avait recouvert la partie moyenne

du bassin du M'Bomu et du versant nord de l'Uele, y laissant subsister les débris des plus anciennes populations. Par Ambomu on entend en somme celles qui, restées en arrière sur le M'Bomu, puis, rassemblées par les premiers Avungura, ont bousculé celles se trouvant en avant d'elles, en ont soumis sans coup férir une partie, ont poursuivi les autres et les ont soumises à leur tour, qu'elles fussent azande ou non azande, et enfin, avec la masse ainsi accrue, ont continué leur marche de conquérants vers le haut Uele, le Bahr-el-Ghazal et le versant sud de l'Uele (voir appendice II, une liste de clans azande).

Bambwaku. — Bambiro.	Wiliko. . .	Bakungu. . .	Bingina.	
		Kwoza . .	Iga.	
			Wango.	
			Ishimi.	
		Anikeni . . .	Banga.	
	Demoko . . .	Zengwe . . .	Safiribasa . . .	Asanga (1).

Il est impossible jusqu'à présent de trouver des descendants en vie de Bambwaku, le plus ancien chef abèlè dont le souvenir soit conservé. Il était du clan des Aoboli. Ishimi fut tué sans laisser de descendance, entre 1870 et 1880, par les Arabes. Ceci nous permet de remonter à la sixième ou septième génération, en restant en concordance avec les généalogies avungura, ababua et mangbètu.

Les Abarambo ont combattu les descendants de Bambwaku et Bambwaku lui-même sur la rive droite de l'Uele. Bambwaku aurait été tué dans un combat avec les Aba-

(1) Une brève annotation du manuscrit signale Azanga comme chef à Faradjè. Je n'ai pu découvrir dans aucune note par quelle voie cette succession a pu s'opérer. Il est probable que de Calonne aura retrouvé la famille de Bambwaku émergeant parmi les quelques groupes azande qui sont restés indépendants du conquérant avungura à l'est de Renzi. Comme les Abwameli, ces Azande resteraient comme témoins indépendants de la première migration azande : celle des Abèlè. (B.)

rambo Abokundi. Ce serait le même que, sous le nom de Banambwa, nous avons rencontré du temps de Nindu. Ce serait donc aussi sous la poussée des Avungura que Banambwa aurait passé au sud de l'Uele, puis au sud de la Bima et aurait attaqué et dispersé les Mondongwali, les Makèrè, puis, franchissant le Bomokandi se serait frayé un passage à travers les Abarambo, passés au sud de l'Uele.

Les Amboli, fragment des Abèlè, ont, après leur passage de l'Uele (voir Adio) rencontré les Adio qu'ils ont accompagnés après avoir abandonné leurs frères.

La maison à redan que l'on trouve chez Renzi et Bokoyo est empruntée aux Abangbai (Azande Bomboï, ou Bombeh de Casati) du groupe Akbwambi, Abèlè qui, postérieurement, passèrent de la Gurba sur la Dungu où ils furent soumis par les Ambomu. Ils avaient marché avec les Adio, précédant les Abèlè.

Les Abèlè et les Adio participèrent à une même migration postérieure aux Auro (Abarambo, Duga, Amiengba, etc.) et antérieure aux Bantou (Bote) et aux Avungura.

Tandis que les Auro et Abarambo du nord étaient refoulés, que les Abarambo du sud passaient l'Uele, que le mouvement ouest-est était suivi par les Bote, puis par les Adio et les Bomboï, les Akbwambi étaient soumis, les Abwameli étaient refoulés de la Malilo, rive gauche de l'Uere, vers le bas Uere, passaient l'Uere et parvenaient à s'installer chez les Mondongwali (Ababua).

C'est Nindu qui soumit une partie des Abèlè; l'autre, s'en alla vers l'est et le sud et se retrouve chez les Ambomu et les Avuru Kipa.

Les Abèlè arrivèrent près de Poko. Leurs éclaireurs envoyés au sud du Bomokandi ayant découvert la grande forêt équatoriale, il fut décidé de ne pas pousser plus loin. Ils s'installèrent dans des terrains de chasse favorables au nord-ouest de l'actuel Boëmi. C'est là qu'ils subirent le premier choc mangbètu, furent refoulés vers le nord, où ils battirent les Abagwa, autre groupe d'origine abèlè, refoulés de leur côté par les Avungura. Leur chef Wiliko

avait été tué. Plus tard, les Mangbètu reprirent l'offensive. Leur chef Nabiembali tua Bingina, petit-fils de Wiliko. Le désastre fut complet et les Abèlè, dispersés dans toutes les directions. Cette dispersion correspond sensiblement à la tentative d'envahissement au sud de l'Uele par Yapati. C'est probablement à sa suite que les Abèlè passèrent au nord de l'Uele, vers le confluent de la Gurba. Bazimbi, qui reçut leur soumission, leur donna comme chef son frère Engbele; ensuite, ils se groupèrent sous Renzi entre la Gurba et la Buere. Plus tard, les Akowe (chef Ginikumba) restèrent avec Bazimbi et Bitima, les Avukili se placèrent sous les ordres de M'Bio. Une autre fraction franchit l'Uere à une vingtaine de kilomètres en amont de Bambili, à l'île Deso.

ANGADA

Les Angada étaient voisins des Abangeli (Akarè), avaient le même armement qu'eux; comme eux ils avaient un procédé de conversation à longue distance, mais parlaient un dialecte azande. Ils étaient installés entre les sources du M'Bili, de l'Asa, de la Gwan et faisaient partie de l'ensemble connu sous le sobriquet Abèlè : Adio, Bomboï, Abwameli, Abèlè, Abagwa, Angada, etc., qui constitua la première vague azande. Parmi eux il faut compter les Avai, les Aoboy, les Abowlè, les Abando, les Avundwa, les Avunduga.

Ils avaient eu à combattre des gens de petite taille, Abambia ou Abolokutu, dans la vallée de la haute Asa et de la Gwan. Ces gens vivaient dans des montagnes, dans les pays de « monga » (dalles de latérite scoriacée s'étendant à flanc de coteaux sur de vastes espaces). Ce souvenir a été conservé parce que jamais les « pinga » (couteaux de jet), rebondissant sur le roc, ne furent aussi efficaces (1). Les Angada avaient combattu les Amadi au

(1) Les Banza de l'Ubangi utilisent au maximum leurs pinga dans l'enceinte des villages en les lançant avec force, obliquement, sur le sol nu et par conséquent plus ferme, où ils rebondissent en tournoyant dans des directions imprévues. (B.)

moment où ceux-ci quittèrent la Gwan pour gagner le sud.

Les plus méridionaux disputèrent le passage à Nunga. Après celui-ci, les Apodyo conduits par Gatwa s'établirent à proximité des Angada, les soumirent et les assimilèrent peu à peu. Avec leurs chefs apodyo, ils eurent à subir les attaques des successeurs de Nunga, jusqu'au moment où Sasa, rompant avec Dzangaberu et aidé par une partie des groupes basiri, vint les attaquer, en soumit une partie, tandis que les autres, Apodyo et Angada réunis, fuyaient vers l'ouest et se réfugiaient en partie chez les Abandya ou bien formaient les petites chefferies apodyo de Bili.

Les luttes contre les Anunga se déroulèrent sur la Kwaga et le M'Bomé, affluent du M'Bomu. Les Angada de la vallée de l'Asa remontèrent vers le nord, entre les Akarè et les Basiri, à l'est de la Kwaga. Bazimbi les avait combattus en même temps que les Ambata (surnom des pêcheurs adio).

L'îlot angada forme un coin qui échappa en partie aux premières grandes colonnes de Nindu, Yapati, Nunga, etc. Il n'est donc pas étonnant qu'on y retrouve, à côté des clans abèlè dont ils étaient, quelques fractions des groupes brisés par les dites colonnes : Agiti, Alibu, d'origine akarè, Abobwazu, d'origine abangwinda.

ABWAMELI

Les Abwameli forment deux petites chefferies : Dètèrè et Kua, établies près du poste de Zobia. Quelques Abwameli se trouvent chez les Amokuma de Zolane et les Auro de Mabuturu.

Ce sont des groupes azande qui ont fui les Avungura au moment où N'Deni se sépara de son père et occupa le territoire au nord de l'Uele. Un premier groupe, établi sur la Malilo, affluent de droite de l'Uele, avec les chefs Tundwa, des Avundupwo, Lobe, des Abali, Vanda, parent de Tundwa, longea l'Uele, fit alliance par échange de femmes avec Zeeuw, chef bakango, qui les installa dans l'île de Bugia. Menacés de nouveau, ils s'installèrent sur

la rivière Lole, affluent de gauche de l'Uele. Wole, chef des Amokuma, vint les attaquer ; quoique refoulé lui-même par les Siaka (?), il les refoula jusque sur la Duali, affluent de gauche de la Bima. Ils y furent relancés par les Amokuma de Bandwa, oncle de l'actuel chef Gaza, qui leur fit nombre de prisonniers. Ils reculèrent sur la Mokango, petit affluent de gauche de la Bima, près de Tipatendele actuel où les Bayew les attaquèrent. Ils se réinstallèrent au nord de la Bima, où les Européens les rencontrèrent. Lors de la révolte ababua, en 1901, ils défendirent le poste de Zobia contre les Ababua. Dètèrè est un descendant de Vanda.

Un second groupe sous Zamu, des Abanalo, et comprenant en outre des Abangboto et des Akowe, passa également à l'île Bugia. Attaqués par les Bakango de M'Bolosa, ils s'installèrent sur la Mangolonzi (vers Bazune), où Zamu mourut et fut remplacé par Kbonga. Chassés par Wole, ils se retirèrent vers Titule. Attaqués une trentaine d'années plus tard par les Amokuma, ils se joignirent au premier groupe.

ADIO

Adio peut signifier : ceux d'aval par opposition à Auro, ceux d'amont, ou bien : ceux de l'eau, par opposition à Abèlè, ceux de la forêt.

Ils étaient riverains du bas M'Bomu, voisins des Biasu, établis en aval.

Certaines traditions les rattachent aux Abira, installés encore tout récemment au confluent du M'Bomu et de l'Uele; c'était une population de forgerons et de pêcheurs. L'ensemble fut dispersé (par qui?); un groupe fut rejeté sur l'Uele où nous les trouvons sous le nom de Gembele et Bira. D'autres, les Adio, remontèrent le M'Bomu, s'installèrent d'abord vers l'actuel Bangaso, puis, furent rejetés vers Gufuru à l'île de Maborongo par les Abandya Avuru Bilinga. Ils y furent attaqués par les Abandya ; une partie se soumit et se trouve encore, entre autres chefs, chez Lifaki, une autre s'enfuit chez les Ansakara (nord du M'Bomu), le reste remonta le M'Bomu, la Dumè, traversa

le M'Bili et, par la vallée de la Guzia, rejoignit l'Uere, qu'elle suivit jusqu'à l'embouchure de la Bima, remonta celle-ci mais fut refoulée par les Bayew (Ababua). Ils remontèrent alors l'Uele, et s'établirent un moment sur la rive nord, où ils furent rencontrés par les fils de Mabenge.

Les Adio parlaient un langage voisin des Mongbwandi; ils étaient armés de petites sagaies analogues à celles des Akarè. Ils avaient comme totem le kilima (animal arc en ciel). (Voir appendice III, une énumération de quelques clans adio).

Kiravungu affirme que les luttes de ses ancêtres avec eux sont antérieures à celles avec les Abandya. D'après Zamoï Bio, des Adio furent rencontrés et soumis par Nindu sur l'Api où ils avaient été rejoints par d'autres fugitifs de même origine. Dans leur retraite ils se seraient heurtés sur la Guzia aux Avuru Tombo de Mange et une partie se serait soumise à Badokwa. Kambara fait remarquer que chez les Adio se rencontraient, d'une part, des forgerons et des agriculteurs, d'autre part, des pêcheurs et que ces derniers ont conservé plus longtemps que leurs frères l'usage de leur idiome particulier presque entièrement disparu aujourd'hui. On rencontre des Adio dispersés chez tous les Abandya et chez les Azande établis dans la région de Bambili : Zamoï Bio, Dongura, Kambara, Mange, Gumba. Ils auraient marché vers l'est en compagnie des Abèlè et des Akbwambi.

Repoussés par les fils de Mabenge, nous les voyons, sous le nom d'Ambata, attaqués par Bazimbi au nord de la région amadi. Puis nous les retrouvons sur la rive droite de la Buere, suivis par les Bomboï peu après le moment où les fragments Bantou et Auro s'y étaient installés après avoir fusionné avec les Bangba Bere, venus du nord. Ils y sont rejoints par un groupe d'Abèlè venus de Poko, les Amboli. Pressés par les Avungura et voulant éviter de combattre, les Adio remontent vers les sources de la Buere, rencontrent les Abaka vers Yakuluku et passent en amis sur leur territoire après avoir fait l'échange du sang. Les Abadule marchent en avant, suivis par les Apambiti,

Ambwadimo et Andebili et s'installent à proximité des Mundu, d'où une fraction pousse plus à l'est presque vers la Toro, affluent du Yei. Ils s'y installent, y assimilent des nilotiques : Fadjellu et Kakwa; ils sont connus sous le nom de Makrakra.

Il est à noter que du temps de Casati, vers 1880-1882, la migration adio était terminée depuis longtemps, puisque les Bomboï (qu'il appelle Bombeh) ont suivi ceux-ci à partir de la Buere et que Casati les rencontre sur la Toro. Et cependant le souvenir de leur occupation de l'embouchure de l'Uere (de son vrai nom Api, que Casati écrit Opi) persiste. « L'Api a son confluent chez les Embata », (p. 171), c'est-à-dire les Ambata, alors que les Bakango s'y trouvaient déjà.

Les Bakango et Abarambo de Bambili prétendent que les Adio et Abèlè ont franchi l'Uele à une vingtaine de kilomètres en amont de Bambili. Ils disent qu'ayant marché de concert jusque Poko, les Adio ont continué et se trouvent encore sur le Nepoko. Chez Kipate, au contraire, on les signale comme passés au sud de la Bima et installés quelque part sur l'Aruwimi. Boëmi, tout en affirmant qu'il ne compte pas d'Adio parmi ses gens (ce qui est une erreur, puisque les Andebili et Ambwadimo sont en réalité des Adio) prétend qu'il en existe sur le Nepoko près des Mabodo. Il est donc probable qu'en dehors de la grosse colonne qui a abouti aux Makrakra après avoir abandonné des traînards sur tous les sentiers de la fuite, on pourra retrouver un groupe d'Adio loin au sud.

Nous trouvons actuellement des Adio autonomes, sans chefs avungura, installés à l'est des territoires de Renzi. Ils s'avancent vers le nord jusque Besongoda (1).

ABAZA

Les Abaza sont à rapprocher des Adio. Comme eux ils parlaient autrefois le baza (mongbwandi actuel). La tradi-

(1) Une note de de Calonne, que je ne parviens pas à rattacher au texte, donne une origine abèlè comme descendant de Bambwaku à Azanga, un des chefs de ces groupes adio. (B.)

tion les signale comme s'étant heurtés aux Avungura; Gura aurait combattu sur le bas M'Bomu des Abôpia (ceux-ci étaient cependant des Akarè) et des Abopwoku qui étaient de langue baza. J'ai rencontré des Abaza chez Dangako, Lifaki, Mange, Kiravungu, Zamoï Bio, Gumba, tous ayant comme totem le kare *(varanus niloticus)*. Il semblerait que chez Zolane le kare soit le totem des filles abaza, tandis que les hommes auraient comme totem une antilope *(tragelaphus gratus)*. Des Abaza auraient figuré dans les milices de Mange Manzu, fils de Tombo.

La distinction doit être faite entre le clan des Abaza (dont le nom est l'équivalent d'esclave) et la nation des Abaza (ou Mongbwandi), dont les Abandya (qui s'azandéisèrent au temps de Luzia) constituent un rameau et qui comprend les Aboguru, Mogboma, Bia, Babina, Bandi, Bogala et d'autres établis dans les régions de Yakoma, Banzyville et de la haute Mongala.

ABOGURU. — BOTE. — MABADI

Les Aboguru parlaient et parlent encore une langue bantou. Cette langue est voisine des dialectes ababua, bakango et abangwinda. C'est elle que Casati connaît sous le nom de « bangba ».

Comme les Azande Amokuma du clan Abawoya, les Aboguru craignent la pluie. C'est un jour de pluie qu'ils furent battus par Renzi, fils de Yapati. Chez Manziga, on appelle Bakango toutes les populations apparentées aux Abangwinda.

Les Aboguru ne paraissent pas avoir été émiettés comme les Abangwinda entre toutes les colonnes zande et abandya. On n'en trouve pas de trace chez les Azande occidentaux. Ils sont dispersés chez la plupart des chefs ambomu; la plus grande partie se trouve chez Mange (Meridi) et dans les territoires de N'Doruma. Ces derniers ont, non pas le varan, mais un serpent comme totem pour les deux sexes. Parmi ses sujets, Manziga compte des Aboguru constitués en un clan exogamique. Nous trou-

vons, d'autre part, des Aboguru établis auprès des Mobenge sur la Likati.

Les Bote et les Mabadi étaient du même groupe, ils se trouvaient entre la Kapili, la Buere, la Gurba. Ils avaient comme voisins les Amadi et les Bangba. Les Abobwanda, les Aboyeli (gens de la foudre) sont des fragments des Aboguru-Bote.

La tradition est unanime pour rapporter que la vallée du M'Bomu est le territoire de départ des Bote. Les Bote-Mayanga prirent la tête, conduits par Bagboro. On les trouve installés sur la rive droite de la Buere, de la Gurba, près de l'Uele. Les Abangwinda étaient restés en arrière. Les Adio se heurtèrent à eux, puis, s'éloignèrent vers le nord et furent suivis des Bomboï.

Les Ambomu devenaient de plus en plus menaçants. En même temps, les Mangbètu venaient du sud : les Bote se soumirent à eux et suivirent Nabiembali. Contrairement à la méthode pleine de prudence des Avungura, qui systématiquement installaient des leurs comme chefs des populations tributaires, les Mangbètu mirent Magapa, descendant des chefs bangba, à la tête des Bote. Ils furent établis sur la terre dite Tuba, sur les bords du Bomokandi. Ils suivirent Magapa dans sa révolte contre Tukuba et Munza, fils de Nabiembali.

Les Aboguru, refoulés d'abord par les Amadi, puis attaqués et en partie soumis par les Azande, ne franchirent pas l'Uele.

Une autre tradition plus détaillée, conforme dans ses grandes lignes à la première, peut être recueillie au sujet des dernières migrations des Bote-Mayanga. Les Bote-Mayanga, conduits par leur chef Bimbi, franchirent la Buere, la Kapili au sud des Bangba, la Dungu et le Kibali vers Dungu avec l'aide des Mangbèlè, qui donnèrent le passage en échange de femmes. Bimbi mourut au mont Tena. Son neveu Djogo lui succéda et eut à se défendre des Mangbètu. Bongongo, neveu et successeur de Djogo, poussa jusqu'au mont Tiberi où il fut repoussé par les Efè (Pygmées). Les Mangbètu de Gongo, les Bangba de

Kubi les refoulèrent sur les Momvu et les soumirent. Les Egyptiens vinrent s'établir sur l'Obo chez les Bote, se brouillèrent avec leurs hôtes, tuèrent Gongo dont les gens retournèrent au Tena où étaient réunis les autres Bote. C'est du Tena qu'ils se dirigèrent vers leurs emplacements actuels.

Les Bote ont comme clans majeurs : 1° les Mabadi (totem foudre), subdivisés en nombreux clans mineurs : Moboguru, Mamboli, Mondungura, Maporo, Mombama, Magumba; 2° les Mayanga; 3° les Mambayo.

Au sujet de l'origine des Aboguru il subsiste un doute. Les Bote ont marché en tête des colonnes abangwinda. Ils venaient de la région sud de Yakoma. Or, les Aboguru restés sur la haute Likati se prétendent d'origine pa baza, c'est-à-dire mongbwandi : ils ont, d'autre part, subi de fortes influences mobati (groupe ababua).

Les Aboguru du haut Uele pourraient donc être l'avant-garde du mouvement mongbwandi de l'Ubangi vers la haute Mongala, balayée par le flot bantou et en même temps « bantouisée », ce qui correspond assez bien au préfixe en « bo » de chacun de leurs clans.

Ou bien au contraire ce seraient des Bantou refoulés par l'invasion mongbwandi et dont le fragment de la haute Likati aurait adopté en partie la langue mongbwandi.

Quoi qu'il en soit, il y a eu, vers la haute Mongala, un contact assez prolongé entre Bantou du groupe ababua (Mondongwali, Bobua, Balisi, Mobati, Mobenge, Bangwinda, Bote, etc.) venant de l'est et les soi-disant Mongbwandi. Autrement il serait difficile d'expliquer la formation de légendes communes, par exemple dans le cycle légendaire de M'Ba (voir Ababua) et celui de M'Baka (voir *Revue congolaise*, relation du R. P. De Clercq), où même les détails sont identiques. Pour que se crée une province thématique aussi nette, il est nécessaire que des rapports prolongés se soient établis entre les deux groupes.

Ce problème aboguru pourra peut-être se résoudre au sud de Yakoma.

ABANGWINDA

On rencontre de petits groupes abangwinda entraînés dans toutes les colonnes azande, chez M'Bio, Bafuka (serpent lumbu, vipère du gabon et serpent mayenge), Wando Nyake (serpent bikiti), Binza, Bokoyo (serpent bikingi), à Djabir, à Likati, à Buta, chez Zamoï Bio, chez Zolane, etc.

La langue lingwinda est très voisine du bangba de Casati, du boguru, du bakango. Chez Manziga, un vieillard a presque totalement oublié sa langue : les quelques mots qu'il se rappelle sont les mêmes que ceux du vocabulaire lingwinda dressé par moi à Buta. Les jeunes gens n'ont plus appris la langue.

Le fond de la population soumis aux Abandya de Buta est abangwinda. Entraînés ou refoulés par les Abandya de la région du M'Bili, ils ont dû y constituer des groupes compacts, puisqu'ils ont pu conserver l'usage de leur langue maternelle. Les chefs embili Mange et Kambara ont même adopté ce terme pour désigner indistinctement tous leurs indigènes. Zamoï Bio, arrière-petit-fils de Nindu, me dit que les Abangwinda qu'il compte parmi ses sujets, ont été soumis autrefois vers le M'Bomu.

Chez Atede, je rencontre une femme abangwinda du clan Azamba (totem arc-en-ciel), née chez Makisa sur un affluent de droite du M'Bomu. Elle me dit qu'un chef abangwinda du nom de Bandwoko reçut comme femme une fille de Makisa (fils de Nunga) et fut placé par celui-ci comme gouverneur des Abarambo du nord et des Apambia.

Kereboro, au nord de Faradjè, compte parmi ses gens des Abangwinda des clans Abakputu, Abandakota (serpent basuru, un cobra) ; Hinga, sur l'Aka, compte des Abakuba (serpent likingi), des Abakputu (caméléon), des Abambuka (serpent pepe) ; Wando Nyake compte des Badigo (vipère du Gabon); Dekwa, des Mabureta (vipère du Gabon). Les Ambwaga sont des Abangwinda.

Les Bayaka (soumis par les Amadi au mont Lingwa),

dont la langue est toujours parlée par les pagayeurs de l'Uele, sont des Abangwinda. Autrefois, ils travaillaient le cuivre et portaient sur le front un tatouage en carré, appelé amboï.

Les Abangwinda sont originaires de loin en aval d'une région où l'on extrayait du cuivre rouge, ce qui correspond à Yakoma. Ils émigrèrent, soumirent les Bwopwoku (?), puis se rencontrèrent sans désavantage avec les Abandya. Les Abangwinda sortent des forêts du sud-ouest de l'Uele et se disent apparentés aux Mobati (d'aucuns se disent Mobati). Ils vivaient par petits groupes, se battant souvent entre eux.

Ensuite les précisions augmentent. Un vieil Abangwinda se souvient que ses ancêtres ont rencontré au nord du M'Bili, avant leur rencontre avec les Abandya et les Avungura, des groupes de frondeurs qu'ils appellent, comme le font les Angada, Abambia ou Abolokutu. Les Abangwinda étaient un peuple de guerriers venus de l'ouest, armés de sagaies et d'un petit bouclier. Ils refoulèrent devant eux les Abanzaga, Avutu, Apagombo, Abambwara, Avutombo, qu'ils désignent sous le nom collectif d'Auro, quoique certains de ces groupes semblent plutôt appartenir aux Abèlè. Ils ont eu comme voisins les Apambia, dits Abolokutu. Ils ont été installés sur un affluent de l'Uele, appelé Ligbwa (?).

Ils occupaient les deux rives du M'Bili : les Mobenge sur la rive gauche étaient en aval. Leurs chefs Banambo et Bwogu eurent des établissements sur la Gangu. Ceux du nord furent attaqués par Hino chez les descendants duquel ils sont à présent dispersés.

Ceux du sud furent soumis en partie par Guru et son fils Bondji vers le cours inférieur des rivières M'Bili et Baw, affluent de l'Uele entre Angu et Bondo (probablement la Ligbwa dont il vient d'être question). Un groupe se retira vers Likati, où ils sont restés groupés chez Gambavudu, Derekani, Pekia, etc. Un autre groupe, rejeté sur les Mobenge du chef Bunga, les refoula, franchit l'Uele et fut rejoint par les Avuru Guru : ce sont ceux-ci qui consti-

tuent le fond de la population de l'ancienne chefferie Dangako (Buta).

Les Abangwinda orientaux furent attaqués et soumis par Mabenge. Parmi eux comptent les Ambwaga (vipère du Gabon chez Zamoï Bio, foudre au mont Gundu). Une partie émigra vers l'est derrière le groupe Abagwa-Apagombo.

On voit nettement qu'avant l'arrivée des Abandya et Avungura, une poussée bantou a traversé l'Uele entre Yakoma et Bondo. Leurs avant-gardes abangwinda (Aboguru, Bote, etc.) s'étaient installées vers le M'Bili et la Gangu, entrant comme un coin dans la première vague azande, laissant au nord des Avaï, des Abambwara, des Abokunda, tandis qu'au sud le groupe Auro-Abèlè se pressait vers l'Uele. Les Abagwa étaient entre la haute Dumè et l'Uere ; plus à l'est, les Angada.

La fuite des Abangwinda non soumis par Mabenge et par Hino a été simultanée à celle des Abagwa qui, dans leur révolte contre les Avungura, avaient massacré Nyarobe, fils de Gura, sur la Dumè, en territoire actuel Senza au lieu dit encore actuellement Pwembere Nyarobe. La confusion entre les deux groupes est fréquente, quoique les Abagwa-Apagombo-Akbwambi aient marché plus au sud pour arriver à la Gurba, tandis que les Abangwinda se dirigeaient vers le Molinda, puis le Bahr-el-Ghazal et se scindaient vers le haut Uere entre Aboguru, Bote, etc. Les Abangwinda sont donc arrivés dans l'Uele après les Auro-Abèlè et avant les Avungura.

Les fuyards furent poursuivis par les Avungura. Yapati avec ses Ambomu les atteignit et battit leurs chefs Nzange et Bagbunduka. Yapati mourut en continuant la poursuite; les Abangwinda purent respirer.

Ils s'installèrent sur la Wau, après avoir refoulé et soumis en partie des Abaya (vipère) sur la Salanga. Les Amadi étaient voisins sur le Sueh. Des querelles intestines les séparèrent. Après avoir vaincu les Abaka sur la Rubu, affluent de l'Ygba, ils se heurtèrent à leur avant-

garde les Aboguru et les défirent sur l'Ygba, à 25 kilomètres ouest-nord-ouest de Hinga.

C'est à ce moment que Renzi, fils de Yapati, reprit l'œuvre inachevée de son père. Les Abangwinda continuèrent leur retraite, refoulèrent les Moru de la vallée de la Bibi, sous-affluent de l'Ireh. Les Abokuba, Abakputu, Abambuka étaient à ce moment conduits par Yemba. Mais, acculé à une barrière infranchissable de rochers, leur chef Bandwa essaya vainement de se tailler un chemin à coups de hache : il fut obligé de se soumettre et les Abangwinda restants furent dispersés par petits groupes à la tête desquels Renzi plaça des bakumba azande.

On peut fixer aux colonnes abangwinda l'itinéraire suivant : forêts sud de Yakoma, bas M'Bili, haut M'Bili, lac Molinda, nord de la région des collines amadi, Sili, Salanga. Ce serait entre la Salanga et le Sueh que le groupe Mabadi, Bote, Aboguru se serait séparé de ses frères. Dans cette dernière partie de leur migration, les Abangwinda marchaient parallèlement aux Amadi au nord de ceux-ci. Ils entrèrent dans le Bahr-el-Ghazal, tandis que les Amadi suivirent la Gurba en refoulant les Aboguru (les Auro marchaient au sud des Amadi) et en finissant par les contraindre à se soumettre. Les Bote, qui s'étaient également heurtés aux Amadi, parvenaient à franchir l'Uele.

Le mouvement amadi s'était produit antérieurement au passage des colonnes abangwinda du nord, qui défilent entre eux et les Apambia. Les colonnes du centre les rencontrèrent, tandis que celles du sud étaient refoulées vers l'est suivant les Bangba-Bere.

Les Abasango sont nombreux dans le territoire de Gaïmu au sud du Bomokandi : ils marchent avec les Azande depuis l'époque de Tombo. C'est au groupe abangwinda qu'il faut les rattacher. Installés probablement au sud du M'Bili vers l'amont, ils avaient échappé aux Abandya tout autant qu'à Mabenge. Ils furent repris lors de l'occupation du pays par Tombo, avant ses démêlés

avec son père, et soumis sans doute par N'Deni. De tout temps les Abasango servirent de milices aux Avuru Kipa.

MANGBÈLÈ (Mambare de Casati)

Sur la rive gauche de l'Uele, entre Amadi et Suronga, les Mangbèlè sont d'anciens habitants du pays. Vers Gumbari, leur installation est plus récente.

Le dialecte parlé par eux est voisin de celui des Bakango; il est intermédiaire entre l'Ababua et l'Aboguru: c'est la ligbè.

Les Mangbèlè ont conservé le souvenir de s'être séparés des Ababua Bokapu parce que ceux-ci, ayant tué un chien noir, avaient refusé d'en donner une portion à leur chef. Ils émigrèrent et on les retrouve installés sous Dingba dans la plaine Madungwa entre la Buere et la Gurba. Les Amadi, qu'ils appellent Nyapu, étaient leurs voisins, installés dans la plaine de Mazurubi, arrosée par la Pwcboro, sous-affluent de l'Uele en territoire actuel de Binza. Les Mangbèlè furent assaillis par les Azande du chef Wote, frère de Renzi, fils de Yapati, et refoulés au sud de l'Uele.

Les Mavangaruma (le chef Gumbari est un Mavangaruma) s'installèrent sur la Gere, affluent de la Gada; les Mavadjungu Mavombo avec leurs chefs Malienga (ceux-ci gens du lion, tandis que leurs sujets sont des gens du léopard), entre la plaine Tomo (actuellement chefferie Manda) et l'Eru (actuellement territoire d'Okondo). Ces territoires étaient quasi déserts.

D'après Gumbari, les Mangbèlè étaient installés il y a longtemps vers l'ouest sur la rive gauche du Bomokandi qu'ils appellent Maâpi. Ils le franchirent, s'installèrent vers la Tani. Une de leurs fractions continua jusqu'au nord de l'Uele, mais fut refoulée par les Azande et les Abèlè. Une partie des Mavangaruma se trouve actuellement vers l'ancien poste d'Isiro.

Des Ababua conduits par Luna, qui compte encore des descendants chez Djamba, frère de Suronga (chef abarambo), tel Nalangu, fils de Zawa, fils de Boti, avaient

précédé les Bokapu dans leurs migrations. Ceux-ci ne firent que suivre leur « andu » (clan maternel).

Des querelles intestines à propos de femmes divisèrent les Mangbèlè. Un de leurs chefs, Aliga, fit appel aux Mangbètu, alors au sud du Bomokandi. Ce fut le début de luttes incessantes marquées par le refoulement d'une partie d'entre eux vers le sud-est, de l'autre partie vers l'ouest. Soumis finalement par les Mangbètu de Nabiembali, qui leur donna comme gouverneur son fils Balanga, ils épousèrent la cause de Magapa dans la révolte contre Munza. Balanga s'enfuit, mais fut rejoint et livré aux Arabes, puis à Nyangara qui le fit décapiter.

Lienga.
|
Kapo.
|
Biambio.
|
Worani.
|
Dingba, émigré au sud de l'Uele.
|
Tiangama, meurt à l'emplacement actuel.
|
Nindu, id. id.
|
Buru, tué par les Mangbètu.

Madjane. Angoba, tué par les Mangbètu de Mokinda.
|
Bozungu, tué par les Egyptiens.
|
Manda.

MABODO

Les Mabodo, alias Wabudu, Wabutu, sont des populations qui à première vue offrent certaines analogies avec les Mombutu. Ceux-ci avaient, entre autres caractéristiques, le port d'un grand bouclier derrière le porteur duquel marchait toute une file de guerriers.

Cependant les Mabodo parlent une langue bantou, influencée de soudanais, tandis que les Mombutu parlent une langue dont le fond lexicographique est identique au

Momvu, parfois au Makèrè. Le Mombutu entend se différencier nettement des Logo et des Mundu, mais se reconnaît une certaine affinité avec les Bari.

Les Mabodo ou Mabode devant être considérés comme bantou, on pourrait se demander s'ils constituent un fragment de l'une des deux colonnes bantou de l'Uele : au nord, l'ensemble abangwinda; au sud, l'ensemble ababua et mangbèlè, fragment refoulé vers le sud par les Soudanais Mayogo ou, s'ils ont remonté le cours de l'Aruwimi, se rattachant aux Mabali, etc.

Il y a concordance dans la tradition makèrè et mayogo pour dire que les anciens habitants de la vallée du Bomokandi étaient : vers l'aval, des Makèrè ; vers le haut cours de la rivière, des Momvu. Entre eux se trouvaient les Mabodo, qui furent refoulés vers le sud par les Mayogo, entrés comme un coin dans la masse primitive. C'est donc bien à une des avant-gardes bantou rejetée vers le sud par la poussée soudanaise qu'il faudrait les rattacher.

L'étude de leur vocabulaire permettra peut-être un rattachement: 1° au mangbèlè, c'est-à-dire à l'avant-garde bantou du sud de l'Uele; 2° au lingwinda, avant-garde bantou entre l'Uele et le M'Bomu; 3° au bakare, avant-garde bantou du nord du M'Bomu; 4° aux dialectes bantou de l'Aruwimi-Isuri. Dans la troisième hypothèse leur marche vers le sud, refoulement par les Mayogo, antérieure à l'arrivée des colonnes azande, a dû rejeter les Momvu néolitiques et l'étude des traditions des régions mabodo présentera un intérêt particulier.

ABARÈ ou BARI

Existe-t-il une relation entre les Mambare de Casati, c'est-à-dire les Mangbèlè et les Abarè ou Bari?

La majorité des hommes de Besongoda sont des Abali. Ils n'emploient pas la sagaie, mais l'arc. Ils sont divisés en deux groupes qui ne sont pas exogamiques : les Ambagamba (totem hirondelle) et les Aborodi. Ils ne sont pas autochtones de la vallée du Sueh.

Je n'ai pas d'autre renseignement sur la langue qu'ils parlent que la traduction du mot eau qui se dit *ngo* comme en mongbwandi.

D'autres Bari (clans Mundru et Maka) furent établis sur la Neya, affluent de la Gada, vers le mont Kumba. Ils furent refoulés par les Mangbèlè. Soumis aux Mangbètu, leur chef Abunga voulut les entraîner dans une révolte, qui fut réprimée ; seuls les Andikudu s'échappèrent. Lors de la révolte de Magapa, Abunga reprit son dessein. Dans l'entre-temps, les Andikudu étaient arrivés sur la rive droite de la Yuba, s'étaient installés dans l'île de Mondumbala et avaient poussé jusqu'au mont Gaïma, soumettant Momvu et Logo. Ils avaient rencontré les Logdoriba ou Loriba dans les îles du Kibali.

AKARÈ ou BAKARE

On rencontre deux groupes de Bakare : l'un, entre Lebo et Semio, soumis aux Abandya; l'autre, entre le M'Bomu et la Gwan et dans les vallées de ces rivières. Ils semblent avoir été refoulés du nord-ouest par l'invasion azande. D'autres groupes akarè seraient restés entre le Shinko et la Wara. D'après le capitaine Avelot (*Revue d'anthropologie* 1913-1914) les Bakalay du Gabon ont été refoulés par les Azande au XVIe siècle de la région du M'Bomu.

La langue est nettement bantou, mais d'un autre groupe que celui des Bantou envahisseurs du nord de l'Uele (Abangwinda, Aboguru, Bote, etc.). Elle se rapproche beaucoup du groupe Lingala-Libangi. Elle n'est pas homogène et vers la Gwan on trouve des radicaux étrangers. Il semble qu'ils aient des parlers locaux légèrement différenciés.

Ils ne connaissaient pas la pirogue mais le radeau d'ambatch. Ils font usage d'un rabot à garde de bois en guise de houe. Leurs huttes sont petites, très basses.

Ou bien c'est une population entière en régression sous la dure domination azande, ou bien c'est une population

très primitive autochtone et qui ne fut acculturée que très peu par des Bantou, puis refoulée et brisée immédiatement après par les vagues auro, abèlè, azande.

Il y a souvent confusion entre Angada et Akarè. Ce dernier nom sert à désigner tous les peuples soumis entre l'Uere et le M'Bomu. L'attribution de certains groupes est malaisée; les Abobwanda, par exemple, peuvent aussi bien être classés parmi les Akarè que parmi les Angada; les Abobwazu peuvent être ou Akarè, ou Angada, ou Abangwinda. Un certain groupe nettement Angada se dit Abakare parce qu'il a été installé autrefois sur une rivière Kare. La présence d'Alibu, d'Agiti, etc. dans les diverses colonnes azande fait supposer (en tenant compte de ce que les Agiti étaient entre la Dumè et le Dakwa et les Alibu leurs voisins du sud) que ces diverses colonnes ont précisément passé par la Dumè pour s'infléchir vers les sources du M'Bili. Par conséquent, les actuels « bwatunga » (clans) azande qui portent ces noms, seraient d'origine akarè. De même, les Amembwida se disent d'une part Agiti et par ailleurs Alèbu.

Les grandes divisions akarè étaient les Agiti (Abobwanda, Abangbi, Abobilago, Abomboro, Bangito, etc.), les Abangeli (serpent tura), les Alibu, les Abôpia, les Aluma (léopards), les Abura, les Anamayo. Les Aningitu ou Abangiti auraient introduit l'élaïs de la région du Shinko et de la Wara.

Comme clans mineurs, j'ai noté les Banalanzo (foudre), les Anzenzeli (petit aigle zengu), les Abobwayo (foudre), les Anamai (lumbu, vipère du Gabon), les Zwande (id.), les Apiongu (id.), les Abungwa (léopard), les Aliwe (chimpanzé), les Bangeli (rat kuli et serpent basuru), les Akboy (vipère), les Alupwo (id.), les Alemvo.

Venant de la rive droite du M'Bomu, ils étaient précédés des groupes Aza (?), Alimbata, Adura (?). Ils auraient été établis autrefois sur une rivière, la Bakarè, coulant vers le nord ou le nord-ouest et non pas vers le M'Bomu. Seuls parmi eux, les Asuluma étaient des archers; les autres étaient armés du javelot wahi, d'un sabre de combat de

petite dimension, le makyenza, d'un petit bouclier de calamus tressé, le pwambara.

Les Akarè seraient arrivés en migration non guerrière, par petits paquets, en remontant la vallée du M'Bomu au nord de la rivière. Ils étaient divisés en deux groupes connus autrefois sous les sobriquets de Kabaholi (ceux qui vont vers l'aval) et de Tabiatana (ceux de l'autre rive).

Ils rencontrèrent dans la région de la Gwan, où ils pénétrèrent il y a plus de dix générations, des populations de frondeurs de petite taille (voir Angada) qui habitaient de préférence les montagnes. Lorsqu'ils s'établissaient, ces frondeurs groupaient de gros blocs de pierre sur lesquels ils construisaient une plate-forme de rondins supportant une aire de terre battue où était montée une petite hutte. Une partie de ces gens (les Abolokutu?) fusionna avec les Akarè. Jusqu'il y a une cinquantaine d'années, cette maison originale dite « bambogia » subsista dans le pays Actuellement, on est retourné partout à l'ancienne hutte akarè : mur de pisé de 80 centimètres de haut, 20 centimètres de large avec étais ligneux extérieurs, l'intérieur encavé de près de 30 centimètres.

Les tribus principales des Abangeli qui luttèrent contre les Angada, des Agiti qui repoussèrent les attaques de Gatwa et de Katawa, son fils, se subdivisent en petits groupes exogamiques Abura, Bodindima, Alibama, Aluma, etc., la plupart n'ayant pas de traditions totémiques. Les Agiti luttèrent longtemps avec succès contre les descendants de Gatwa. Les Abangeli, sur la Dungu, subirent l'hégémonie des Amembwida Alibu.

Au nord du M'Bomu les Akarè furent soumis progressivement par Dzangaberu et surtout par Tikima ; ils tentèrent de reculer vers le nord pour échapper aux envahisseurs, vers les Banda et les Kreich de la haute Kotto et du haut Shinko tout comme les Basiri.

Ceux de la Gwan s'étant révoltés, avec un succès passager, contre Sasa, à cette époque sur la Kwaga, furent l'objet d'une répression sans merci. Sasa vint s'installer au milieu d'eux sur la Molindi, les massacra et fit dispa-

raître toute trace de petit bétail d'un pays où il abondait. C'est de ce moment que date la régression des Akarè. Sanzia, qui marcha avec lui, me déclare que les Akarè faisaient chacun un tas de cailloux qu'ils lançaient à l'aide d'une ficelle. La plupart des enfants azande ont conservé cette coutume comme jeu. La fronde portait à une centaine de mètres et était considérée par les Azande comme une arme très dangereuse.

Les gens qui fusionnèrent avec eux et leur donnèrent la bambogia et l'usage de la fronde (que tous les vieillards connaissent encore) employaient en guise de houe un crochet de bois de l'arbre babodi. Partout, aujourd'hui encore, les dalles à cupules sont employées pour y travailler le manioc roui dans les mares des « monga » et le sésame, et comme aire à battre le sorgho.

L'impression de non-homogénéité que donne le groupe Akarè semble donc se confirmer de facteurs traditionnels.

AMADI

D'après Misa, chef des Amadi-Poro, tous les Amadi sont originaires du pays des Akarè, vers la Gwan et l'Asa. Ils émigrèrent vers le sud, traversèrent l'Uele sur un pont de lianes, ainsi qu'au gué du Panga. Ils avaient combattu les Akarè et les Angada. Au sud de l'Uele, ils rencontrèrent les Makèrè, en guerre avec les Ababua (ce qui nous reporte à une dizaine de générations), qui leur laissèrent le passage. Pour éviter des luttes, ils obliquèrent vers l'est, retraversèrent l'Uele vers le village de Zunè, en aval d'Amadi; les uns s'installèrent dans les collines où dans la nuit s'allumaient les feux d'une population mystérieuse, d'autres continuèrent vers l'est, arrivèrent à la Gurba dont ils remontèrent la vallée pour s'installer sur les affluents supérieurs du Sueh. Un autre groupe traversa l'Uele à l'embouchure de la Dzangaberu.

Leur ancien nom collectif était Amago ou Aogo, sous lequel ils sont encore connus des Abarambo. Ils avaient un bouclier rectangulaire en bois, n'employaient pas

d'armes de jet. Ils utilisaient en guise de pirogues un radeau d'ambatch dit « azabane » et un rabot à garde de sabre en guise de houe. Leur habitation était l' « agolo » semblable à l'habitation akarè. C'est eux qui ont introduit l'élaïs de la région de la Gwan, ayant transporté des amandes dans leurs paniers « bagara ». Ils ont conservé le souvenir des armes de pierre : M. Ch. Reid me dit avoir rencontré de vieux Amadi qui, encore à présent, sur commande, font des haches ou tout au moins les polissent.

Certains groupes étaient restés au sud de l'Uele, dont les Vumani, les M'Bomu et peut-être les Nyapu. A l'arrivée des Abarambo, les Vumani repassèrent l'Uele au Panga et s'établirent au mont Melinda. Les M'Bomu furent soumis par les Azande et restèrent sur la rive gauche où on les retrouve sous l'autorité d'Avungura.

Les Amadi peuvent être divisés en : 1° Amadi vrais, dans lesquels on distingue les groupes Bodo, Poro, Banza, Boy, Bosé, et 2° les Vumani. Les deux premiers groupes des Amadi vrais appellent l'ensemble des autres Malauru, ce qui signifie simplement « les gens de l'est ».

Tous se divisent en clans exogamiques parmi lesquels je note chez les Bodo : les Bosumba, les Barangu, les Bodo, les Puta, les Bara, les Banga, les Banya, les Ziniba, les Bwamozu, les Boluga (Gbegili et Popwodo), les Baro, les Zéziri (Lukutu et Babugu), les Bombanga; chez les Poro : les Dasè, les Bamboro, les Mweli, les Kuba, les Gumba, les Vomu, les Biegia, les Baramba, les Bosuka, les Badeli, les Bakanda, les Baamba.

L'exogamie s'étend au groupe d'où l'intéressé sort, en même temps qu'au groupe de la mère et de la grand'mère tout au moins paternelle. Ainsi un Banga ne pourra épouser ni une Banga, ni une Zéziri, si sa mère est une Zéziri, ni une Bara, si sa grand'mère paternelle est une Bara.

Les Vumani se répartissent en : 1° Banda, qui comptent les groupes exogamiques Babare, Bedi; 2° l'ensemble Nekiri-Bodama; 3° d'autres groupes exogamiques parmi lesquels je note les Bozara, les Butua, les Mekara, les Mage, les

Baïmu. Les Vumani ne constituent pas un groupe pur : ils se sont mélangés aux Abarambo; le fond peut même être abarambo. Ils se sont étendus jusqu'au Bomokandi et sur la Poko, rivière qu'ils appelaient Boapi (la face noire).

Un Poro-Dasè me déclare qu'il n'a pas d'animal protecteur et n'en connaît aucun à aucun Poro de sa connaissance. Serait-ce une exception à la règle tout à fait générale pour l'Uele ou y a-t-il ici intervention d'un tabou? Un Poro du nom de Wange a mis au monde le mangbèrè, la bête qui mange le nez la nuit, c'est-à-dire la variole. Les Banza, tout au moins une de leurs divisions, les Keta, s'abstiennent du potamochère, non parce que, lorsqu'ils meurent, ils se réincarnent dans cet animal, mais parce qu'eux-mêmes l'ont mis au monde. Ces deux informateurs appartiennent aux Amadi du sud et ne connaissent rien des luttes des Amadi du nord avec les Azande Ambomu.

Les autres Amadi sont généralement du totem de la foudre.

Les Amadi, dispersés sur un vaste territoire, se déplaçaient aisément. Il suffisait qu'un homme ne fût pas suffisamment assisté par ses frères dans la construction de son habitation pour qu'il s'en allât ailleurs, quitte, pour ses descendants, à revenir plus tard. Cette explication des scissions des Amadi est donnée par divers informateurs. Chez les Ababua, c'est une dispute pour une tête de chien qui provoque les séparations.

Ayant traversé l'Uele, les Amadi remontèrent la vallée de la Gurba, en refoulant les Aboguru. Dans leur mouvement parallèle, les Amiengba, dont une partie les rejoignit, et les Abangwinda, restèrent plus au nord. Dans le bassin du Sueh, les Amadi furent attaqués par Yapati et ses fils Bazimbi et Renzi venant de l'Uele, d'où ils avaient été rejetés par les Mangbètu de Tukuba. Au cours du combat aux sources de la Nambia (Belles Sources de Lemaire), Renzi et Bazongere (chef des Amadi) furent tués. Bazimbi effectua la poursuite jusque vers Faradjè (?) où la soumission fut obtenue. Casati note encore une colonie peu nom-

breuse d'Amadi établis en 1880 entre la Garamba et l'emplacement actuel de Faradjè.

Un groupe important d'Amadi était établi au mont Lingwa. Sous les ordres des chefs de guerre Magapu, des Poro-Mweli, et Gere, des Poro-Bamboro, ils y subirent les attaques successives des Mangbètu de Nabiembali et de Pwiliki, fils de Tukuba. Dans l'entre-temps, ils furent rejoints par d'autres groupes attardés sur la rive gauche de l'Uele vers le territoire actuel de Kiravungu : les Poro-Bosuka, Badeli, Bakanda, conduits par Bima, des Poro-Badeli. La traversée de l'Uele s'effectua vers Panga; des traînards se soumirent aux Abarambo, dont ils adoptèrent la langue, et sont devenus sujets d'Avungura. Plus tard, Bokuma ou Yengahuru, père de Misa, et Manzali, des Poro-Bamboro, établit son autorité sur tous les Poro.

Un groupe assez important, avancé vers l'est, vers Nyangara, sur les deux rives de l'Uele, fut attaqué par des gens venus du sud (les Mangbètu?). Une partie s'éloigna vers l'est (ce sont peut-être ceux que Casati retrouva vers Faradjè) ; une autre se soumit et se trouve actuellement chez Okondo; une troisième, les Vumani Banda, se retira et s'établit au mont Angba. Attaqués par les Mangbètu, ceux-ci franchirent l'Uele et se réfugièrent au mont Magbwama.

Plus tard, les Azande Abèlè, sous la conduite de Zina, vinrent attaquer les Amadi, mais furent repoussés au sud de l'Uele. Dima (dit Bobura) revint à la charge. Il atteignit les Amadi Banza et tua leur chef Tala dans une plaine près de la rivière Bamua et s'y établit. Les Amadi les plus proches, qui s'étaient réfugiés vers les Embili de Balisango, dans une surprise de nuit, refoulèrent définitivement les Azande Abèlè.

Plus à l'est, des Abarambo, conduits par Yangara, oncle de Suronga, tentèrent des attaques. Yangara fut tué par Nungu, père du chef actuel Gungu, chef des Amadi-Banza.

Le groupe établi sous l'autorité de Bokuma avait des démêlés avec les Azande Embili comme suite à des difficultés de frontière et à des querelles à propos de femmes.

Saisissant le prétexte de la mort d'un des fils de Kipa, tué dans la lutte contre les Abèlè, Bagine, fils de Balisango, intervint, mais, quoique soutenu par les Egyptiens, fut tué à son tour. Balisango fit alors appel à Sasa; Bokuma fut tué au mont Lingwa, mais les Azande n'occupèrent pas le pays.

Ce qui précède a rapport aux Amadi Poro. Les Amadi Bodo ont franchi l'Uele quelque part en amont vers Nyangara, puis ont suivi la rive droite vers l'ouest en passant par les territoires occupés dans la suite par Malingindu. Sous la conduite de Liki et de son frère Gaboli, un petit groupe s'installa aux sources du Bibè, affluent de la Téhu, dans la plaine dite Kara. Liki assistant à une fête chez son voisin Abodia, chef des Bayeka, fut insulté parce qu'il avait de petits pieds. Il s'éloigna, mais il revint la nuit, parvint à s'introduire dans l'enceinte de rochers qui servait de forteresse (au mont Melinda) à Abodia et massacra les chefs bayeka. Les Bayeka sont des Abangwinda; ils parlaient une langue voisine du likango et avaient occupé les collines pendant les marches ouest-est des Amadi. L'ensemble des mouvements est-ouest doit être considéré comme un remous des grandes migrations. Un groupe de Bayeka se réfugia chez les Embili de Momboyo où ils sont restés comme pêcheurs et pagayeurs.

Les Bodo furent rejoints par d'autres clans, dont les Bosumba. Un fils de Liki ayant couché avec une femme du chef des Bosumba, Liki lui abandonna en témoignage de regret sa forteresse du mont Melinda et s'établit sur la Dawopwa, sous-affluent de l'Eke, affluent de l'Uele, où il s'empoisonna de désespoir d'avoir perdu le commandement des Bodo, assumé depuis lors par les Bosumba. Liki passe pour avoir importé l'élaïs de l'ouest.

De nombreux Bodo se trouvent chez Akengai où ils furent entraînés par la retraite de Dima.

D'après un vieillard de Bokoyo, les Amadi étaient déjà séparés en deux groupes lors de l'arrivée de Yapati; l'un, très nombreux, aux sources du Sueh; l'autre dans les collines où nous les trouvons à présent. Ce seraient les frag-

ments des groupes intermédiaires qui auraient été soumis par les Mangbètu dans leurs incursions au nord de l'Uele avant l'arrivée des Avungura.

Il existe un groupe amadi à Nala, un groupe nombreux chez Okondo. Les Nyapu (nom générique de tous les Amadi donné par les Mangbètu) avaient été placés où nous les trouvons par les Mangbètu qui les utilisèrent dans leur résistance contre les Azande du Bomokandi. Cet emploi en masse des populations soumises semble une caractéristique de la politique mangbètu opposée en cela à celle des Azande qui fractionnaient les vassaux pour mieux les assimiler.

MAKÈRÈ -- MANGBÈTU -- MABISANGA, etc.

Il y a dix générations environ, Dongwali, chef ababua, passa au nord de la Bima vers Zobia, chassé de la terre des Bayew dans les remous provoqués par l'invasion des Babèlè (Abèlè) sous leur chef Bambwaku, venu du nord. Il trouva les Makèrè des chefs Bombwarangi et Supo établis entre la Bima, l'Uele et le Bomokandi. Il s'installa au milieu d'eux et sa descendance les refoula peu à peu.

D'après la tradition moganzulu (voir les Ababua, *Mouvevement sociologique international*, juin 1909), les Bawenza étaient autrefois un groupe makèrè marchant avec ceux-ci jusqu'au jour où ils furent séparés de leurs frères par la rupture d'un pont de lianes jeté sur une large rivière. Un autre groupe de Makèrè, les Mopwaya (totem : tortue) se trouva encerclé de toutes parts par les Balisi (km. 70 de la route auto Buta-Titule) et se souvient de ses origines makèrè bien qu'il en ait oublié le langage.

Plus à l'est, les Mapaya se retrouvent comme un fragment makèrè. Ils se souviennent d'avoir marché du mont Madiama (Poko) vers la Teli, de là au sud de Viadama au lieu dit Belekide, suivis par les Madura, Maongo, Maïka, Mambia, Apombo. Tous sont établis dans la vallée de la Nava et au delà sous le nom de Mèdgè.

Les Abarambo et les Azande font constamment la confusion entre les Makèrè et les Mabisanga; les premiers

donnent à l'ensemble le nom de Makèrè, tandis que les seconds l'appellent Mabisanga.

Les Mèdgè Nyapu sont un fragment des Makèrè Nyapu. Au temps de leur chef Mawi, ils se trouvaient dans la vallée de la Bima, d'où ils ont participé à la migration mèdgè.

Les Masiri, pagayeurs, d'Amadi jusqu'en aval de Suronga sont également des Makèrè. Il existe encore des Makèrè primitifs chez Momboyo, chez Gugwa et parmi les riverains en amont de Bambili.

Les Mangbètu se disent originaires du Kwô (?), loin vers l'ouest.

En somme le terme Mangbètu englobe une série de tribus de dialectes peu différenciés d'une même langue :

1° Les Mèdgè, ou Mazè, ou Maègè, comptent de nombreuses subdivisions : les Mapwaw (chimpanzé), les Nyapu (cercopithèque), qui sont peut-être des Amadi, les Madigo (potamochère), les Popwa (chauve-souris), les Madjo (poisson poko), les Mabura, les Mandima ; 2° les Mando, qui comptent entre autres les Mapaya et les Mambia ; 3° les Madzu; 4° les Mabisanga; 5° les Makèrè; 6° les Malèli; 7° probablement les Popoï de l'Aruwimi.

Pris comme dans un étau entre les Abarambo et Azande venus du nord et les Ababua venus de l'ouest, les Makèrè s'écoulèrent vers le sud, prenant le Bomokandi comme axe de retraite. Les Mabisanga restèrent sur la rive droite et s'éloignèrent vers l'est; les Mundu, Madzu, Mèdgè, franchirent la rivière vers le mont Madjama au delà de la Makongo, les Makèrè restèrent sur la haute Bima et la rive gauche du Bomokandi jusque vers la Makongo, poussant devant eux les Malèli et peut-être les Popoï.

Il est caractéristique que les Makèrè construisent des huttes rectangulaires à toit à deux pans, seuls parmi les populations de l'Uele. Cette hutte paraît d'origine occidentale, de même que l'élaïs que l'on trouve au sud de l'Uele avec une origine différente de l'élaïs des Amadi. Les Makèrè affirment qu'il y a longtemps les seuls habitants de l'Uele étaient les Momvu et eux, et que, plus

tard, vinrent s'établir près d'eux les Mabodo refoulés par les Mayogo du nord. Ils sont divisés en diverses tribus, Mabala, Maètè, Maèlè, Mopele, Mambali, Maliasa, qui eux-mêmes se subdivisent en clans exogamiques. Chez Akengai, je note par exemple les Mobanga, les Mopele, les Makili, les Maètè; chez Kipate, les Mambuy, les Kobe, les Angonde.

Les Mangbètu constituent la famille-chef qui a donné son nom à l'ensemble. Leurs membres ont le choix entre le totem du léopard et le totem de la foudre. Après la mort, le choix est fait par l'examen des environs où la foudre a pu frapper et du tombeau où des fissures ont pu livrer passage au léopard.

D'après une tradition zande retrouvée partout, donc probablement antérieure aux divisions des colonnes des fils de Gura, les Mangbètu descendraient d'un Avungura ou d'un Abokunda du nom de Gara qui eut un fils M'Bète ou M'Bètu, père d'Oruo. Si nous comparons le tableau généalogique avungura à celui fourni par la tradition mangbètu, la coïncidence est parfaite. Le contrôle permet de conclure que c'est au temps de Gura et peut-être de Monabwendi que Gara aurait vécu.

Gara, après s'être disputé avec un de ses frères, qui lui avait lancé une flèche à singes, s'enfuit chez les Makèrè et y prit femme. Les fils, dirigés par l'aîné M'Bètu, y introduisirent la centralisation et l'organisation zande. A ce moment les Makèrè, établis entre Bambili, Titule et Zobia, étaient poussés par les Ababua ; ils étaient en même temps refoulés vers le sud par les Abarambo. Oruo émigra avec une partie d'entre eux, franchit la Makongo en perdant une partie de sa suite restée en arrière par suite de la rupture d'un pont de lianes. Etabli au mont Madjama, il y groupa des fragments de Mèdjè fuyards. Les fils continuèrent vers l'Aruwimi, mais Manziga fut refoulé vers le nord par les Madjo. Le groupe des Mangbètu Mapili établi parmi les Mabali au nord d'Avakubi fut à son tour séparé du gros en retraite par la rupture d'un pont de lianes.

Manziga se replia chez les Mando qui n'étaient à cette époque séparés des Mabisanga que par le Bomokandi. Il

- Bodjangara (alias Mara Gara).
  - M'Betu ou M'Bendu ou Mape Anape.
    - Orjo.
      - Manziga.
        - Nabiembali (long règne, de vers 1815 à vers 1860).
          - Nagara.
            - Abanga . { Zizi . . . . Ataro. / Gongo.
            - Ganzi.
            - Deï . . . . Masidjadia . Misa.
            - Boga . . . Zombo. . . Togbwa. . Mazambula.
            - Magadi . . Madizi . . { Senze. / Mudzali. . Manyoko.
          - Tukuba (ne règne pas)
            - Dakpwata.
            - Inzigheria (en 1870 était installé au nord de l'Uele).
            - Balanga (décapité par Nyangara).
            - Mokunda. . Zongoli (voir Abarambo).
            - Pwiliki (opération contre les Amadi).
            - Gilimbi. . { Mambwanga. / Yori. / Nesungo. Bopwa { Ganzi (chef Mabisanga).
            - Kabrafa . { Boko. / Bonda. / Bangula. / Azanga.
            - Mongomasi. Zebwandra, etc.
            - Munza (vers 1830- vers 1875) { Bala . . { Dengu (chef au sud de Viadama).
            - Azanga. . { Kadjoro. / Nadumba. / Mambieli. / Nekumu . Nedura. / Danga.

vers 1860 à vers 1885 vers 1885 à vers 1915

était né au sud du territoire actuel de Zebwandra et mourut en territoire actuel de Gita.

Son fils Nabiembali naquit sur la Gubali (territoire Komendanu), s'installa à la Notobo, puis à la Netuba.

Appelé par un groupe de Mangbèlè en proie à des querelles intestines, il franchit le Bomokandi et commença les grandes conquêtes mangbètu. Il dispersa l'invasion abèlè entre Poko et Amadi. Il refoula les Azande de Yapati au nord de l'Uele, poussa des incursions chez les Bangba, qui se soumirent en partie, chez les Bote et les Mangbèlè, puis chez les Bari, qu'il envoya soumettre les Momvu. Avec l'aide des Abarambo, il lutta contre les Azande de Kipa, tandis qu'il fit la paix avec Bazimbi, fils de Yapati. Tukuba, son fils, avec son petit-fils Pwiliki, attaqua les Amadi après avoir franchi l'Uele, au confluent de la Dzangaberu. Les Bakango Badisi de l'amont de Bambili se rappellent que du temps de leur chef Gama, les Mangbètu de Pwiliki arrivèrent du nord, rentrant dans leur territoire, franchirent l'Uele à l'île Dodo et à l'embouchure de la Zoa. Ils laissèrent quelques traînards, dont la descendance se trouve encore chez les Badisi. De nombreux Mangbètu auraient perdu la vie au passage par la rupture des câbles tendus entre les îles. Les Adio, puis immédiatement les Abèlè, traversèrent vers le même endroit en sens inverse : les derniers à l'embouchure de la Bima. C'est Pwiliki qui importa la plante à sel nommée zoa par les Azande, biti par les Abarambo.

Ce fut l'apogée de la puissance mangbètu. C'est du temps de Nabiembali que lui et ses fils prirent le titre de Mangbètu, les nobles, titre dont l'usurpation était punie de mort.

Nabiembali mourut très âgé sur la Nabwama (vers la limite des territoires actuels Okondo-Renzi). La fin de sa vie fut troublée par de violents démêlés avec son fils Tukuba, qui fut tué par Kipa.

A sa mort, Munza reçut le commandement des territoires entre l'Uele et le Bomokandi; Azanga, des territoires au sud du Bomokandi jusqu'à la ligne de partage avec l'Ituri ; Mongomasi, de la vallée de la Nava et du reste vers le sud.

La dynastie finit à l'assassinat de Munza après des luttes intestines où les concurrents s'appuyaient généra-

lement sur les tribus soumises et non morcelées en opposition avec la politique indigène des Azande.

Les Mangbèlè, établis à l'ouest des Mangbètu, résistèrent aux entreprises mangbètu. Excités par Nesungo et Mambwanga, de mère abisanga, ils formèrent le noyau de la révolte où devait périr Munza. Déçus dans leur espoir de succéder à leurs oncles, les excitateurs conduisirent les Mabisanga contre les Azande Abèlè, tuèrent Gura, dit Mange, fils de Kipa, et traquèrent Bweli. Ils tentèrent d'empoisonner les Arabes Khartoumiens : Nesungo fut tué par eux.

Mambwanga resta tout un temps sur la défensive. Au remplacement des irréguliers arabes occupant le Guruguru (appellation arabe de la région) par le gouvernement de l'Equatoria, il les attaqua avec intrépidité; il fut sur le point d'emporter leurs positions et se retira sans être inquiété.

Au début des troubles qui accompagnèrent la révolte mahdiste, Yori, frère de Mambwanga, tomba sur les troupes égyptiennes soutenues par les Bangba de Nyangara. Il fut battu, détrôné et remplacé par Bitima, fils aîné de Wando qui, à la suite de dissentiments avec son père, s'était réfugié avec un petit groupe d'Ambomu chez les Azande Abèlè de Bweli. Ce fut l'origine de l'expansion Azande-Ambomu au sud de l'Uele.

Les Mabisanga restés indépendants constituent en 1913 les chefferies de Baranga et de Ganzi (celui-ci de souche mangbètu).

MOMVU. — AKA, etc.

Les participants aux invasions successives du nord : Mayogo, Bote-Mangbèlè, Bangba, Azande, suivis des Mangbètu venant du sud (pour suivre à peu près l'ordre chronologique) ont rencontré les Momvu comme occupants de l'entre-Gada et Kibali et de toute la région montagneuse du sud. Le brassage des populations par invasions successives dans les parties où la prédominance de tel groupe déterminé n'a pas été suffisamment nette est mise en lumière par les chiffres suivants : dans la chefferie Arama,

qui est d'origine Mabadi, je relève comme notables : 5 Bari, 5 Mangbèlè, 4 Mayogo, 4 Bote, 5 Azande sur un fond Momvu; dans la chefferie Arikondo (d'origine Mangbètu) : 5 Bangba, 5 Mando, 15 Mangbètu, 5 Bari, 4 Mangbèlè, 6 Mayogo, 6 Azande également sur un fond Momvu.

A l'exception des Mangbètu, aucun de ces envahisseurs n'avait d'élaïs et c'est en partie la richesse des palmeraies des populations momvu qui les attirait au sud de l'Uele. Bien que celles-ci aient été traquées comme un véritable gibier, leur dispersion en petits groupements, chacun propriétaire de sa montagne et de ses cavernes, fait qu'à l'heure actuelle beaucoup d'entre eux sont pratiquement insoumis, autant aux envahisseurs qu'à l'Européen.

Les Momvu et Bari ont été refoulés dans leur habitat actuel de la direction Nyangara. Leur langue, celle des Mombutu, des Walesé, présentent de grandes affinités, en même temps que de grandes variétés dialectales; par exemple, tête est traduit par odu, odro, odrio, odruo, etc. Les pygmées parlent le momvu. Ces pygmées, qui se dénomment Efè, sont appelés Aka par les Bangba et les Azande, Efifi par les Bote, Matua par les Mombutu du sud, Turumu par les Mombutu du nord, Wambuti par les Mabodo, Nèka par les Bari, Baka par les Makèrè. Il y a confusion chez tous les voisins entre les Wambuti ou Efè et les Momvu Mambuti du sud d'Arebi. Ces Wambuti ou Efè que j'interroge appellent les Momvu les « hommes noirs » par opposition à eux-mêmes.

Arama, chef mabadi (Bote), me déclare que lorsque les envahisseurs bangba, mangbèlè, etc., arrivèrent dans la région, les ancêtres des Momvu actuels ne connaissaient pas le fer. Ils venaient cependant échanger pour du fer travaillé leur sésame et leur huile de palme. Malgré leurs mœurs sédentaires, ils s'astreignaient à cet effet à de longs déplacements. Continuant sur cette piste, je provoquai une vive discussion entre Alimasi, chef des Bari, et de vieux Momvu. Le chef m'expliqua que ces « sauvages » prétendaient que les haches d'itabérite exhibées par moi n'étaient pas des pierres de foudre, mais bien les outils que fabri-

quaient les ancêtres. Ce à quoi un vieux Bari ajouta que les Bari avaient autrefois la même tradition, mais que depuis l'arrivée des Mangbètu ils ont oublié le nom de ces outils et les appellent nagbwara kumbi (pierres de foudre).

Lorsque les Momvu furent refoulés dans la région granitique à cavernes, ils avaient, semble-t-il, déjà appris le travail de la forge.

Bavungura me confirme le peu de développement de la forge chez les Momvu. Wando, son aïeul, prétendait que les Momvu venaient du M'Bomu. Ils ignoraient autrefois la pirogue et employaient le radeau « nekere ».

Si les nains du Nepoko et de la Teli parlent une langue voisine de l'Efè, donc du Momvu, il devient presque certain que nos Momvu sont les seules populations de l'Uele ayant été en contact avec les graveurs du Gundu. Le nom d'Efifi doit, d'autre part, être rapproché de celui de Hiwiwi. (Légende des luttes entre Auro et Abèlè, chapitre III, Les Auro.)

AKBWAYA

Il existe quelques Abwaya (totem : araignée bokatula) chez Mabuturu; ils sont nombreux au nord du M'Bomu, en territoire Semio.

Il existe des Mèdgè Mapaya ou Mokpwaya, des Makèrè Mapaya, des Balisi Mopwaya, qui tous se rattachent à un grand groupe Mopwaya rencontré entre le Rubi et l'Uele par les premières invasions Abèlè et Ababua. On en rencontre quelques-uns chez les Azande Abwameli de Zobia.

La question de l'unité ancienne des groupes Akbwaya (les Français disent les Baya), Mopwaya, etc., dépend de l'étude approfondie des groupes désignés sous le sobriquet de Kreich, Kredj, leur donné par les Arabes. Les Akbwaya proprement dits comprennent de nombreuses tribus dont les Ndogo (les Ndugo de Schweinfurth, rencontrés par lui entre Dem-Bekir et Dem-Ziber), les Alingi (totem : arc-en-ciel), les Aoro, etc. Ils s'étendent de Djema vers le nord, puis le long de la ligne de faîte, presque vers 23° de long.

Est, où Hanolet les a rencontrés. Ils déclarent que c'est à leur race qu'a été appliqué le nom de Kreich ainsi qu'à quelques groupes de fuyards d'autres tribus d'origine basiri (les Atogbo), banda, agolo, agabu, refoulés par les invasions azande et abandya. Au sud, ils furent en partie soumis après que les fils de Nunga eurent brisé la résistance des Basiri; ceux du nord, restés en place, subirent l'islam et fondèrent de grandes agglomérations entourées de murailles vers Katuaka, notamment la capitale de Said ben Selis, Kreich arabisé, aux sources de la Kotto.

Leur langue indique sur un fond lexicographique différent l'influence de groupes makèrè-logo et du groupe abaka. Les Agolo appellent le feu wa et l'eau ungu, qui sont des mots du groupe banda.

Ils eurent comme chefs, il y a longtemps, Tamaso, Mangili, Gorowa, Gudru. L'informateur porte une série de petits chéloïdes disposés comme ceux des Bakare et des Angada, mais verticaux. Il est né sur un haut affluent de la Wara qu'il appelle Hula.

C'est au nord du M'Bomu que les recherches sur des migrations antérieures à Nunga peuvent être conduites fructueusement.

LES ABAKA

Des affluents du Sueh, ils marchèrent vers les montagnes Bangenze (?), de là à la Niélé, refoulant les Logo. Ils avaient combattu les Mundu sur un affluent de l'Ygba et les avaient suivis. Ils ignorent les Amadi qui seraient arrivés sur le Sueh après eux.

Les Abangwinda les avaient battus sur la Rubu, affluent de l'Ygba. Ils avaient comme voisins à l'ouest, les Aboguru de la Lingasi, ceux-ci eux-mêmes refoulés plus tard par les Amadi et un groupe amiengba (Duga).

Sur l'Aka et la Garamba ils furent battus et soumis par Wando.

LOGO

Les Logo forment un des groupes qui, quoique refoulé par l'ensemble des invasions soudanaises en même temps que les Bari, n'ont pas été mêlés aux Azande (sauf quel-

ques individus isolés dans la chefferie mixte Kasima, de construction européenne). Aux différences dialectales près, ils parlent la même langue que les Bari, les Abukaya, les Moru, étroitement apparentés par les Mombutu aux Momvu et aux Walesé.

Ils ont été refoulés par les Abaka dans la région des sources de la Duru et des monts Bangenze. Les Baka suivirent les Mundu qui, avant-garde de l'invasion bangba, les avaient déjà refoulés vers le haut M'Bomu.

Ils ont englobé au sud de la Dungu de petits îlots de Ndô et Ndogo qu'on retrouve sporadiquement au sud de Faradjè jusque vers Mahagi et qui pourraient être des traînards de la grande invasion shilluk.

TROISIÈME PARTIE

PROTO-ETHNOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

LES DERNIERS NÉOLITHIQUES (1)

Dans l'industrie de la pierre polie (haches, meules, pierres de fronde), il est difficile de discerner des couches successives à cause du nombre encore restreint de pièces et de l'ignorance fréquente des endroits où elles ont été trouvées. L'aire de ces outils se superpose à l'aire des gravures rupestres.

Trois stations offrent des représentations incontestables de haches de pierre emmanchées. Les autres présentent des liaisons entre toutes les représentations. Certains types de sagaies, la « gyagya » (station n° 5), ne se retrouvent plus que chez les Makèrè-Momvu.

Cette industrie, dont les premières manifestations m'avaient été révélées au mont Gundu (voir *Revue d'ethnographie et de sociologie,* mars-avril 1914), marque la fin de l'ère de la pierre polie et le début de l'acculturation au fer forgé.

Un des indices qui, dès le début de ces recherches, m'avaient fait présumer une fin relativement récente de l'usage des outils de pierre, est la tradition, tout à fait générale en pays de forêt, qu'on les trouve encore souvent enfoncés dans le tronc des grands arbres. D'où l'affirmation qu'ils sont des haches avec lesquelles la foudre aurait frappé les dits arbres. Le fils de Dekwa (Bili) me donne une hache d'aspect pour ainsi dire vernissé qu'il a lui-même aperçue dans le tronc d'un faux cotonnier (arbre à kapok : bavura), le tranchant vers l'intérieur, la fusée saillant de l'écorce de 1 ½ centimètre, entourée d'un bourrelet.

(1) Voir cartes II et III.

Après avoir reconnu les aires de la fabrication des haches, de l'utilisation des cupules, des gravures rupestres, frappé surtout des souvenirs tendant à prouver l'époque relativement moderne de la fin de ces industries, il était naturel pour un ethnographe de chercher à rattacher les néolithiques à quelqu'une des populations actuelles. Pour ce faire, il n'existait qu'une méthode : fouiller systématiquement dans les traditions.

Afin d'éviter les fausses pistes, je commençai par l'étude des populations qui, au début de l'ère historique (fin du XVIe siècle), se trouvaient dans l'aire géographique des cupules. Leur origine étrangère, leur évolution culturelle plus avancée et surtout la plus grande permanence de leurs traditions en faisaient espérer plus de sûreté dans les informations. L'étude de ces populations fait distinguer, avant les couches zande-avungura et abandya, tout d'abord une couche bantou, Akarè au nord, Abangwinda, Bote et Aboguru au centre, Mangbèlè au sud; puis la première de langue zande, Abagwa, Angada, Abèlè avec les Adio qui sont peut-être de langue baza (Mongbwandi); puis celle des Auro et Amadi. Vers l'est, en plus des Amadi, on peut distinguer les vagues mangbètu, bangba (Mayogo, Mundu, Logo, Bari).

Ces colonnes successives ont conservé certains souvenirs des occupants primitifs.

Les Logo-Bari-Mombutu-Mundu, entraînés par les Shilluk, partirent au XVIe siècle du Sueh en suivant l'axe Sueh-lac Albert. Leurs colonnes ne rencontrèrent devant elles que des populations de petite taille (négrilles), qui furent refoulées dans la forêt (voir *Bulletin de géographie historique,* 1912, n° 1 : AVELOT, « Jaga »).

Vers la même époque, les Amadi, originaires du nord du M'Bomu, rencontrèrent des cultivateurs d'élaïs desquels ils prirent cette culture. Arrivés dans leurs collines actuelles, après avoir d'abord marché vers le sud, puis retraversé l'Uele, sur la rive gauche duquel ils avaient rencontré les Makèrè, ils constatèrent que ces collines étaient peuplées de gens de petite taille, les accueillant à coups de

flèche et dont les feux, visibles de loin pendant la nuit, les emplissaient d'une crainte superstitieuse. Certains vieux, entre le Molinda et le Lingwa, avaient, il y a quelques années à peine, conservé le souvenir du polissage des haches de pierre (M. Ch. Reid m'a dit en avoir rencontré qui en fabriquaient encore sur commande).

Tout au début de la période historique, les Akarè remontèrent la vallée du M'Bomu, venant de la région du Shinko. Ils franchirent la Wara et s'avancèrent jusqu'à la Kere. Au sud du M'Bomu, dans les vallées de la Gwan et de l'Asa, ils fusionnèrent avec des gens de petite taille, armés de pierres, noirs de peau, frondeurs, construisant dans les collines des plates-formes de pierre pour y bâtir, utilisant les cupules, employant un crochet de bois en guise de houe. Les Akarè se rattachent linguistiquement aux Bantou, dont une colonne, plus ancienne et plus occidentale que celle de l'Uele, avait débouché au nord du M'Bomu. Tous les radicaux non bantou de leur langue sont empruntés au groupe linguistique momvu-makèrè. Comme ils franchirent le M'Bomu au début de la période historique, la rencontre avait dû se produire antérieurement.

D'autres invasions commencent vers cette époque : les Angada, les Abarambo, les Abèlè, venant du nord, de l'ouest, pénétrant par les vallées de la Dumè, de la Gwan, de l'Asa.

Les Angada rencontrent des gens de petite taille, noirs de peau, frondeurs, qu'ils appellent Abambia (ceux qui lancent la pierre) ou Abolokutu. Ces gens habitaient les collines : le souvenir est conservé de l'effet particulièrement meurtrier des armes de jet des envahisseurs ricochant sur les monga.

Les Abarambo-Auro refoulent devant eux des frondeurs de petite taille qu'ils assimilent en partie et nomment Apambia (ceux de la chose de la pierre). Les descendants de ceux-ci, mêlés sans doute de sang abarambo, puis azandéisés, se trouvent dans les collines au nord de Tambura. Je n'en ai rencontré que deux individus isolés et désocialisés. L'un d'eux m'affirme que les Apambia utilisaient la

« pierre de foudre » emmanchée comme une hache et l'omoplate d'antilope. Si le schéma est exact, leur langue sera une variation dialectale de l'abarambo avec influence zande et traces lexicographiques du groupe linguistique primitif.

Hiwiwi, dont Zamoï Bio me reparle, non plus comme d'un homme, mais comme d'une tribu, et sa légende, font supposer qu'au nord de Bambili, Abèlè et Auro ont été en contact avec des pygmées hiwiwi, nom presque identique à celui sous lequel se désignent actuellement ceux qui sont en contact avec les Momvu. Les premiers Azande avaient été surpris par les signaux de trompe que, du haut des arbres, échangeaient à leur approche les habitants qui les accueillaient par une grêle de flèches.

Des Abarambo du nord du M'Bomu, très azandéisés, m'affirment que parmi les Auro se trouvaient des gens, rencontrés entre l'Uele et le M'Bomu, usant de la hache de pierre et de la houe d'omoplate.

Dans la région entre Api et Bambili, on m'affirme itérativement que les Abèlè ont rencontré des gens se réfugiant dans les arbres et lançant des pierres. On les rattache aux gens de l'autre rive (actuellement les Ababua). Mais, si nous usons de la méthode généalogique, nous constatons qu'à ce moment les têtes de colonne ababua étaient encore dans la vallée du Rubi, où, de leur côté, elles rencontraient des populations similaires, Bawenza et Mopwaya, qui sont réellement des Makèrè. Des groupes makèrè étaient donc installés au nord de l'Uele, ce qui explique alors la représentation de la sagaie makèrè « gyagya » au nord du M'Bili. Je trouve peu d'autres renseignements chez les Abèlè, à cause de leur dispersion. La tradition de l'origine des Mangbètu par la fuite de l'Azande Gura chez les Makèrè, parfaitement incompréhensible dans la situation actuelle, devient brusquement explicable.

Les Abangwinda se souviennent également d'avoir rencontré avant l'arrivée des Avungura et Abandya au nord du M'Bili, des groupes de frondeurs que, comme les Angada, ils appellent Abambia ou Abolokutu.

Enfin les colonnes avungura rencontrent dans la région à cupules, vers la Gangu, entre le M'Bomu et le M'Bili, des îlots de frondeurs auxquels ils donnent le même nom que les Angada. Plus tard, parmi les Auro, ils rencontrent les Apambia, archers et combattant à coups de pierre, qui sont peu à peu refoulés avec les Abarambo du nord (Abarambo du M'Bomu). Un de mes informateurs, Zinipako, compare spontanément comme mœurs les Apambia aux Momvu. Enfin, ça et là en pays azande, on a conservé le souvenir que des tribus du M'Bomu (Ambomu) ignoraient l'usage du fer et combattaient à l'aide de bâtons pointus (1). Pour l'état culturel des Avungura au début de l'époque historique, il faut noter que les deux premières tribus qui leur donnèrent des milices furent les Adeluwe et les Avondukura (maîtres de la forge). Le fer était tellement précieux que les guerriers porteurs de certaines sagaies étaient entourés de quelques jeunes gens ayant pour fonction de sauver l'arme en danger d'être prise par l'ennemi.

Je n'ai pas rencontré d'indices analogues chez les Bangba.

De l'ensemble de ces souvenirs ressort, quoique encore confusément, l'impression que, vers le XVIe siècle, la zone à cupules était habitée par un groupe de gens de petite taille, très noirs de peau, vivant par petits groupes épars à proximité de collines qui leur servaient de refuge. Ils étaient frondeurs. Leur outillage très primitif comprenait l'omoplate d'antilope comme grattoir, un pic de bois pour défricher la terre et probablement la hache polie, à coup sûr utilisée par eux si plus fabriquée.

Antérieurement à ces recherches, un point m'avait frappé. L'impression d'une certaine similitude d'organisation chez trois groupes bien distincts : les Makèrè, les Momvu, les Akarè. Je constatais chez eux une absence de

---

(1) Les Nilotiques : Bari, Mundari, Dinka, Nuer, Shilluk, etc., sont encore armés de massues de bois dur. Chez les Nuer, j'ai vu des sagaies composées d'un poinçon de bois dur, longuement emmanché de bois léger. (B.)

toute centralisation, même en temps de guerre ; une absence de grands organismes propriétaires du sol; un éparpillement de l'autorité dû à l'indépendance de chaque famille. Depuis qu'ils sont entrés dans la période historique, ils sont pillés par leurs voisins, refoulés, absorbés ou réduits à l'état de tributaires. Un autre caractère commun est qu'ils sont bons cultivateurs d'élaïs. J'avais découvert certaines affinités linguistiques entre Makèrè et Momvu : il était naturel d'employer la même méthode pour les Akarè. Or, longtemps avant d'être à la recherche des gens du Gundu, j'avais écrit à leur sujet cette note (avant même d'avoir jamais visité le pays des Momvu et des Makèrè) : « On a l'impression d'être en présence d'une population très primitive, autochtone et insuffisamment acculturée par des Bantou. » Ceux-ci, refoulés par les Soudanais, n'auraient pu achever l'assimilation de la couche primitive. La langue, en effet, est bantou, mais, en remontant de l'ouest à l'est, on rencontre de plus en plus de radicaux étrangers, tandis que les outils, armes, etc. se modifient pour se rattacher à des formes notées chez les Nilo-Tchadiens. Le refoulement des Akarè-Bantou a depuis été mis en lumière par le capitaine Avelot. Une de mes prévisions se réalisait; c'étaient ces Bantou qui avaient apporté l'élaïs et commencé l'acculturation des néolithiques.

Voyons quelques radicaux de la langue akarè qui ne se rattachent pas à une langue bantou. Je trouve :

Akarè	*Momvu*	
seyo *ou* shio	koshe	barbe
bahu *ou* bawe	bu	eau
bwanga	hongo	enfant
osaga *ou* mosaga	esa	elaïs
seni	keni	honte
amowa	howa	serpent
moto	modo	homme

qui semblent indiquer certaines affinités. Il est, d'autre part, curieux de constater certaines séries comparatives inin-

terrompues entre les langues bantou et le momvu en passant par l'akarè, par exemple : *n'tu, muntu, moto, modo, modra,* homme; *sôni, soni, seni, ḳeni, ḳani, ani, neḳenge,* honte.

C'est là incontestablement un très vague indice dont il y aurait lieu de se servir pour résoudre par d'autres procédés le problème suivant : La couche autochtone qui fait le fond des Akarè se rattache-t-elle aux Momvu?

J'ai noté également certaines ressemblances entre radicaux akarè et amadi, mais ceci est compréhensible, puisque nous savons qu'il y a eu contact entre Akarè et Amadi.

Les Apambia établis en territoire anglo-soudanais n'ont pu être étudiés. Les seuls individus rencontrés étaient si profondément abaramboïsés puis azandéisés que je n'ai pu dresser un vocabulaire comparatif de leur langue. Leur étude est tout spécialement indiquée aux savants anglais. Leur nom signifie : « ceux de la chose de la pierre »; il est certain qu'ils ont séjourné en territoire à gravures rupestres, qu'ils employaient la fronde; de vieux Abarambo du M'Boku m'ont affirmé qu'ils ignoraient le fer au début de l'époque historique, qu'ils faisaient usage de la hache de pierre et de la houe d'omoplate.

Toutes les tribus plus anciennes dans le bassin de l'Uele que celles que nous venons d'y voir arriver peuvent être scindées en trois groupes primitifs :

A l'est, les Logo avec les Bari, Abukaya, Mundu, Moru;

Au sud de la ligne Vankerckhovenville-Gumbari-Rungu, le groupe momvu, auquel se rattachent les Wambuti et les Walesé du haut Ituri;

A l'ouest, le groupe makèrè, d'où ont essaimé Mabisanga, Maèlè, Maègè ou Mèdgè, Mando, Mopwaya, Maètè, Bawenza, etc.

Fait curieux, ces trois groupes appartiennent à un même ensemble linguistique, quoique très largement éloignés les uns des autres. L'ensemble paraît se rattacher à certains radicaux soudanais tout en formant une famille aussi distincte que la famille Barambo-Mayogo-Zande-Madi.

Momvu	*Logo*	*Makèrè*	
(o) ra	(o) ra	(ne) rè	animal
edje	odjo, osu	(ne) kude	arc
bogo	bogo	bogo	banane
uti	ti	ti (po)	bouche
edi	edri	(n) étè	bras
kba	ba	(ne) bi	blessure
ebu	bu	ubo	ciel
hu	hi, heï	egroï	eau
hoko	lewa	oko	éléphant
ogu	asisi	kago	feu
kole	hole, holi	nemo	faim
keni, kenyu	ladra	odra, kadra	langue
timba	mba	nangwe	lune
koni	honi		montagne
oya	ndzo	ndyo, djo	maison
kara	area	ari	oiseau
ubi	bi	be	oreille
kutu	are	ali	sang
udru, udu	dri	(ne) dru	tête
bora	bara	(na) gbara	tonnerre.

Cette unité linguistique met en relief qu'à ce groupe de langue les déductions de Westermann au sujet du caractère agglutinatif sont applicables. Après suppression des préfixes et suffixes qui se sont agglutinés aux radicaux, on constate des affinités telles qu'on est convaincu de n'avoir eu affaire qu'à des variations dialectales d'une même langue.

Les Logo et les apparentés ont débouché vers les sources du Sueh et du M'Bomu venant du nord, refoulés par l'invasion soudanaise des Mundu, Mayogo, Bere, Bangba, Basiri. Culturellement et somatiquement ils marquent de telles influences nilotiques que notre personnel les englobe dans le sobriquet de « Bahu », désignation générale des nilotiques. Les colonnes parties du lac Nô au XVIe siècle pour aboutir au lac Albert, colonnes dites des Alulu, Aluo ou

Alur, et dont les Dembo (O-Dimbo, De-Luo) et les Djur sont les restes, n'avaient rencontré que des négrilles (AVELOT, « Jaga » [*Bulletin de géographie historique,* 1912, n° 1]). L'absence de centralisation de ces primitifs fait écarter l'idée de la conquête des nilotiques par eux. D'autre part, la puissance de cette invasion est révélée par la présence de leurs descendants : au nord-est et au nord, les Shilluk (Belanda, Djur, Dembo) et les Dinka; au sud-est, les Alulu. Cette grande poussée nilotique a permis un croisement dont sont issus les Bari et les Logo, tout comme la première invasion bantou avait produit les Akarè.

Les Makèrè, d'autre part, sont rencontrés au début des invasions à l'ouest du 24° de longitude, habitant les forêts des deux rives de l'Uele. Ici se note une curieuse influence ouest-africaine (introduction de l'élaïs, maison à base rectangulaire, peut-être l'acculturation au fer). Ils marquent une absence complète de centralisation politique. Enfin, nous savons que par M'Bètu et Gura ils ont subi (dans leurs éléments les plus évolués, les Mangbètu) des influences soudanaises, tandis que plus tard, au cours de leur séjour dans le sud, ils ont sans doute été en contact avec une civilisation toute spéciale marquée par la déformation du crâne, le caractère des instruments de musique, des armes, etc., probablement hamitique : celle des Wazimba et des Djaga.

Comme tradition néolithique chez les Makèrè, le premier coup de sonde me donne des résultats. Un bola exhibé en territoire Akengaï est immédiatement reconnu comme une pierre de combat : les Makèrè combattaient les Azande à coups de pierre. De même, les Bawenza combattaient les Moganzulu, les Mopwaya combattaient les Balisi, avec cette caractéristique de se réfugier dans les arbres. Or, Bawenza et Mopwaya savent parfaitement qu'ils sont des Makèrè englobés par l'invasion des Ababua et ceux-ci affirment que les Bawenza étaient archers alors que ni Azande ni Ababua n'usaient de l'arc. Le R. P. Vanden Plas, des Frères Prêcheurs, me signale qu'au sud du pays d'Akengaï on attribue nettement aux ancêtres des Makèrè les gravures

rupestres qui se trouvent dans la région. Ces indices sont d'autant plus insuffisants pour admettre l'identité des peuples à cupules avec les Makèrè que l'aire d'occupation de ceux-ci ne paraît pas avoir jamais atteint la limite de l'aire à cupules.

Cette élimination m'amène à diriger mes recherches vers le seul groupe restant : les Momvu, population très primitive réfugiée en partie dans les forêts du sud du Bomokandi, en partie éparpillée dans le triangle Gumbari-Arebi-Vankerckhovenville, autour des pics granitiques dans les cavernes desquels ils cherchent refuge dès l'apparition du danger et où ils se défendent à coups de pierre. Or, dès qu'on a franchi la zone où le mélange de sang avec les conquérants mangbèlè, bari, puis, plus tard, bangba et azande, se fait sentir, un caractère extérieur s'affirme qui leur donne un trait commun avec un de ceux que nous avons pu attribuer aux habitants de l'aire à cupules. Cette caractéristique a frappé d'autres voyageurs. Casati notamment dit d'eux : « race inférieure de petite taille, au teint noir intense ». La région difficile où ils se sont réfugiés leur a permis de conserver relativement pure leur homogénéité ethnique. On ne note qu'une seule trace d'influence extérieure : la culture de l'élaïs, que l'on peut rattacher à un contact prolongé avec les Makèrè.

La grande difficulté pour continuer sur cette piste fut l'absence presque totale de traditions verbales chez eux et leur sauvagerie, qui en fait les indigènes les plus difficiles à interroger que j'aie rencontrés.

Au cours des nombreuses tentatives vaines d'amener la conversation sur le sujet qui m'intéressait, certains indices précieux étaient cependant recueillis. Arama, chef des Bote Mabadi, puis Gumbari, chef des Mangbèlè, qui tous deux ont de nombreux Momvu sous leur autorité, enfin un vieux Bari, m'affirmèrent que, lors de l'arrivée de leurs ancêtres, les Momvu ignoraient le fer et usaient de pierres, que la fronde avait été conservée chez les Bari, dont les enfants l'utilisaient encore en forme de jeu, que les Momvu faisaient de longs voyages pour échanger leurs huiles de

sésame et d'élaïs pour des objets de fer, enfin, que, lorsque les Momvu furent définitivement refoulés dans leur zone actuelle d'occupation, ils avaient appris à forger. Ce dernier détail explique comment c'est au seuil de cette région que j'ai trouvé les derniers monuments figurés dans l'Uele. Je n'ai rencontré aucun souvenir de rites relatifs aux traces de pieds, aucun indice dans les grottes de Meritu, de la chefferie Alimasi, du Gaïma.

Chez Alimasi, chef bari, la confirmation définitive de ces données me fut accordée. L'exhibition de mes haches provoque une vive discussion. Alimasi, les ayant dénommées « ngbara kumbi », hache de foudre, un vieux Momvu, assis derrière son chef, me fit des signes d'énergique dénégation. Il m'expliqua que ces pierres étaient si peu des haches de foudre que l'éclair frappait fréquemment leurs palmeraies sans qu'on y trouvât jamais les dites haches. C'étaient leurs ancêtres à eux, Momvu, qui les fabriquaient. Provoqué par mon air intentionnellement sceptique, le vieux, quelque peu piqué, me dit en substance : « Pour faire des cultures, il faut haches, pics et grattoirs. Nous connaissions si peu le fer que nos haches, nous les faisions avec des pierres; nos houes, avec l'omoplate des antilopes; nos pics, avec des crochets de bois durcis au feu. » Ces renseignements me furent confirmés par des anciens au pays Nepiliki, puis vers le mont Gaïma.

Un point était donc acquis. Au XVIIe siècle, les Momvu installés entre l'Uele et le Bomokandi se trouvaient encore au stade néolithique. La partie historique de leur dernière migration s'est faite de part et d'autre de l'axe Nyangara-Gumbari, dans une région où se trouvent, non seulement de nombreuses cupules, mais une abondante industrie lithique. Cette trajectoire prolongée vers le nord nous conduit au centre de gravité de l'aire des cupules. La route suivie par les Momvu était pour ainsi dire la résultante mécanique de toutes les pressions exercées par les envahisseurs.

Bavungura, fils de Bitima, chef intelligent auquel je pouvais expliquer le but de mes recherches sans que ses réponses en fussent influencées, me déclara que son grand-père

Wando, fils de Bazimbi, justifiait l'envoi de ses premières colonnes vers le Kibali de ce fait que les Momvu, étant originaires du M'Bomu, donc des Ambomu, ressortissaient à son autorité. Le révérend chanoine Van den Broel, des Prémontrés, me dit que le chef momvu Andekene affirmait que les Momvu venaient du M'Bomu et y avaient laissé des frères.

Enfin deux nouveaux indices vinrent converger. Les Momvu vivent en symbiose avec les pygmées. Ceux-ci se dénomment eux-mêmes Efè, Efi, Ififi (BERTRAND, dans son *Petit Atlas du Congo belge*, carte IV, les dénomme Afifi). Or, nous avons noté la rencontre des négrilles Hiwiwi, au nord de l'Uele, par les colonnes abèlè.

Ainsi un faisceau convergeant d'indices historiques, somatiques, culturels m'amenait à assimiler aux Momvu ou à des types qui leur sont étroitement apparentés l'ensemble des populations rencontrées au XVIe siècle dans l'aire à cupules par les envahisseurs successifs.

La comparaison linguistique allait me donner une confirmation plus importante encore. En comparant la langue momvu à celle des Makèrè et des Logo, non seulement on constate leur parallélisme grammatical, mais aussi une influence lexicographique commune très caractérisée pour le logo, plus sporadique pour le makèrè. Si l'on prend les radicaux identiques, on constate presque toujours que c'est avec le fonds momvu que se fait l'identité. Or, ces influences, se faisant sentir dans les divers dialectes makèrè et logo, sont probablement antérieures à la dispersion de leurs groupes, dont l'un se place dans le triangle Buta-Bambili-Bili, l'autre au nord de Doruma, vers le haut M'Bomu et le Sueh. Si l'on consulte la carte II, on voit que cette action bilatérale du momvu n'est compréhensible que si l'on reporte vers les sources de l'Asa, pays particulièrement riche en cupules, le centre de gravité de l'occupation préhistorique momvu. Enfin ce dernier point trouva une confirmation définitive lors de mon dernier voyage (1915) dans la vallée du M'Bomu. Des Azande Abiri détachés du groupe Birri actuellement établi dans la courbe de la Wara,

vers le poste frontière de Djema, me donnèrent des fragments de vocabulaire birri, rattachant directement cette langue aux divers dialectes momvu. Ces Birri sont sans doute les mêmes que les Abili, Ababili, sobriquet signifiant « les noirs », que l'on trouve disséminés sporadiquement, complètement azandéisés, dans le territoire azande. On trouve enfin quelques influences de radicaux momvu dans la langue bantou des Akarè.

Quant à la région makèrè proprement dite, celle-ci n'a été qu'effleurée par mes recherches et le rattachement de ses populations reste un sujet d'études. Quelques indices y ont été trouvés. Un vieux Mopwaya a pu m'expliquer la fabrication des cupules. Ainsi que j'ai déjà eu l'occasion de le dire, le R. P. Van den Plas m'a signalé que les rupestres de la Makongo sont attribués dans cette région aux ancêtres des Makèrè. Enfin, les sagaies représentées dans diverses stations rupestres ont, comme seules analogues dans l'Uele, les « gyagya » des Makèrè orientaux, empruntées à ceux-ci par les Momvu.

L'ensemble de cet essai de rattachement des populations néolithiques peut se résumer de la façon suivante, qui groupe tous les faits observés, synthèse provisoire évidemment et que de nouvelles découvertes, espérons-le, permettront de mettre au point successivement.

La région centrale itabéritique de l'Afrique a été habitée pendant longtemps par des populations de petite taille, très noires de peau, néolithiques ou plus exactement faisant usage d'outils de pierre polie. Les poussées successives venant du Soudan central, se faisant sentir dès une haute antiquité dans la vallée du Nil, les ont refoulées vers le sud suivant un axe partant d'un point indéterminé des faîtes Tchad-M'Bomu-Nil vers Semio, de là vers Amadi, la haute Nava, le Ruwenzori (1). Leur occupation se marque

(1) Comme confirmation de ces prévisions quant à l'extension des néolithiques en dehors de l'Uele vers la direction indiquée, j'ai à signaler quelques objets trouvés aux mines d'or de Kilo, sous deux mètres de stérile, que m'a remis le vice-gouverneur général Malfeyt et dont de

par des dalles à cupules. Leurs descendants actuels les moins influencés seraient les Momvu, Wambuti, Walesé, vivant encore en symbiose avec des pygmées clairs.

Dans la retraite, des îlots isolés, accrochés à quelque abri accidenté, ont été acculturés dès le XVIe siècle par des invasions surtout soudanaises et sont représentés actuellement par les Birri, Abambia et Apambia, Akarè, etc.

Vers l'ouest, des populations de forêt, d'origine ouest-africaine probablement, se sont mélangées à eux pour donner les groupes makèrè. Certains îlots d'autochtones proto-momvu, influencés par des Makèrè et des Soudanais, ont donné la civilisation à rupestres du Gundu, transitoire entre le néolithique et le fer forgé.

Les Proto-Momvu, par fusion avec les Shilluk, avaient produit les types Logo et Bari-Mombutu. La ligne de faîte Bahr-el-Ghazal-haut M'Bomu est occupée par des Akbwaya (les Kreich des Arabes) parlant une langue où se retrouvent de nombreuses influences logo et mombutu. Les Ndogo qui vivent en îlots chez les Logo paraissent n'être eux-mêmes qu'une des tribus akbwaya.

Dans J.-H. Johnston, *The Opening up of Africa,* je note ce qui suit :

« Les Hottentots appartiennent, par le physique, la phonologie et d'autres caractéristiques, à la branche bushman de la race nègre. Cependant la présence de sexualisation et d'autres indices grammaticaux montre chez les Hottentots une ancienne influence hamitique. Celle-ci dut se faire sentir à une époque très reculée sur quelques rameaux bushman, on peut supposer vers le Victoria Nyanza. Avec leur bétail,

---

Calonne n'a pas eu connaissance. Il s'agit de deux bolas, un de granit, un de quartz, de la dimension de ceux qui sont connus dans l'Uele, mais d'un travail plus soigné, et de deux pierres percées non encore découvertes à ma connaissance dans l'Uele, qui, emmanchées, ont pu servir de massues : l'une en stéatite, d'un beau travail régulier, striée de rainures symétriques; l'autre, très abîmée, en gneiss. Ces objets, en nombre insuffisant pour essayer une comparaison avec les types de l'Uele, donnent, a priori, l'impression d'une culture ayant évolué dans un sens différent. (B.)

ils furent refoulés vers le sud. Passant entre le Tanganyika et le Nyasa, ils marchèrent jusqu'au Zambèze central et de là jusqu'à l'Atlantique vers l'embouchure du Kunene, devenant de plus en plus bushman aux points de vue somatique et linguistique à mesure qu'ils se frayaient leur route vers le sud-ouest à travers des pays occupés par des pygmées jaunes. Les Hottentots à peau jaune, à tendance à la stéatopygie, apportèrent avec eux, à une époque reculée, il y a peut-être six à sept mille ans, les premiers reflets de la civilisation néolithique parmi l'Afrique du Sud bushman, qui en était encore à peu près au stade éolithique. »

Ainsi, d'une part, nous voyons une population de petite taille (Momvu) avec des pygmées jaunes (Efè) et des types croisés (Wambuti), etc., s'étendre du M'Bomu vers l'Uele et vers les lacs et être les derniers néolithiques de l'Afrique. D'autre part, partant de la même région des lacs, une migration de peuples analogues apporter le néolithique en Afrique du Sud.

Peut-on retrouver quelque communauté linguistique ou autre entre Momvu et Hottentots, Efè et Bushman?

CHAPITRE II

INFLUENCES NILOTIQUES (1). — MIGRATION LOGO - BARI, etc.

Mes recherches s'étant limitées aux régions où s'est fait sentir directement l'influence azande, je n'ai fait qu'effleurer les territoires où ont passé les invasions shilluk. Leur reconstitution est empruntée aux sources bibliographiques d'Avelot (voir AVELOT, *op. cit.*, sur les Fundji du Sennaar et les Shilluk d'après Hérodote, Diodore de Sicile, Pline, Strabon, etc.; Ibn Salem dans Burckhardt, Cailliaud, etc.).

Les nilotiques de grande taille connaissant le fer (Ethiopiens nubiens), furent refoulés vers le sud de Meroë entre 650 et 625 avant Jésus-Christ par les Mashaousha désertant les drapeaux de Psammétique I. Leurs descendants, les Fundji du Sennaar (d'où les Shilluk et les Dinka), émigrèrent par étapes jusqu'au Bahr-el-Ghazal. Une partie revenant vers le nord (de 1496 à 1659) étendit son autorité jusque Dongola. Une autre partie s'étendit vers le sud dans le Bahr-el-Arab. Au XVIe siècle, vingt-huit tribus étaient groupées sous les ordres de Nekongo sur le Djur. Une colonne s'en détacha, remonta le Sueh et vint aboutir vers la fin du XVIIIe siècle à l'ouest du lac Albert Nyanza, où ses descendants forment le groupe alulu. Puis, avec d'autres éléments refoulés par les Madi venus du nord-ouest et passés sur la rive droite du Nil, ils forment les Atshol ou Atsholi, les Shefalo, les Djaluo, les Kavirondo jusque sur le lac Victoria. De cette migration étaient restés établis, dans la vallée du Sueh, les Dembo (O-Dimbo, De-Luo), les Djur (O-Djolo) et les Belanda.

La colonne O-Djolo vers les Alulu traversa un pays occupé exclusivement par des négrilles qui furent refoulés dans la forêt.

(1) Voir carte IV.

Les Shilluk se dénomment eux-mêmes O-Kolo, O-Tsolo, O-Swolo ; les Djur (sobriquet donné par les Arabes) se dénomment O-Luo comme les Alulu ; les Atsholi se dénomment O-Tsolo. On voit la parenté qui relie ces diverses dénominations dont les propriétaires parlent une même langue, sauf les plus méridionaux, ceux du lac Victoria, qui sont bantouisés.

Si ces données sont suffisantes pour indiquer l'axe d'un grand mouvement de populations, rien ne permet cependant d'affirmer l'homogénéité ethnique des vingt-huit tribus groupées sous l'autorité shilluk dans le bassin du Bahr-el-Ghazal au XVIe siècle.

Au contraire, et l'étude des invasions qui vont suivre confirme ce point de vue, il y a tout lieu de supposer qu'une migration d'aussi longue durée n'a pu se produire qu'en englobant un certain nombre d'éléments étrangers et en refoulant devant elle des groupes épars et subissant de ce fait un brassage énergique.

Entre le noyau des Shilluk et les primitifs du groupe momvu-walesé se seraient trouvés des éléments mixtes. On distingue tout d'abord parmi ceux qui semblent constituer l'arrière-garde du mouvement : 1° tout le groupe logo; 2° les Madi du Nil; 3° les Bongo du Bahr-el-Ghazal. Il y aurait lieu de rechercher s'il n'existe pas de rattachement entre eux. Ce travail est impossible dans l'état actuel des études ethnographiques relatives à ces régions.

Cependant toute une série de populations se rencontre parlant des langues étroitement apparentées au momvu, tandis qu'à mesure qu'on s'avance parmi elles de l'ouest à l'est des influences somatiques et culturelles nilotiques deviennent de plus en plus sensibles. De plus, une partie de ces populations semble avoir accompagné le noyau shilluk dans sa marche vers le sud-est. C'est ainsi, par exemple, qu'entre Faradjè et Mahagi, s'étend une série de petits groupes de Ndô ou Ndogo, entraînée par la vague logo, et que certains indices avaient provisoirement fait considérer comme des restes de la migration nilotique. Une colonne de Bongo est rencontrée par Casati au sud du

Kibali. Si les Madi du Nil sont rattachables à ce groupe, il n'est pas douteux qu'ils viennent du nord-ouest. De même, des influences linguistiques identiques se font sentir dans un dialecte momvu, le Mombutu, et le groupe des Akbwaya. Or, il est curieux de noter (voir carte IV) le parallélisme général des droites qui rejoignent les divers groupes où de semblables influences peuvent être notées.

On voit que l'étude des invasions nilotiques demande un travail probablement plus considérable que la reconstitution de l'histoire azande et cela d'autant plus que nombre de populations du type intermédiaire momvu-nilotique sont complètement inconnues ethnographiquement. D'autre part, en étudiant les remous extrêmes, on arriverait à s'occuper de la grande migration hamito-nilotique des Djaga-Wazimba et du problème de l'extension vers l'Afrique du Sud des populations néolithiques proto-momvu.

Pour en revenir à l'objet de notre présente étude, les groupes d'origine shilluk ont fourni quelques appoints à la formation de la nation zande. Les Belanda ont été en grande partie soumis par Nunga, Bamvurugba et son fils Sanango. Ces mêmes chefs poussèrent des razzias jusque chez les Djur (qu'ils appellent A-Djulu) et les Dinka (Anzenge ou Djenge). Ça et là on rencontre en pays azande des gens ayant cette origine. Les Adeluwe (dont le nom signifie forgerons), les Abando ou Abandogo, que l'on rencontre sporadiquement mêlés aux autres Azande de toute origine, pourraient être de même souche.

Parmi les populations du type intermédiaire (les Nilo-Tchadiens de Delafosse), quelques-unes furent soumises également par les Azande : c'est le cas des Akbwaya.

D'autres, les Abaka, marchèrent parallèlement aux colonnes bangba-mundu et fournissent quelques groupes en voie d'azandéisation entre la Garamba et l'Aka, vers les sources de la première rivière, et chez les Makrakra de la vallée du Yei. La plus grosse partie, refoulée par le coin des Bangba-Mundu des premières invasions soudanaises, eux-mêmes poussés par les Azande, forme : 1° l'ensemble des populations dites Mitu de Schweinfurth; 2° l'ensemble

du groupe logo (Bari, Abukaya, Moru, etc.), et elle ne donne que quelques éléments isolés à la nation azande.

Une des caractéristiques des individus interrogés, voire des chefs, est de n'avoir plus aucune tradition un peu lointaine. Ces gens dispersés en petites communautés ignorent tout de leurs voisins, qu'ils craignent comme des étrangers. Le chef Maruka, par exemple, ne se souvient que de trois de ses ascendants. C'est aux traditions de leurs voisins qu'il faut recourir pour esquisser leurs déplacements. C'est ainsi qu'on peut déterminer que les Logo sont rencontrés aux sources du M'Bomu par les Mundu et refoulés en même temps que les Kakwa. Les Bangba Bere refoulent également des Logo dans leur marche du M'Bomu vers la haute Buere et la Kapili. Les Abaka les combattent dans la région du mont Bangenze et vers les sources de la Duru. Devant ces poussées successives, les Logo se retirent peu à peu vers le sud-est, occupent la région de l'Aka et de la Garamba, puis traversent la Dungu, s'établissent dans le triangle Dungu-Kibali-ligne de faîte Uele-Nil. Ils y ont encerclé de petits groupes de forgerons Ndô ou Ndogo.

CHAPITRE III

RELEVÉ DES STATIONS A FIGURATIONS RUPESTRES AVEC QUELQUES INVENTAIRES ET COMMENTAIRES (1)

1° Empreintes pédiformes aux sources de la Bakwè, affluent du M'Boku, affluent de droite du M'Bomu.

2° Empreintes pédiformes et cupules près de la Marga, affluent de la Wara, à deux jours de marche au nord-ouest de Semio.

3° Reproduction de flèches, lances, armes de jet, piste de buffle, pédiformes, cupules dans la plaine dite « Pwembere Nunga », vallée de la Banguma, affluent de la Diabinza, affluent de droite du M'Bomu.

4° Pédiformes, piste de buffle, cupules sur la Nguru, affluent du M'Boku, affluent du M'Bomu.

5° Dalles de latérite à 20 kilomètres au nord-ouest de Gingi, aux sources de la Nagpili, sous-affluent du M'Bomu. Nombreuses cupules, reproduction de haches, de boulets, armes de jet, sagaies du type gyagya.

6° Senza me signale une station à pédiformes sur un affluent de la Bavura, à un jour au nord-nord-ouest de Bili.

7° Sur un petit affluent de la Made, affluent de droite du M'Bili, Gumbate me signale une station à cupules, pédiformes, armes de jet, outils, etc. à proximité du village Bwagi.

8° Pédiformes sur la route Lebo-Bondo, près d'un monolithe de granit dit Zembali Djabir, rive gauche de la Gangu.

9° A l'ouest de la même route, pédiformes près du ruisseau Kosa, affluent de la Magasa, affluent de la Gangu, dans la chefferie Peigba.

10° A 7 kilomètres à vol d'oiseau de Bili, à proximité du village Pelenge, sources de la Mongangwa, un groupe

(1) Voir carte II.

de pédiformes d'enfants, puis un peu plus à l'ouest, un groupe de pédiformes droits et gauches d'adultes.

11° En plein sentier Bili-Semio, entre les villages Pawa et M'Bo, à peu près à 1 kilomètre au nord de la Kopa, affluent de la Dakwa, deux pédiformes : un gauche complet, un droit où n'est représenté que l'avant de l'empreinte.

12° A proximité d'un petit affluent de la Salanga, près du village Baligangala (sud de Semio), un rocher à rainures.

13° Au nord du confluent Ndole et Gwan, une station à pédiformes et traces de buffle.

14° Pédiformes à la colline Bopwakondo, entre les sources de la M'Buye, affluent du M'Bomu, et celles de l'Ene.

15° Rocher à rainures Banahinga, sur un affluent de la Lingasi, affluent de la Kulu, affluent du M'Bomu.

16° Cupules et gravures très érodées et douteuses au confluent de la Dikpa, affluent de l'Ene, et de la Nakutala.

17° Cupules oblongues sur la Buwèli, affluent de la Gurba, à l'ouest de Doruma.

18° Usures longitudinales près de la route de Doruma, à peu près à 15 kilomètres au nord de Bafuka, dans la chefferie Likita.

19° Cupules oblongues sur la Napwaya/Nobangi/Bangaro/M'Bomu (1).

20° Cupules oblongues sur la Bayekuse/Bangaro/M'Bomu.

21° Cupules à la Mabitima, sous-affluent de la Subwa, affluent du haut Uere.

22° Laccolithe à rainures sur la Dielimo, près de son confluent avec l'Uere (chefferie Gindu).

23° Laccolithe sur un affluent de la Zumbe/Bamongana/Uere, près du village Gindu. Six belles cupules hémisphériques dont deux de 18 centimètres de diamètre. Une gravure représentant un rectangle à bords arrondis.

---

(1) Le signe / doit se lire : « affluent de ».

24° Dans la chefferie Binza sur la Nawè/Mondwa/Uele, pédiformes.

25° Au mont Kanguru (versant ouest), puis au mont Lingwa, à 1 kilomètre au nord des sources de la Botolo, une ébauche de pédiformes, boulets, instruments sagittés, innombrables cupules dont plusieurs groupées en forme de mangura, traces de buffle.

26° Mont Gundu, quatre ateliers, pédiformes, cupules, nombreux outils et armes de jet.

27° Mont Bayegè, innombrables outils, cupules, armes de jet et pédiformes.

28° Dans la chefferie Mange, vers les sources de la Pongobe, affluent de l'Angu, pédiformes.

29° Au centre de la plaine Zalika au monga Balungugatité, dans la chefferie Gwago, sur la rive gauche de l'Uele, deux empreintes pédiformes, à proximité de l'Akwa. Les indigènes les appellent Foa Tule (pieds de Tule). J'y ai relevé en plus de ces empreintes : une grande cupule oblongue de 17 centimètres de diamètre; enfin, une cupule triple, en forme de feuille de trèfle.

30° Dans la plaine dite Ambinga, à 30 kilomètres ouest-nord-ouest du poste d'Amadi, dans la chefferie Konzo, cupules et représentations de boulets.

31° Pédiformes sur la Wara, dans la plaine Manga, au lieu dit Pwembere Mobe, près du village Badengu (Casati les aurait visités).

32° Entre le pied du mont Mandjambo et la rivière Tari, affluent de l'Uere, cupules, pédiformes, empreintes de buffle.

33° Aux sources de l'Amara, limite des chefferies Goma et Suronga, pédiformes.

34° Au mont Gongo, dans la chefferie Okondo, cupules; légende d'une enclume qui ne se laisse pas soulever.

35° Laccolithes à cupules oblongues à la rivière Sano, sur la route Tota-Poko.

36° Cupules entre la Baraza et la Netuku, affluent de la Namongama/Kiliwa/Uele.

37° Au nord du gîte d'étapes Teli, route Poko-Nyangara, cupules dites Sango Lè (mortiers de Lè).

38° Pierres à cupules au nord-est de Gumbari, chefferie Alimasi.

39° Chefferie Lingi (ouest de Poko), dans le lit de la rivière Nadombo / Lepelepe / Bomokandi, deux pédiformes.

40° Sur un petit affluent de droite de la Makongo, près du village Gaya, 30 kilomètres sud-ouest de Poko, une monga avec armes de jet, haches, cupules, etc.

41° Près de la Natwa, affluent de droite de la Poko, entre Kipate et Bitimatè, à la plaine Nanginda ou monga Azapane, cupules (Sango Tule ou mortiers de Tule) et représentations de boulets.

42° Station à cupules sur la Nawowo/Nambosi/Kome/Nava.

43° Station à cupules, confins Kipate et Vungula, près de la Nangelia/Badolo/Poko.

44° Cupules dans la chefferie Goma, sur la route Poko-Amadi, à proximité de cavernes.

45° Cupules dans la chefferie Eliwa, près de la rivière Gamba, limite entre les territoires de Poko et Rungu.

46° Cupules dans la chefferie Akengaï au village Gugusine. A proximité de cette station, une corniche sous une chute de la rivière conduit à des cavernes étendues.

47° Cinq cupules oblongues dans le monga derrière le mont Madjama, près de Poko.

48° Aux sources de la rivière Sangolè (mortiers de Lè), à 8 kilomètres est-nord-est de Poko, sur la route de la Teli, 27 cupules hémisphériques de 10 à 13.5 centimètres de diamètre en partie recouvertes par des terres de ruissellement atteignant jusque 21 centimètres.

49° Cupules entre les villages Bangima et Gilima, au sud d'Api.

50° Cupules et pédiformes au monga Pwakataka, près de la rivière Babe, affluent de l'Angu, entre les villages Sanango et Bangima.

51° Six cupules sur une dalle très érodée sur la rive

gauche du premier affluent de droite de l'Asa, à 300 mètres en aval du sentier Bagidi-Gwan.

52° Sur le même sentier, au deuxième affluent de droite de l'Asa, nombreuses cupules.

53° Dans le monga entre les villages Djabere et Mopoï Kalama, à 50 mètres en amont de la source d'un petit affluent de la Lunga/Nzara/Gwan, 21 cupules dont 5 alignées, diamètre 12 à 20 centimètres. La région des sources de l'Asa semble particulièrement riche en cupules. Les monga y couvrent du reste une étendue considérable.

54° Sur la rive droite de la Namvutu, en aval de la route Gwan-Angu, à proximité du sentier Mopoï-Hinga, 2 ateliers avec, dans l'ensemble, une quinzaine de cupules très érodées à diamètre variable.

55° Cupules hémisphériques dans la vallée de la Muegri/Gwan, à 1 kilomètre au nord de la route Gwan-Bili.

56° Cupules dans la vallée de la Salu/Asa, sur la route Gwan-Bili.

57° Cupules dans la vallée de la Kaw/Namogia/Bangu, près du poste de Gwan.

En réalité, toute la région Angu-Bili-Gwan semble parsemée de stations à cupules. On y trouve fréquemment à proximité des pierres de fronde. Elles sont encore employées par les Akarè pour y piler le manioc roui dans les flaques des monga et comme aires à sécher et à battre sésame et sorgho.

58° Vallée de la M'Bara (rive gauche)/M'Bomu, à 2 kilomètres à l'ouest du village Wote.

59° Rive droite de l'Ambia/Biwa/M'Bomu, à 1 kilomètre des sources et à 300 mètres de la rivière.

60° Sources de la Biwa, deux stations au nord-ouest des sources, sur de petites dalles très érodées en partie recouvertes d'alluvions.

61° Rive droite de l'Ata/M'Bomu, à 5 kilomètres du confluent.

62° Rive gauche de l'Ata, près du village Djabere, sur un gros bloc isolé, à proximité de nombreux monolithes

ayant servi à établir des plates-formes d'habitations dites « bambogia » (voir Akarè).

63° Au village Ginemadia, sur la rive droite de la Lembi/Pilima, 3 stations dont une à 32 cupules.

64° Environs du village Tagba, à 5 kilomètres au sud de Bogi, 4 stations à nombreuses cupules et cupules isolées.

65° Station avec deux pédiformes dont l'un incomplet, sur un monga vers le ruisseau Nangarako/Nalango/Logo/M'Bili, rive droite, à environ 25 kilomètres au nord-est du village Rafaï (route Bondo-Bili).

66° Station avec quelques pédiformes, à environ 20 kilomètres au nord de Bili, près de la Bangu/Gombo/M'Bili.

67° et 68° Stations à cupules au sommet de trois laccolithes granitiques. La première à 7 kilomètres à l'ouest des villages Kosa (5 cupules de 10 à 12 centimètres), la seconde (7 cupules de 9 à 12 centimètres) à 8 kilomètres à l'ouest du village Rafaï; les deux stations à proximité immédiate de la route Bili-Bondo.

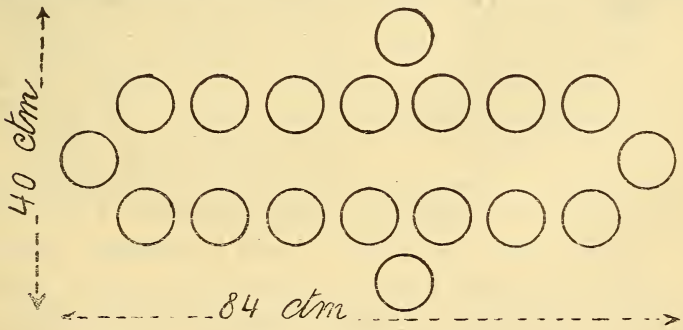
69° Station à cupules nombreuses, à mi-chemin du village Gingi et de la station n° 36. Dans les environs de Gingi et de Bandaï, nombreuses cupules isolées, la plupart très érodées.

70° Pédiformes à Aboga (chefferie des Maèlè Momboko), territoire de Zobia, près de l'ancien poste de Libogo.

Les premières stations découvertes sont celles du mont Gundu (n° 27) ; elles ont fait l'objet d'une description parue dans la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie* (n°s 3 et 4, mars et avril 1914). Comme il était prévu, de nouvelles dalles gravées ont été trouvées, mais sans apporter de signes graphiques nouveaux. Les ateliers décrits ne forment en réalité qu'une longue bande que divisent des parties plus érodées où seules les cupules sont encore visibles avec quelques traces de gravures trop abîmées. Au nord de l'atelier, à 1 à 200 mètres, se trouve une nouvelle dalle à cupules de toutes dimensions. A un endroit, on en peut compter

onze dans un rayon de moins d'un mètre. Deux sont oblongues, parallèles, légèrement asymétriques. L'une a été achevée en pédiforme. C'est le seul cas confirmant l'hypothèse de M. Baudouin sur la signification des cupules ovoïdes, asymétriques, assimilées par lui à des ébauches de pédiformes. A 50 mètres au nord-est de la précédente, nouvelle dalle : 9 pédiformes d'orientations diverses, outils en forme de casse-tête. Partant de là et suivant les contreforts entre la Roï et la montagne se trouve une série de dalles rejoignant l'ancienne route Api-Uere portant toutes quelques signes peu nombreux : cupules, pédiformes ou pinga (couteaux de jet), notamment sur la rive droite de la Yumbulu, affluent de la Roï. De même, la station du Bayegè s'étend plus à l'ouest que ne l'avait montré la première reconnaissance. A 1,500 mètres à l'est du début de la station, se trouve un amas de blocs de rochers circulaire, de mémoire d'Azande toujours à la même place; il se serait cependant un peu tassé. Fait curieux, il est entouré d'euphorbes candélabres que l'on ne trouve nulle part ailleurs dans le voisinage immédiat et qui sont fréquemment plantées à côté des atolo. L'aspect rappelle les tombes de la région du Bangaro. Manquant de main-d'œuvre, j'ai respecté le pseudo-tumulus.

Inventaire de la station n° 25 du mont Kanguru. En

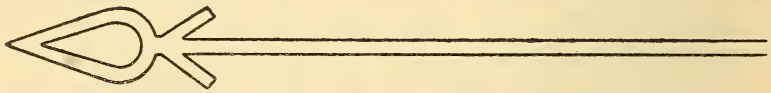


partant du pied de la montagne et en descendant, on trouve des dalles à cupules, très érodées à cause de leur position

inclinée. Aussitôt que la pente diminue et que la terrasse devient presque horizontale, se montrent des cupules et deux mangura (suite de cupules disposées en forme de jeu dit « mangura », actuellement encore en faveur).

En descendant toujours, on trouve une cupule oblongue en un endroit très érodé, qui paraît être une trace pédiforme droite, d'une longueur totale de 24.5 centimètres. En descendant, encore une série de cupules, puis trois anneaux qui pourraient représenter des bolas (boulets de pierre à lancer à la main ou au moyen d'engins spéciaux ou de frondes). A proximité, deux outils analogues à ceux portant le n° 4 dans la figure 7 de la note parue dans la *Revue d'Ethnographie et de Sociologie*. Ces outils seraient-ils des propulseurs, des frondes ? Puis probablement une ébauche de pied droit obtenue par petites percussions. Plus bas, de nombreuses cupules et deux petites mangura.

La station n° 5, sans pédiformes, est intéressante par un type de sagaie barbelée, la « gyagya », qui est encore en usage chez les Momvu (ce même type a été trouvé au Gundu : n° 27).



Station n° 15. Le rocher à rainures dit Banahinga (le père t'a oublié) est un bloc de granit de 5.40 m. c. de superficie. Il se trouve au pied d'une falaise latéritique bordant vers le sud le ravin formé par un affluent de la Lingasi. Ce ravin est un marécage envahi de calamus épineux. Du Banahinga au pied de la falaise, il y a une quinzaine de mètres. Sur ce parcours on constate que de gros blocs de limonite posés irrégulièrement forment une espèce de sentier. A l'extrémité de ce sentier, une excavation, jadis importante, paraît-il, est presque éboulée. Un peu en aval, une autre grotte a presque complètement disparu depuis quelques années. La falaise est couronnée par une grande monga où l'on remarque des traces de rupestres, mais tellement érodés qu'on n'en peut reconnaître la signification. Le Bana-

hinga porte une série de rainures sur sa face supérieure et sur une de ses faces obliques. Comme la plupart des stations néolithiques, il est l'objet d'une attention spéciale de la part des Basiri azandéisés qui habitent au nord de la rivière. Ce culte n'a été repris que récemment après avoir été abandonné pendant plus d'une génération. Voici en quelles circonstances. Une femme d'Inglesi ayant été au marais cueillir des « tilibara » (plante à sel), s'enlisa. On parvint à la dégager, empêtrée dans les joncs et les palmiers épineux. Elle déclara qu'elle avait été battue et que les traces qu'elle portait sur le corps provenaient de cette fustigation, au cours de laquelle elle avait été mystérieusement maintenue à terre (et non pas par le contact des épines) pendant que, affolée, elle se débattait. L'événement fit sensation. On en parla dans le village, et un vieil Azande se souvint que lors de l'installation de Yapati vers la Salanga (affluent de la M'Buye), les premiers Azande offraient des dons au rocher voisin, afin de s'assurer des chasses fructueuses et de faire tomber la pluie. Le rocher oublié lors de la nouvelle installation, s'était vengé. On le dénomma Banahinga « le maître (le père) du village t'a oublié », et on éleva à proximité un atolo. Le jour où je le visitai, Inglesi et les siens restèrent prudemment au haut de la falaise, mais en lui adressant un discours dans le ton de tête qui est de rigueur dans les incantations : « Bana-« hinga, Banahinga, jamais le blanc ne t'avait visité, mais « aujourd'hui il est venu. Et c'est un grand blanc, un « grand chef, c'est le commandant Bahimakbé (le chef qui « tue les buffles). Et si tu lui donnes une chasse heureuse, « il te donnera de la viande et des « bakinde » (gâteaux « de farine d'éleusine), etc. »

La station 68 (1) se trouve à proximité de la Mapwowli,

---

(1) Le manuscrit donne le n° 68 à cette station. La référence au même numéro de l'inventaire met en évidence l'impossibilité de toute identification entre les deux. Il est probable que l'identification doit être faite avec la station n° 36, qui est la seule dont la localisation fasse mention de la rivière Netuku. (B.)

affluent de gauche de la Netuku, à 2 kilomètres au sud du village Leku.

A l'aspect de la végétation, on reconnaît une monga, recouverte de terre de ruissellement. Une petite plaque en est découverte de 10 mètres de long sur 5 mètres de large dans le sens de la pente du terrain.

J'y découvre au total 38 cupules de 8 à 38 centimètres de diamètre. La plupart d'entre elles sont légèrement elliptiques et un peu moins profondes que la moitié du diamètre. La station est connue sous le nom de Mbeli Mangeru, c'est-à-dire la pierre aux trous du jeu mbeli (mbeli = mangura).

Il est à noter que dans toute la région, l'attention populaire est attirée par les rochers et que des légendes y sont attachées.

Le mont Gongo, amas granitique à 130 kilomètres est-sud-est de Nyangara, avait attiré mon attention. Au début de l'occupation madi, les ancêtres des habitants actuels y voyaient le soir des feux s'allumer : on y trouva une immense enclume. En réalité, au sommet, un gros fragment de granit rend un son métallique lorsqu'on le frappe. A 6 kilomètres plus loin on prétend qu'Azapane (héros civilisateur des Mangbètu) y a fait du feu, car il s'y trouve trois protubérances groupées comme le sont les pierres destinées à supporter les pots à bouillir.

Partout les traces d'industries humaines sur les rochers sont attribuées par les indigènes à leurs héros civilisateurs, à Tule chez les Azande, à Azapane chez les Mangbètu, à Ire chez les Amadi, à Tumbele chez les Bangba, à Hile chez les Abarambo.

Manziga me fait remarquer que si l'on trouve de nombreuses cupules dans une région, on y trouve également des pédiformes.

L'hypothèse que les cercles des stations 17-36-37 sont des représentations de boulets et que ceux-ci sont des pierres à fronde semble se confirmer de multiples témoignages affirmant que les Avungura ont combattu des fron-

deurs dans la région Lebo-Bili-Uere (1). Une de ces pierres trouvées au mont Madjama (Poko), montrée à Akengaï, est déclarée « pierre de guerre » qui se lançait au moyen d'une ficelle.

D'autre part, d'après un vieux Mangbètu, la préparation des rochers à broyer l'éleusine se faisait à l'aide d'un boulet de pierre destiné à préparer par percussion le creux de l'auge. Ce creux était ensuite poli à l'aide de la meule qui devait être employée, et de sable mouillé. Le boulet s'appelait m'boloko.

Fabrication des cupules. — Les Akarè usent toujours des dalles à limonites et des cupules qu'ils y trouvent.

En l'absence de celles-ci, on choisit sur le monga un endroit à grains fins et on y casse le manioc roui et séché à petits coups de percuteur de granit. Dès que cette opération a été pratiquée quelques fois, on y revient toujours, car à cet endroit il se mêle évidemment moins de sable aux aliments. Pour de grosses quantités, la farine est rapportée au village et pilée au mortier de bois, qui paraît d'origine azande. Mais, pour les petites quantités, on finit le travail sur place. Le percuteur est manié comme broyeur, par un mouvement circulaire et non alternatif comme dans d'autres régions, ce qui expliquerait le nombre restreint d'usures longitudinales par rapport aux cupules. Il se creuse de la sorte une petite cupule.

Les Akarè cependant appellent « ambugina m'Boli » (pierres de Boli) les anciennes cupules et semblent ne pas pousser le travail plus loin.

Si on rapproche ce procédé de la préparation ancienne des meules à broyer décrite plus haut par l'ancien des Mangbètu, on arrive au procédé suivant : à l'aide d'un

---

(1) Il y a moins de vingt ans, les Banza de l'Ubangi habitant les collines de la ligne de faîte avec la Mongala, employaient encore comme moyen de défense des pierres qu'ils lançaient au moyen d'une liane qui restait attachée à la pierre. Je n'ai aucun souvenir que ces pierres subissaient une préparation. Ces mêmes populations se construisaient dans les plus hauts arbres des réduits de défense pouvant contenir une douzaine d'hommes. (B.)

broyeur déjà devenu sphérique par l'usage (m'boloko) on frappe la roche à petits coups jusqu'à obtenir une aire bien écrasée (cupuloïde); on la polit ensuite à l'aide du broyeur et de sable, on lave, on recommence l'opération jusqu'à obtenir le creux désiré, qui s'agrandira régulièrement par l'usage. Ceci explique que le bord des cupules n'est pas parfaitement net, et que celles-ci à l'examen montrent toujours une légère auréole à grains écrasés, auréole due aux percussions préparatoires. Il va sans dire que les cupules en devenant profondes cesseraient d'être pratiques. D'où la nécessité d'en creuser toujours de nouvelles, et le nombre énorme que l'on en peut reconnaître. Ce n'est que postérieurement que le jeu de mangura aura été inventé, et que des dispositions comme celles du Lingwa auront été admises.

Les formations dites « pwembere » ou « monga » sont dues au remaniement des gisements d'hématite par les eaux carbonatées de surface ; elles comprennent des grains d'hématite, des fragments de quartz reliés par un ciment siliceux. Elles forment de vastes dalles planes dénudées, s'étendant à flanc de coteaux, parfois sur des kilomètres carrés d'étendue. Quant aux gisements d'hématite avec leurs passages progressifs de la forme de schistes brun-chocolat jusqu'à la cassure métallique, une étude de Ball et Shaler (American Institute of Mining Engineers) les assimile aux itabérites du Brésil. Dès qu'on entre dans la région granitique suivant un axe approximatif Gumbari-mont Gaïma, les « pwembere » disparaissent, quoique les itabérites se retrouvent au sud du Gaïma. Il en est de même pour la région à dioryte et diabase à l'est et au nord de la précédente. Par contre, dans le bassin du Nil (gneiss et schistes micacés), on les retrouve.

Il ressort de mes recherches que dans ces régions (à l'exception de la dernière que je n'ai pas explorée dans ce sens, n'étant pas averti) aucune roche à empreintes n'existe.

QUATRIÈME PARTIE

ETHNOGRAPHIE

CHAPITRE PREMIER

DYNAMISME

L'étude des croyances africaines a pris un essor remarquable en ces dix dernières années. A travers des croyances superficielles d'apparence embrouillée, un grand nombre de coups de sonde ont été lancés, tous nous indiquant l'existence d'une couche profonde, d'un fonds commun. Le nombre de ces investigations est tel que, par un procédé analogue à celui des géologues, nous pouvons affirmer à l'heure actuelle la continuité de cette couche profonde (voir : *Les Ababua,* Dynamisme) (1).

Bien plus, il apparaît que le moment est arrivé de discuter l'origine de ce fonds intellectuel commun, incidences, convergences, parallélismes, emprunts, et que, sans courir le risque de créer une synthèse prématurée, nous pouvons le rattacher à l'existence d'une mentalité spécifique dynamiste

(1) En 1916, un noir originaire de l'Uele provoqua une intense agitation dans la population de Stanleyville, qui constituait pour lui un milieu entièrement nouveau. Il prétendait avoir surpris certaines des formules par lesquelles les blancs font sortir des eaux les trésors qu'elles recèlent. En public, il retirait du fleuve, après certaines incantations, des pièces de monnaie qu'il distribuait libéralement à son entourage. Il affirmait avoir appris que tel ruisseau des environs était en puissance de verroterie, tel autre en puissance de tissus, mais n'être pas encore en possession des formules qui feraient apparaître ces richesses aux yeux de tous. Soupçonné d'avoir volé les sommes relativement importantes qu'il avait distribuées, il fut mis en prison et mourut après quelques jours. La population entière, qui vivait cependant au contact immédiat des Européens et comptait de nombreux noirs civilisés, crut à ses pouvoirs et la rumeur courut que les blancs, redoutant sa concurrence, l'avaient fait mourir. (B.)

en relation avec la structure histologique de la substance grise du cerveau (travaux de Vogt, Brodmann, etc.). Partout où des croyances plus différenciées apparaissent, il est facile de les rattacher au premier mécanisme. Je crois qu'on ne peut pas sous-évaluer l'idée de Tylor donnant au rêve un rôle considérable dans la poussée animistique sur le fond dynamiste. Une longue expérience de l'indigène m'a permis de constater le rôle que, chez lui, joue fréquemment le rêve, forme de la pensée subconsciente qui semble plus voisine de la pensée du noir que de la pensée de l'Européen. Ceci, si l'on tient compte de la moindre différenciation histologique du cerveau, est absolument conforme soit aux théories désormais célèbres du psychiâtre autrichien Freud, soit aux idées sur la logique de Mach, soit à l'ensemble des idées d'ordre sociologique condensées par Lévy-Brühl.

De là l'intérêt dominant pour l'ethnographe moderne d'accorder une attention passionnée au travail de catégorisation logique de l'indigène.

Cependant, ce travail se heurte à des difficultés considérables dans l'observation ethnographique proprement dite : d'abord, lorsqu'il s'agira de faire usage des croyances simples pour aider à la discrimination des diverses tribus observées, car les différences de part et d'autre sont en dehors de toute proportion; ensuite, lorsque le carnet d'observations sera bourré de faits, combien ils apparaîtront difficiles à présenter, même aux spécialistes.

D'une part, en les présentant tels quels, ont court le risque d'être diffus, incoordonné, comme le fut Dennett dans ses études, où il resta trop africain, c'est-à-dire se contenta de catégories trop peu différenciées pour des cerveaux accoutumés à la méthode scientifique.

D'autre part, en classant les faits, même avec le maximum de prudence, on est fatalement entraîné à briser des connections logiques indigènes, à faire de l'européanocentrisme. C'est cependant à cette méthode que nous devons nous résigner actuellement pour une partie des faits, notamment pour les croyances dynamiques isolées. L'uniformité,

l'homogénéité de la couche des croyances dynamistes est telle que presque aucun observateur ne nous signale que tel objet, tel animal est doué de « dawa » (voir *Les Ababua*, Dynamisme).

De nombreux parallèles africains peuvent être signalés. Par exemple, nous voyons la terre argileuse blanche, de Madagascar au Sénégal, être reconnue comme ayant un dynamisme caractéristique. Nous la voyons partout employée aux rites funéraires, aux rites de naissance, d'initiation, etc. Dans le même ordre d'idées, nous voyons les croyances aux propriétés du dendrohyrax identiques chez toutes les populations au nord de l'équateur, et aussi les rites zoolâtriques du léopard, du chimpanzé, les sifflets magiques et la croyance à la bête d'en haut, kilima ou mama ine (léopard arc-en-ciel).

Si nous recherchons les caractéristiques d'une tribu, il nous est donc impossible de faire usage de croyances aussi générales.

Cette difficulté est d'autant plus grande que, lorsqu'une de ces croyances isolées manque à une tribu, elle l'emprunte à ses voisins avec une facilité d'autant plus grande que le mécanisme mental qui y donne naissance est identique. De là la grande tolérance des indigènes.

Ces emprunts s'étendent même à des cycles de croyances déjà différenciées, comme je l'ai montré dans mes *Etudes bakango* pour l'atolo azande (ensemble animique-dynamique) emprunté par les Bakango, où il est devenu strictement dynamique. La condition est toutefois que leurs apparences soient telles qu'ils puissent être intégrés dans la croyance la plus élémentaire, c'est-à-dire expliqués dynamiquement.

En somme, les faits de croyance, tout comme les phénomènes de culture matérielle, n'ont pas de valeur dichotomique propre. Ce qui est caractéristique de telle tribu, c'est moins cette croyance que telle association ethnographique, pour emprunter l'expression des phytogéographes. La théorie des cycles ne sera au point que le jour où elle aura défini quelle est l'association minima nécessaire pour

réaliser un type. Nous voyons notamment chez les Abandya que l'identité de la langue, de l'organisation politique et du fond cultural ne permettent pas de les assimiler aux Azande.

Il me semble cependant que les croyances peuvent être utilisées dans un but de classification, mais seulement lorsqu'elles forment un enchaînement complet.

Parfois sur le grand fond de croyance au « dawa » spécifique, nous voyons germer des spéculations tendant à grouper des faits magiques, isolés et connus de tous, en un faisceau plus redoutable parce que secret. C'est là une des formes les plus répandues de la société secrète en Afrique. Quelquefois des faits animistiques s'y ajoutent : ce sont les seuls qu'ait considérés De Jonghe à la suite de Frobenius dans son explication des sociétés secrètes en Afrique.

Tantôt, au contraire, ces croyances s'enchevêtrent avec des phénomènes strictement économiques et sociaux.

Quoi qu'il en soit, ce qui importe, ce n'est plus la croyance fondamentale, mais bien la façon dont elle est mise en œuvre. Et c'est pour cela qu'il importe de rendre hommage à Van Gennep, qui, dans ses *Rites de passage,* a marqué nettement l'importance de la séquence rituelle en opposition aux rites isolés. Chaque fois ce sera, en effet, la séquence rituelle qui nous servira de critère.

Il est à noter que, si les faits isolés sont difficiles à localiser, les parallélismes complets en matière de séquences rituelles sont rares, tout au moins dans l'état actuel de nos connaissances.

L'ensemble de ces réflexions était nécessaire pour expliquer comment, dans les notes suivantes ayant pour but d'étudier les Azande, leurs échanges culturels avec les populations soumises ou voisines, mettant en œuvre des faits notés chez les Azande et aussi des parallèles que j'ai épinglés au cours de mes voyages et dont la plupart sont des observations non encore publiées, j'ai été amené à des classements nécessaires. L'ensemble des faits magiques isolés, que je n'ai pu mettre en œuvre dans des séquences rituelles, ont été groupés dans des classes conformes à

notre mentalité. Mais, chaque fois que j'ai pu décrire le phénomène dans sa complexité, j'ai préféré rester plus près de la mentalité indigène (quitte à créer quelques flottements) et décrire les séquences dans leur vrai milieu social.

Les cas isolés de zoolâtrie devraient avoir leur place « européenne » au dynamisme simple. Dans un but de comparaison et pour mettre en relief les difficultés de méthode dans l'observation, j'ai été amené à les grouper au paragraphe totémisme. De même pour les rites de dénomination, etc.

Nous verrons successivement (1) :

A. Dynamisme simple.

La notion du dawa, eboï, ngaa. Les conséquences. Rites simples positifs et négatifs.

a) Magie contagieuse dynamiste.

b) Magie homéopathique dynamiste.

c) Thérapeutique, théorie de la signature, interdictions alimentaires.

d) Le mangu (jettatura). Les avuri (mô en abarambo) : magiciens et leurs « dawa », avaleurs de sabres, jongleurs, danseurs de cour, etc.

e) Cas indéterminés. Relations entre les pierres et la pluie. Procédés divinatoires. Sifflets magiques. Attribution d'atolo aux rochers à pluie. L'atolo, « dawa » du village, chez les Ababua. Une souche en forme de tête d'antilope employée comme atolo chez Zamoï Bio.

---

(1) On verra que ce programme n'est pas réalisé intégralement par la présente publication. Je n'ai pu mettre la main notamment sur aucun renseignement relatif aux diverses sociétés secrètes, aux atolo (propitiation des mânes), au « mangu » (jettatura), à Boli et à la vie future. Je considère comme certain qu'elles ont existé. Confiées peut-être à quelqu'un qui en ignore la valeur, viendront-elles plus tard au jour? Cet espoir pourrait trouver une base dans une note isolée, où de Calonne, à propos des sociétés secrètes, écrit : « Ici, il est peut-être prudent de » post-poser l'étude définitive pour ne pas déchaîner sur mes pauvres » bougres de frères du Nébéli et du Mani les persécutions offi- » cielles. » (B.)

B. Extension du dynamisme à l'animisme simple.

1° Les atolo et leur rituel. Le « mbiti ». Rôle du rêve.

2° Extension au « banga ». Crises hystériformes.

3° Boli (1) et la vie future.

C. Séquences rituelles magico-religieuses d'origine dynamique.

1° Quelques médicaments exigeant ces séquences.

2° Sociétés secrètes du « Nébéli », du « Liando », du « Mani », du « Bamuye », du « Pepo »; leur conditionnement social.

D. Séquences rituelles magico-religieuses d'origine dynamico-animiste. Société secrète du « Zibu ».

E. Légendes rituelles mélangées à des faits sociaux.

1° Rites de dénomination, de naissance, de puberté, de mort.

2° Extension aux sociétés secrètes du « Lungu » et de l' « Omwali ».

3° Zoolâtrie et clans totémiques.

Enfin, au même ordre d'idées doivent se rattacher les quelques renseignements relatifs aux classifications grammaticales, apparences extérieures des classes logiques (2).

Il faut cependant insister sur le fait que je n'entends pas réduire le déterminisme social à des conditions psychologiques. Dans mes *Ababua*, j'ai insisté sur le déterminisme du milieu alimentaire (méthode de Le Play); dans mes

---

(1) On admet généralement que Boli est le dieu azande. Je n'ai rien retrouvé à ce sujet dans les notes laissées par de Calonne. Boli semblerait plutôt ressortir à la catégorie des héros civilisateurs, comme Tule. Le fait que l'indigène se compare parfois lui-même, ou compare ses ancêtres, à Allah ou à Dzambi, met en lumière qu'il ne s'est nullement assimilé l'idée métaphysique chrétienne, mais bien que les entités de celle-ci ont été intégrées dans les anciennes croyances zande. Le dieu de l'Azande chrétien n'est plus qu'un demi-dieu. De même, il a étendu à tous ceux auxquels le baptême a donné le même patron, les interdictions sexuelles du clan exogamique. (B.)

(2) Ces renseignements sont consignés dans la partie linguistique des études de de Calonne, que je n'ai pas abordée. (B.)

Etudes bakango, j'ai insisté sur les réactions qu'introduisent dans cette adaptation les facteurs dus à la mentalité. Ici dans un ensemble de groupes aussi divergents, brisés, puis refondus dans un moule unique, c'est cependant cette mentalité dynamique qui apparaît comme seule commune mesure entre les diverses populations au début de l'azandéisation. Les habitudes communes naissent plus tard. Nous verrons notamment que l'emplacement des villages azande dits « sentinelles » n'est nullement dû, soit à des nécessités alimentaires, soit à des croyances, mais au programme militaire et politique des chefs. L'emplacement des autres villages, au contraire, est nettement déterminé par le milieu alimentaire. Dans le même ordre d'idées, exclusif de toutes croyances, il est à noter que les déplacements sous l'influence d'une poussée extérieure sont des migrations s'il y a centralisation de groupe; dans le cas contraire, il y a dispersion.

CHAPITRE II

MAGIE SYMPATHIQUE

L'ensemble des animaux à peau zébrée ou tachetée est l'objet de croyances sympathiques. La girafe, par exemple, est caractérisée par des rosettes colorées sur fond clair. Aussi les Abaka n'en mangeront pas, sauf cependant comme remède contre la roséole syphilitique. Par contre, leurs voisins azande en peuvent manger, sauf s'ils ont contracté antérieurement la même maladie, auquel cas ils courraient le risque d'avoir une rechute immédiate d'accidents primaires. Pour connaître qu'ils sont guéris, ils se font une incision à la base du pouce droit et y introduisent du sang de girafe. Si la plaie s'enflamme, l'interdiction persiste. Si, au contraire, il n'y a pas de réaction, le danger est passé. Cette prescription s'étend parfois à d'autres animaux bigarrés, jeunes sangliers, tragelaphus, situtunga, etc. (1). La connaissance de ce « dawa » des animaux tachetés doit être une des grandes découvertes indigènes, car on la voit enseignée systématiquement aussi bien dans les prescriptions secrètes des rites de la puberté (circoncision) que dans les enseignements d'initiation des sociétés secrètes (Nébéli et Mani). Les ceintures en peau de bongo (boocercus) sont extrêmement recherchées; plus encore celles taillées dans le cuir zébré des membres de l'okapi, dont une suffit parfois au paiement de ce que nous sommes convenus d'appeler la dot exigée d'un indigène entrant en ménage.

Le wâ (dendrohyrax) est chargé à un degré éminent d'un dynamisme néfaste, le mangu. Aussi lorsque, dans la nuit, le wâ lance ses appels, c'est qu'il est occupé à énumérer en langue dendrohyrax les noms de tous les jettatori du village. Si l'on en a pris un vivant, il faut le surveiller pour que les dits jettatori ne le viennent délivrer pendant

(1) Les plumes de pintade sont très efficaces contre la variole. (B.)

la nuit. Si l'on jette dans la source un os du pied du dendrohyrax, les femmes qui reviendront le pot vide sans avoir puisé d'eau, sont suspectes. Si, enfin, on brûle du poil de dendrohyrax et qu'on en jette une pincée de cendres dans le vin, l'homme non prévenu qui s'abstiendra de boire est suspect. Enfin, le dendrohyrax aurait des rendez-vous nocturnes et des rapports sexuels avec les femmes du mangu (1).

Si un Embili est malade, et qu'on soupçonne que quelqu'un de son entourage est en cause, on fait uriner le malade sur une herbe qui est suspendue au-dessus de la porte. Lorsque le coupable passera, une goutte d'urine lui tombera dans le cou; rentré chez lui, la maladie dont il est cause le saisira à son tour.

Chez les Avuru Kipa, si un procédé mantique (benge, d'ordinaire) indique qu'un homme du « mangu » menace le village et par quel chemin il doit arriver, on se protège en plaçant le long du sentier un pieu, incisé souvent de blanc et de noir, et supportant une petite fourche, munie d'un lambeau d'étoffe, disposé verticalement si c'est pour un homme, horizontalement pour une femme (ceci d'après la façon dont se portent les pagnes), agrémenté des plumes du poulet qui a servi à faire le « benge ».

Chez Mabuturu (chez Gugwa également), une grosse pierre est suspendue au-dessus du seuil d'une hutte dont l'occupant est momentanément absent. Celui qui se permettra d'entrer verra ses testicules grossir aux dimensions de la pierre. L'éléphantiasis du scrotum est commun.

On met au feu l'écaille de la queue du crocodile, on délaie les cendres dans l'eau dont on touche les épis de maïs en voie de formation. Les épis donneront autant de grains qu'il y a d'écailles à la queue.

Un Avukida me dit que, quand la bête foudre a carbo-

---

(1) En 1913, dans les environs de Bambili, le médecin Rodhain obtint des indigènes un dendrohyrax pour des études biologiques. De ce fait, il ajouta à la puissance que les « médecines » tiraient de sa personne et de leur valeur propre, toute la puissance du « wâ » et son prestige s'en accrut singulièrement. (B.)

nisé un arbre, on prend du charbon et on s'en fait un tatouage sur le front.

La plupart des médecines auxiliaires de chasse, dont la base est cependant d'origine indéterminée, consistent à introduire dans une incision au pouce droit les cendres d'une racine. Si l'on y mêle celles d'une graminée, à épi long et fourchu en forme d'oreilles d'antilope, les ruminants ne vous entendront pas venir.

On donne à manger aux chiens les tendons des membres postérieurs de la bête tuée, afin de les encourager à mordre les jarrets jusqu'à forcer la bête. On pile dans leur nourriture des hyménoptères chasseurs, d'une grande espèce.

S'égratigner le pied, le sang coulant, au départ pour la chasse est de bon augure : on verra du sang le même jour.

La lune en sa croissance a la propriété d'augmenter la force de ceux qui lui font des offrandes. Aucune entreprise importante, de guerre, de migration, etc., ne débutera pendant son déclin. Au début de la lune, se frotter le corps avec sa lumière, puis se former en file indienne, une torche de paille allumée à la main, la faire tourner plusieurs fois autour de la tête, puis sauter l'un après l'autre au-dessus d'un feu allumé est une précaution toujours utile à prendre.

Au début de la lune, les neveux se rendent chez l'oncle maternel (andu) au point du jour. Celui-ci ne peut sortir de sa hutte sans donner un cadeau. S'il n'a pas « acheté » la lune, ses entreprises échoueront. Ce mauvais sort peut être évité si le neveu réconcilié vient cracher à terre dans le village avunculaire tout en proférant des vœux.

Nous verrons aux rites mortuaires (l'homme force et le soleil levant), aux rites de grossesse, aux envoûtements, des symboles analogues.

Au moment de la cicatrisation des petits tatouages à l'aiguille, porter au cou un épi de sorgho afin que les chéloïdes soient petits et réguliers comme les grains de sorgho.

La femme change de nom au moment du mariage; dès ce moment il y a interdiction de prononcer son ancien nom, qui pourrait lui inspirer le regret de son village natal.

La liane avec l'écorce de laquelle on fait les filets (dite wido en ambomu, yüde en abèlè, wi en barambo et mongbwandi, nekoro en makèrè) présente une section rosâtre d'où découle un latex rouge-sang rapidement coagulé. C'est donc un « dawa » hémostatique.

La présence dans les villages de nombreux tisserins ou hirondelles est un signe de prospérité; il y aura des enfants en aussi grande abondance que les oiseaux. Non seulement on ne détruira pas les nids, mais on aidera à leur installation et à leur heureuse influence en couronnant les habitations d'un nid d'hirondelle (bilambila) qu'on trouve çà et là chez les Abandya et les Anunga et qui est de règle chez les Basiri. Chez les Adio, le nid d'hirondelle est fixé à l'extrémité d'une longue perche dépassant le faîte de la hutte de près de 2 mètres. Enfin, vers la haute Aka et la Meridi on ne le place plus sur la maison, mais on plante les perches près des atolo, à côté des médecines de chasse, des plantes thérapeutiques et des poisons (euphorbes à empoisonner les lances de chasse).

Si l'on suit une bête blessée, conserver sur soi une feuille maculée de sang, ou de préférence un peu de chair ou de poils accrochés à une branche ; on retrouvera rapidement la bête poursuivie (1).

La preuve objective du mangu est donnée après la mort par la présence dans le corps du coupable d'un viscère (vésicule biliaire?) hypertrophié. L'Azande ouvre le ventre sous la ligne des côtes, y recherche le corps du mangu et le mange; pouvoir homéopathique, car ceux qui en auront usé seront à l'abri d'un éventuel contact avec un jettatore.

---

(1) En 1915, le chef Mange, qui, avec une belle énergie avait maintenu l'indépendance de ses gens, devenu très âgé, ajoutait chaque jour un morceau à une corde qu'il tressait depuis des années. Il en avait déjà rempli des paniers. Tout accident dans l'opération devait être interprété comme un présage de mort.

La cendre de peau de varan, aux innombrables petites écailles, répandue dans les champs de culture, augmente le rendement des céréales. Ne pas abîmer l'animal lorsqu'il est tué, sous peine de faire une mauvaise récolte de termites. En conserver les griffes pour élargir les trous des termitières le jour de l'essaimage : celui-ci sera particulièrement abondant. (B.)

CHAPITRE III

THÉRAPEUTIQUE

Bavurubate (lufa cylindrica). — Liane des vieilles plantations, spécifique contre la morsure des serpents.

Langa. — Plante dont la cendre brûlée et mêlée à l'huile de palme sert à empoisonner les flèches à éléphants.

M'boï. — Euphorbe, qui, dans la région nord, est utilisée pour empoisonner les flèches à singes.

Dengé. — Bulbe, qui, pelé, est donné comme fébrifuge aux enfants ayant une grosse rate.

Polokuma. — Arbre dont l'écorce de la racine, employée en infusion contre la syphilis, provoque une transpiration profuse et de violents vomissements. On vomit la maladie, car quelques jours après, les roséoles disparaissent.

Mangwa gumba (hache de foudre). — Ces haches de pierre polie, appliquées contre le front, sont souveraines contre les maux de tête.

Dala. — Arbre à résine dont l'écorce en décoction guérit les dartres.

Il y a au sujet de la notion de médecine un fait assez curieux. Médecine et arbre se désignent par le même nom en diverses langues : ngoa en azande, amaga en akarè, ambaga en amadi.

CHAPITRE IV

CAS INDÉTERMINÉS

Il est à noter que l'idée d'ensemble du dawa nous a servi jusqu'à présent plutôt comme « working hypothesis » que comme explication définitive. Pour lui donner cette valeur, il y aurait intérêt, en effet, à rencontrer l'ensemble des rites, croyances, thérapeutique, etc., expliqué au moyen du principe spécifique par le même individu. Or, la mentalité indigène n'est pas capable de réaliser cette synthèse, qui, jusqu'à présent, est européenne. Il est vrai que de proche en proche on trouvera un individu classant les faits A et B sous l'étiquette « dawa »; plus loin, un autre réunira B et D; un autre encore C et D. Mais l'observation de certains cas d'indétermination, mieux que les explications indigènes montrera que les propitiations des « atuka » (esprits), la thérapeutique et la magie se rattachent bien à une croyance profonde unique.

Les atolo (1) sont accompagnés presque partout d'euphorbes, connues pour la violence de leur poison. Ailleurs, les atolo sont accompagnés de nids d'hirondelles (magie sympathique). Ailleurs, c'est le culte des atuka (esprits) qui se confond avec les médecines de force ou de prospérité (bâtons surmontés de crânes et massacres d'animaux).

Chez Zamoï Bio, j'ai trouvé une racine en forme de tête d'antilope toute désignée pour une médecine de chasse sympathique : on en fait un « atolo ». Ailleurs, un panier d'atolo renferme un « mangwa gumba » (hache de pierre polie).

---

(1) Dispositifs, dans les villages azande, où l'on dépose les prémices des repas en propitiation des mânes. Ordinairement constitués d'un bâton piqué en terre, dont l'extrémité supérieure est fendue en quatre branchettes réunies par des lianes, de façon à former un petit panier conique. (B.)

De même les rochers à rainures paraissent mystérieux à l'Azande. On leur érige des atolo tout comme aux mânes des ancêtres. Et cependant nulle part, à l'enquête, le rocher n'est considéré comme habité par des esprits (atuka, amboli). Mais il est capable d'une puissance magique presque mystérieuse. Les Bakango installent un atolo sur le rocher où sèchent leurs filets pour leur donner de la force.

Le mécanisme d'attribution de « dawa » aux esprits des ancêtres qu'on voit en rêve (atolo, bisima, etc.), est du même ordre que le fait noté dans *Journal of religious Psychology* (janvier 1914) : « un Winebago, rencontrant une plante nou-
» velle et découvrant ses énergiques propriétés excitantes,
» l'appelle « father, grandfather » et lui déclare qu'il en
» fera usage. Il appelle ancêtre ce qui est pourvu d'un
» dynamisme énergique ».

La notion dynamique est à la base. Devient sacré tout objet, personne, etc. pourvu d'un plus fort dynamisme parce que ancien, mystérieux; devient suspect de l'être, ce qui est nouveau, inconnu. Il y a donc bien confusion du « sacred as potent » avec le « sacred as mysterious », « sacred as forbidden », « sacred as unknown », etc., c'est-à-dire que les différentes notions du sacré surgissent d'un fond dynamique commun.

Si la route est longue encore et le soleil déjà bas sur l'horizon, placer un morceau de pierre dans la fourche d'un arbre : on gagnera du temps.

Frotter à l'aide d'une herbe spéciale la surface d'un monga (plaine à larges dalles de latérite scoriacée dénudée) : il ne pleuvra pas pendant l'étape.

Ne pas faire entrer de rameaux coupés à l'arbre « akbara » dans la construction d'une maison, sous peine de porter malheur à ses habitants.

Il existe pour les enfants une prohibition de prononcer le nom propre de leurs parents. — Quelle est ta mère? — La fille de Zébura et de Gwegu. — Ne s'appelle-t-elle pas Oyama? — C'est elle-même. — Les parents se considéreraient comme gravement lésés si les enfants ne se conformaient pas à cette règle.

CHAPITRE V

PROCÉDÉS DIVINATOIRES (MANTIQUE)

Ces procédés appelés « lora » en azande auront probablement à être discutés dans l'étude des séquences rituelles où ils sont employés.

1° Kumélé. — Herbe que l'on tresse et que l'on couche dans une petite fosse. Si les termites coupent la tresse, le pronostic est mauvais; s'ils se contentent de ronger la face inférieure, le pronostic est bon. Pour faire le kumélé, les Azande d'origine auro enferment souvent dans la tresse de paille des rameaux d'un arbuste à feuillage très découpé, nommé « barama »;

2° Benge. — Formes diverses de l'épreuve du poison sur une personne soupçonnée ou sur une poule, de préférence blanche. On conserve les plumes des ailes étalées et liées à un bâtonnet que l'on fiche dans le toit du hangar à réunions. Le benge généralement employé est l'écorce d'un arbre donnée en décoction. Surtout chez les Avungura, son usage est journalier et pas un chef ne viendra au poste européen le jour où l'épreuve sera défavorable. Chasse, guerre, amour, maladies, politique, partout où la chance intervient, le « benge » s'impose. Le vieux Zamoï Bio pour me conduire aux gravures du mont Gundu dut faire un « benge » préalable;

3° Mapingo. — Chez les Abarambo, Mangbètu, Bakango et Azande de ces origines. On empile de petits fragments de bois dont l'écroulement dans un sens ou dans l'autre donne la réponse à la question posée;

4° Kisangila. — Chez les Abarambo et les Abarambo azandéisés. On place un piège « bina » en disant : « si demain j'ai pris un rat, c'est oui »;

5° Biti. — Nom générique pour une série de procédés divinatoires analogues. L'« ewa » est constitué de deux

rondelles de bois humectées d'eau que l'on fait glisser l'une sur l'autre. Si elles adhèrent, c'est oui; c'est non, dans le cas contraire. Le « bwaga » est constitué de planchettes rectangulaires dont le maniement est identique. Enfin, chez Akengaï et Zunè, on emploie quelquefois le mokwango, appareil d'origine abarambo, fait de deux troncs de cône s'emboîtant l'un dans l'autre à la façon de deux cornets de dés à jouer;

6° Animaux de mauvais augure : le rongeur sambwa, le serpent tura, le chat dandala, la chouette. Rencontrer un caméléon portant un brin d'herbe dans la bouche, c'est être assuré que l'on perdra un proche à bref délai;

7° Dans la région momvu, un œuf, placé entre les cuisses et serré, s'écrase sans bruit : c'est oui; avec bruit : c'est non;

8° Sasa, doutant qu'un enfant né d'une de ses femmes soit son fils, l'expose, sur l'avis de ses conseillers, dans un des petits abris d'atolo, où il reste abandonné toute la nuit. Le lendemain, l'enfant est retrouvé vivant, épargné par les atuka (esprits); c'est donc bien son fils légitime et on le dénomme Tuka.

CHAPITRE VI

TOTÉMISME

Dès le début de mon étude, je rencontrai une série de faits totémistiques comportant : 1) une notion de parenté entre certains groupes dits « bwatunga » (clan azande) et une espèce animale; 2) une interdiction endogamique dans les dits groupes.

En tâchant de délimiter ces « bwatunga », je constatai d'abord qu'ils ne correspondent pas à une unité géographique, que certains d'entre eux se retrouvent dans toute l'étendue du territoire azande depuis Yakoma jusqu'au Yei, et que des individus aussi dispersés s'y considèrent comme frères de sang. La première impression est que nous avons affaire à un totémisme voisin des formes australiennes; la subdivision totémique s'étend au delà des limites géographiques ou politiques de chaque chefferie. Seule la famille des Avungura, normalement du totem du léopard, n'admet pas la règle exogamique et l'endogamie y est pratiquée fréquemment sans qu'aucun degré de consanguinité semble entraîner la notion de l'inceste. Il est rare qu'un Avungura n'ait pas comme femme quelqu'une de ses propres filles par exemple. Comme je m'en étonnais, Bavungura, fils de Bitima, me fit remarquer avec une légitime fierté que du sang aussi illustre que le leur ne pouvait dégénérer en se mélangeant. Il est impossible d'affirmer avec une entière certitude — mais certains anciens l'affirment cependant — que cette unique dérogation à la règle exogamique, que j'ai rencontrée partout au nord de l'équateur dans le Congo, est relativement récente ; qu'avant d'avoir acquis son immense autorité, la famille des Avungura était soumise à la règle commune et que seul l'orgueil de leur situation prépondérante les a conduits à se penser

différents des autres et à vivre une autre discipline (1). L'explication de Bavungura paraît être un écho de cette psychologie spéciale, de même que le fait suivant. Quelques grands chefs des Ambomu, tels que Renzi (fils de Yapati), plus tard Wando, constatèrent qu'il n'était pas conforme à leur puissance de se voir apparentés au léopard, alors que certains de leurs sujets (les Abokunda par exemple) étaient des lions. Et, sans hésitation, eux et leurs descendants se déclarèrent lions, changement assez facile puisque le lion est considéré comme le frère aîné du léopard.

Mais en tâchant de délimiter l'aire de répartition de ces clans, je fus amené à constater que cette stratification perpendiculaire à la politique est secondaire, et se rattache à une forme plus ancienne, que j'avais appelée lyétisme chez les Ababua. C'est cette étude qui m'apporta la majorité des fiches mises en œuvre pour établir l'historique des Azande.

Prenons en exemple les Abandogo. Ceux-ci sont du totem du phacochère, mais s'abstiennent également de la chair du ndogo, rongeur dont la livrée est identique à celle du marcassin. Le ndogo est le frère du fils du phacochère. On trouve des Abandogo répartis partout où on parle le zande. En les interrogeant, on arrive à cette conclusion qu'ils ne représentent pas un clan exogamique qui s'est différencié à l'intérieur d'une tribu homogène, mais que tout simplement ils proviennent tous d'un groupe homogène, soumis vers le M'Bomu par les premiers Avungura. Ceux-ci, fidèles à leur méthode politique, ont brisé ce groupe et chaque colonne d'invasion en a entraîné quelques individus avec elle. A ces Abandogo il faut rattacher les Abando, répandus surtout dans la région occidentale, qui

(1) Le vieux chef Kiravungu des Azande Abèlè m'explique que les Avungura, ayant d'innombrables peuples à gouverner, se trouvaient en rivalité entre eux et avec des chefs d'autres races parfois aussi puissants qu'eux. Avec ceux-ci l'état de paix s'affirmait par l'échange de femmes; il était impossible qu'il n'en fût pas de même avec les autres chefs avungura. Dans cette famille de conquérants, les nécessités politiques devenaient dominantes et faisaient passer au second plan les exigences traditionnelles. (B.)

ont les mêmes interdictions quant au phacochère et au rongeur ndogo, qu'ils appellent ndo.

En appliquant ce procédé à chacun des nombreux clans azande, on arrive de même à les reconstituer en des unités géographiques et politiques antérieures à l'invasion avungura et dispersées par celle-ci.

La plupart de ces « bwatunga », à origine commune, n'ont pas adopté comme dénomination le nom de leur aïeul, excepté ceux d'origine bantou. Beaucoup de ces noms sont de simples sobriquets, par exemple :

Les Abwameli — ceux qui mangent de la merde.

Les Alimete — ceux qui ont six doigts.

Les Abambwara — ceux qui combattent avec l'arbre bwara.

Les Ambuki — ceux qui restent dans les vieilles cultures.

D'autres sont désignés par leur animal protecteur :

Les Abando et Abandogo (totem ndo ou ndogo).

Les Akuringu (totem kuringu, érythréole huppé, et wokuringu, alias lumbu, vipère du Gabon).

Les Ambeli — totem mbeli, espèce de rat.

Les Aboro — totem chimpanzé, que ceux du clan doivent nommer boro (l'homme).

Abadara — totem dara (tortue), etc.

Ces bwatunga à animal protecteur collectif ont été groupés autrefois en tribus, plusieurs de celles-ci formant un ensemble culturel et linguistique homogène.

Bref, le système est absolument analogue à celui que j'ai étudié ailleurs. (Voir dans *Les Ababua,* les renseignements sur l'etina et le lyeta.) Sans vouloir donner à ces faits un caractère explicatif général, il n'en est pas moins intéressant de noter que le remaniement d'un ensemble de populations par un petit groupe de conquérants a fait passer les soumis d'une forme de zoolâtrie (lyétisme) à une apparence de totémisme vrai.

Dans l'étude historique, par but de simplification, j'ai autant que possible utilisé les noms de tribus et même, là où un nom ou un sobriquet collectif existait pour plusieurs d'entre elles, employé ce dernier nom.

CHAPITRE VII

ORIGINE DU TOTÉMISME

Chez des populations pour lesquelles il faut déjà de patientes recherches afin de reconstituer leur organisation du début de la période historique, il est évident qu'il est impossible de retrouver une explication, même a posteriori du système totémique.

Dans l'étude du totémisme spécial de l'Azande (comme d'ailleurs pour chaque totémisme), le point important ne me paraît pas être la manière dont divers groupes sociaux sont arrivés à se différencier l'un de l'autre par leur totem, mais bien comment un seul groupe d'apparentés a pu s'imaginer avoir une consanguinité avec un animal, parenté d'où dérive (comme pour l'anthropophagie) une interdiction alimentaire.

Cependant une croyance généralisée chez des gens aussi différents d'origine et de culture que ceux dont j'ai esquissé l'historique, présuppose, pour être admise, une mentalité spéciale; de quelle catégorie relève le fait qu'un Aboro qu'on traite de « kombusu » (chimpanzé) se trouve très offensé, mais si, en confiance, on lui parle de ses croyances, il vous dira « je suis un kombusu » pour exprimer que le chimpanzé est l'animal protecteur de son clan?

Sans rejeter à priori aucune des explications de l'origine du totémisme, il est à noter que ces possibilités zoolâtriques sont précisément une des caractéristiques de la mentalité dynamique. Une histoire, qui, en 1913, fit la joie du village de Boëmi dans le Bomokandi, met en évidence le jeu des imaginations en cette matière. Tout comme le sire de Framboisy, un vieil homme avait femmes trop jeunes, d'où jalousies, espionnages, etc. Un soir, aux lueurs du feu qui brûlait dans la hutte, le mari, qui veille et regarde par les fentes des portes, entrevoit l'ombre d'un léopard.

Fuite éperdue chez les voisins, discussions, épreuves mantiques, etc. On retourne en armes, on force la porte de la maison. Il en sort un vigoureux adolescent, les reins ceints d'une peau de léopard. Le vieux, de son embuscade, en avait été trompé. Il n'y eut d'autre suite qu'une ample volée de bois vert sur l'échine de l'épouse hospitalière aux léopards et aux adolescents entreprenants. Il n'en est pas moins vrai que, si les voisins n'étaient pas intervenus, l'enfant qui eût pu naître de cette femme aurait eu comme père un léopard, et tout son groupe éponymique eût dû s'abstenir de la chair de leur ancêtre. Cette histoire n'est pas isolée. Casati nous dit qu'une femme ababua a accouché d'un léopard. Chacun sait que les femmes azande mettent parfois au monde des chats dont la vue seule est un danger mortel, que les femmes ababua errent parfois dans la forêt à la recherche de relations sexuelles avec les léopards et les dendrohyrax. Il y a encore les traditions et légendes dont le chimpanzé est le héros. Entrent aussi en jeu d'autres facteurs, dont les sobriquets particulièrement.

Enfin intervient la règle de conduite, si impérative chez les primitifs, et particulièrement chez les Azande, d'être semblables à ceux de leur groupe et différents des voisins.

Le rôle du groupe, dans le cas totémique, apparaît dans le fait que les Azande isolés et soumis, ont non seulement oublié leur langue, mais très souvent ignorent leur totem et s'en excusent en disant qu'ils sont seuls et n'ont plus les anciens pour leur enseigner la règle de leurs pères.

CHAPITRE VIII

ROLE SOCIAL DU TOTÉMISME

Après des années passées au contact des totémistes, je n'ai jamais eu l'impression d'un phénomène religieux. En employant ce mot même au sens très étendu de Durkheim, en admettant que pour qu'il y ait religion, il suffit de voir un groupe faire une différenciation entre le profane et le « sacré », je n'ai jamais constaté que l'ensemble de l'attitude des Azande vis-à-vis de leur totem comportât les données du « sacré ». Je pense avoir montré que les interdictions alimentaires sont du même ordre que les autres faits de « magie-science » et ne sont pas des faits de « magie-religion ». Lorsque j'ouvre ma pharmacie de route, j'y trouve deux catégories de flacons : d'une part, la quinine, le bismuth, etc., dont je puis faire à peu près libre usage, d'autre part, le laudanum, le sublimé, contre lesquels une étiquette annonciatrice me met en garde. Cependant je ne dirai pas que ces flacons à étiquettes spéciales me sont « sacrés ». J'ai insisté sur l'objectivité de cette croyance chez les Ababua.

Dans de nombreux cas le rôle de protecteur collectif apparaît nettement d'ordre fonctionnel, ce qui explique peut-être son origine et fait au moins comprendre son développement et son maintien. La notion de consanguinité avec une espèce animale sert en réalité d'étiquette sociale au groupe, les interdictions alimentaires en étant une conséquence logique. Ce dernier point est surtout sensible lorsque, comme c'est le cas dans de très nombreux groupes, l'interdiction est nettement inutile, l'animal visé étant de ceux qu'il ne viendra à l'esprit d'aucun indigène de consommer, par exemple le crapaud, le caméléon, des serpents venimeux, la mouche maçonne, le papillon, l'araignée, ou lorsqu'il s'agit d'animaux purement mythiques, le léopard arc-en-ciel, l'animal foudre, l'animal écho.

Systématiquement, pendant des années, j'ai interrogé des milliers d'indigènes pour reconstituer leur origine historique. Or, l'importance de cette croyance m'est apparue des plus variables, suivant les conditions sociales où se trouvaient placés, du fait des migrations antérieures, les individus interrogés.

En général, l'individu isolé ou dont l'ancêtre a été enlevé seul, ignore son protecteur, ou déclare même ne pas en avoir. Un Amitèli, un Abambwara, vivant au milieu d'Ambomu depuis sa naissance, déclare qu'il ne se connaît pas de lien de parenté avec un animal, qu'il peut les manger tous. Par contre, si on rencontre un groupe compact d'Amitèli, ou d'Abambwara, juxtaposé à des groupes d'autre origine, la croyance aura été préservée et ils se diront du serpent ou de la bête foudre. Même chez un groupe compact, s'il est dispensé de faire usage de ce procédé de discrimination, par suite d'isolement dû à certaines circonstances politiques ou géographiques ou économiques, la connaissance du protecteur passe au rang des préoccupations secondaires. Seuls les vieillards en connaissent les détails. C'est ainsi que chez un groupe d'Avukida (Abèlè ayant fusionné avec des Abangwinda), classé à présent parmi les Bakango, qui est resté isolé et spécialisé comme pêcheurs dans un coude de l'Uele, en aval de Bambili, il fallut que jeunes gens et adultes m'accompagnassent chez un vieux forgeron du village pour que j'apprisse qu'ils étaient du groupe « vipère du Gabon ».

L'exemple suivant met encore mieux en lumière le rôle pratique de cette croyance comme moyen de discrimination. Nous avons vu que les Amokuma avaient envahi la région mondongwali (Ababua) peu avant son occupation par nos troupes. Une femme mondongwali, enlevée par un Azande Abara, eut une fille, Oyama. Cette fille fut épousée par un homme de mon personnel, ce qui me donna l'occasion d'assister à la palabre suivante. Profitant de la paix et des bonnes relations existant entre Amokuma et Ababua, le Mondongwali, ex-époux de la femme enlevée, vint trouver le chef Zolane. Il ne réclamait pas son ancienne femme,

s'inclinant devant le fait de force, toujours légitime aux yeux d'un indigène, mais il déclarait que sa femme étant enceinte au moment de l'enlèvement, il était probable que la jeune Oyama était sa fille à lui, et non la fille du ravisseur, et qu'en conséquence c'était à lui que revenait la dot d'Oyama et non à l'Azande Abara. Oyama, interrogée, marqua une belle indignation de se voir soupçonnée d'être de sang ababua, et non plus la fille d'un conquérant. Zolane, perplexe, trancha le différend de la façon suivante. « Si le Mondongwali a raison, Oyama est mondongwali, » donc du totem du mipete (un silure); si, au contraire, la » réclamation est injustifiée, Oyama est du clan des Abara » dont les femmes ont comme protecteur le kare (varan » du Nil). Nous allons lui attacher au bras un bracelet de » peau de kare, et attendre ». Le hasard, ou peut-être l'émotion, fit qu'Oyama, le lendemain, grelottait de fièvre, évidemment à cause du contact prohibé avec le varan. Et le Mondongwali, par ces preuves scientifiques, convaincu de son erreur, se retira avec force excuses, laissant, comme il convient, un cadeau aux mains de Zolane pour la façon péremptoire avec laquelle il avait établi la situation.

Il y a souvent confusion entre animal ancêtre, animal ayant rendu service au clan, animal en lequel on se réincarne après la mort, animal descendant d'un des ancêtres du clan (voir Amadi), animal interdit pour raison thérapeutique, animal interdit pour pseudo-consanguinité due à une croyance de société secrète. Cette confusion est due au caractère commun de l'interdiction alimentaire. La confusion est fréquente entre animal consanguin et animal interdit. Un Abukaya-Amadi par exemple, me dit, qu'ayant quitté jeune son village, il n'a pu connaître son totem, mais qu'il sait cependant qu'il lui est interdit de manger du boa et du léopard.

La puissance spécifiquement dynamique de certains animaux entraîne fréquemment une interdiction alimentaire. C'est le cas pour tous les animaux à rosettes (d'où le nom de mobaru, mobilo, « Jette-le », Rejette-le », donné au serval) et pour les animaux à peau rayée. Peut-être cette

croyance très peu évoluée, réellement très ancienne, a-t-elle pu, grâce à la confusion exposée plus haut, intervenir dans la croyance aux animaux protecteurs, si répandus parmi ces deux classes (léopards, phacochères, ndogo, bushbuck, serpents, mouches maçonnes, etc.).

Les Mabisanga Mopele et les Azande Aboro ont la même légende. Un de leurs ancêtres s'étant disputé avec ses frères, s'enfuit et se construisit une hutte solitaire au cœur de la forêt. Constatant que pendant ses tournées de chasse elle était entretenue et balayée, il vit que c'était une femelle de chimpanzé qui faisait le travail. A la longue il la prit pour femme et resta longtemps en relation avec le clan des chimpanzés. Devenu vieux il rentra chez ses frères avec ses enfants, dont la descendance s'abstint de tuer et de manger des chimpanzés. Interrogés, ils déclarent du reste qu'après leur mort, ils se réincarnent dans les chimpanzés. Si l'on en doute, il suffira d'être présent au moment de la mort d'un Mopele pour entendre dans la forêt voisine les gémissements des chimpanzés (1).

---

(1) La croyance à l'objectivité de la réincarnation est particulièrement marquée chez les populations ayant le léopard comme totem. On y surveille les tombes des défunts avec une attention inquiète. Les Abandya sont mis en terre, les pieds et les mains recroquevillés en forme de pattes et de griffes de léopard. Du défunt on ne dit pas qu'il « est mort », mais qu'il « rôde », sous-entendu : dans la savane.

Les Abandya du chef Monga, ayant tué un léopard au cours d'une battue aux antilopes, ramenèrent au village le fauve, porté en civière dans un cortège solennel. Sur son passage les femmes balayaient le chemin et poussaient les cris, leurs youyou perçants, qui sont réservés aux personnages de marque. Le léopard avait les yeux soigneusement bandés. On l'enterra comme un homme après l'avoir dépouillé incomplètement de sa peau. Il s'agissait de faire excuser par le frère défunt les libertés que l'on avait été obligé de prendre à son égard tout en prenant des précautions pour l'empêcher d'exercer une rancune peut-être non apaisée.

En 1905, dans la région de Banzyville, peuplée de gens de même origine que les Abandya, je fus sollicité par les riverains d'intervenir énergiquement auprès des Abaza qui envoyaient un léopard, leur frère, enlever des cabris et des enfants chez les voisins. A cette époque, je ne me rendais pas compte de la portée de ces observations. (B.)

Certains Basiri sont du totem du lézard. Lorsqu'une de leurs femmes est près d'accoucher, les lézards des environs se réunissent près de la hutte pour encourager la future mère et assister à la venue au monde de leur nouveau frère.

Un Bote-Mabadi, isolé de ses frères, fut poursuivi par l'ennemi. En l'absence de pirogues, il s'embarqua sur un tronc d'arbre pour traverser une rivière, mais arrivé de l'autre côté il s'aperçut que le dit tronc d'arbre était un crocodile serviable et bienveillant. Il réunit ses frères, leur annonça l'étonnante nouvelle. En témoignage de gratitude on déclara que le clan crocodile était l'allié consanguin des Mabadi et, qu'à l'avenir, aucun Mabadi ne leur ferait la guerre ni ne les mangerait. Actuellement beaucoup d'entre eux le considèrent comme leur totem (pseudo-totem).

L'ensemble de ces notes ne tend évidemment pas à donner une solution définitive du problème du totémisme, ni même de celui du lyétisme, puisqu'elles laissent dans l'ombre le mécanisme mental qui aurait poussé les Azande primitifs, après s'être imaginés consanguins d'une espèce animale, à admettre leur réincarnation dans un animal après leur mort.

Elles n'en jettent pas moins un jour curieux sur le conditionnement de cette croyance et montrent certaines possibilités dont les spécialistes devront tenir compte le jour de la révision générale de la question si complexe des protecteurs collectifs.

CHAPITRE IX

SÉQUENCES RITUELLES MÊLÉES AUX FAITS SOCIAUX

GROSSESSE

Pour les femmes grosses il y a des interdictions d'ordre thérapeutique : certaines petites antilopes.

La croyance est générale que la femme ne peut concevoir sans l'intervention de la mère. Celle-ci crache sur les épaules, les seins, les parties sexuelles de sa fille, puis la fait passer entre ses jambes. Elle lui enduit le corps d'un médicament nommé bago. Cette opération doit se faire dans le village du mari, et non dans celui de la mère. J'ai constaté ces croyances chez les Amokuma.

La femme enceinte s'abstient du « baranga » (polypterus Delhaizii), de peur de voir son enfant venir au monde avec une peau bigarrée.

Il m'a fallu intervenir dans un différend entre un Azande et sa femme (du clan Abara), née d'une mère bakango, du totem hippopotame : la femme refusait les rapports conjugaux dans la crainte de concevoir un hippopotame, son mari venant d'en manger.

D'une façon générale, lorsque la femme est enceinte, elle doit s'abstenir de l'animal totem de son mari, sous peine d'avortement immédiat.

Pour s'assurer que sa fille, mariée contre son gré, n'enfantera pas, la mère lui coupe un ongle du pied, un ongle de la main, les enferme dans un fragment du pagne de sa fille et enfouit le tout dans un endroit secret. Le même procédé est employé par un mari qui s'aperçoit que sa femme épousée jeune ne l'aime pas devenue grande; il la renvoie mais, pour se venger, la condamne à la stérilité.

Je n'ai jamais noté d'incertitude quant aux causes de la conception. Les Azande croient au principe géné-

rateur, mâle chez l'homme, femelle chez la femme : le mélange entraîne la formation d'un enfant. Celui-ci est porté pendant sept mois si c'est un garçon, six mois si c'est une fille, sauf la possibilité de bestialité.

NAISSANCE ET DÉNOMINATION

L'accouchement se fait dans la case, la femme assise, le dos appuyé contre le mur. Durant l'opération, personne ne peut entrer, aucun mâle ne peut approcher. L'accoucheuse se nomme « samba », l'aide-accoucheuse, « sungugisa » (celle qui fait tenir tranquille). Aussitôt l'enfant né, on coupe le cordon ombilical sans faire de ligature. Une partie du cordon est enterrée en secret, l'autre conservée séchée ou macérée dans l'huile de palme, afin de permettre une action magique de la samba au cas où l'enfant dépérirait.

La samba et la sungugisa se placent ensuite de part et d'autre d'un feu allumé dans la hutte et se passent rapidement l'enfant de l'une à l'autre au-dessus du feu. Que ceci soit un rite de passage, c'est ce qui apparaît notamment du fait des variantes suivantes notées dans la région des Abèlè. Mêmes détails pour l'accouchement; le cordon est réséqué à l'aide d'une languette d'écorce de canne à sucre. Il est lié. Une partie est enterrée, l'autre conservée. Le jour où l'on sort l'enfant de la hutte, on allume, sur le sentier qui y conduit, un feu de feuilles humides pour qu'il donne une fumée dense, au travers de laquelle on passe l'enfant à plusieurs reprises.

L'enfant est ensuite présenté au père, qui attend sur la place du village entouré de la famille. Quelquefois un nom traditionnel a été choisi à l'avance, à l'aide d'un des procédés mantiques étudiés ailleurs. D'autre fois, si ce choix n'a pas été fait, l'enfant est dénommé par les premières paroles prononcées par le père, d'où des noms comme « Danga mo », « Gumba limo », « Monga da » (dis-moi ton nom, qui es-tu? etc.). L'enfant aussitôt dénommé, une grande animation commence. Si c'est un gar-

çon tous les hommes se lèvent, saisissent leurs armes et simulent un combat. Si c'est une fille, les femmes saisissent haches et houes, coupent du bois, travaillent la terre, courent chercher de l'eau.

Ce rite d'intégration au groupe familial est destiné à donner comme premier spectacle au nouveau-né une leçon pour son comportement futur, le destiner à devenir un bon Azande, c'est-à-dire un guerrier valeureux ou une bonne Azande courageuse et gaie au travail. Cette préoccupation du rôle social de l'individu se retrouve dans toute l'éducation.

Le nom ainsi donné, nom de naissance et dans la plupart des cas secret, ne peut être prononcé que par les proches. Les étrangers dénomment l'enfant fils d'un tel. Afin d'éviter que les noms ne puissent servir à des envoûtements, l'enfant, sous peine de correction paternelle immédiate, ne pourra jamais prononcer le nom de ses parents ni de ses aînés, sauf les noms sociaux dont le premier est donné à la circoncision.

Quand une fille quitte sa famille pour suivre un mari, elle reçoit un nouveau nom dès qu'elle arrive à sa nouvelle résidence. Que ses parents en visite ne s'avisent pas de la dénommer par son ancien nom, le gendre furibond leur demanderait s'ils veulent mettre la brouille dans son ménage et induire leur enfant à ne pas aimer sa terre d'adoption en lui rappelant son village natal.

Il est probable que la valeur magique accordée au nom est en relation avec le fait que le nom (limo) et le clan (bwatunga) sont traités grammaticalement comme des partie du corps, aptes par conséquent à diriger de redoutables envoûtements.

CIRCONCISION ET SECONDE DÉNOMINATION

La circoncision n'est pas générale, elle tend cependant à le devenir. Les Mobenge, les Abaka ne l'ont adoptée que partiellement ; certains Avungura de même. Beaucoup d'Anunga et d'Abandya ne sont pas circoncis. Pourtant elle semble avoir été empruntée des Auro, ce qui donne-

rait une caractéristique culturelle de plus pour ce groupe.

Il est donc logique d'étudier son rituel chez les populations auro qui sont restées le moins pénétrées d'influences avungura, c'est-à-dire les Abarambo et les Abarambo azandéisés du sud du Bomokandi et de la vallée du M'Boku.

Chez ceux-ci la circoncision se nomme kuda, comme le néophyte; l'opérateur, likuda; son aide, drakuda; les père et mère du néophyte, bakuda et nakuda.

L'opération a lieu au début de la saison sèche (décembre). La cérémonie doit se faire au premier quartier de la lune. Pendant qu'elle s'accomplit, les femmes poussent des cris aigus. Toute la partie exotérique est dirigée par le drakuda, la partie secrète par le likuda. L'enseignement du likuda dure pendant une lunaison; pendant cette période, les candidats vont parfois en forêt chasser de petits animaux qu'ils font boucaner pour les offrir au likuda.

Pour la cérémonie, les parents des néophytes s'assemblent enduits de « ngula » (poudre rouge mélangée d'huile) et absorbent un breuvage de force. Puis, sous la conduite du drakuda, chaque père prend son fils sur les épaules et exécute une danse spéciale.

L'opérateur (likuda) est dissimulé à proximité. Au fort de la danse, le drakuda entraîne en courant un des pères. Prenant et maintenant l'enfant, il s'agenouille en face du likuda, qui tire à lui le prépuce et le tranche. Il mâche ensuite un morceau d'écorce de « koenze » et du sel, puis crache sur la blessure. Il passe ensuite à un autre néophyte, tandis que le père se retire, laissant son fils assis sur un tronc de bananier. L'opération terminée, l'ensemble des prépuces entourés de feuilles est accroché par le likuda aux branches d'un « kuku » (arbre à écorce blanche myrmécophyle sur lequel vit une espèce de fourmis à la morsure terriblement corrosive et douloureuse) et ce dans l'intention, exprimée à haute voix, que les enfants deviennent aussi forts que les dites fourmis.

L'ensemble des opérés est ensuite revêtu de pagnes d'herbes; ils ne peuvent pas être vus par les femmes et sont groupés dans un grand hangar sous la garde du drakuda,

Leurs pères peuvent les visiter à condition de s'abstenir pendant cette période de toutes relations sexuelles.

C'est seulement lorsque la blessure est parfaitement cicatrisée que les jeunes gens peuvent faire des ablutions. Les parents ont apporté un pagne d'écorce, des victuailles, etc. Toutes les femmes sont présentes, le cortège descend vers la rivière au milieu des cris de joie et des chants des femmes.

Les jeunes gens font leurs ablutions et remettent leurs pagnes d'herbes au likuda, qui les porte à l'arbre kuku. Ils revêtent leur pagne d'écorce. Le premier pagne n'est jamais enduit de ngula, il est noir; le second peut être rouge puisqu'il est définitif. Puis, en présence de toute la tribu, on donne aux jeunes gens un nom public social, qui a été choisi par le likuda et le bakuda, souvent après d'interminables hésitations et le recours habituel, en cas de doute, à toute la série des procédés mantiques.

Aussitôt dénommés, on les divise en deux camps, on les arme de lances en roseaux, mouchetées de glaise; on les fait combattre une lutte simulée à laquelle prennent part les aînés, qui rossent copieusement les néophytes. Quelquefois le symbolisme du combat simulé est plus caractéristique : les néophytes se cachent sur la route où les femmes vont puiser de l'eau. Aussitôt qu'elles se présentent, ils se précipitent sur elles; elles s'enfuient. Les adultes interviennent et le combat s'engage. Dans d'autres régions azande, le combat simulé se réduit à faire passer les néophytes, après les premières ablutions, entre leurs aînés armés d'une baguette dont ils sont frappés d'un coup au passage.

A l'issue du combat, les jeunes gens apportent des victuailles au likuda, lui remettent leur pagne d'écorce qui est appendu à son tour au kuku, afin de classer sous une médecine de force le premier acte de leur vie sociale.

Rentrés au village, ils sont devenus « palanka » et ne logeront plus pendant toute la période de marge entre la puberté physique et la puberté sociale, c'est-à-dire jusqu'à leur mariage, que dans des maisons spéciales construites par eux souvent sur un très petit modèle. Ils ne peuvent

plus pénétrer au bwadima (quartier privé) paternel et sont le plus souvent envoyés faire un stage au gwanga (quartier public) d'un chef avungura, à qui ils servent de gardes du corps, de serviteurs, etc. et où incontestablement se crée entre eux cette solidarité, base de la grande discipline azande.

Ils ne peuvent plus jamais prononcer le nom du likuda ni du drakuda. A ce dernier, ils donnent de temps à autre quelques menus cadeaux, en remerciement des conseils qu'il leur donna pendant la période d'épreuves. Ceux qui ont vécu ensemble cette cérémonie se considèrent comme rattachés par un lien spécial et s'appellent souvent frères. Pendant la période qui suit la circoncision, il leur est interdit de toucher à toutes bêtes à peau fauve et blanche (marcassins, bushbuck, bongo, etc.), interdiction qui sera levée plus tard par le likuda, quand il leur aura fait absorber la médecine « buguru ».

Dans les autres régions zande, nous ne trouvons plus que des fragments de cette longue séquence rituelle. Nous rencontrons cependant toujours la vie en commun des palanka en dehors du milieu familial.

De l'ensemble, il résulte nettement que la circoncision correspond à un rite de passage caractéristique. L'enfant passe du milieu familial du bwadima à la situation de jeune homme commençant sa vie sociale et pas mûr encore pour le mariage. Il n'y a pas ici à proprement parler de classe d'âge; cette dernière notion correspond à des faits plus systématiques. La cérémonie prend date sensiblement au moment où le père estime que son fils a atteint la puberté physique, et cette estimation varie évidemment de façon subjective.

En dehors des déterminantes sociales intervient de plus la jalousie du père de famille, écartant le jeune homme des femmes autres que la mère. Le tout répond du reste à la topographie du village, avec les deux quartiers bien séparés : celui du père, des femmes et des enfants en bas-âge, nettement privé, et le quartier public, lieu de réunion et séjour des palanka. Le phénomène est donc assez complexe.

La notion de la fraternité après la circoncision indique bien nettement, d'autre part, un rite d'intégration à une nouvelle classe. Il apparaît notamment dans la dénomination que les néophytes se donnent : ukwere, bakole (mon grand ami, mon aimé). A noter que chez les Auro des non-circoncis voulant se lier par un pacte semblable à l'échange du sang (quoique moins rigoureux dans ses conséquences) se font circoncire en même temps. Parfois ils prennent chacun leur fils et ce sont ces derniers qui subissent l'opération; enfin, à défaut de fils, ils prennent un consanguin.

Dans beaucoup de tribus azande, la circoncision prend le même nom que l'accoucheuse (samba). Il y a parallélisme entre les rites de circoncision et les rites de naissance, quoique l'assimilation des deux séries rituelles ne m'ait jamais été dite explicitement, malgré de nombreuses questions. On peut noter : 1° le nom samba dans les deux cas; 2° le cordon ombilical et le prépuce considérés comme deux médecines de force; 3° l'interdiction de prononcer le nom du père et du likuda, etc.

RITES MORTUAIRES

La tombe est un puits vertical dans lequel donne une chambre mortuaire horizontale. Le corps y est introduit avec armes, offrandes, etc., puis la chambre mortuaire est fermée par une cloison en rondins. Seul le puits est comblé. Au-dessus de la tombe est érigée une petite toiture ou bien une pyramide de pierres (région de Mopoï). Parfois elle est protégée par un auvent enlevé à la toiture de la hutte du défunt (région basiri), parfois par une véritable hutte en pisé dont certains panneaux restent ouverts (Abarambo azandéisés du sud). Parfois encore le mort est enterré dans sa propre maison.

D'une façon générale, aussi bien chez les Auro que chez les Azande, les hommes sont enterrés accroupis, les mains croisées encerclant les jambes, face au soleil levant; les femmes, face au soleil couchant. Le premier est la force, il va en augmentant; l'autre est le soleil déclinant, donc la faiblesse.

Si un enfant meurt avant d'être sevré, on lui met dans la bouche une paille traversant par un conduit le plafond de la chambre mortuaire. La mère vient de temps à autre répandre quelques gouttes de lait sur l'extrémité de la paille.

Dans les clans à totem léopard, on surveille attentivement le plafond de la chambre sépulcrale. Si une fissure s'y forme ou si quelque trou y est percé, c'est que le double est sorti sous sa nouvelle forme. L'avuri (devin) est appelé, fait des libations diverses sur le tombeau pour apprivoiser le léopard alors qu'il est encore petit. On s'en empare, on l'emporte au loin, et à grands coups de grelots on le chasse, le sommant de s'éloigner de la terre de ses frères et d'aller commettre ses déprédations au dehors.

Pendant la période de deuil, on s'abstient de relations sexuelles, on enlève les parures et on reste exclusivement vêtu d'un pagne d'écorce attaché d'une corde de paille. La vie normale est reprise après une épreuve divinatoire. En signe votif, on suspend le pagne, la corde, la natte sur laquelle on a couché à un arbre à quelque distance du village, en y joignant généralement, fichées sur un bâtonnet, les plumes de la poule qui a servi à faire l'épreuve. L'endeuillé est tellement impur, qu'il est interdit de partager sa cuisine, même de boire, de manger dans un des pots dont il fait usage.

Quoique la prostitution rituelle des femmes bakango et ababua dans l' « éduma » à la mort de leur mari m'ait été signalée comme d'origine abangwinda, je ne l'ai pas trouvée chez les Abangwinda azandéisés.

ÉCHANGE DU SANG

Les deux hommes qui font alliance se présentent accompagnés chacun d'un second. Se plaçant face à face, le couteau à la main, ils se font mutuellement une entaille à la pointe du sternum. Chacun prélève un peu de sang sur soi-même à l'aide d'un fragment d'écorce (« koenze » chez les Auro) et y ajoute un peu de sel, puis met le sang dans la bouche de son compère.

L'un d'eux crache sur le front, la poitrine, la nuque, les mains réunies dans les siennes, les pieds de son allié. Celui-ci réitère la politesse.

Un des témoins prend les couteaux des deux parties; les croisant et les frappant l'un contre l'autre, il s'adresse à la partie adverse pour lui rappeler ses engagements. « Si vous » n'êtes pas généreux, si votre nouveau frère est l'objet » d'un acte de mauvais gré de votre part ou de la part » d'un des vôtres, si vous ne restituez pas les objets volés » et les femmes fugitives, si aux jours de dangers vous ne » répondez pas à ses appels aux armes, ce sang vous » tuera. Mais si vous vous conformez à ces engagements, » ce sang vous sera favorable. » La même déclaration est faite par le second témoin, puis il y a échange de cadeaux. Quelquefois, les deux acteurs prennent un bois incandescent, le trempent dans un vase d'eau posé entre eux, puis s'aspergent réciproquement de cette eau.

Dans certaines régions, manger une espèce d'igname ensemble crée un lien d'engagement réciproque, mais moins effectif que l'échange du sang.

CHAPITRE X

NOTES SUR L'AGRICULTURE

Calendrier agricole

L'année étant lunaire, un ajustement s'impose avec l'année solaire. L'arrivée au-dessus de l'horizon à l'heure de la causette (entre 6 et 7 heures du soir) des Pléiades (anzunzu) sert d'argument pour indiquer la fin de la saison sèche. Mais cet ajustement n'est pas automatique. C'est plutôt quelque difficulté d'ordre pratique qui entraîne un doute et peu à peu une correction.

Ainsi la saison sèche 1913-1914 dans la région de Doruma est venue assez tôt pour que l'éleusine n'arrivât pas à maturité, d'où réelle misère, l'éleusine servant de liaison pour attendre la première récolte de maïs, le « dume ».

Fin 1914, je constate à Bambili une vive discussion entre Azande de Kiravungu et Azande de l'Uere. Les premiers, habitant un pays forestier, moins exposés à des crises économiques que ceux du nord, ont observé la suite régulière des mois et sont à la lune bonduru. Ceux du nord affirment que bonduru est finie et que l'on est en bangbwa. Il reste cependant chez eux un courant pour bonduru.

Aux derniers jours de mars 1915, au nord de Bili, il y a unanimité à déclarer que l'on est aux derniers jours de bosenza et non pas en nzerekpè. Au contraire, à l'ouest de Bili, où la forêt commence à se mélanger à la savane, c'est nzerekpè qui est adopté. De là la notion des saisons sèches longues (komba gara) et des saisons sèches courtes (de gara). 1915 est un de gara.

DÉNOMINATIONS DES MOIS LUNAIRES

1. Tomvuin. Lune des orages fréquents. Les herbes fructifient, blanchissent et versent. Fin de la saison des pluies.

2. Bangbwa (belele chez les Abandya). En 1913, on était en bangbwa au 5 décembre; en 1909, ce mois se terminait le 8 décembre.

3. Bonduru. On fait le sel. On était en bonduru au 8 décembre 1909; idem au 8 janvier 1915, mais il y avait discussion, d'aucuns prétendaient être en wegebe.

4. Wegebe ou webe, alias kakaoka. Les femmes s'époussètent les mains (i na wè bé), la récolte d'éleusine étant terminée. Au 21 janvier 1910 on était en wegebe.

5. Loru, alias ngi, alias nyenge. On prépare le dume, c'est le milieu de la saison sèche. Essartage en forêt.

6. Faradigi, alias fa, c'est-à-dire la chaleur.

7. Nzerekpè; les herbes froides. Fin des incendies de savanes. Sortie des termites akedo. Au 20 mars 1915, d'aucuns prétendent qu'on est déjà en bosenza par suite de l'avancement de la saison des pluies.

8. Bosenza, alias bawilikolomba (il ne reste plus d'éleusine dans les kolomba) (1), alias bwaseri. On prépare les vans à travailler les termites (senza). Le maïs du « dume », au commencement de mai 1913, était près de mûrir.

9. Bigo. On va visiter les termitières.

10. Kukuru.

11. Lungwa, alias bamondo, lune des plantations dites bakosa.

12. Vugu, alias dambi.

13. Basambwa.

En somme, la notion reste assez flou; il y a d'autres dénominations : banzinga (les termites), sadia (la lune qui sèche l'éleusine), marongo, boto, zozo.

CUEILLETTE

Parmi les fruits comestibles de la brousse, très peu sont l'objet d'une véritable cueillette. On les cueille au hasard de la rencontre. C'est le cas d'un fruit rouge (mangaw, kliso) qui croît à ras du sol et qu'on trouve en janvier, aus-

(1) Paniers au moyen desquels on transporte et travaille l'éleusine.

sitôt après les incendies d'herbes, lorsque l'on parcourt la savane à la recherche des rats cuits à l'étouffade; du tamarinier (abanza), qu'on emploie comme émollient en cas de rhume; de la liane strychnos edulis, au fruit acide; de quelques figuiers sauvages que l'on ne trouve guère en deçà de 4° 30' de latitude nord; du gardenia Thumbergi (bara) très abondant vers fin mai; d'un grand arbre de galerie à fruit cloisonné assez rafraîchissant (folo); du kolatier, très rare dans le nord, plus commun dans la région de forêt.

Par contre, en cas de disette, à la fin de la saison de l'éleusine, quand le maïs ne produit pas encore, on recherche systématiquement les dioscorées sauvages, dont l'une (bawe) peut être utilisée comme l'igname cultivée, tandis que le « diki » et le « yongomba » doivent être très soigneusement rouis si l'on veut éviter les risques d'empoisonnement, et conservent néanmoins toujours une saveur amère.

Vers juillet-août, un fruit (dongo), petite prune brunâtre marbrée de vert, à pulpe brune, rappelant un petit safou, cuit à l'eau, sert d'appoint éventuel, en même temps que le fruit du copalier (banga) qui, à la cuisson, perd un peu de son goût de résine. En juillet-août-septembre 1913, en territoire Sasa, ces deux fruits étaient la base du régime alimentaire dans tous les villages dont les réserves de graines avaient été consommées par les troupes d'occupation. Au nord, les pousses d'akwa (borassus flabellifère, rônier) fournissent également un certain appoint.

Un champignon d'apparence gélatineuse, croissant sur les vieilles souches (osiranda), d'autres champignons (loto) sont consommés.

Du zawa (faux karite, lophyre ailé) très abondant dans la savane dès le quatrième degré de latitude nord, on tire une huile assez âcre, non saponifiable, mais qui, après quelques mois, devient comestible, tout en conservant une saveur très spéciale.

Les régimes du raphia vinifera (poporo), quoique pauvres en huile, sont parfois utilisés là où l'élaïs est inconnu

(région Bafuka, Doruma, Yakuluku), de même que les fruits du copalier et que les graines d'un faux cotonnier (zongo).

Aux confins nord et est de la région zande, le lophyre fait place au pwakili (bassia Parkii), qui donne le beurre de karite.

Les termites, outre leur valeur propre d'aliment très recherché, fournissent une huile claire et très bonne.

Les plantes à sel donnent lieu à une culture qui est presque une cueillette. On aménage une clairière marécageuse pour étendre sa superficie et on y récolte cinq espèces différentes de plantes à sel, dont une espèce de carex, le « tilibara » à fleurs pourpres, le « bawilingbwa » ou « bawewè ».

Des gousses de l'afzelia africana (grande légumineuse de 20 à 30 mètres de haut), on tire la potasse pour préparer le savon. Dans le sud, on emploie les tiges de bananier à cet effet.

CULTURES DE RAPPORT

La plus riche, celle du bananier, ne s'étend qu'accidentellement au nord de la ligne : Kibali, Uele jusque Amadi, limite des territoires embili et anunga jusque vers Api, la route Api-Bili-Semio, le cours de la Dumè, puis la vallée de la Wara. Cependant on trouve quelques bananeries chez les Akarè.

Dans la région où le bananier ne vient pas, le manioc n'est plus considéré que comme plantation de réserve pour le cas assez fréquent où les céréales manquent. On le plante dans la savane, où, pendant les périodes de prospérité, il reste parfois en terre de nombreuses années.

Le manioc ne se rencontre pas chez les populations où les influences nilotiques sont dominantes : Logo, Mundu.

Le maïs est d'une culture générale; il constitue la base de la nourriture des Abandya. Il tend à être remplacé par l'éleusine chez les Anunga, Ambomu du nord et Nilotiques. Chez les Momvu et les Bangba, l'éleusine, avec de vastes champs de culture, est réservée à la brasserie.

Le sorgho n'est utilisé que pour la brasserie : il se rencontre chez les Anunga, les Ambomu, un peu chez les Abarambo. Les Nilotiques seuls ne le font pas fermenter systématiquement.

L'éleusine et le sorgho exigent pour arriver à maturité une période de sécheresse et de chaleur accentuée.

CULTURES D'APPOINT

Voandzia subterranea (abundu). — Se trouve ça et là dans le nord de l'Uele et a pénétré jusque chez les Mangbètu.

Ndaso (Coleus Daso). — Est cultivé chez quelques Anunga, chez les Basiri, les Kakwa. En deux variétés.

Mboyo (feke des Abandya et Mongbwandi). — Fruit d'un hybiscus comestible.

Colocasia esculenta (baro, bwaro). — Cultivé près des villages chez tous les Azande.

Capsicum fastigatum (pili-pili). — Piment, à l'état subspontané dans toutes les anciennes cultures.

Abaro. — Haricots nains. Petites plantations près des villages.

Ignames. — Différentes variétés, cultivée près des villages, particulièrement là où des palissades permettent aux tiges de s'accrocher.

Pois cajan. — Chez les Nilotiques.

Patates douces. — Chez les Bangba. Se rencontrent partout ailleurs en champs de médiocre étendue.

Courges (maboge). — Diverses variétés.

Divers légumes, dont les oignons.

Tabac. — Autour des cases, très peu soigné pendant la croissance, quoique mis en terre avec précaution.

Chanvre à fumer. — Un peu partout, dissimulé depuis que la réglementation expose les cultivateurs à des ennuis.

Coton. — A l'état subspontané en variétés arbustiformes vers Doruma et Bafuka. On en fait des pièces de tissu d'environ $1^{m}50$ sur $0^{m}40$.

Tephrosia Vogelii. — Légumineuse dont le suc sert à empoisonner les rivières dans un but de pêche.

Un gardenia qui se rencontre notamment dans tous les villages mangbètu. Le suc est utilisé pour tracer sur la peau des dessins d'un noir intense.

Les Azande auraient donné aux Abarambo le maïs, le sorgho, l'usage du benge (épreuve du poison). Ils en auraient reçu la patate douce. Ils auraient emprunté l'éleusine aux Akarè et aux Basiri.

CULTURES DE PLANTES OLÉAGINEUSES

Sésame (sumbwa). — En grandes cultures. Vers la fin de la saison des pluies, est coupé et mis à sécher sur de grandes claies verticales; deux variétés : bakite et dupara.

Andaka. — Plante du port du sésame, à tout petits grains, peu riche en huile. Cultivée chez les Azande du nord.

Arachide. — N'est cultivée en grand que par les Momvu.

Cucurbitacées. — Quatre espèces, qu'on laisse se dessécher sur les champs et dont le grain écrasé donne une pâte onctueuse très estimée, parfois de l'huile : 1° le detiro, à fleurs jaunes; 2° le pwago ou koso ou angumbi, à fleurs blanches; 3° le koforo; 4° le bombi, plus gros, qui se sème avec la troisième plantation de maïs, mais se récolte deux ou trois mois plus tard en loru (saison sèche).

L'élaïs. — Amené par les Amadi de la vallée de la Gwan. Les peuplements de palmiers des Momvu-Makèrè et des rives de l'Uele vers Bima-Bondo ont une autre origine. On distingue deux variétés : le yava (à petits fruits) et le libiza (très charnu).

ORDRE ET DISPOSITION DES CULTURES

Les Azande font leurs plantations à diverses époques de l'année.

Certains Ambomu sèment le maïs en trois fois, les deux dernières au moment où les semailles précédentes sont sur le point de mûrir : dume, bèlè, bakosa. Les Abandya également : dume, ala, bakosa. En 1915, l'ala, la plus importante des trois, était mise à l'essartage en mars-avril.

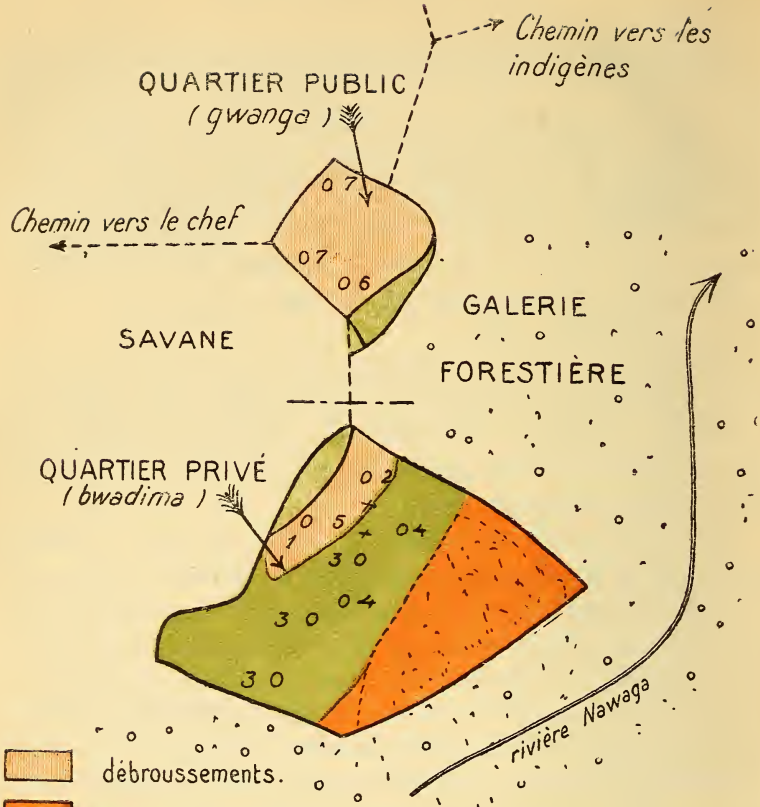
Les Anunga ne font qu'une plantation de maïs : le dume, qui se sème en « loru ». En « nzerekpè », dans le maïs déjà levé, ils plantent des arachides, c'est le bahura. En juillet-août 1914, la région étant encore troublée par la répercussion de la révolte de Sasa, le maïs et le manioc se faisaient rares; par contre, les greniers à éleusine se multipliaient; on préparait de grands champs de cucurbitacées oléagineuses, de haricots; on mettait en terre un peu de ndaso, d'hibiscus, etc.

Les Akarè soumis aux Anunga cultivent le bananier (dont ils possèdent trois variétés), le sorgho, l'éleusine. Ils sèment le sorgho à l'époque du « bakosa ». Chez les Basiri, chaque construction est entourée d'une haie où grimpent des haricots, des ignames, etc.

Chez les Embili, on compte le dume, le noti, le bakosa. Le dume est établi en galeries dans le lit majeur des cours d'eau ou en forêt. Le noti, récolté en juillet, peut s'étendre en savane à cause des pluies plus fréquentes. Le maïs de cette récolte ne sert pas de semence. Une moitié de la réserve du dume sert au noti, l'autre au bakosa. C'est en noti qu'on sème les courges à huile. Le bwomulu est une plantation d'éleusine en savane qui s'effectue en juin, parfois en même temps qu'un peu de maïs; elle est préparée uniquement par les femmes, car il n'y a pas à prévoir d'essartage. Le bangu est une plantation de manioc laissée en réserve pour les périodes de disette. On cultive le bananier.

Chez les Abandya, la plantation en savane est utilisée trois fois. La première année on trouve le sésame semé fin avril; la seconde année, le detiro semé fin avril et début de mai; la troisième année, du manioc bouturé au début de mai et l'éleusine semée en lungwa; la quatrième année, le manioc reste en réserve.

Quant à la disposition des cultures, ci-après le croquis des plantations d'un petit bakumba embili nommé Kaw, fils de Mange, ayant trois femmes et chargé de l'éducation de deux palanka.



débroussements.

plantation en galerie: maïs.

plantation en savane: manioc tenant lieu d'éleusine.

cultures d'appoint en savane : arachides, patates, detiro.

savane herbeuse.

forêt en galerie du ruisseau.

1 maison de Kaw.
2 hangar cuisine.
3 maison des trois femmes
4 poulaillers.
5 atolo.
6 logement des deux célibataires (palanka)
7 hangars du gong et de réunion.
barriere interdisant l'accès du quartier privé.

Échelle $\frac{1}{3000}$

CHAPITRE XI

AIRE DE RÉPARTITION DE L'ÉLAIS

Les Amadi ont importé l'élaïs de la région de la Gwan, où ils l'avaient pris aux Akarè. Un de leurs groupes a créé le peuplement dans la région d'Avungura (entre Amadi et Bambili); un autre groupe a créé les peuplements de la région des collines au nord du premier, sur la rive droite de l'Uele.

Les autres palmeraies de l'Uele (celles des Momvu exceptées) jalonnent la route de migration des Makèrè, Mèdgè, etc., depuis Bima jusqu'au Nepoko.

Les populations mayogo de la même région, à l'heure actuelle, sont encore de pauvres cultivateurs d'élaïs; leurs frères de l'arrière-garde, les Mundu, l'ignorent totalement, de même que tous les Bangba (Basiri) restés au nord de l'Uele. Ni Azande, ni Auro ne l'ont introduit, pas plus que les Adio.

Quant aux Ababua, nous ne trouvons d'élaïs que dans la région des Mongingita, Mobati, Mobenge. Nulle part ailleurs, sur leur route de migration, même antérieure, on n'en trouve. L'invasion bantou des Abangwinda, plus ancienne, n'a pas propagé l'élaïs. Ceci porte à croire que les cultures ont été trouvées à leurs emplacements actuels, à moins que les cultivateurs de palmiers n'aient appris la culture là où ils se trouvent encore (1). Or, il est presque certain que la région mongingita a été occupée par les Makèrè.

(1) Ces peuplements d'élaïs des Mobenge se prolongent chez les riverains de l'Uele jusque Yakoma et sur le bas M'Bomu. En aval de Yakoma, à l'exception de celle de l'île d'Ya, les palmeraies disparaissent. La solution de continuité entre celles du bassin de l'Ubangi et celles du bassin du Congo proprement dit est d'au moins deux cents kilomètres. (B.)

Les Mangbèlè se souviennent que, lors de leur arrivée, les Momvu étaient riches en palmiers; or, les Momvu ont été en contact avec les Makèrè.

En résumé provisoire :

1° L'élaïs s'est introduit de l'ouest à l'est ;

2° Les premières populations qui l'ont transporté (Akarè, Makèrè, Momvu) marquent des caractéristiques communes les différenciant des voisins.

APPENDICE 1

Essai de chronologie

La chronologie dahoméenne (voir Le Hérissé, *Voyage au Dahomey*) compte neuf chefs depuis 1625 jusque 1889, soit près de trente années par commandement effectif.

Un noir civilisé, Sir A. Kwaga, dans son *Basekabaka lu Baganda* (Les Rois de l'Uganda) nous donne les estimations suivantes :

En Ankole, Rubanga-Luguba-Nyamate, trois générations en quatre-vingt-dix ans. Koki remonte à neuf générations, soit « roughly speaking » deux cent cinquante ans. Toro, à quatre générations « little more than a century age ». Il compte donc entre vingt-cinq et trente ans pour une génération.

Prenons la succession suivante : Mabenge-Yapati-Bazimbi-Yamba (cadet)-Doa (très vieux en 1914, né en 1845-1850)-Liwa (né vers 1870)-Alio (palanka chez Bafuka, né vers 1897). Doa était marié en 1870 et avait eu sa première fille lorsqu'il servit de guide à Schweinfurth. Liwa est né vers cette époque. Une génération doit être comptée pour environ vingt-quatre ans pour les trois derniers représentants.

Bafuka avait une vingtaine d'années en 1870 et n'avait pas encore de femme. En 1915, ses petits-fils commencent à arriver à l'âge adulte. Une génération : au moins vingt-deux ans.

Glima, fils de Renzi, avait à peu près cinq ans en 1870. La naissance, vers 1913, d'un petit-fils donne vingt-quatre années pour la durée d'une génération.

Chez les Abandya, la succession Hino-Bandaï-Gingi (Agindi)-Zelepia permet de noter :

Zelepia (l'oiseau de la savane) était au sein lors de la révolte de Djabir. Il est né vers 1903. Gingi était enfant au

passage de Junker (Kovadya), en 1879. Il est né vers 1875. Bandaï était bakumba en 1879, donc âgé de plus de vingt-cinq ans. Il était encore au sein à la mort de son père dont il fut le dernier fils. Il a encore un fils âgé d'au plus un an. Lui-même est né vers 1850. Hino mourut très âgé vers la même époque. Pour deux générations nous comptons donc cinquante-trois ans au moins, donc environ vingt-sept ans pour une génération.

Chez les Mangbètu, Munza était né vers 1830 (Schweinfurth). Son petit-fils Dunga est adulte en 1910. Nous avons vingt-sept ans par génération.

D'après Casati, Akengaï, chef encore en fonctions à présent, était en 1880 un homme grave et mélancolique. Son père était chef en 1868.

J'adopterai la période de vingt-sept ans comme durée d'une génération. En prenant comme point de départ un chef zande actuellement dans la fin de son commandement, Belebu, par exemple, nous aurons : Belebu, 1885-1915 ; M'Bia, 1860-1885; N'Doruma, 1835-1860; Eso, 1805-1835; Tombo, 1780-1805; Gura, 1755-1780; Monabwendi, 1730-1755, ce qui placerait les débuts de Monabwendi et de sa marche vers le sud dans la première moitié du XVIIIe siècle.

Yapati serait dans la force de l'âge dans les premières années du XIXe siècle, ce qui cadre avec les remarques des premiers voyageurs, Werner (1849) et Bolognesi (1856), qui parlent déjà des Nyam-Nyam, donc des descendants de Yapati, comme d'une population tout à fait fixée.

Cette computation ne paraît pas exagérée. J'en trouve encore un appui dans le fait que N'Doruma (mort en 1903) et M'Bio dit Bodue (tué en 1905 au cours d'une révolte contre le gouvernement anglo-soudanais) étaient dans la force de l'âge en 1880 lorsqu'ils firent leur soumission à Gessi-Pacha au moment où celui-ci supprima le gouvernement de Suleïman, fils de Zobeïr-Pacha (Gessi-Pacha. *Sette anni nel Sudan egiziano*).

APPENDICE II

Quelques clans d'origine azande entraînés par les invasions avungura et abandya

---

Il est assez malaisé de séparer les populations ambomu des populations abèlè et abwameli. Toutes sont de langue azande. L'invasion abèlè avait recouvert la partie moyenne du bassin du M'Bomu, du versant nord de l'Uele, y laissant subsister les débris des plus anciennes populations.

Par Ambomu on entend en somme celles qui, restées en arrière sur le M'Bomu et rassemblées par les premiers Avungura, ont bousculé leurs voisines, en ont soumis sans coup férir une partie, ont poursuivi les autres et les ont soumises à leur tour, azande ou non azande, et enfin, avec la masse ainsi constamment accrue, ont conquis le haut Uele, le Bahr-el-Ghazal, le sud de l'Uele. Après un petit nombre de générations, les véritables Ambomu ne se sont plus trouvés, excepté à l'état sporadique, que parmi les colonnes des descendants de Yapati.

Abokunda (les mangeurs de viande pourrie). Totem : lion, parfois vipère du Gabon. Chez Dongura, Gingi, Boëmi, Wando Nyake, Yapati, etc. Première tribu ambomu soumise par les ancêtres de Gura. Chefs : Gara, Kambara, Lumbu, Bweli et Borongo. Gara fut tué par Gura. Lumbu refoula les Abangwinda, puis, attiré par Tombo, il fut assassiné dans une fosse à gibier. Son fils Borongo, pris entre les Avungura et les Abagwa, se réfugia chez les Abandya.

Ambopia, gens du léopard, animal en lequel ils peuvent être brusquement métamorphosés s'ils sont surpris par la pluie. Chez Zolane, Gumba, Yapati. Très ancienne tribu soumise par les ancêtres de Gura vers la même époque que les Abokunda. Les *Aotu,* chez Geïtu, Komendanu, etc., sont un fragment des Ambopia.

Abagwa, sont du totem de la foudre. Les *Abwelenya* (fragments apagombo) se considèrent comme Abagwa. Totem : arc-en-ciel. Chez Bombeko, Gapia, Kereboro, etc. Les Abagwa ont été installés par Bazimbi sur le Sueh et ont participé aux luttes contre les Amadi. Ils avaient marché derrière les Adio et avant les Abangwinda. Leurs chefs étaient Yuge, Yumba, Bazango, Hingiga, Gombabwi. Certains Abagwa ont comme totem le varan et étaient voisins des Abaza entre la Dumè et l'Uere. Les *Avundwa* et *Avukida* peuvent aussi bien être classés parmi les Angada que parmi les Abagwa.

Angada. — Les Angada proprement dits sont des gens du chimpanzé. Comme subdivisions, je note : 1° les *Avaï :* léopard ou mouche maçonne (abondo, eumenes tinctor). Attaqués simultanément par les Avungura et les Abandya, ils sont toujours nombreux. Ils n'ont pas pris part à l'invasion abèlè vers le sud — 2° les *Aoboy* (foudre) à Limbala — 3° les *Abowle :* ceux du sel blanc, chez Komendanu — 4° les *Abandogo* ou *Abando.* Totem : potamochère ou un certain rongeur ndo ou ndogo. Leur origine est assez confuse. Une partie serait restée avec les Ambomu, tandis qu'une autre aurait accompagné les tribus abèlè. Une autre fraction, venue du M'Bomu vers la Gurba et soumise par Yapati, serait abwameli. Chez Bombeko, Bafuka, Binza, etc. — 5° on trouve à Limbala, chez Gugwa, etc., des Abando (totem : antilope zumbulu) d'une origine probablement adio. Peut-être encore convient-il de rattacher au même groupe les Ndô disséminés entre Faradjè et Mahagi — 6° les *Avundwa* (les niais, parce qu'ils ne savent pas vanner les termites). Totem : la foudre ou la tortue. Soumis par Yapati sur le M'Bomu. Ont été rencontrés chez Gumba, Akengaï, Bafuka, Geïtu, Binza, etc. Chez Manziga, les Avundwa sont des léopards et auraient peut-être une origine différente — 7° les *Avukida* (totem : vipère) chez Bafuka et Binza. — Les *Abobwanda* (vipère) peuvent être d'origine akarè à Limbala. Les *Abobwazu* peuvent avoir les Akarè ou les Abangwinda comme origine (vipère à Limbala).

Akbwambi : les lanciers. Totem : serpent lumbu (vipère

du Gabon), léopard, foudre. On les rencontre chez Zolane, Bafuka, Gumba, Boëmi, Akengaï, etc. Ils parlent un dialecte azande spécial qui n'est pas l'argot inversé des Abwameli. Ils ont conservé le souvenir d'avoir marché avec les Adio et les Abèlè, mais d'être restés en arrière lors du passage de l'Uele et d'avoir été soumis par N'Deni. Sont parfois appelés *Bomboï* par les Azande orientaux; ce sont les Bombeh de Casati. Chez Zamoï Bio, un groupe akbwambi a comme totem la mouche abondo (mouche maçonne). Les *Apagongo,* chez Kereboro, fils de Renzi, les *Awoli* (léopard), chez Kereboro et chez Gapia, sont des Akbwambi.

Abwameli (les mange-merde). Totem : léopard. Ancienne tribu azande importante. Parmi eux, je note : les *Abamboto* ou *Abangoto* (les exciseurs de clitoris), totem vipère, chez Gingi, Eliwa, etc.; les *Abanolo;* les *Avundupwo.*

Les *Akawè* ou *Apamboto* (ceux qui sont habiles à faire le feu). Parfois appelés *Abirè* parce qu'ils aiment la forêt. Totem : vipère du Gabon, serpent bara chez Mabuturu, léopard chez Gumba, serpent ophiocéphale chez Renzi. Chez Renzi, une femme se dit femme de l'herbe zembokpi (?). Zamoï Bio affirme que les Akawè venus du nord ont descendu la rive droite de l'Uere. Doivent probablement être classés avec les Abwameli. Les *Apèse* chez M'Bio (fourmi et serpent d'eau), les *Akangani* sont des Akawè. Les *Abangana* également : chez Renzi (foudre), chez Gumba (serpent lumbu).

Les *Abawoya* (foudre). Lorsqu'un enfant est surpris par la pluie, il peut en mourir. Si un Abawoya est invité à manger la « dungu » (farine de termites), il se met à pleurer et l'invité est menacé de maladie; chez Gumba il ne peut même supporter la vue de cet aliment. On en rencontre chez Gumba, Binza, Kereboro, etc. Il existe un clan abangwinda du même nom.

Avunduko (les gens des vieux outils, parce qu'ils n'avaient pas de forgerons). Différents totems : chez Gumba et Eliwa, vipère du Gabon; chez Zolane, de même;

chez Zamoï Bio et Gapia, léopard. Les *Abode* sont des Avunduko.

Abadara (les tortues). Totem : la foudre. Chez Komendanu, sont des Auro Amiengba ou des Abèlè. Des groupes près de Nala et chez Kereboro se réclament de cette dernière origine. Ils ont comme totem le serpent bikingi.

Mambèli, clan azande très ancien.

Abiri (un serpent). Etaient installés sur la Salanga (affluent de l'Aka ou du Sueh), furent soumis sans avoir combattu par Bazimbi, puis restèrent sous les ordres de Wando. On en rencontre chez Gumba, chez Gingi, chez Dongura; d'autres, en territoire français, sont les Birri. Sont différents de la grande nation abèlè et doivent être rattachés aux Momvu.

Embili, Bwambili, Abwabili ou *Ambili,* léopard chez Wando Nyake et à Pupwandi, vipère chez Bafuka et chez Gugwa.

Amboli (ceux qui appellent au secours). Chez Zamoï Bio et Gumba, ont comme totem la tortue dagada; chez Bogwa, ont comme totem la tortue basimolo et ont le souvenir d'avoir, après leur dispersion par les Mangbètu, accompagné les Adio Andebili; chez Zakumba, la tortue angita.

Awoli (léopard). Chez Wando Nyake, sont considérés comme d'origine abèlè; près de Nala, comme des Abarambo; on trouve un clan du même nom chez les Azande Bomboï (Akbwambi).

Aoboli, vipère du Gabon chez Binza et Bafuka, foudre chez Boëmi.

Abodi, près de Nala (vipère du Gabon).

Avudiango, chez Binza (foudre).

Aboro. Peuvent être d'origine adio (voir Adio).

APPENDICE III

Quelques clans d'origine adio

Andebili (les voleurs rusés). Totem : léopard. Chez Boëmi, Bafuka, Zakumba, etc.

Avubwati, vipère du Gabon, chez Deso, et *Abobwati* chez Bafuka.

Abangow (ceux qui frappent avec l'arbre gow). Léopard. Chez Geïtu, à Limbala. Les *Abodo* sont un fragment des Abangow (foudre) chez Dekwa.

Ambwadimo (ceux qui font ou gardent les portes). Vipère. Chez Bafuka, Wando Nyake, Gapia, Dongura, Komendanu, etc.

Aboro (les hommes). Ils ont comme totem le chimpanzé qu'ils doivent dénommer homme. Chez Eliwa, Zakumba. Chez Bafuka, d'autres Aboro ont comme totem le serpent lumbu; sont peut-être d'origine différente. De même, chez Dekwa.

Agbutu. Mouche abondo chez Zakumba, vipère chez Dekwa, chez Gugwa, chez Boëmi.

Alimete (ceux qui ont six doigts). Sont nombreux entre Yakoma et Monga, où ils se disent venus du sud de l'Uele. Chez Geïtu, Eliwa, etc.

Bavuruma, chez Dekwa.

Abobwote, serpent galamba, à Limbala.

On peut en découvrir de nombreux autres dispersés : *Avurudigima, Avugavuru, Avutupwa, Avuluma, Apambiti, Abadule,* etc.

APPENDICE IV

Répartition des indigènes désignés par leur origine dans quelques chefferies. Cette énumération n'est pas limitative, une grande partie des ressortissants de chaque chef m'ayant nécessairement échappé.

Chefferie Gapia, 1075 âmes (territoire de Bambili) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abwelenya (foudre), des Akbwambi (id.), des Akowe (?), des Akbwaya (vipère du Gabon), des Avundwa (foudre), des Abawoya (id.), des Awoli (léopard);

D'origine akarè : des Alèbu (léopard), des Apomboro (?);

D'origine adio : des Ambwadimo (vipère du Gabon);

D'origine indéterminée : des Abangadu.

Chefferie Deso, 976 âmes (territoire Bili) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Avundwa (vipère du Gabon);

D'origine akarè : des Alèbu (léopard) avec les Abilawa et les Abanzika, deux groupes autrefois soumis aux premiers, des Abambwara (léopard);

D'origine adio : les Avurusango (léopard d'eau ou animal arc-en-ciel), les Avubwati (vipère du Gabon);

D'origine baza ou mongbwandi : les Avurubogu (léopard), les Abita (id.).

Chefferie Zakumba, 1,613 âmes (territoire Bili) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Avunda (mouche maçonne), des Avando (buffle), des Abwando (léopard), des Amboli (tortue angita), des Abunduko (vipère du Gabon);

D'origine adio : des Agbutu (mouche maçonne), des Andebili (léopard), des Aboro (chimpanzé);

D'origine akarè : des Alèbu (léopard);

D'origine abangwinda : des Avuduma (vipère du Gabon);

D'origine abaza (c'est-à-dire mongbwandi) : des Abaza (varan et bushbuck);

D'origine indéterminée : des Apalanza (tortue angita).

Chefferie Komendanu :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abadara (tortue dara), des Abando (mouche maçonne), des Ababili (léopard), des Abowle (?), des Abokunda (lion), des Avundwa (foudre), des Amboli (tortue dara), des Akowe (vipère du Gabon), des Abodey (?), des Abawoya (foudre), des Aotu (léopard), des Apomboro (?), des Akbwambi (léopard), des Abwameli (léopard), des Abangoto (?);

D'origine adio : des Ambwadimo (?), des Aboro (chimpanzé);

D'origine mongbwandi : des Abaza (iguane);

D'origine auro : des Avutombo (crapaud darè);

D'origine indéterminée : des Avundukura.

Chefferie Boëmi (territoire Nyangara) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Avundwa (foudre), des Akbwambi (foudre et vipère du Gabon), des Aotu (léopard), des Aoboli (foudre), des Abokunda (lion), des Abamboto (foudre), des Abwakili (foudre), des Abadala (foudre), des Akowe (foudre et léopard), des Avukida (foudre), des Akuringu (érythréole huppé);

D'origine akarè: des Abambwara (léopard);

D'origine adio : des Agbutu (?), des Andebili (léopard), des Ambwadimo (vipère du Gabon).

Plusieurs clans d'origine auro.

Chefferie Kereboro, fils de Renzi (territoire de Dungu) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abandogo (rongeur ndogo), des Akbwambi (léopard), des Abwelenya (arc-en-ciel), des Avundwa (foudre), des Abangana (vipère du Gabon), des Akowe (vipère du Gabon), des Abawoya (?), des Apagongo (?), des Awoli (léopard);

D'origine akarè : des Abambwara (léopard);

D'origine adio : des Ambwadimo (vipère du Gabon);

D'origine abangwinda : des Abandakota (cobra), des Ambwaga (?);

D'origine auro : des Abadala (serpent likingi).

Chefferie Bobwandera (Yakuluku) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abawoya (foudre), des

Akowe (vipère du Gabon), des Avukili (id.), des Akangani (id.);

D'origine auro : des Avutombo (?), des Angumbi (?), des Abwafutu (léopard), des Amitèli (serpent bimbiti);

D'origine abangwinda : des Abaya (vipère du Gabon), des Abakputu (?);

D'origine akarè : des Angeli (vipère du Gabon);

D'origine bangba : des Basiri Agede (?);

D'origine indéterminée : des Akpura (foudre), des Akelinga (?).

Région nord de Bafuka :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abokunda (lion), des Akbwambi (vipère ou foudre), des Akowe (vipère), des Ababili (vipère), des Aoboli (vipère), des Avundwa (foudre), des Avukida (vipère), des Abandogo (potamochère), des Akuringu (érythréole huppé);

D'origine auro : des Abanguru (boa), des Amingala (?), des Mègo (foudre), des Adogo (serpent tura), des Abanduka (crapaud), des Abwafutu (léopard), des Amosangu (foudre), des Amitèli (serpent bimbiti), des Ambarè (vipère), des Avudimo (léopard);

D'origine adio : des Andebili (léopard), des Ambwadimo (vipère), des Aboro (vipère), des Aboro (chimpanzé), des Abobwati (vipère);

D'origine akarè : des Abangeli (foudre), des Abambwara (foudre);

D'origine amadi : des Angataï (?).

Chefferie Geïtu (Bomokandi) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abandogo (rongeur ndogo), des Avundwa (foudre);

D'origine auro : des Angumbi, des Abarambo Bangbara, Bagpyelè, Banya et Basèli;

D'origine abangwinda : des Aboro (chimpanzé), des Alimbèti, des Abangow;

D'origine baza ou mongbwandi : des Abaza;

D'origine akarè : des Agiti, des Aguli;

De nombreux Makèrè.

Chefferie Hinga (haute Aka) :

D'origine auro : des Abarè (vipère);

D'origine abangwinda : des Ambwaga (serpent basuru), des Abakuba (serpent likingi), des Abakputu (caméléon), des Abambuka (serpent pepe).

Chefferie Wando Nyake :

D'origine abèlè ou ambomu : des Awoli (léopard), des Abokunda (lion), des Avando (vipère), des Abando (potamochère), des Akowe (fourmi), des Avumbili (léopard), des Abwabili (?);

D'origine auro : des Akboku (vipère), des Abanzama (foudre), des Amingala (foudre), des Akelinga (serpent pepe), des Amisia (foudre), des Abadala (tortue), des Angumbi (?), des Avumaka (léopard), des Abagombi (foudre);

D'origine adio : des Ambwadimo (?);

D'origine amadi : des Abatwa (foudre).

Aux environs de Pupwandi (haut M'Bomu) :

D'origine abèlè ou ambomu : des Abwabili (léopard);

D'origine auro : des Abagoya (léopard), des Amagano (foudre), des Ababiolo (serpent nyama), des Aminguna (?);

D'origine abangwinda : des Abwakumba (léopard), des Ambwaga (foudre), des Abanya (vipère), des Abaya (rongeur mbeli);

D'origine akarè : des Abèli (mbeli, espèce de rat), des Abagiti (léopard);

Des Apambia des clans Abalua (serpent basuru) et Abandogo (?);

Des Bangba-Basiri du clan Atambola (mbeli);

Des Abalingi, d'origine indéterminée.

APPENDICE V

Folklore

Conte des échanges où intervient Tule, le héros civilisateur azande, souvent grotesque :

Tule s'en alla couper des osiers dans une oseraie.
Alors il les mit au soleil.
Alors les poules les dispersèrent.
Alors il dit :
« J'ai coupé les osiers dans l'oseraie,
» Les poules les ont dispersés, les poules m'ont donné des [œufs,
» Les sangliers les ont cassés, les sangliers m'ont donné [leurs queues,
» Les fourmis les ont brûlées, les fourmis m'ont donné des [cognées,
» Le pic bois les a démolies, le pic bois m'a donné du miel,
» Une mère d'enfant l'a consommé, la mère d'enfant m'a [donné un poisson ».

Chanté en chœur :

Tule ne consentit pas.
— Tule, « non, non ».
Tule, coupe des herbes.
Tu les mangeras au village.
— Mais coupe donc des herbes.
— Tu les mangeras au village.
— Où mangeras-tu, Tule?
La femme disparut dans la terre.

Ces légendes ne peuvent se raconter que le soir, sinon l'esprit des conteurs et des auditeurs risque de battre la campagne.

APPENDICE VI

Extrait d'un rapport établi à la suite d'une reconnaissance chez les Embili du 7 mai au 2 juin 1913

Orographie générale, nature du sol. — Dès la sortie des plaines ondulées de la vallée immédiate de l'Uele, le sol s'élève progressivement; les ondulations s'accentuent et se rapprochent jusqu'à former une série de collines élevées, convergeant vers un nœud hydrographique situé vers 4° 20' lat. N. et 26° 30' long. E.

Le sol est uniformément d'une pauvreté désolante, couvert d'une savane rabougrie, assez arborée encore vers le sud, mais allant en s'éclaircissant à partir du quatrième parallèle jusqu'à tendre vers la plaine ouverte dans la vallée immédiate de l'Uere, où s'observent cependant quelques faux karite (lophyrus alatus). La monotonie de la savane est rompue par les galeries accompagnant les innombrables ruisseaux et rivières secondaires. Enfin, aussitôt que le relief s'accentue, une formation géologique très spéciale place à flanc de coteau de véritables barrages de limonite scoriacée. Partout où ils affleurent on constate de vastes espaces dénudés, appelés monga. En aval, correspondant aux plissements de ces couches, se trouvent des sources. En amont, elles empêchent suffisamment le drainage de l'arène superficielle, pour que l'humidité permette la croissance d'une forêt analogue comme aspect à celle des Ababua. Cette allure très spéciale a pour conséquence paradoxale de localiser le bois touffu au sommet des collines. Ces bois seront d'autant plus fréquents que le pays sera plus accidenté et plus élevé.

Nous verrons plus loin les conséquences de cette formation particulière sur l'occupation du sol par les Embili et notamment sur les compétitions de territoire que j'étais chargé d'aplanir.

Mise en valeur du sol. — Les Embili n'occupent leur territoire actuel que depuis trois générations; ils y sont arrivés par une migration ouest-est et ont, soit refoulé les anciens habitants de la région, les Azande Auro, soit (vers le sud) soumis les Abarambo. Aussi le fond de la population est, contrairement à ce qui se passe dans d'autres régions, composé en majeure partie d'envahisseurs soumis aux Avungura depuis de nombreuses générations. Il s'ensuit une grande homogénéité; ils sont profondément azandéisés, donc soumis à la discipline sociale caractéristique.

Les seuls détails descriptifs au sujet des Embili qui entrent dans le cadre du présent rapport sont relatifs à leur mode d'occupation et de mise en valeur du sol.

La savane, aride pendant des mois de l'année, ne permet guère que la culture du manioc, réserve alimentaire. La plus grande étendue des terrains utilisés se trouve sous culture de maïs. La seule saison des pluies est propice à la très faible récolte annuelle qui est obtenue en savane en même temps que l'éleusine. Il s'ensuit que la persistance de la culture du maïs, base de l'alimentation, ne pourrait être assurée, faute de semences (1), si l'Embili ne disposait de terrains plus frais que la savane. Et c'est en effet dans les galeries et surtout en lisière de forêt que nous trouvons les principales exploitations, se succédant toute l'année dans un ordre qu'il serait trop long d'analyser ici.

Il s'ensuit que la possession de galeries et de forêts est d'une nécessité vitale pour les groupements Embili; qu'un territoire aura d'autant plus de valeur économique que les parties boisées y seront plus nombreuses.

Si nous rapprochons ce fait des remarques d'ordre géologique émises plus haut, ce seront les régions montagneuses, donc riches en terrains forestiers qui susciteront le plus de convoitises. C'est ainsi que nous verrons des groupes

---

(1) La semence de maïs est rapidement charançonnée. D'une saison des pluies à la suivante, elle ne se conserve que si elle est à peu près constamment boucanée, ce qui n'est possible que pour quelques bouquets d'épis suspendus dans les cases au-dessus du foyer. (B.)

nombreux (Kambara, Sango, Baete, Belebu, Bangande, Mange, Bagidi) se disputer pouce à pouce l'ensemble de crêtes d'où sortent la Bima, la Béru, la Wesu. Dans un cas semblable, la possession du sol ayant une importance primordiale pour l'ensemble de la vie économique, j'estime que les délimitations ne pourraient être faites avec assez de minutie. En cas de contestation (peu à prévoir du reste) au sujet de la savane proprement dite, il y a lieu de présumer que l'on a affaire à des revendications de pure ambition ou au désir sentimental de conserver des limites traditionnelles englobant, par exemple, le tombeau d'un ancêtre. Dans l'occurrence la délimitation n'exige pas la même scrupuleuse attention.

Ces considérations expliquent comment les limites que j'ai fixées aux diverses chefferies intéressées, tantôt se contentent d'emprunter grossièrement le thalweg d'une rivière, tantôt, au contraire, deviennent d'une grande précision, s'appuyant à des sources minimes, à des lignes de faîte sans importance. Chaque fois que l'on trouvera ces détails, on constatera qu'il s'agissait de territoires boisés. Je ne puis laisser, en passant, d'attirer l'attention du gouvernement sur les difficultés que créent de semblables conditions d'exploitation pour la délimitation des terres indigènes, notamment dans le cas de demandes de concessions importantes par des sociétés particulières et sur le danger qu'il y aurait à les résoudre à la légère. Les considérations suivantes ne feront que développer la complexité de cette question.

Relations sociales. — On trouve cependant isolés en plein terrain découvert des villages entourés de cultures rudimentaires. Il est vrai que presque dans tous les cas ces villages possèdent des plantations de maïs en lisière distantes souvent de plusieurs kilomètres. Ces villages sont dénommés sentinelles et leur rôle est, en ordre principal, de surveiller les frontières. Ils sont installés par ordre du chef : la nécessité politique, personnalisée par le chef, l'emporte sur les conditions d'établissement que semblerait devoir déterminer le milieu alimentaire.

Le chef est le propriétaire de tout le sol de la chefferie.

Il en tire le droit de lever des prestations non seulement en travail mais aussi en nature sur ses subordonnés. Ceux-ci se déclarent tous ses fils ou ses descendants. On peut affirmer que, par l'intermédiaire de ses sous-chefs ou « bakumba », le chef embili centralise et coordonne l'ensemble des activités des indigènes.

Cette centralisation se marque même objectivement sur le terrain. En pénétrant de la périphérie d'une chefferie vers son centre on rencontre généralement une zone de marche presque déserte, surveillée par quelques sentinelles. Puis, peu à peu, l'occupation devient plus dense vers la région où sont installés les bakumba. Or, à part les sentiers reliant entre eux les villages des grands chefs, il n'y a pas de communication entre indigènes de chefferies différentes. Aussi, dans ces zones de marches, n'existe-t-il aucun sentier, aucune piste foulée. De plus, j'ai constaté le même fait à l'intérieur d'une même chefferie, entre les villages périphériques dépendant de bakumba différents. L'Embili exceptionnellement sédentaire ne communique qu'avec ses voisins immédiats. On note un sentier peu foulé de l'indigène vers le bakumba et une route très tracée de celui-ci vers le chef. En dehors de son activité immédiate, les seules communications de l'Embili se dirigent vers l'autorité centrale.

La chefferie au point de vue de notre politique indigène. — Ces notes abrégées mettent en lumière le rôle considérable du chef embili dans la vie sociale; nous voyons que son action est non seulement politique mais intervient dans l'activité économique. Cette organisation est si puissante que la région que je viens de visiter donne en général l'impression d'être complètement policée. Or, l'influence européenne y est nulle. Si je n'y ai pas trouvé un état complet d'anarchie, c'est exclusivement à la discipline azande qu'il faut attribuer l'ordre qui règne.

Aussi notre réglementation sur les chefferies indigènes s'applique-t-elle parfaitement à cette région à condition évidemment de contrôler avec plus d'application l'attitude

des chefs. Mais, pour que nous ayons le maximum de rendement de cette centralisation spontanée, il importe que notre chefferie administrative ne soit pas conçue comme une unité définitive, mais momentanée, et que le chef territorial ait le pouvoir de la modifier continuellement au mieux de nos intérêts.

Si nous consultons en effet l'histoire azande, nous y trouvons un fait général. A la mort du chef une scission s'opère : d'une part, les fils réclament l'héritage; d'autre part, les frères du défunt, généralement bakumba d'importance, refusent de reconnaître l'autorité de leurs neveux. Le plus souvent un conflit armé s'ensuit et la chefferie ne reste entière que si, réellement, l'un des partis a un avantage incontesté sur l'autre. Dans le cas contraire, nous voyons se former deux ou plusieurs chefferies. Puis, le jour où l'une d'elle l'emporte en importance sur les voisines, elle les incorpore par la force. J'estime que, dans l'occurrence, notre intervention doit avoir comme directive de se conformer d'aussi près que possible au processus normal que je viens d'indiquer. Il y aura donc lieu, chaque fois, de faire une enquête très approfondie sur l'autorité réelle des fils du défunt, d'interroger l'ensemble des bakumba et, au besoin, de scinder la chefferie. Il faudra ensuite suivre le développement de chacun des nouveaux organismes jusqu'au moment où la prévalence incontestée d'un des nouveaux chefs permettra de regrouper une chefferie importante sous son autorité. Si notre réglementation devait être interprétée dans un autre sens, nous n'aurions, après quelques années, que des chefferies fictives, de conception administrative, dont le rôle serait de pure façade. Nous nous trouverions chez les Azande devant une situation aussi déplorable que celle que notre ignorance de la coutume a créée dans d'autres régions, les Ababua par exemple (1).

---

(1) Une expérience personnelle, géographiquement plus étendue que celle de de Calonne, me permet d'affirmer que, à cet égard, la situation partout ailleurs dans la colonie est moins satisfaisante encore qu'en pays ababua. (B.)

APPENDICE VII

Extraits d'un rapport établi par de Calonne, à la suite d'un voyage d'études (été 1913) en territoire anunga (ex-chefferie Sasa) (1) avec le docteur Rodhain.

Comme conclusion d'un voyage antérieur chez les Embili, j'ai attiré l'attention sur le manque de contact entre notre administration et les indigènes. Il s'ensuit que la coutume locale n'est pas prise comme armature de notre organisation de chefferies. La situation des ex-territoires Sasa me semble particulièrement caractéristique de ce défaut.

Si nous nous renseignons sur l'orientation interne de l'immense chefferie Sasa, nous constatons qu'en dehors d'un territoire central, placé sous le contrôle immédiat du chef, le restant de la région était subdivisé en nombreuses sous-chefferies dirigées par des fils du chef, tels Boda, Sadia, Bangwando, Bangenze, Tutue, Renzi, Bagidi, Panamange, Turugba, Momi, pour ne citer que les plus importants. Mais il y a lieu de noter que chacun de ces commandements était un tout autonome, à tel point que certains d'entre eux, Momi et Turugba par exemple, étaient en état d'hostilité déclarée. Les sous-chefferies Sasa devaient être considérées comme des états indépendants liés par un engagement féodal de vassalité. Il s'ensuit, comme j'y ai déjà fait allusion dans mon exposé de la situation politique de la région embili, que les indigènes dépendant de Sasa n'occupaient pas l'ensemble du territoire. Leur répartition géographique revêtait l'allure étudiée dans le dit rapport : grande densité de population autour du village du sous-chef, densité allant en diminuant vers la périphérie gardée

---

(1) L'attitude de Sasa, puissant chef azande, avait nécessité l'occupation militaire du territoire. Après de longues recherches, Sasa avait été capturé. Les troupes avaient été retirées en majeure partie et la population se reprenait à la vie normale. (B.)

seulement par quelques sentinelles. C'est ainsi par exemple que, entre Momi et Turugba s'étendait une zone de marche complètement déserte. Dans ces états ainsi délimités, le sous-chef centralisait et coordonnait l'ensemble des activités indigènes. L'occupation des chefs avungura avait été d'assez longue durée pour que les indigènes de chacun de ces groupes aient pris des habitudes communes, une notion de la responsabilité collective, etc.

Bref, il s'est formé dans chaque sous-chefferie un esprit nettement particulariste, d'autant plus prononcé que ces divisions correspondaient souvent à des différences ethniques profondes entre les populations qui ressortissaient à chacune d'elle. Les sous-chefferies du sud comprennent un brassage d'éléments azandéisés depuis longtemps; celles de l'est sont composées presque exclusivement de Basiri; celle du nord, d'Akarè; celles de l'ouest étaient formées d'éléments soumis par les descendants de Tombo avant de l'être par les descendants de Mabenge et comptent surtout des Angada.

C'est donc devant cette situation de fait que nous nous sommes trouvés après la soumission de la région, et c'est à elle que nous aurions dû avoir recours pour profiter de la centralisation créée par les fils de Sasa au mieux de notre politique indigène. Chacun de ces groupes aurait dû être le point de départ d'une chefferie reconnue ou tout au moins d'une sous-chefferie. Il présente en cette région, au point de vue strictement politique s'entend, la valeur de l' « etina » ababua dont nos études antérieures ont mis en lumière la fonction sociale.

Allure générale des populations rencontrées. — Au cours de ce voyage, je me suis vu forcé, non seulement d'entendre les chefs de groupes (Avungura dits Anunga, descendants de Mabenge, et Avungura dits Apodyo, descendants de Tombo), mais aussi de me rendre compte de la mentalité des indigènes soumis. J'ai donc entendu tous ceux que je suis parvenu à faire venir à la visite médicale, but principal de ma mission de prospecteur de trypanosés, soit plus de 1,100 individus. Ceux-ci représentent, à coup sûr, l'élé-

ment le moins timoré. Et cependant quelle timidité, quelle méfiance singulières ! Ils ne nous ont encore connus que sous l'aspect (qui fut nécessaire) du conquérant et jamais sous celui de l'organisateur.

La région est d'une pauvreté désolante.

Le fonds de la population était nilo-tchadien (1); les cultures dominantes sont les céréales. Celles-ci, en opposition avec celles des Embili sylvicoles, se font en plaine, exigent peu de main-d'œuvre et peuvent être engrangées, donc transportées, avec facilité.

D'autre part, les habitations sont rudimentaires, simples hangars de paille, facilement édifiées, mais aussi facilement abandonnées. L'inquiétude relative à nos intentions aidant, ces conditions favorisent singulièrement les déplacement continuels de villages, souvent à grande distance. Elles paralysent tout développement économique possible. Il faut tenir compte aussi du fait que, même en défalquant les territoires déserts, la densité de population est infime et loin d'atteindre un demi habitant par kilomètre carré. Les causes de cette situation antérieure à notre occupation sont à chercher dans la vie politique extraordinairement troublée que la région a menée depuis 75 ans : invasion de Nunga, invasion de Gatwa, révolte de Sasa, de Mopoï Mokru, d'Eliwa, luttes entre Makisa et Nunga, démêlés féroces de Zamoï Epira avec Bangezegino, de Bangezegino avec les Anunga, de Sasa avec les Embili, les Apodyo, les Amadi, invasions et razzias des Arabes de Dem Ziber, démêlés avec les Abandya, intervention brutale des troupes égyptiennes de l'Equatoria, répression impitoyable par Sasa des révoltes akarè, compétition d'autorité entre tous les fils de Sasa se résolvant par les armes, enfin, brochant sur le tout, la maladie du sommeil, balayant les Akarè. C'est une véritable fatalité qui déchaîne sur cette région une série étonnante de calamités. Aussi, ses confins sont-ils beaucoup plus peuplés et cela de tous les côtés.

---

(1) Plus tard, en 1915 par exemple, de Calonne n'eût plus été aussi catégorique sur l'origine des populations de la chefferie Sasa. (B.)

J'attire spécialement l'attention sur la région des Basiri. Ceux-ci ne sont guère azandéisés, ayant offert une résistance considérable à l'envahisseur. Ethnographiquement, ils sont voisins des Bangba. Leurs cultures très variées, le soin minutieux apporté à la construction de l'habitation, prouvent une tendance vers une vie plus sédentaire que chez les autres peuples dits azande. En nous rappelant que les Bangba ont, sous le régime mangbètu, atteint un remarquable développement général, je pense que par des procédés attentifs on pourrait pousser les Basiri dans la même voie. Si nous avions un personnel territorial à même d'entreprendre une tâche aussi délicate, je n'hésiterais pas à proposer la création expérimentale d'une chefferie basiri, avec élimination des éléments azande, véritables parasites sociaux. On comprendra les raisons qui me portent, à regret, à ne pas préconiser cette solution, tout au moins à l'heure présente, dans les conditions actuelles de recrutement du cadre subalterne.

APPENDICE VIII

Procès-verbal (1) des délibérations où fut désigné le successeur du chef Bwendi, décédé sans enfants

---

Le vingtième jour du mois de juillet 1913, le chef Bokoyo, ses frères Vutupwa et Gaberu, les bakumba de la chefferie Bwendi, au nombre de huit et dont les noms suivent, savoir : Gongo, Bapara, Niasabwa, Bangonde, Buya, Batanga, Bangodia, Aderisi, furent convoqués pour choisir un successeur au chef Bwendi, frère puîné de Bokoyo, chef de la famille.

Il a été admis par tous les témoins présents que, de par la coutume azande :

1° Lorsqu'un chef avungura meurt, c'est son fils aîné qui lui succède à moins qu'il n'ait été formellement déchu de ses droits du vivant de son père;

2° Lorsqu'un chef avungura meurt sans enfants, il appartient au chef de famille de choisir le successeur. Généralement le chef de famille choisit parmi ses fils ou ses frères;

3° Les bakumba du chef décédé sont convoqués par le chef de famille; ils donnent leur avis quant au candidat choisi; il est tenu compte de cet avis.

En conséquence le chef investi Bokoyo, fils aîné d'Ukwa et frère de Bwendi, a été prié de désigner un successeur capable de reprendre la direction de la chefferie vacante.

Bokoyo demande que son fils Biodi reprenne la succession, et, au cas où Biodi ne serait pas agréé, il désigne son frère Vutupwa, seul assez énergique, dit-il, pour conduire

---

(1) Ce conseil fut convoqué et présidé par le lieutenant de Hemricourt de Grunne. (B.)

les populations qui obéissaient à Bwendi. A ma demande, Bokoyo énumère ses autres frères qui sont : Manziga, chef investi du Bomokandi, Putadi, qui fut condamné par la justice et n'est pas revenu, Vutimbia, Deboyo, qui, installé par Bokoyo chez les Duga, commit des exactions et dut être rappelé, Anganda, Damu et Gaberu, ce dernier, ayant toujours vécu chez Bwendi et étant très connu des populations obéissant à ce chef.

Je demande à Bokoyo si Gaberu ne conviendrait pas comme chef. Bokoyo me répond que Gaberu manque d'énergie et qu'il ne saura pas se faire obéir. Il maintient la candidature de son fils Biodi ou de son frère Vutupwa.

Le chef Manziga, frère puîné de Bokoyo, consulté antérieurement, avait conseillé d'investir Gaberu, qui possède la confiance des anciens sujets de Bwendi.

Ensuite, sont successivement entendus les bakumba de feu Bwendi.

Gongo déclare que, suivant la coutume ancienne, il aurait été convoqué chez Bokoyo pour donner son avis et qu'il aurait préconisé le choix de Gaberu pour diriger la chefferie. Il motive ce choix en disant que Gaberu a toujours vécu au milieu d'eux, qu'il a toujours assisté aux palabres soumises à la décision de Bwendi et qu'il connaît toutes les affaires intérieures de la chefferie.

Bapara fait la même déclaration. Il ajoute que, ayant été un des conseillers intimes de Bwendi, il sait que ce dernier a toujours considéré Gaberu comme son successeur éventuel.

Niasabwa fait la même déclaration. C'était le désir de Bwendi de voir Gaberu lui succéder. Il ne connaît pas du tout Biodi et craint que Vutupwa ne commette des abus.

Bangonde déclare que, dans les temps anciens, tous les bakumba se seraient rendus chez Bokoyo et lui auraient demandé de désigner Gaberu comme successeur de Bwendi. Il est probable que Bokoyo le leur eût accordé. D'ailleurs, ajoute-t-il, si au bout d'un certain temps le gouvernement s'aperçoit que Gaberu ne convient pas, nous demanderons nous-mêmes qu'il soit remplacé.

Buya fait les mêmes déclarations. Il répudie les candidatures de Biodi et Vutupwa.

Batanga demande que Gaberu soit désigné. Bwendi, dont le gouvernement était très satisfait, l'avait toujours considéré comme son successeur éventuel. Il connaît nos usages, nos différends. Nous serions très tristes d'avoir un autre chef.

Bangodia. — Bwendi lui a toujours déclaré de son vivant que Gaberu était tout désigné pour lui succéder, qu'il l'avait élevé dans ce but (depuis l'âge de six ans environ Gaberu n'a pas quitté Bwendi) et qu'il lui avait appris tout ce qu'il fallait faire pour obéir aux lois de la colonie. Il ne veut entendre parler ni de Vutupwa ni de Biodi pour diriger la chefferie.

Aderisi fait des déclarations dans le même sens.

Bokoyo, mis au courant de l'avis des bakumba de Bwendi, retire les candidatures de Biodi et de Vutupwa. Il tient cependant à ce qu'il soit acté qu'il ne croit pas Gaberu capable de diriger une chefferie aussi importante que celle de Bwendi.

DE HEMRICOURT DE GRUNNE.

APPENDICE IX

Table des matières que l'auteur se proposait de développer

Azande ou Nyam-Nyam.

Introduction à une ethnographie générale des bassins de l'Uele-Ubangi et Aruwimi.

Préface.

Position du problème. Bibliographie. Méthodes de recherches.

Le but poursuivi est de déblayer la route, de préparer de nouvelles études détaillées et de ne résoudre que la question zande.

I. — *Esquisse géographique du pays.*

A. Géologie et aspect physique :

1° Région à diabase et diorite;

2° Région granitique;

3° Formations itabéritiques, aire des monga; leur importance dans les études qui suivent.

B. Allure superficielle. Phytogéographie :

1° La forêt, étendue, limites, phénomènes d'assèchement; traditions relatives à une plus grande extension forestière;

2° Zone intermédiaire (Bili, Likati, Yakoma);

3° Zones à savanes herbeuses et galeries boisées, à lophyres, à sarcocephalus, à encephalartos, etc.;

4° Zone à savanes rabougries et marais de papyrus;

5° Allure spéciale de la zone à monga (parklike).

II. — *Protoethnographie.*

A. Les industries lithiques dans l'Uele :

1° Haches, coups de poing, burins d'itabérite, aire de répartition, allure très primitive de cette industrie, industrie spéciale du sud de l'Uele. Indices de fin relativement récente de cette industrie;

2° Autres outils, pierres percées, pierres de fronde, etc.;

3° L'ère de l'Asa : rochers à cupules, description, aire de dispersion;

4° L'ère du Gundu : rochers à pédiformes et rupestres, description, aire de dispersion;

5° L'industrie du Gundu est un horizon spécial de l'aire de l'Asa.

Coïncidence de l'aire de l'Asa et de la répartition des haches. Superposition de ces aires à la zone à itabérite et monga.

Conclusion : l'aire de l'Asa est néolithique, l'aire du Gundu est l'époque de transition se plaçant entre la fin du XVIe et le XVIIIe siècle.

B. A la recherche des néolithiques :

1° Recherche des traditions chez les envahisseurs successifs : Shilluk, Amadi, Akarè, Angada, Abarambo, Abèlè, Abangwinda, Avungura.

Conclusion : à la fin du XVIe siècle, une population de frondeurs occupe toute l'aire à cupules; ils sont petits, noirs et vivent en symbiose avec des pygmées;

2° Recherches dans les trois groupes plus anciens :

a) Elimination des groupes logo et makèrè à cause des influences nilotiques ou ouest-africaines;

b) Les Momvu sont les autochtones. Leurs traditions relatives à l'usage des haches, etc. Ce sont les représentants les plus purs des néolithiques avec les Wambuti et Walesé;

c) Confirmation d'ordre linguistique. Les Birri du nord du M'Bomu sont des descendants des Proto-Momvu.

C. Observations diverses :

1° Usage des cupules, fabrication, etc.;

2° Hypothèses de travail sur la connexion du néolithique Uele avec le Sahara et le Sud de l'Afrique. Hottentots et Bushmen dérivent du groupe Momvu-Mombutu.

III. — *Historique.*

Note sur les méthodes de recherche adoptées.

A. Les autochtones et les premières invasions :

1° Les Momvu, allure générale, migrations;

2° Influences nilotiques. Invasion shilluk et origine des Alulu, A-Djulu, Belanda. Invasion du groupe Logo-Bari-Abukaya-Moru;

3° Problème des influences ouest-africaines. Origine et dispersion des Makèrè.

B. Première vague soudanaise (haut M'Bomu) :

1° Le groupe Mayogo-Mundu-Bangba-Basiri;

2° Arrivée des Amadi. Leurs scissions et migrations.

C. Deuxième vague soudanaise (bas M'Bomu) :

1° Les Abarambo, leur origine, leurs migrations, leurs scissions. Origine des Amiengba, Duga, etc.;

2° Les Azande Abèlè, Angada, Abagwa, etc.;

3° Les Adio, Akbwambi. Origine des Abwameli de Zobia.

D. L'invasion bantou :

1° Les Akarè. Leur rattachement aux populations du Gabon, etc.;

2° Colonne du nord de l'Uele, intermédiaire entre les Ababua et les Gombè : *a*) Aboguru, Mabadi, etc.; *b*) Abangwinda, Mayeka; *c*) Mobenge;

3° Les colonnes ababua, mobati. Origine et marche des Mangbèlè. Problème des Mabodo.

E. L'invasion mangbètu :

Rattachement au groupe makèrè. Influences culturelles hamitiques. Nabiembali et Tukuba. Munza.

F. L'invasion azande-avungura :

1° Origines jusqu'à Gura. Légendes étiologiques, etc.;
2° Passage du M'Bomu. Gura, Mabenge et Tombo;
3° La branche de Nindu (Auro);
4° La branche de Yapati (chefs ambomu). Avuru Eso, Avuru Bazimbi, Avuru M'Bio, etc.;
5° La branche de Nunga. Conquête du Bahr-el-Ghazal;
6° La branche de N'Deni et Kipa (Azande Abèlè). Conquête du Bomokandi;
7° La branche de Mange (chefs amokuma);
8° La branche d'Eso (chefs embili);
9° La branche de Yatwa (chefs apodyo);
10° Les branches cadettes : Wara, etc.

G. L'invasion abandya :

1° Origine du groupe baza. Dispersion. Aboguru, Mongbwandi, Abandya, etc.;
2° Historique du groupe abandya jusqu'à Gobenge. Son azandéisation. Luzia et Bangoï;
3° La branche de Hino (conquête de la vallée du M'Bili);
4° La branche de Guru (vallée de la Lulu, du Rubi);
5° La branche de Duma (vallée de la Likati).

H. Arabes et Européens :

Riverains de l'Uele.

I. Appendices :

1° Essai sur les noms, sobriquets, etc. d'hommes, de tribus, de rivières. Problèmes de toponymie;
2° Essai de chronologie. Durée moyenne d'une génération, etc.;
3° Tableau généalogique général des Avungura;
4° Tableau généalogique général des Abandya;
5° Tableau récapitulatif des divers bwatunga azande et de leur origine.

IV. — *Sociologie.*

A. Organisation politique avungura :

1° Apparence extérieure homogène de ces groupes hétérogènes. Centralisation politique;

2° Statut du chef. Psychologie du commandement, prérogatives. Limites de l'autorité, etc.;

3° Statut du bakumba. Contrat d'allégeance;

4° Statut du zande et des populations soumises;

5° Correspondances topographiques de cette organisation.

B. Facteurs internes d'azandéisation (la vie sociale du zande) :

1° Note méthodologique;

2° La mentalité dynamique, facteur commun aux divers groupes;

3° Théorie du dawa, magie contagieuse ou homéopathique. Thérapeutique. Cas d'indétermination et leur valeur théorique. Attitude du zande vis-à-vis du monde externe;

4° Rituels de naissance, dénomination, circoncision, mariage, mort;

5° Les atolo et leur rituel;

6° Procédés d'éducation, tendances socialisatrices;

7° Totémisme. Influence du groupe sur l'individu;

8° Groupes spéciaux. Initiations secrètes.

C. Facteurs externes d'azandéisation :

1° Cause des migrations : géographiques, économiques, politiques, etc.;

2° Du but traditionnel de chaque colonne. Rôle de la tradition. Historiens. Reliques. But spécial momentané, etc.;

3° Des moyens de réaliser le but. Stratégie et tactique. Méthode de l'encerclement;

4° Des moyens d'administration, le but étant atteint. Politique indigène des Avungura. Rôle de la femme. La « pax azandea ». Libéralité et sévérité. Education des fils de chefs par les tribus soumises. Fictionisme des vaincus;

5° Exemple général de l'azandéisation en masse des Abandya. Explication sociologique donnée par Senza et Bandaï.

V. — *Ethnographie.*

Note sur la méthode dite « kulturhistorische Schule ».

A. Milieu au point de vue alimentaire :

1° Calendrier agricole. Ajustement de l'année lunaire à l'année solaire;

2° Cultures principales, rotation, aire de répartition;

3° Cultures d'appoint, plantes oléagineuses, plantes à soude et à potasse, etc.;

4° Introduction de l'élaïs de deux centres de dispersion : l'un sur le bas Uele, l'autre sur le Shinko;

5° Technique agricole : le rabot et la houe;

6° Cueillette;

7° Chasse et pêche.

B. Tatouages et mutilations :

1° Tatouages de figure, aires de répartition;

2° Tatouages de corps. Stylisation, etc.

C. L'habitation :

1° Huttes en pisé;

2° Huttes en torchis;

3° Huttes en raphia à base rectangulaire;

4° Ornementation géométrique;

5° Greniers, annexes, atolo.

D. Arts de la vie :

Armes, poteries, sparterie, forge, etc.

VI. — *Etudes linguistiques.*

A. Langues sud-soudanaises et bantou :

1° Caractères linguistiques bantou;

2° Caractères linguistiques sud-soudanais. Monosyllabisme primitif. Agglutination. Présence de classes logiques

créant les classes grammaticales par la forme spéciale des pronoms et des adjectifs possessifs. Ordre de la phrase;

3° Aires de répartition des deux groupes sud-soudanais. Problème des influences réciproques;

4° Bibliographie critique.

B. Etudes sur la langue zande :

1° Variations dialectales. Parlers locaux. L'argot spécial des Abwameli;

2° Phonologie. Nasalisation. Sons intermédiaires;

3° Etude grammaticale.

C. Eléments de grammaire comparée des groupes :

1° Abarambo, Amadi, Basiri, Azande;

2° Mangbètu, Abukaya.

D. Essai de phonétique comparée des langues sud-soudanaises :

1° Du monosyllabisme primitif;

2° De l'extension des radicaux par préfixes, suffixes, réduplication, agglutination;

3° Des variations dialectales au point de vue phonétique.

E. Essai de comparaison lexicographique des vocabulaires suivants :

Groupe A : Zande, Abarambo, Basiri-Bangba, Mayogo-Banda, Mongbwandi, Baza, Amadi;

Groupe B : Logo, Bari, Abukaya, Mangbètu, Momvu, Mombutu, Birri;

Groupe C indéterminé : Akbwaya, Abaka;

Problème des origines et filiations.

F. Eléments comparés des dialectes bantou de l'Uele :

Ababua, Mobati, Mabinza, Mangbèlè-Aboguru et Bote, Abangwinda-Mayeka, Mabodo.

INDEX [1]

Aba, l. 94.
Ababili, e. 13, 147, 226, 227.
Ababiolo, e. 228.
Ababua, e. VII, XI, XIX, XXI, XXV, XXVIII, XXIX, 2, 7, 12, 14, 23, 25, 36, 50, 53, 54, 67 à 73, 78, 98 à 101, 104, 105, 107, 109, 114, 116, 120, 122, 125 à 127, 132, 138, 143, 167, 169, 171, 172, 186, 187, 190 à 193, 204, 215, 231, 235, 238, 247, 251.
Abada, e. 96.
Abadala, e. 226, 228.
Abadara, e. 187, 222, 226.
Abadule, e. 105, 223.
Abagiti, e. 228.
Abagombi, e. 228.
Abagoya, e. 228.
Abagwa, e. 30, 36, 38, 53, 54, 58, 92, 101, 102, 112, 136, 219, 220, 247.
Abaka, e. 57, 61, 62, 92, 105, 112, 133, 134, 153, 154, 175, 199, 251.
Abakere, e. 118.
Abakuba, e. 110, 228.
Abakputu, e. 110, 113, 227, 228.
Abali, e. 103, 116.
Abalingi, e. 228.
Abalua, e. 228.
Abambia, e. 102, 111, 137, 138, 148.
Abamboto, e. 221, 226.
Abambuka, e. 110, 113, 228.
Abambwara, e. 74, 97, 99, 111, 112, 187, 192, 225 à 227.
Abanalo, e. 104.
Abandakota, e. 110, 226.
Abando, e. Cf. *Abandogo*. 13, 35, 102, 153, 186, 187, 220, 226, 228.
Abandogo, e. Cf. *Abando*. 13, 153, 186, 187, 220, 226 à 228.
Abanduka, e. 227.
Abandya, e. XI, XVII, XIX à XXI, 2, 7 à 11, 14, 24, 33, 37 à 39, 50, 53, 54, 65, 67, 69, 81, 83 à 88, 95, 97, 99, 103 à 105, 107, 110 à 113, 117, 133, 136, 138, 170, 178, 194, 199, 208, 210 à 213, 217, 219, 220, 239, 248, 250.
Abanga, p. 128.
Abangadu, e. 225.

---

(1) M. G. Smets, professeur à l'Université libre de Bruxelles, à qui j'avais soumis le travail d'A. de Calonne, estima que la publication d'un index était indispensable à son utilisation systématique et scientifique. L'élaboration de cet index, dont il assuma seul la charge, entraîna une revision de détail d'où ressortirent des confusions qui, en dehors d'elle, eussent échappé. En ce sens, et indépendamment du but particulier poursuivi, la collaboration de M. Smets fut particulièrement précieuse. (B.)

On trouvera dans le présent index tous les noms propres et les mots de la langue indigène qui figurent dans le texte. Sa rédaction a présenté quelques difficultés en raison des variations qu'offrait l'orthographe du manuscrit. Il n'est pas sûr que toutes les identifications qui se justifiaient aient pu être faites. Inversement, on n'a pas cherché à distinguer les personnages divers qui portent le même nom.

Toutes les dénominations ethniques (peuples, tribus, clans, dynasties) sont désignées par le sigle *e.*; les noms de personnes, par *p.*; les noms de localités, par *l.*; les noms de rivières, par *r.*; les noms de montagnes, par *m.*; enfin, les noms communs des langues indigènes, par *n. c.* (S.)

Abangana, e. 221, 226.
Abangbaï, e. 101.
Abangbi, e. 118.
Abangboto, e. 104.
Abangbwa, e. 90, 94.
Abangeli, e. 102, 118, 119, 227.
Abangiti, e. 118.
Abangoto, e. 221, 226.
Abangow, e. 35, 223, 227.
Abanguru, e. 227.
Abangwinda, e. Cf. *lingwinda*. x, xvii, xviii, xxv, 7, 13, 14, 25, 29, 36, 38, 42, 53, 57, 58, 61, 67, 92, 93, 97, 103, 107 à 113, 116 à 118, 122, 124, 133, 136, 138, 192, 204, 215, 219 à 221, 225 à 228, 246, 247, 251.
Abanolo, e. 221.
Abanya, e. 228.
abanza, n. c. 209.
Abanzaga, e. 111.
Abanzama, e. 228.
Abanzika, e. 225.
Abara, e. 192, 193, 197.
Abarambo, e. x, xvii, xviii, xx, xxi, xxvii, 4, 7 à 9, 17, 32, 36, 41, 42, 53, 62, 65, 71 à 75, 78, 90 à 92, 95 à 101, 106, 110, 114, 120 à 123, 125 à 129, 137 à 139, 141, 164, 171, 178, 183, 184, 200, 203, 211, 212, 222, 227, 232, 246, 247, 251.
Abarè, e. Cf. *Bari*. 116, 228.
aboro, n. c. 211.
Abasango, e. 14, 113, 114.
Abatwa, e. 228.
Abawoya, e. 107, 221, 225, 226.
Abaya, e. 112, 227, 228.
Abaza, e. 35, 36, 53, 81 à 83, 95, 106, 107, 109, 136, 194, 220, 225 à 227, 248, 251.
Abdala, p. 61, 63.
Abèlè (1), e. Cf. *Babèlè*. x, xvii, xviii, 7, 9, 36, 52 à 55, 68, 69 (ll. 29, 33 et 35), 70, 92, 96 à 106, 111, 112, 118, 125, 132, 136 à 138, 146, 192, 219 à 222, 225 à 228, 246, 247.
Abèlè ou *Abilè* (1), e. xxvi, xxvii, 25, 40, 56, 67, 69 (ll. 21 à 27), 72, 93, 94, 114, 123, 124, 129, 130, 178, 186, 198, 248.
Abèli, e. 228.
Abiengba, e. 90.
Abilawa, e. 225.
Abilè, e. voir *Abèlè*.
Abili, e. 13, 147.
Abira, e. 104.
Abirè, e. 221.
Abiri, e. Cf. *Birri*. 4, 146, 222.
Abisanga, e. Cf. *Mabisanga*. 57, 73 à 75, 78, 90, 94, 130.
Abita, e. 225.
Abobilago, e. 118.
Abobwanda, e. 108, 118, 220.
Abobwati, e. 223, 227.
Abobwayo, e. 118.
Abobwazu, e. 103, 118, 220.
Abobwote, e. 223.
Abode, e. 222.
Abodey, e. 226.
Abodi, e. 222.
Abodo, e. 223.
Abodia, p. 124.
Aboga, l. 160.
Abogasi, e. 95.
Aboguru, e. Cf. *Boguru*. 57, 59, 62, 81, 86, 87, 90, 91, 107 à 110, 112 à 114, 117, 122, 133, 136, 247, 248, 251.
Abokuba, e. 113.
Abokunda, e. xxv, 27, 28, 32, 33, 38, 112, 127, 186, 219, 226 à 228.
Abolokutu, e. 102, 111, 119, 137, 138.
Abolupwo, e. 35, 36, 99.
Abomboï, e. Cf. *Bomboï*. 53, 90.
Abomboro, e. 118.
abondo, n. c. 220, 221, 223.
Abongba, e. 90.
Abôpia, e. 35, 107, 118.
Abopwoku, e. 35, 107.
Aboro, e. 187, 189, 194, 222, 223, 225 à 227.
Aborodi, e. 116.
aboro-mu, n. c. 33.
aboro pa baza, n. c. 81.
Abowle, e. 102, 220, 226.
Aboyeli, e. 108.

(1) Le mot *Abèlè* présente deux sens : *Abèlè* est un terme ethnique; *Abèlè* (ou mieux *Abilè*) est un sobriquet signifiant les gens de la forêt, appliqué fréquemment aux Azande qui ont suivi la fortune de N'Deni et de son fils Kipa. (B.)

Abukaya, e. 18, 134, 141, 154, 193, 247, 251.
abundu, n. c. 211.
Abunduko, e. 225.
Abunga, p. 117.
Abungwa, e. 118.
Abura, e. 35, 118, 119.
Abwabili, e. Cf. *Ambili*, *Bwambili*, *Embili*. 13, 222, 228.
Abwafutu, e. 227.
Abwakili, e. 226.
Abwakumba, e. 228.
Abwameli, e. 13, 35, 53, 68, 78, 98 à 103, 132, 187, 219 à 221, 226, 247, 251.
Abwando, e. 225.
Abwelenya, e. 220, 225, 226.
Acerbi, p. 87.
Adeluwe, e. 33, 139, 153.
Aderisi, p. 241, 243.
Adimbomu, e. 95.
Adio, e. XVII, 35, 53, 57, 67, 70, 92, 93, 98, 101 à 106, 108, 129, 136, 178, 215, 220 à 223, 225 à 228, 247.
Adjapaka, p. 83.
Adjenge, e. 41.
A-Djulu, e. Cf. *Djur*. 153, 247.
Adogo, e. 227.
Adura, e. 118.
Aeru, e. 93.
Afifi, e. Cf. *Pygmées*. 146.
Afrique centrale, pays. XV.
Afrique du Sud, pays. 149, 153, 247.
Agabu, e. 41, 42, 56, 133.
Agadia, e. 43, 45.
Aganda, e. 98.
Agbutu, e. 223, 225, 226.
Agede, e. 227.
Agele, e. 95.
Agindi, p. Cf. *Gingi*. 90, 217.
Agiti, e. 38, 68, 103, 118, 119, 227.
Agolo, e. 61, 133.
agolo, n. c. 121.
Agopia, p. 76.
Aguli, e. 227.
Agundagunda, e. 27, 32.
Aka, e. Cf. *Pygmées*. 130, 131.
Aka, r. 62, 110, 133, 153, 154, 178, 222, 228.
Akangani, e. 221, 227.
Akarè, e. Cf. *Bakare*. X, XI, XVII, XIX, XXI, XXV, 34, 36, 42, 47, 56, 68, 102, 103, 105, 107, 117 à 121, 136, 137, 139 à 141, 143, 147, 148, 159, 160, 165, 179, 210, 212, 213, 215, 216, 220, 225 à 228, 238, 239, 246, 247.
Akawè, e. 221.
Akbâmbi, e. 13, 92.
akbara, n. c. 182.
akbia, n. c. 56.
Akboku, e. 228.
Akboy, e. 118.
Akbwambi, e. Cf. *Bombeh*, *Bomboï*. 13, 53, 69, 99, 101, 105, 112, 220 à 222, 225 à 227, 247.
Akbwaya, e. Cf. *Baya*. XII, 4, 42, 56, 132, 148, 153, 225, 251.
akedo, n. c. 208.
Akegobili, e. 27, 28, 32.
Akelinga, e. 227, 228.
Akengaï, p. 33, 40, 74, 76, 78, 124, 127, 143, 158, 165, 184, 218, 220, 221.
Akowe, e. 102, 104, 225 à 228.
Akpura, e. 227.
Akulu, e. 38.
Akulubwa, e. 27, 28.
Akuringu, e. 187, 226, 227.
akwa, n. c. 209.
Akwa, r. 157.
ala, n. c. 212.
Alala, p. 87.
Albert Nyanza, lac. 136, 142, 151.
Alèbu, e. 118, 225.
Alemvo, e. 38, 118.
ali, n. c. 142.
Alibama, e. 119.
Alibu, e. 103, 118, 119.
Aliga, p. 115.
Alimasi, p. 131, 145, 158.
Alimbala, e. 118.
Alimbèti, e. 227.
Alimete, e. 187, 223.
Alingi, e. 132.
Alio, p. 217.
Aliwe, e. 118.
Alulu, e. Cf. *O-Luo*. 142, 143, 151, 152, 247.
Aluma, e. 118, 119.
Alupwo, e. 118.
Aluo, e. 142.
Alur, e. 143.
Amadi, e. Cf. *Amago*, *Aogo*. X, XVIII, XIX, XXI, 7, 12, 17, 32, 38, 47, 49, 51, 57 à 60, 62, 64, 71, 73, 90, 92, 94, 96, 102, 105, 108, 110, 112 à 114, 120 à 126, 128, 129, 133, 136, 141, 164, 179, 193, 212, 215, 220, 227, 228, 239, 246, 247, 251.

Amadi, l. 49, 57, 71, 90, 97, 114, 120, 126, 129, 147, 157, 158, 210, 215.
amaga, n. c. 179.
Amagano, e. 228.
Amago, e. Cf. *Amadi*, *Aogo*. 120.
Amanze, e. 95.
Amara, r. 157.
ambaga, n. c. 179.
Ambagamba, e. 116.
Ambarè, e. 227.
Ambarodi, e. 74.
Ambata, e. Cf. *Embata*. 103, 105, 106.
Ambeli, e. 65, 70, 187.
Ambia, r. 159.
Ambili, e. Cf. *Abwabili*, *Bwambili*, *Embili*. 222.
Ambilo, e. 95.
Ambinga, plaine. 157.
amboï, n. c. 111.
Amboli, e. 101, 105, 222, 225, 226.
amboli, n. c. 182.
Ambomu, e. XVIII, XXI, XXIV, XXVII, 31, 40, 55, 56, 70 à 72, 96, 97, 99 à 101, 107, 108, 112, 122, 130, 139, 146, 178, 186, 192, 210 à 212, 219, 220, 225 à 228, 248.
Ambopia, e. 27, 35, 219.
ambugina m'Boli, cupules. 165.
Ambuki, e. 187.
Ambwadimo, e. 35, 106, 223, 225 à 228.
Ambwaga, e. 42, 44, 110, 112, 226, 228.
Amembwida, e. 118, 119.
Amiengba, e. 12, 53, 54, 57, 58, 60, 62, 64, 90 à 92, 96, 98, 99, 101, 122, 133, 222, 247.
Amingala, e. 227, 228.
Aminguna, e. 228.
Amisia, e. 228.
Amitèli, e. 192, 227.
Amobenge, e. Cf. *Mobenge*. 35.
Amokuma, e. XXI, XXV, 40, 50, 54, 65, 67, 68, 84, 85, 103, 104, 107, 192, 197, 248.
Amosangu, e. 227.
Amosibwa, e. 82.
amowa, n. c. 140.
Anamai, e. 118.
Anamayo, e. 118.
andaka, n. c. 212.
Andako, e. 38.
Andebili, e. 106, 222, 223, 225 à 227.
Andekene, p. 146.
Andikudu, e. 117.
Andogo, e. 95.
andu, n. c. 28, 115, 177.
Ane, p. 77.
Angada, e. XVII à XIX, XXI, 36, 68, 102, 103, 111, 112, 118 à 120, 133, 136 à 139, 220, 238, 246, 247.
Anganda, p. 242.
Angataï, e. 227.
Angba, m. 123.
Angba, r. 57.
Angeli, e. 227.
angeli, n. c. 54.
Angila, e. 82.
angita, n. c. 222, 225.
Anglo-Soudanais, e. 218.
Angoba, p. 115.
Angoli, e. 38.
Angonde, e. 127.
Angu, l. 52, 84, 86, 111, 159.
Angu, r. 36, 47, 53, 54, 64, 65, 85, 157, 158.
Angumbi, e. 227, 228.
angumbi, n. c. 212.
Angunze, e. 96.
ani, n. c. 141.
Anikeni, p. 100.
Aningitu, e. 118.
Ankole, pays. 217.
Ansakara, e. Cf. *Sakara*. 53, 82, 83, 88, 104.
Antivari, p. 1.
Anunga, e. XIII, XVIII à XXI, 40, 41, 45, 46, 48, 51, 52, 56, 59, 61, 64, 65, 67 à 69, 95, 103, 178, 199, 210, 211, 213, 237 à 239.
Anzenge, e. Cf. *Dinka*. 41, 153.
Anzengeli, e. 118.
anzunzu, n. c. 207.
Ao, r. 47.
Aoboli, e. 100, 222, 226, 227.
Aoboy, e. 102, 220.
Aogo, e. Cf. *Amadi*, *Amago*. 120.
Aoro, e. 132.
Aotu, e. 219, 226.
Apabanda, e. 53.
Apagombo, e. 30, 58, 92, 111, 112, 220.
Apagongo, e. 221, 226.
Apalanza, e. 225.
Apambaï, e. 90.
Apambia, e. 41 à 43, 54, 66, 91, 95, 96, 110, 111, 113, 137, 139, 141, 148, 228.
Apambiti, e. 105, 223.
Apamboto, e. 221.

Apèse, e. 221.
Api, l. 52, 138, 158, 161, 210.
Api, r. Cf. *Opi*, *Uere*. 8, 30, 50, 53, 54, 56, 65, 67, 70, 105, 106.
Apiongu, e. 118.
Apodyo, e. XIX, XXI, 40, 47, 68, 103, 238, 239, 248.
Apombo, e. 125.
Apwomboro, e. 53, 225, 226.
Arabes, e. XVIII, XIX, XXI, 43 à 47, 49 à 51, 62, 72, 75, 78, 81, 85 à 87, 94, 100, 115, 130, 132, 133, 148, 152, 239, 248.
Arama, p. 130, 131, 144.
are, n. c. 142.
area, n. c. 142.
Arebi, l. 131, 144.
ari, n. c. 142.
Arikondo, p. 131.
Aruwimi, r. 2, 81, 106, 116, 126, 127, 245.
Asa, r. XXI, 47, 68, 85, 102, 103, 120, 137, 146, 159, 246.
asisi, n. c. 142.
Asuele, r. Cf. *Asuli*. 37.
Asuli, r. Cf. *Asuele*. 35.
Asuluma, e. 118.
Ata, r. 159.
Atambola, e. 228.
Ataro, p. 128.
Atede, p. 110.
Atlantique, océan. 149.
Atogbo, e. 42.
Atokobusi, p. 76.
atolo, n. c. XII, 31, 39, 161, 163, 169, 171, 172, 178, 181, 182, 184, 214, 249, 250.
Atolo, p. 77.
Atshol, e. Cf. *Atsholi*. 151.
Atsholi, e. Cf. *Atshol*. 151, 152.
atuka, n. c. 181, 182, 184.
Auro, e. X, XVII, XVIII, XXI, 25, 40, 42, 50, 52 à 56, 64 à 68, 85, 91, 92, 96 à 98, 101, 103 à 105, 111 à 113, 118, 132, 136 à 139, 183, 199, 200, 203, 204, 215, 222, 226 à 228, 232, 248.
Avaï, e. 102, 112, 220.
Avakubi, l. 127.
Avando, e. 225, 228.
Avelot, p. 5, 34, 117, 136, 140, 143, 151.
Avubwati, e. Cf. *Abobwati*. 223, 225.
Avudiango, e. 222.
Avudimo, e. 227.
Avuduma, e. 225.
Avugavuru, e. 223.
Avukida, e. 92, 176, 192, 220, 226, 227.
Avukili, p. 102, 227.
Avuluma, e. 223.
Avumaka, e. 228.
Avumbili, e. 228.
Avunda, e. 225.
Avunduga, e. 102.
Avunduko, e. 221, 222.
Avundukura, e. 33, 139, 226.
Avundupwo, e. 103, 221.
Avundwa, e. 53, 98, 102, 220, 225 à 227.
Avungura, e. X, XI, XVII, XVIII, XXIV, 7 à 11, 13, 14, 27 à 29, 31 à 33, 38, 39, 45, 52, 56, 60, 71, 74, 81, 82, 93, 97, 98, 100, 101, 103, 105 à 108, 111, 112, 121, 123, 125, 127, 136, 138, 139, 164, 183, 185 à 187, 199, 200, 219, 220, 232, 238, 241, 246, 248, 249.
Avungura, l. 215.
Avungura, p. 27, 76, 78.
avuri, n. c. XII, 29, 30, 171, 204.
Avuru Bazimbi, e. 248.
Avuru Bilinga, e. 104.
Avurubogu, e. 225.
Avuru Bogwa, e. XVIII, 64.
Avurudigima, e. 223.
Avuru Duma, e. 87.
Avuru Eso, e. 56, 248.
Avuru Guru, e. 84, 87, 88, 111.
Avuru Hino, e. 86.
Avuru Kasa, e. Cf. *Dendi*. 83, 84.
Avuru Kasanga, e. 37.
Avuru Kipa, e. 25, 69, 74, 78, 98, 101, 114, 176.
Avuru M'Bio, e. 248.
Avuru Nindu, p. 55, 65, 67.
Avuru Nunga, e. 56.
Avurusango, e. 225.
Avuru Tombo, e. 54, 65, 105.
Avutombo, e. 111, 226, 227.
Avutu, e. 111.
Avutupwa, e. 223.
Awandi, p. Cf. *Tota*. 98, 99.
Awasi, p. 63.
Awoli, e. 221, 222, 225, 226, 228.
Aza, e. 118.
azabane, n. c. 121.
Azali, p. 50, 52.
Azamba, e. 110.
Azande, e. VII, X à XII, XVI à XXVII, 1 à 3, 7, 9, 11, 12, 14, 19, 21 à 25, 27, 31 à 42, 44, 50, 53 à 56, 61, 64, 65, 67 à 71, 73, 78,

82 à 85, 90, 92 à 103, 105, 107, 108, 110, 112 à 114, 116 à 118, 120 à 127, 129 à 133, 136 à 139, 141, 143, 144, 146, 147, 151, 153, 154, 161, 163 à 165, 169, 170, 172, 173, 175, 178, 179, 181 à 183, 185 à 187, 189, 190 à 195, 197, 199 à 204, 207, 210 à 212, 215, 218, 219, 221, 222, 229, 232, 234, 235, 237, 238, 240, 241, 245, 247 à 251, 254.
Azanga, p. Cf. *Momodio*. 73, 93, 94, 100, 106, 128, 129.
Azapaka, p. 87.
Azapane, héros. 164.
Azapane, monga. 158.
Azenge, e. 41.
Azudia, e. 31, 39.
Azulu, e. 41.
ba, n. c. 142.
Baamba, e. 121.
Babare, e. 121.
Babe, r. 158.
Babèlè, e. Cf. *Abèlè*. 69, 125.
Babina, e. 81, 82, 107.
Babina, p. 81.
babodi, n. c. 120.
Babugu, e. 121.
Babukr, e. x.
Babwanda, p. 90.
Badakpwa, e. 94.
Badeli, e. 121, 123.
Badengu, l. 157.
Badigo, e. 110.
Badinde, p. 48, 49, 64.
Badisi, e. 129.
Badokwa, p. 67, 68, 105.
Badolo, r. 158.
Baete, p. 66, 233.
Bafuka, l. 60, 61, 156, 210, 211, 227.
Bafuka, p. xviii, 27, 31, 40, 63, 64, 110, 217, 220 à 223.
bagara, n. c. 121.
Bagbongo, r. 30, 37, 41, 53.
Bagboro, p. 60, 61, 63, 92, 97, 108.
Bagbunduka, p. 112.
Baghirmiens, e. 39.
Bagidi, l. 159.
Bagidi, p. 48, 52, 233, 237.
Bagine, p. 66, 76, 124.
bago, n. c. 197.
Bagpyelè, e. 227.
Bagunda, p. 91.
Bahimakbé, p. (de Calonne). 163.
Bahr-el-Arab, r. 151.
Bahr-el-Ghazal, r. ix, x, xix, 1, 2, 39, 41, 43, 57, 59, 61, 100, 112, 113, 148, 151, 152, 219, 248.
Bahu, e. 142.
bahu, n. c. 140.
bahura, n. c. 213.
Baïmu, e. 122.
Baka, e. Cf. *Pygmées*. 131.
Bakalay, e. 117.
Bakanda, e. 121, 123.
Bakango, e. Cf. *likango*. vii, 2, 9, 14, 50, 68, 70, 71, 94, 103, 104, 106, 107, 110, 114, 129, 169, 173, 182, 183, 192, 197, 204.
Bakangoï, p. 72 à 76, 78.
Bakare, e. Cf. *Akarè*. 116, 117, 133.
Bakare, r. 51, 118.
bakere-ime, n. c. 33.
bakinde, n. c. 163.
Bakita, p. 36, 54, 57.
bakite, n. c. 212.
bakole, n. c. 203.
bakosa, n. c. 208, 212, 213.
bakuda, n. c. 200, 201.
bakumba, n. c. xxiii, xxiv, 23, 24, 29, 30, 51, 58, 60, 64, 113, 213, 218, 234, 235, 241 à 243, 249.
Bakumba Gwanga, p. Cf. *Mopoï Bangezegino*. 48.
Bakungu, p. 100.
Bakwè, r. 155.
Bala, e. 82.
Bala, p. 128.
Balanga, p. 93, 94, 115, 128.
balapwala, n. c. 32.
Bali, p. 59, 66.
Bali, r. 8.
Balia, p. 47, 49, 52.
Baligangala, l. 156.
Baligangala, p. 35, 51, 52, 66, 85.
Balikpè, p. Cf. *Schweinfurth*. 97.
Balisango, p. 65, 66, 91, 123, 124.
Balisi, e. 36, 92, 109, 125, 132, 143.
Ball, p. 166.
Balua, e. 54.
Balungugatité, monga. 157.
Bambili, l. 9, 48, 51, 52, 67, 70, 71, 98, 102, 105, 106, 126, 127, 129, 138, 146, 176, 192, 207, 215, 225.
Bambiro, p. 100.
Bambo, r. 50.
bambogia, n. c. 119, 120, 160.
Bamboro, e. 121, 123.
Bamboto, e. 53.

Bambwaku, p. Cf. *Bangbaw*, *Banangba*. 70, 98 à 100, 106, 125.
Bambwara, e. 53.
bamondo, n. c. 208.
Bamongana, r. 156.
Bamua, r. 123.
Bamuye, société secrète. 172.
Bamvurugba, p. 42, 43, 52, 153.
Banahinga, rocher. 156, 162, 163.
Banalanzo, e. 118.
Banambo, p. 111.
Banambwa, p. 53, 101.
Banangba, p. Cf. *Bangbaw*, *Bambwaku*. 70.
Banangi, p. 87, 89.
Banda, e. XII, 18, 32, 38, 39, 119, 121, 123, 133, 251.
Bandaï, l. 160.
Bandaï, p. 90, 217, 218, 250.
Bandi, e. 81, 107.
Bandi, p. 81.
Bandia, voir *Bandya*.
Bandiepwa, p. 62, 63.
Bandogo, e. 13.
Bandubwa, p. 62, 70 à 72, 98.
Banduma, p. 27.
Bandwa, p. 68, 104, 113.
Bandwoko, p. 110.
Bandya, p. 3, 76, 81 à 84, 88, 89.
Banga, e. 121.
banga, n. c. 32, 172, 209.
Banga, p. 100.
Bangala, e. voir *lingala*.
Bangale, e. 79.
Bangaluma, r. 85.
Bangande, p. 233.
Bangaro, r. 50, 61, 156, 161.
Bangaso, l. 8, 31, 33, 44, 104.
Bangaso, p. 65, 88.
Bangaso Moke, p. 83.
Bangaw, p. 68, 75, 76.
Bangba, e. IX, X, XII, XVIII, XIX, XXVII, XXVIII, 4, 12, 14, 17, 32, 34, 62, 71, 90 à 96, 105, 107, 108, 110, 113, 129 à 131, 134, 136, 139, 142, 144, 153, 154, 164, 210, 211, 215, 227, 228, 240, 247, 251.
Bangbara, e. 227.
Bangbaw, p. Cf. *Banangba*, *Bambwaku*. 70.
bangbwa, n. c. 207, 208.
Bangeli, e. 71, 118.
Bangenze, m. 133, 134, 154.
Bangenze, p. 48, 237.
Bangere, p. 89.
Bangezegino, p. Cf. *Mopoï-Bangezegino*. XIX, 44, 48, 49, 64, 239.
Bangima, l. 66, 158.
Bangima, p. 68, 70.
Bangito, e. 118.
Bangodia, p. 241, 243.
Bangoï, p. XIX, 54, 66, 68, 69, 83, 84, 88, 248.
Bangonde, p. 66, 241, 242.
Bangoro, r. voir *Bangaro*.
bangu, n. c. 213.
Bangu, p. 89.
Bangu, r. 159, 160.
Bangula, p. 128.
Banguma, r. 155.
Bangurundu, e. 78.
Bangwa, p. 46, 52, 85.
Bangwalimo, p. 66.
Bangwando, p. 237.
Bangwinda, e. voir *Abangwinda*.
Bantou, e. IX à XII, XVII, XIX, XXIII, XXVIII, XXIX, 3, 7, 14, 17, 18, 24, 33, 36, 71, 81, 82, 87, 91, 92, 101, 105, 107, 109, 112, 115 à 118, 136, 137, 140, 141, 147, 152, 187, 215, 247, 250, 251.
Banwanda, e. 52.
Banya, e. 97, 121, 227.
Banza, e. XI, 99, 102, 121 à 123, 165.
Banzenge, e. 97.
Banzera, r. 64.
banzinga, n. c. 208.
Banzunguru, p. 35, 38, 40.
Banzyville, l. 107, 194.
Bapara, p. 241, 242.
Bapunga, p. 50, 68.
Bapuru, e. 70.
Bara, e. 121.
bara, n. c. 142, 209, 221.
Bara, r. 57.
barama, n. c. 183.
Baramba, e. 121.
Barambo, e. voir *Abarambo*.
baranga, n. c. 197.
Baranga, p. 130.
Barangu, e. 121.
Baraza, r. 157.
Bari, e. Cf. *Abarè*. IX, 14, 116, 117, 129, 131 à 134, 136, 139, 141, 143 à 145, 148, 151, 154, 247, 251.
Baro, e. 121.
baro, n. c. 211.
basambwa, n. c. 208.
Basano, e. 94.

Basèli, e. 227.
Basende, p. 89.
Basenginonga, p. 27, 28.
Basèrè, e. 95.
Bashirimbi, p. 50 à 52.
Basiè, p. 85, 89.
basimolo, n. c. 222.
Basiri, e. XII, XIX, XXI, 14, 32, 41, 42, 50, 51, 56, 68, 91, 94, 95, 103, 119, 133, 142, 163, 178, 195, 203, 211 à 213, 215, 227, 228, 238, 240, 247, 251.
Basoko, l. 87.
basuru, n. c. 110, 118, 228.
Basanga, p. 241, 243.
bate, n. c. 53, 85.
Bate, p. 59, 63.
Batuma, p. 89.
Baudouin, p. 161.
Bavungura, p. 61, 63, 76, 132, 145, 185, 186.
bavura, n. c. 135.
Bavura, r. 155.
bavurubate, n. c. 179.
Bavuruma, e. 223.
Baw, p. 68.
Baw, r. 111.
bawe, n. c. 140, 209.
Bawenza, e. 36, 125, 138, 141, 143.
bawewè, n. c. 210.
Bawili, p. 66, 68.
bawilikolomba, n. c. 208.
bawilingbwa, n. c. 210.
Baya, e. Cf. *Akbwaya*. XII, 92, 132.
Bayaka, voir *Bayeka*.
Bayango, p. 89, 90.
Bayegè, m. 157, 161.
Bayeka, e. 110, 124.
Bayekuse, r. 156.
Bayew, e. 36, 104, 105, 125.
Baygo, e. 92.
Bayo, e. 53.
Baza, e. voir *Abaza*.
Baza, p. Cf. *Myakia*. 81.
Bazango, p. 59, 220.
Bazeria, p. 75, 77.
Bazia, p. 49, 60, 61, 63, 89, 90.
Bazigba, p. 53 à 55, 67.
Bazimbi, p. 42 à 44, 51, 52, 56, 58 à 60, 62 à 64, 66, 71, 77, 102, 103, 105, 122, 129, 146, 217, 220, 222, 248.
Bazonge, p. Cf. *Bazongere*. 57.
Bazongere p. Cf. *Bazonge*. 57, 122.
Bazubwa, p. 63, 76.
Bazune, l. 104.
be, n. c. 142.
Bedi, e. 74, 96, 98, 121.
Beka, p. 46, 51, 52, 54, 55, 66, 89.
Bekazinu, p. 55.
Bekia, p. 27, 31, 32.
Belanda, e. 42, 43, 91, 143, 151, 153, 247.
bèlè, n. c. 212.
Belebu, p. 66, 96, 218, 233.
Belekide, lieu dit. 125.
belele, n. c. 208.
Belles-Sources. 122.
Benda, m. Cf. *Gundu*. 65.
Bendele, e. 78.
Benge, e. 82.
benge, n. c. 29, 32, 33, 41, 43, 49, 61, 74, 176, 183, 212.
Bere, e. 91 à 94, 105, 113, 142, 154.
Bertrand, p. 48, 146.
Béru, r. 233.
Besongoda, p. 63, 76, 106, 116.
Bethell, p. 91.
bi, n. c. 142.
Bia, e. 107.
Biambio, p. 115.
Biasu, e. 82, 104.
Biato, p. 89.
Bibè, r. 124.
Bibi, r. 113.
Biegia, e. 121.
Biemangi, p. 53, 84 à 86, 88, 89.
bigo, n. c. 208.
bikingi, n. c. 110, 222.
bikiti, n. c. 110.
bilago, n. c. 54.
bilambila, n. c. 178.
Bili, l. 68, 69, 86, 103, 135, 146, 155, 156, 159, 160, 165, 207, 210, 225, 245.
Bili, p. XVIII, 49, 60, 61, 63, 75.
Biliakpweli, forêt, 39.
Bilinga, p. Cf. *N'Dunga*. 83, 88.
Bilinga Pwobe, p. 88.
Bima, l. 212, 215.
Bima, p. 66, 123.
Bima, r. XXI, XXV, 36, 40, 57, 67, 69, 99, 101, 104 à 106, 125, 126, 129, 233.
Bimbi, p. 108.
Bimbi, r. 95.
bimbiti, n. c. 227.
bina, n. c. 183.
Bingina, p. 100, 102.
Binza, p. 49, 60, 61, 63, 64, 92, 110, 114, 157, 220 à 222.

Biodi, p. 63, 241 à 243.
Bira, e. 32, 82, 104.
Birri, e. Cf. *Abiri*. x, xix, 146 à à 148, 222, 246, 251.
Biringa, p. 90.
Bisaru, p. 88.
bisima, n. c. 182.
Bitakpo, r. 35, 37, 39, 70.
biti, n. c. 129, 183.
Bitima, p. 59, 60, 62 à 64, 76 à 78, 102, 130, 145, 185.
Bitimali, p. 77.
Bitimatè, l. 158.
Biwa, r. 159.
Bizaga, r. 54.
Boapi, r. Cf. *Poko*. 122.
Bobangi, e. voir *libangi*.
Bobua, e. 109.
Bobula, e. 82.
Bobura, p. Cf. *Dima*. 123.
Bobwandera, p. 61, 63, 226.
Boda, p. 47, 48, 52, 237.
Bodama, e. 121.
Bodindima, e. 119.
Bodio, p. 60, 63.
Bodjangara, p. Cf. *Mara Gara*. 128.
Bodo, e. 121, 124.
Boduduma, p. 27.
Bodue, p. Cf. *M'Bio*. 59 à 61, 63, 68, 79, 218.
Bodzaki, e. 86, 87.
Boëmi, p. 27, 31, 73 à 75, 77, 101, 106, 189, 219, 221 à 223, 226.
Boga, p. 128.
Bogala, p. 81, 82, 107.
Bogi, l. 160.
Boganga, e. 86.
bogo, n. c. 142.
Boguru, e. Cf. *Aboguru*. 14.
Bogwa, p. xviii à xx, 37, 38, 40, 48, 49, 59, 64, 222.
Bokapu, e. 78, 114, 115.
bokatula, n. c. 132.
Boko, p. 128.
Bokonda, e. 79.
Bokoyo, p. xviii, xxvii, 27, 40, 62 à 64, 66, 68, 90, 93, 94, 96, 101, 110, 124, 241 à 243.
Bokuma, p. Cf. *Yengahuru*. 51, 123, 124.
Bokunda, e. voir *Abokunda*.
Bokwala, e. 79.
Boli, p. 40, 41, 89.
Boli, personnage mythique. xii, 165, 171, 172.
Boligango, p. 66.
Bolognesi, p. 218.
Boluga, e. 121.
Boma, l. 48.
Bombanga, e. 121.
Bombeh, e. Cf. *Akbwambi*, *Bomboï*. 13, 101, 106, 221.
Bombeko, p. 77, 220.
bombi, n. c. 212.
Bombima, e. 68.
Bomba, e. 90.
Bombo, p. 68, 69.
Bomboï, e. Cf. *Abomboï*, *Akbwambi*, *Bombeh*. 13, 58, 92, 93, 101, 102, 105, 106, 108, 221, 222.
Bombwarangi, p. 125.
Bomokandi, r. Cf. *Maâpi*. xviii, xxii, xxvii, 8, 40, 71 à 75, 78, 94, 96, 101, 108, 113 à 116, 122, 125, 126, 128, 129, 144, 145, 158, 189, 200, 227, 242, 248.
Bonda, p. 128.
Bondia, p. 79.
Bondji, p. 111.
Bondo, l. 24, 81, 82, 84, 86, 91, 111, 112, 155, 160, 212.
Bondo, p. 90.
Bondubwa, p. voir *Bandubwa*.
bonduru, n. c. 207, 208.
Bongia, p. 89.
Bongo, e. 152.
bongo, n. c. 175, 202.
Bongongo, p. 128.
Bonguru, p. 43.
Bongwa, p. 74.
Bonvalet, p. 60.
Bopwa, p. 128.
Bopwakondo, m. 156.
bora, n. c. 142.
boro, n. c. 187.
Boro, p. 89.
Borongo, p. 38, 89, 219.
boru, n. c. 97.
Bosé, e. 121.
bosenza, n. c. 207, 208.
Bosisa, e. 81.
Boso, p. 66.
Bosuka, e. 121, 123.
Bosumba, e. 121, 124.
Bote, e. 91 à 93, 101, 107 à 109, 112, 113, 117, 129 à 131, 136, 144, 195, 251.
Boti, p. 114.
boto, n. c. 208.
Botolo, r. 157.
Boy, e. 121.
Bozara, e. 121.
Bozungu, p. 115.
Brésil, pays. 165.

Brodman, p. 168.
Brun-Rollet, p. 1.
bu, n. c. 140, 142.
Budza, e. x.
Budza, p. 89.
Buere, r. 1, 60, 90 à 93, 96, 102, 105, 106, 108, 114, 154.
Bugia, p. 103, 104.
buguru, n. c. 202.
Buguru, p. 77.
Bugutandi, r. 37, 38, 56, 65.
Bulakpiele, p. 98, 99.
Bunga, p. 111.
Bunge, p. 77.
Burckhardt, p. 151.
Burebi, r. 54.
Buru, p. 73, 74, 115.
Bushmen, e. 148, 149, 247.
Buta, l. 84, 87, 110, 112, 125, 146.
Butua, e. 121.
Buwèli, r. 156.
Buya, p. 241, 243.
Buzon, p. 51.
Bwabili, r. 54.
bwadima, n. c. 202, 214.
Bwadimembia, m. 37, 38, 53, 56.
bwaga, n. c. 184.
Bwagedi, p. 29.
Bwagi, l. 155.
Bwaka, e. x, xii, 34, 95.
Bwambili, e. Cf. *Abwabili*, *Ambili*, *Embili*, 53, 222.
Bwamozu, e. 121.
Bwande, p. 69.
Bwandu, r. 47.
bwanga, n. c. 140.
bwara, n. c. 97, 187.
bwaro, n. c. 211.
bwaseri, n. c. 208.
bwatunga, n. c. 118, 185, 187, 199, 248.
Bweli, p. Cf. *Bauli*, 27, 46, 49, 52, 63, 75, 77, 78, 94, 130, 219.
Bwembi-Gurba, r. 60.
Bwenda, p. 66.
Bwendi, e. 97.
Bwendi, p. Cf. *Kana*, 27, 28, 30, 74, 77, 94, 241 à 243.
Bwima, p. 46, 49, 61 à 63.
Bwobè, r. 97.
Bwogi, p. 50, 55, 68.
Bwogu, p. 111.
bwomulu, n. c. 213.
Bwopwoku, e. 111.
Cailliaud, p. 151.
Casati, p. 2, 7, 9, 13, 39, 72, 90, 101, 106, 107, 110, 114, 116, 122, 123, 144, 152, 157, 190, 218, 221.
Chaltin, p. xviii, 60, 61, 64, 87.
Colin, p. 61.
Congo, fleuve, xi, 2, 22, 57, 81, 87, 215.
Congo belge, pays. xiv, xv, 185.
Congo français, pays. 48, 51, 83.
Crawley, p. 18.
Dabodo, e. 95.
Dafa, e. 82.
dagada, n. c. 222.
Dahomey, pays. 217.
Dakpwata, p. 128.
Dakwa, r. 47, 69, 85, 118, 156.
Dakwada, p. 68.
Dakwala, p. Cf. *Magapa*. 90.
dala, n. c. 179.
dambi, n. c. 208.
Dambwagita, p. 29, 30.
Damu, p. 242.
dandala, n. c. 184.
Danga, p. 128.
Danga mo, p. 198.
Dangako, p. 87, 107, 112.
dara, n. c. 187, 226.
darè, n. c. 226.
Darfour, pays. 39.
Dasè, e. 121, 122.
Datole, p. 68.
dawa, n. c. 60, 169 à 171, 175, 178, 181, 182, 249.
Dawopwa, r. 124.
Debock, p. 87.
Deboyo, p. 242.
De Clercq, p. 109.
De Corte, p. 31.
Dedekambia, p. 77.
de gara, n. c. 207.
Deï, p. 128.
de Jonghe, p. 170.
Deka, p. 91.
Dekere, p. 90.
Dekomvutu, p. 66.
Dekumbu, r. 68.
Dekutu, p. 68.
Dekwa, p. 89, 110, 135, 223.
Delafosse, p. 153.
Delefosa, p. 59.
De-Luo, e. Cf. *Dembo*, *O-Dimbo*. 143, 151.
Dem-Bekir, l. 42, 132.
Dembo, e. Cf. *O-Dimbo*, *De-Luo*. 143, 151.
De Meulenaere, p. 31, 48, 49.
Demoko, p. 100.
De Muenynck, p. 48.
Dem Ziber, l. 50, 132, 239.
Dendi, e. Cf. *Avuru Kasa*. 32, 39, 83, 84, 88.

dengé, n. c. 179.
Dengu, p. 128.
Dengu, r. 85.
Dengwa, p. 85, 86, 89.
Deni, p. 89.
Dennett, p. 168.
Derekani, p. 111.
Deso, île. 102.
Deso, p. 66, 89, 223, 225.
Dètèrè, p. 103, 104.
detiro, n. c. 212 à 214.
Devos, p. 60.
Diabinza, r. 42, 155.
Dielimo, r. 156.
Diga, p. 97.
Dika, p. 49, 61, 63.
Dikare, r. 53, 85.
diki, n. c. 209.
Dikpa, r. 156.
Dila, p. 83.
Dima, p. Cf. *Bobura*, 53, 55, 73, 123, 124.
Dimano, r. 48.
Dimbimba, r. 47.
Dingba, p. 114, 115.
Dinka, e. Cf. *Anzenge*, *Dienge*. IX, 41, 42, 139, 143, 151, 153.
Diodore de Sicile, p. 151.
Dipa, e. 37.
Diwitiroko, p. 27, 31.
Djabere, l. 159.
Djabir, l. 110.
Djabir, p. 85 à 89, 92, 217.
Djaga, e. Cf. *Jaga*. x, 143, 153.
Djaluo, e. 151.
Djamba, p. 114.
Djema, l. 132, 147.
Djenge, e. Cf. *Dinka*. 153.
djo, n. c. 142.
Djogo, p. 108.
Djongbwa, p. 89.
Djongo Djongo, p. 75.
Djopolenge, p. 84.
Djur, e. Cf. *A-Djulu*, *O-Djolo*, *O-Luo*. 42, 143, 151 à 153.
Djur, r. 151.
Doa, p. 217.
Dobanda, e. 95.
Dodo, île, 129.
Donga, l. 73.
dongo, n. c. 209.
Dongola, l. 151.
Dongura, p. 48, 66, 105, 219, 222, 223.
Dongwali, p. 125.
Dopwa, p. 73.
Doruma, l. 59, 60, 94, 146, 156, 207, 210, 211.
drakuda, n. c. 200, 202.
dri, n. c. 142.
Duali, r. 104.
Duaru, p. 85, 86, 89.
Duga, e. 12, 53, 91 à 93, 96, 97, 99, 101, 133, 242, 247.
Duku, p. 63.
Duma, p. 84, 88, 248.
Dumba, p. 89.
dume, n. c. 207, 208, 212, 213.
Dumè, r. xx, 35, 37, 38, 41, 43, 45, 46, 50, 53, 56, 59, 69, 84, 85, 97, 99, 104, 112, 118, 137, 210, 220.
Dunde, p. 71.
Dundu, r. 60.
Dunga, p. 66, 218.
Dungu, l. 91, 93, 94, 108, 226.
dungu, n. c. 221.
Dungu, r. 58 à 60, 101, 108, 119, 134, 154.
Dunzi, p. 47.
Dupa, p. 68.
dupara, n. c. 212.
Dupréel, p. 20.
Dupwa, p. 57 à 59, 63.
Dura, p. 85, 89.
Durkheim, p. 191.
Duru, r. 43, 58, 59, 62, 90, 134, 154.
Dwalopi, r. 73.
Dzambi (Dieu). 172.
Dzangaberu, r. 120, 129.
Dzangaberu, p. 42 à 45, 51, 52, 66, 103, 119.
eboï, n. c. 171.
ebu, n. c. 142.
Edangosi, e. 94.
edi, n. c. 142.
edje, n. c. 142.
edri, n. c. 142.
éduma, n. c. 204.
Efè, e. Cf. *Pygmées*. 108, 131, 132, 146, 149.
Effulu, p. 50, 51.
Efifi, e. Cf. *Pygmées*. 131, 132.
Efi, e. Cf. *Pygmées*. 146.
Eganda, p. 57.
egroï, n. c. 142.
Eguru, p. 38.
Egyptiens, e. XVIII, XXVII, 31, 43, 45 à 47, 59, 62, 72, 75, 94, 109, 115, 124, 239.
Eka, e. 95.
Eke, r. 124.
Elima, p. 77.
Elinda, p. 77.

Eliwa, p. 43, 52, 77, 158, 221, 223, 239.
Embata, e. Cf. *Ambata*. 106.
Embili, e. Cf. *Abwabili*, *Ambili*, *Bwambili*. XIII, XIX, XX, XXI, 7, 40, 47, 51, 54, 56, 64, 65, 67, 69, 85, 91, 96, 110, 123, 124, 176, 210, 213, 222, 231, 232, 234, 237, 239, 248.
Embweli, p. 59, 63.
Emin-Pacha, p. 2, 62.
Ene, r. 156.
Eni, e. 95.
Engbele, p. 63, 102.
Enguettra, p. Cf. *Gwatala*. 86, 88.
Epira, p. Cf. *Zamoï Epira*. 38, 40, 44 à 51.
Equatoria, pays. 130, 239.
Eringa, p. 24.
Eru, r. 114.
esa, n. c. 140.
Eso, p. XIX, XX, XXI, 27, 37, 38, 39, 40, 43 à 46, 49, 52, 54, 56, 59 à 61, 63, 65 à 67, 69, 70, 78, 85, 96, 218, 248.
Ethiopiens, e. 151.
etina, n. c. 187, 238.
ewa, n. c. 183.
ʃa, n. c. 208.
Fadʒellu, e. 106.
Fan, e. 39.
ʃaradigi, n. c. 208.
Faradʒè, l. 13, 100, 110, 122, 123, 134, 152, 220.
ʃeke, n. c. 211.
Foa Tule, pédiformes. 157.
Fodyo, p. 40, 70.
ʃolo, n. c. 209.
ʃoro, n. c. 96.
Foulon, p. 48.
Fredriksen, p. 39.
Freud, p. 168.
Frobenius, p. 170.
Fué, r. 35, 38.
Fulu, r. 42.
Fundʒi, e. 151.
Gaberu, p. 241 à 243.
Gabo, p. 86.
Gaboli, p. 124.
Gabon, pays. 117, 247.
Gada, r. 72, 93, 114, 117, 130.
Gadi, p. 43.
Gaïma, m. 117, 145, 166.
Gaïmu, p. 75, 77, 78, 113.
Gala, p. 81.
galamba, n. c. 223.
Galia, p. XIX, 24, 50, 54, 55, 67, 68, 71, 76, 78, 89.
Gama, p. 86, 89, 129.
Gamba, r. 158.
Gambali, p. 60.
Gambatura, p. 77.
Gambavudu, p. 77, 111.
Gambavuru, p. 87.
Gandi, p. 74.
Gandwa, p. 73, 74.
Gangi, p. 59, 63, 76.
Gangu, r. 37, 38, 58, 85, 111, 112, 139, 155.
Ganzi, p. 35, 66, 74 à 76, 128, 130.
Gapïa, p. 85, 220 à 223, 225.
Gara, p. 31, 32, 38, 127, 219.
Gara, r. 43, 48.
Garamba, r. 62, 93, 123, 133, 153, 154.
garawa, n. c. 28.
Gassia, p. 89.
Gatanga, p. 50, 89.
Gatwa, p. 38, 47, 103, 119, 239.
Gautier, p. 39.
Gaya, l. 158.
Gaya, p. 89.
Gaza, p. 40, 68, 104.
Gazia, r. 85.
Gbegili, e. 121.
Gboma, p. 81.
Gegerege, r. 35, 36.
Geïtu, p. 76, 219, 220, 223, 227.
Gele, p. 83, 87.
Gelia, p. 52, 55.
Gelimbare, p. 57.
Gema, p. 66.
Gembele, e. 82, 84, 104.
Gengete, p. 55, 66.
Gérard, p. 64.
Gere, p. 89, 123.
Gere, r. 114.
Gessi (*Gessi-Pacha*), p. 1, 218.
Gidisa, e. 92.
Gili, e. 82.
Gilikwa, p. 89.
Gilima, l. 158.
Gilima, p. 68.
Gilimbi, p. Cf. *Gilindi*. 57, 58, 62, 128.
Gilindi, p. Cf. *Gilimbi*. 57.
Gima, p. Cf. *M'Bio*. 50, 51, 54, 60, 61, 63, 65 à 67, 76, 78.
Gimbu, p. 75.
Gindu, l. 156.
Gindu, p. Cf. *Migide*. 49, 61, 63, 89, 90, 156.
Ginemadia, l. 160.
Ginikumba, p. 102.
Gingi, l. 155, 160.

Gingi, p. Cf. *Agindi*. 37, 217, 219, 221, 222.
Gini, e. 82.
Gisoroko, p. 59.
Gita, p. 74, 77, 78, 128.
Gitoï, p. 89.
Glima, p. 63, 217.
go, n. c. 28.
Gobenge, p. Cf. *Mwanda*. 37, 83, 88, 248.
Gogobili, e. 34.
Gogoï, p. 66.
Golongo, p. 71.
Goma, p. 157, 158.
Gombabwi, p. 220.
Gombè, e. x, 247.
Gombo, r. 160.
Gongo, m. 157, 164.
Gongo, p. 93, 108, 109, 128, 241, 242.
Gongo, r. 65.
Goro, p. Cf. *Wara*. 27, 28, 31, 35.
Gorowe, p. 133.
gow, n. c. 223.
Gubali, r. 128.
Gubutandi, r. 30.
Gudru, p. 133.
Gufuru, l. 8, 36 à 38, 70, 83, 104.
Guga, p. 88.
Gugo, e. 82.
Gugusine, l. 158.
Gugwa, p. 55, 70, 126, 176, 220, 222, 223.
Guinée (golfe de), 34.
Guma, p. 98.
Gumba, e. 121.
gumba, n. c. 96.
Gumba, p. 38, 51, 52, 105, 107, 219 à 222.
Gumba limo, p. 198.
Gumbari, l. 114, 141, 144, 145, 158, 166.
Gumbari, p. 62, 114, 144.
Gumbate, p. 89, 155.
Gumongele, e. 96.
Gunda-Gunda, e. Cf. *Agunda-gunda*. 33.
Gunda-Gunda, p. 27, 28.
Gundu, m. Cf. *Benda*. 54, 65, 67, 76, 97, 112, 132, 135, 139, 148, 157, 160, 162, 183, 246.
Gungu, p. 88, 123.
Gunza, e. 82.
Gunzungu, e. 96.
Gura, p. Cf. *Mange*. XVIII, XIX, XXIII, 3, 8, 27 à 31, 33, 35 à 38, 40, 57, 68, 70, 73 à 75, 77, 84, 97, 107, 112, 127, 130, 138, 143, 218, 219, 248.
Gurâ, p. 27.
Gura N'Gisa (*Gura I*), p. 27, 31.
Gurba, r. 59, 60, 64, 90, 93, 101, 102, 108, 112 à 114, 120, 122, 156, 220.
Guru, p. 38, 40, 63, 84, 88, 89, 111, 248.
Guruguru, pays, 130.
Guzia, r. 67, 105.
Gwâ, p. 74 à 76.
Gwado, p. 89.
Gwago, p. 76, 78, 157.
Gwan, l. 159.
Gwan, r. XIX, XXI, 36, 47, 69, 102, 103, 117, 119 à 121, 137, 156, 159. 212, 215.
Gwandi, p. 81.
gwanga, n. c. 202, 214.
Gwango, r. 42.
Gware, r. 50, 70.
Gwatala, p. Cf. *Enguettra*. 86 à 89.
Gwegu, p. 182.
Gwin, p. 27.
gyagya, n. c. 135, 138, 147, 155, 162.
Haï, p. 66.
Hamites, e. 143, 148, 248.
Hamito-nilotiques, e. 153.
Hanolet, p. 133.
Haoussa, pays. 34.
heï, n. c. 142.
Hemricourt (*de*) *de Grunne*, p. 241, 243.
Hérodote, p. 151.
Hessa, p. 43 à 45, 52.
Hetman, p. 83.
hi, n. c. 142.
Hile, héros, 164.
Hinga, l. 113, 159.
Hinga, p. 69, 110, 228.
Hingasu, p. 89.
Hingiga, p. 220.
Hino, p. Cf. *Nilu*. 9, 38, 53, 65, 67, 69, 73, 76, 84 à 86, 88, 89, 95, 111, 112, 217, 218, 248.
Hiwiwi, e. et p. Cf. *Pygmées*. 39, 55, 97, 132, 138, 146.
hoko, n. c. 142.
Hoko, r. 49, 59, 64.
hole, n. c. 142.
holi, n. c. 142.
hongo, n. c. 140.
honi, n. c. 142.
Hottentots, e. 148, 149, 247.
howa, n. c. 140.

hu, n. c. 142.
Hula, r. 133.
Hunguru, p. 38, 40.
Husa, p. 89.
Ibn Salem, p. 151.
Ififi, e. Cf. *Pygmées*. 146.
Iga, p. 100.
Imalo, p. 89.
Imesè, l. XII.
i na wè bé, n. c. 208.
Inglesi, p. 163.
Inzigheria, p. 128.
Ire, héros. 164.
Ireh, r. 113.
Ishimi, p. 100.
Isipi, p. 85.
Isiro, l. 75, 114.
Itimbiri, r. x.
Itsheshe, personnage mythique. 92.
Ituri, r. 116, 129, 141.
Jaga, e. Cf. *Djaga*. 5, 136, 143.
Janssens, p. 61.
Johnson, p. 34.
Johnston, *J. H.*, p. 148.
Junker, p. Cf. *Kovadya*. 2, 3, 9. 218.
Kabaholi, e. 119.
Kabarega, p. 29.
Kabrafa, p. 93, 128.
Kadjema, l. 69.
Kadjoro, p. 128.
kadra, n. c. 142.
kago, n. c. 142.
kakaoka, n. c. 208.
Kakwa, e. 57, 106, 154, 211.
Kambara, p. 47, 66, 105, 110, 219, 233.
Kambase, e. 92.
kambu, n. c. 58.
Kamisa, p. 74, 77 à 79.
Kamo, r. 50.
Kamonde, p. 44.
Kana, p. Cf. *Bwendi*, 39, 60, 61, 63, 73 à 75, 77, 78.
Kanengbwi, p. 87.
Kangasi, p. 98.
Kangata, p. 89.
kangè, n. c. 92.
Kangi, r. 75.
Kangoïkundi, p. 59.
Kanguru, m. 157, 161.
kani, n. c. 141.
Kapili, r. 60, 62, 90, 92, 93, 108, 154.
Kapo, p. 115.
kara, n. c. 142.
Kara, plaine. 124.
kare, n. c. 107, 193.
Kare, r. 118.
Karia, p. 91.
Kasa, l. 4.
Kasa, p. 88.
Kasaï, r. x, 5.
Kasanga, p. 83, 88.
Kashi, e. 82.
Kasima, p. 134.
Kassa, p. 90.
Katanga, p. 35, 86, 89.
Katawa, p. 66, 68, 69, 119.
Katuaka, l. 133.
Kavirondo, e. 151.
Kaw, p. 213, 214.
Kaw, r. 159.
kba, n. c. 142.
Kbonga, p. 104.
Kegobili, e. Cf. *Akegobili*. 33, 34.
Kegobili, p. 27, 28.
Kele, r. 50 .
Kemo, r. 33.
keni, n. c. 140 à 142.
kenyu, n. c. 142.
Kere, r. 42, 51, 137.
Kereboro, p. 63, 64, 66, 110, 220 à 222, 226.
Keta, e. 122.
Khartoumiens, e. 1, 130.
ki-bali, n. c. 8.
Kibali, r. x, 93, 95, 108, 117, 130, 146, 153, 154, 210.
Kiema, p. 69.
Kigobili, p. 27.
kilima, n. c. 105, 169.
Kilima, r. 73, 93.
Kilimandjaro, m. x.
Kiliwa, r. 157.
Kilo, l. 147.
Kima, p. 69.
Kioko, e. x.
Kipa, p. Cf. *Tikima*. XX, XXI, XXVI, 27, 59, 62, 68, 71 à 74, 76 à 79, 89, 93, 97, 98, 124, 129, 130, 248, 254.
Kipate, l. 158.
Kipate, p. 77, 106, 127, 158.
Kiravungu, p. 74, 77 à 79, 105, 107, 123, 186, 207.
kisangila, n. c. 183.
kliso, n .c. 33, 208.
Kliso, p. 27, 28, 33.
Kobe, e. 127.
Kobu, p. 85.
koenze, n. c. 200, 204.
koforo, n. c. 212.
Koki, p. 217.
kole, n. c. 142.

kolomba, n. c. 208.
Kolu, p. 37.
Komandaruma, p. 66.
komba gara, n. c. 207
kombusu, n. c. 189.
Kome, r. 158.
Komendanu, p. 77, 128, 219, 220, 222, 223, 226.
Konga, r. 8.
Kongba, e. 82.
Kongoli, p. 77.
koni, n. c. 142.
Konzo, p. 74, 157.
Kopa, r. 156.
Koroba, p. 76.
Korobo, l. 36.
Kosa, l. 160.
Kosa, r. 155.
koshe, n. c. 140.
koso, n. c. 212.
Kotto, r. 33, 119, 133.
Kovadya, p. Cf. *Junker*. 218.
Kredj, e. Cf. *Kreich*. 132.
Kreich, e. Cf. *Kredj*. XII, 119, 132, 133, 148.
Kua, p. 103.
Kuba, e. 121.
Kubi, p. 90, 93, 94, 109.
Kubi, r. 86.
kuda, n. c. 200.
kudu, n. c. 95.
kuku, n. c. 200, 201.
kukuru, n. c. 208.
Kulangura (*Gura II*), p. 27.
Kule, p. 81.
kuli, n. c. 118.
Kulu, r. 156.
Kulumbako, p. 37
Kumba, m. 117.
Kumbala, l. 97.
kumélé, n. c. 183.
Kunadio, p. 27.
Kunene, fleuve. 149.
kuringu, n. c. 187.
Kusa, p. 89.
kutu, n. c. 142.
Kwaga (Sir A.), p. 217.
Kwaga, r. 47, 103, 119.
Kwangere, r. 68.
Kwango, r. 5.
Kwasa, r .68.
Kwó, pays. 126.
Kwosa, p. 100.
ladra, n. c. 142.
Lagos, pays. 34.
Laïmu, p. 77, 78.
La Kéthulle de Ryhove (de), p. 85.
Lalu, p. 89.
langa, n. c. 179.
Langasi, p. 73.
Langbwa, p. 98.
Laplume, p. 86.
Laru, p. 68, 82.
Law, e. 81.
Law, p. 81, 82.
Lè, héros (?). 158.
Lebo, l. 36, 37, 84, 117, 155, 165.
Le Hérissé, p. 217.
Leku, l. 164.
Lemaire, p. 122.
Lembi, r. 160.
Lemu, p. 76.
Lepelepe, r. 158.
Le Play, p. 172.
Leru, p. 77.
Lespagnard, p. 48.
Lévy-Brühl, p. 168.
lewa, n. c. 142.
Liando, société secrète. 172.
libangi, langue (*Bobangi*). 117.
Libenge, l. XII.
libiza, n. c. 212.
Libogo, l. 160.
Libreville, l. X, 34.
Lienga, p. 115.
Lifaki, p. 89, 104, 107.
Ligase, e. 94.
ligbè, langue (*Mangbèlè*). 114.
Ligbwa, r. 111.
Likandi, r. 72.
likango, langue (*Bakango*). 124.
Likati, l. 83, 110, 111, 245.
Likati, r. X, 24, 86 à 88, 108, 109, 248.
Liki, p. 124.
likingi, n. c. 110, 226, 228.
Likita, p. 61, 63, 156.
likuda, n. c. 200 à 203.
Limbala, l. 220, 223.
Limbosa, p. 60, 63, 89.
limo, n. c. 199.
Linda, p. 46, 52.
lingala, langue (*Bangala*). 117.
Lingasi, r. 8, 133, 156, 162.
Lingi, p. 158.
Lingwa, m. 110, 123, 124, 137, 157, 166.
Lingwa, p. 76.
Lingwa, r. 97.
lingwinda, langue (*Abangwinda*). 110, 116.
Liwa, p. 217.
Liwanza, p. 97.
Loa, p. 86, 89.
Lobe, p. 103.
Logdoriba, e. Cf. *Loriba*. 117.

Logo, e. IX, 4, 17, 18, 92, 93, 116, 117, 133, 136, 141 à 143, 146, 148, 151, 152, 154, 210, 246, 247, 251.
Logo, r. 160.
Lokoba, p. 75.
Lole, r. 104.
Lomami, r. 5.
lora, n. c. 183.
Loriba, e. Cf. *Logdoriba*. 117.
loru, n. c. 208, 212, 213.
Loru, p. 86, 87.
loto, n. c. 209.
Luguba, p. 217.
Lukaku, p. 27.
Lukutu, e. 121.
Lulu, r. 87, 88, 248.
Lumbi, r. 86.
lumbu, n. c. 110, 118, 187, 220, 221, 223.
Lumbu, p. 38, 219.
Luna, p. 114.
Lunga, r. 159.
Lungu, société secrète. 172.
lungwa, n. c. 208, 213.
Lunisia, p. 35.
Luzia, p. XIX, 24, 28, 30, 37, 69, 83, 84, 88, 107, 248.
lyeta, n. c. XXIX, 187.
Maâpi, r. Cf. *Bomokandi*. 114.
Mabadi, e. 107 à 109, 113, 131, 144, 195, 247.
Mabala, e. 127.
Mabali, e. 116, 127.
Mabanga, m. 75.
Mabenge, p. XVIII à XXI, 28 à 31, 35, 37, 38, 40, 41, 43, 44, 49, 52, 56, 57, 59, 62 à 66, 105, 112, 113, 217, 238, 248.
Mabinza, e. X, 87, 251.
Mabisanga, e. Cf. *Abisanga*. XXI, 7, 62, 71, 125, 126, 128, 130, 141, 194.
Mabilima, r. 156.
Mabo, r. 68.
Maboda, p. 63.
Mabode, e. Cf. *Mabodo*, *Wabudu*, *Wabutu*. 116.
Mabodo, e. Cf. *Mabode*, *Wabudu*, *Wabutu*. 73, 94, 106, 115, 116, 127, 131, 247, 251.
maboge, n. c. 211.
Maborongo, île. 70, 104.
Mabura, e. 126.
Mabura, p. 73, 74.
Mabureta, e. 13, 110.
Mabuturu, p. 25, 27, 40, 55, 68, 103, 132, 176, 221.
Mach, p. 168.
Madagascar, île. 169.
Made, r. 155.
Madelikono, nom de chien. 58.
Madi, e. voir *Amadi*.
Madi (*du Nil*), e. 151 à 153.
Madigo, e. 126.
Madizi, p. 128.
Madjaga, e. 90, 92, 93.
Madjama, m. 125 à 127, 158, 165.
Madjane, p. 115.
Madjo, e. 71, 126, 127.
Madombela, p. 47, 49, 52.
Madongombi, e. 95.
Madungwa, plaine, 114.
Madura, e. 125.
Madzu, e. 126.
Maègè, e. Cf.*Mazè*, *Mèdgè*. 126, 141.
Maèlè, e. 127, 141, 160.
Maengo, e. 94.
Maètè, e. 127, 141.
Magadi, p. 128.
Magambe, e. 95.
Magapa, p. Cf. *Dakwata*. 73, 90, 93, 108, 115, 117.
Magapu, p. 123.
Magasa, r. 155.
Magbele, e. 95.
Magbwama, m. 123.
Mage, e. 121.
Magumba, e. 109.
Mahagi, l. 134, 152, 220.
Mahdistes, e. XVIII, 45, 62, 64, 72, 87, 130.
Maïka, e. 125.
Maka, e. 117.
Make, p. 66.
Makèrè, e. IX à XI, XVII, XIX, XXI, XXVII, 7, 12, 14, 17, 32, 33, 36, 69, 73, 98, 99, 101, 116, 120, 125 à 127, 131 à 133, 135 à 144, 146 à 148, 178, 212, 215, 216, 227, 246 à 248.
Makili, e. 127.
Makisa, p. 43 à 46, 49, 52, 61, 62, 110, 239.
Mako, p. 30.
Makongo, r. 126, 127, 147, 158.
Makrakra, e. 2, 51, 53, 106, 153.
Makua, r. 35. 62.
Makumo, e. 95.
makyenza, n. c. 119.
Malanga, r. 8.
Malauru, e. 121.
Malèli, e. 126.
Malfeyt, p. 147.
Maliasa, e. 127.

Malienga, e. 114.
Malilo, r. 101, 103.
Malingindu, p. 44, 49, 59, 60, 61, 63, 72, 77, 97, 124.
mama ine, n. c. 169.
Mambali, e. 127.
Mambare, e. 90, 93, 114, 116.
Mambayo, e. 109.
Mambè, e. 92.
Mambèli, e. 221.
Mambia, e. 125, 126.
Mambieli, p. 128.
Mamboli, e. 109.
Mamburanga, p. 77.
Mambuti, e. 131.
Mambuy, e. 127.
Mambwanga, p. 62, 73, 93, 128, 130.
Manda, p. 114, 115.
Mandima, e. 126.
Mandjambo, m. 157.
Mandjia, e. 33.
Mandjika, p. 32.
Mando, e. 71, 90, 126, 128, 131, 141.
Manga, plaine. 157.
Mangavuru, p. 77.
mangaw, n. c. 208.
Mangbèlè, e. Cf. *ligbè*. XI, 12, 62, 90, 92 à 94, 108, 114 à 117, 129 à 131, 136, 144, 215, 247, 251.
mangbèrè, n. c. 122.
Mangbètu, e. X, XVIII, XXI, XXVII, XXVIII, 4, 7, 9, 14, 17, 25, 32, 33, 57, 62, 71 à 74, 90, 93, 94, 97, 100 à 102, 108, 115, 117, 122, 123, 125 à 127, 129 à 132, 136, 138, 143, 164, 165, 183, 211, 212, 218, 222, 240, 248, 251.
Mangbwaru, r. 60.
Mange, p. Cf. *Gura*, *Mange Mange*, *Mange Manzu*, 27, 40, 46 à 48, 51, 52, 54, 61, 63, 66 à 68, 73, 77, 85, 94, 105, 107, 110, 130, 157, 178, 213, 233, 248.
Mange Mange, p. Cf. *Mange*. 55.
Mange Manzu, p. Cf. *Mange*, *Manzu*. XX, 38, 40, 54, 107.
Mangelima, p. 73.
Mangili, p. 133.
Mangita, p. 69.
Mangite, p. 66.
Mangolonzi, r. 104.
mangu, n.c. 42, 171, 175, 176, 178.
mangura, n. c. 157, 162, 164, 166.
mangwa gumba, n. c. 179, 181.
Mani, société secrète. 171, 172, 175.
Manyoko, p. 128.
Manziga, p. 63. 64, 90, 107, 110, 127, 128, 164, 220, 242.
Manzinga, r. 47.
Manzali, p. 123.
Manzoli, p. 75.
Manzu, p. Cf. *Mange Manzu*. 68.
Maongo, e. 125.
Mapaya, e. Cf. *Mokpwaya*. 125, 126, 132.
Mape Anape, p. Cf. *M'Bendu*, *M'Bète*, *M'Bètu*, 128.
Mapili, e. 127.
mapingo, n. c. 183.
Maporo, e. 109.
Mapuse, l. 92.
Mapwaw, e. 126.
Mapwenge, l. 57.
Mapwowli, r. 163.
Mara Gara, p. Cf. *Bodjangara*, 128.
Marga, r. 155.
marongo, n. c. 208.
Maruka, p. 154.
Masebo, e. 95.
Mashaousha, e. 151.
Masiapi, e. 95.
Masidjadia, p. 128.
Masigande, p. 75.
Masiri, e. 14, 94, 126.
matamba tamba, n. c. 78.
Matingoni, e. 95.
Matua, e. Cf. *Pygmées*. 131.
Mavadjangala, e. 94.
Mavadjungu, e. 114.
Mavangaruma, e. 114.
Mavombo, e. 114.
Mawi, p. 126.
Maya, e. 98.
Mayanga, e. 92, 93, 108, 109.
Mayawa, l. et r. 61, 62.
Mayeka, e. 14, 247, 251.
mayenge, n. c. 110.
Mayogo, e. IX, XII, 4, 8, 14, 32, 34, 75, 78, 91, 92, 94, 95, 116, 127, 130, 131, 136, 141, 142, 215, 247, 251.
Mazambula, p. 128.
Mazè, e. Cf. *Maègè*, *Mèdgè*. 126.
Mazuburu, r. 57, 59.
Mazunga, e. 97.
Mazurubi, plaine. 114.
mba, n. c. 142.
M'Ba, personnage mythique. 109.
M'Baka, personnage mythique. 109.
M'Bama, r. 54.
M'Bara, r. 159.

M'Base, e. 92.
mbeli, n. c. 5, 164, 187, 228.
Mbeli Mangeru, rupestres. 164.
M'Bendu, p. Cf. *Mape Anape*, *M'Bète*, *M'Bètu*. 128.
M'Bète, p. Cf. *Mape Anape*, *M'Bendu*, *M'Bètu*, 127.
M'Bètu, p. Cf. *Mape Anapè*, *M'Bendu*, *M'Bète*, 127, 128, 143.
M'Bi, r. 8.
M'Bia, p. 66, 89, 218.
M'Bia, r. 37.
M'Bili, r. XVII, XX, 8, 30, 35 à 39, 41, 42, 53, 56, 65, 82 à 85, 102, 105, 110 à 113, 118, 138, 139, 155, 160, 248.
M'Bio, p. Cf. *Bodue*, *Gima*, *Sukangi*. XVIII, 40, 44, 47, 55, 59 à 61, 63, 67, 102, 110, 218, 221, 248.
mbisido, n. c. 42.
mbiti, n. c. 172.
M'Bo, l. 156.
mboï, n. c. 179.
M'Boku, r. 47, 50, 51, 96, 141, 155, 200.
m'boloko, n. c. 165, 166.
M'Bolosa, p. 104.
M'Bomé, r. 103.
M'Bomu, e. 121.
M'Bomu, r. VIII à XI, XVII, XIX, 8, 24, 31, 35 à 38, 42, 43, 45 à 51, 53, 56, 64, 65, 69, 83 à 86, 92, 93, 95 à 97, 99, 100, 103, 104, 107, 108, 110, 116 à 119, 132 à 134, 136 à 139, 142, 146 à 149, 155 à 156, 159, 186, 215, 219, 220, 228, 246 à 248.
M'Boso, p. 76.
mboyo, n. c. 211.
M'Buga, p. 37.
M'Buye, r. 8, 156, 163.
Mèdgè, e. Cf. *Maègè*, *Mazè*. XX, XXI, 8, 71, 73 à 75, 93, 94, 125 à 127, 132, 141, 215.
Mègo, e. 97, 227.
Mekara, e. 121.
Melinda, m. 121, 124.
Menengu, e. 79.
Menze, e. 78, 79.
Meridi, r. XVIII, 107, 178.
Meritu, l. 145.
Meroë, l. 151.
Miengbwa, p. 70.
Migide, p. Cf. *Gindu*. 49, 61 à 63.
Miligi, p. 73.
Mingemi, p. 74, 75, 77.
mipete, n. c. 193.
Misa, p. 120, 123, 128.
Mitu, e. 153.
Mizima, p. 78.
mó, n. c. 171.
Mobanga, e. 127.
mobaru, n. c. 193.
Mobati, e. 7, 14, 87, 109, 111, 215, 247, 251.
Mobaye, l. XVII.
Mobenge, e. Cf. *Amobenge*. X, 7, 37, 81, 83, 84, 108, 109, 111, 199, 215, 247.
Mobiangu, p. 87.
mobilo, n. c. 193.
Moboguru, e. 129.
Mobwala, e. 86.
modo, n. c. 140, 141.
modra, n. c. 141.
Modubwa, p. 58, 59.
Moenge, p. 77.
Moganzulu, e. 125, 143.
Mogboma, e. 81, 86, 87, 107.
Mogbwasa, e. 86, 87.
Mokango, p. Cf. *Zamoï*. 61, 63.
Mokango, r. 104.
Moke, p. 83.
Mokinda, p. 115.
Mokpwaya, e. Cf. *Mapaya*. 132.
Mokukuru, île, 54.
Mokru, p. voir *Mopoï Mokru*.
Mokunda, p. 128.
mokwango, n. c. 184.
Molinda, lac, 42, 57, 112, 113, 137.
Molindi, forêt, 47.
Molindi, r. 51, 119.
Moloko, r. 50.
Molonga, p. 90.
Moma, p. 40, 69.
Mombama, e. 109.
Momboko, e. 160.
Momboloko, e. 92.
Momboyo, p. 66, 124, 126.
Momburu, r. 54, 65.
Mombutu, e. 17, 115, 116, 131, 134, 136, 148, 153, 247, 251.
Momi, p. 237, 238.
Momodio, p. Cf. *Azanga*. 73.
Momvu, e. VIII, X, XI, XVII, XIX, XXVII, 4, 62, 93, 109, 116, 117, 126, 129, 130 à 132, 134, 135, 137 à 142, 144 à 149, 152, 153, 162, 184, 210, 212, 215, 216, 222, 246, 247, 251.
Momvu-nilotiques, e. 153.
Monabwendi, p. 27, 28, 31, 35, 36, 40, 127, 218.
Monamanga, p. 37.
Monambili, r. 37.

Mondondo, p. 89.
Mondongwali, e. 68, 101, 109, 192, 193.
Mondumbala, île. 117.
Mondungura, e. 109.
Mondwa, r. 157.
Monga, l. 36, 82 à 84, 88, 223.
monga, n. c. 102, 120, 137, 157 à 160, 162, 164 à 166, 182, 231, 245.
Monga, p. 83, 194.
Monga da, p. 198.
Mongala, r. 87, 107, 109, 165.
Mongangwa, r. 155.
Mongbwandi, e. x à xii, xvii, 17, 32, 53, 81, 83, 86, 91, 95, 105 à 107, 109, 117, 136, 178, 211, 225 à 227, 248, 251.
Mongingita, e. 215.
Mongomasi, p. 128, 129.
Mopele, e. 127, 194.
Mopoï, l. 159, 203.
Mopoï, p. Cf. *Mopoï Bangezegino*, *Mopoï Mokru*, *Mopoï Tole*, *M'Vuto*. 44 à 47, 49, 50.
Mopoï Bangezegino, p. Cf. *Bakumba Gwanga*, *Bangezegino*, *Mopoï*. 43, 45, 46, 48, 51, 52, 61, 64, 91, 95.
Mopoï Kalama, l. 159.
Mopoï Mokru, p. Cf. *Mopoï*. 44 à 46, 52, 239.
Mopoï Tole, p. Cf. *Mopoï*, *M'Vuto*. 61, 63.
Mopume, e. 73.
Mopwaya, e. 36, 125, 132, 138, 141, 143, 147.
Moru, e. 61, 113, 134, 141, 154, 247.
mosaga, n. c. 140.
moto, n. c. 140, 141.
Mozwa, p. 87.
Mudzali, p. 128.
Muegri, r. 159.
Mufere, e. 74.
Muhlmann, p. 2.
Muleli, p. 76.
Mundari, e. 139.
Mundase, e. 94.
Mundru, e. 117.
Mundu, e. 4, 32, 34, 58, 91 à 94, 106, 116, 126, 133, 134, 136, 141, 142, 153, 154, 210, 215, 247.
muntu, n. c. 141.
Munza, p. xxvii, 73, 93, 94, 108, 115, 128 à 130, 218, 248.
Muzanda, p. 81.
M'Vuto, p. Cf. *Mopoï*, *Mopoï Tole*, 40, 61, 63.
Mwana Gungu, p. 83, 88.
Mwana Pwobe, p. 83, 88.
Mwanda, p. 82, 88.
Mweli, e. 121, 123.
Myakia, p. Cf. *Baza*. 81.
nabbwa, n. c. 92.
Nabiembali, p. xxvii, 57, 71, 73, 93, 102, 108, 115, 123, 129, 248.
Nabwama, r. 129.
Nabwanza, r. 68.
Nadombo, r. 158.
Nadumba, p. 128.
Nagara, p. 128.
(na) gbara, n. c. 142.
Nagbia, r. 47.
naganda, n. c. 92.
nagbwara kumbi, n. c. 132.
Nagindugindu, r. 47.
Nagpili, r. 155.
Naguse, r. 60.
Nakoyengeli, r. 64.
nakuda, n. c. 200.
Nakutala, r. 156.
Nala, l. 95, 125, 222.
Nalango, r. 160.
Nalangu, p. 114.
Namanza, p. 37, 38, 40, 41, 84.
Namba, p. 68, 69.
Nambia, r. 8, 62, 71, 98, 122.
Nambosi, r. 158.
Nambolu, r. 73.
Namogia, r. 159.
Namongama, r. 157.
Namvulu, r. 159.
Nana, r. 33.
Nangarako, r. 160.
Nangaru, r. 71.
Nangelia, r. 158.
Nanginda, plaine. 158.
Nangwa, p. 86, 89.
nangwe, n. c. 142.
Napodio, p. 75, 76.
Napwaya, r. 156.
Nasa, r. 73.
Nasongo, e. 74.
Nataro, p. 62.
Natwa, r. 158.
Nava, r. 33, 73, 94, 125, 129, 147, 158.
Nawaga, r. 214.
Nawè, r. 157.
Nawowo, r. 158.
ndaso, n. c. 211, 213.
N'Dekere, p. 76.
N'Dele, p. 98.
N'Deni, p. xxi, 38 à 40, 54, 66, 69, 70, 72, 76, 78, 98, 103, 114, 221, 248, 254.

Ndô, e. Cf. *Ndogo*. 134, 152, 154, 220.
ndo, n. c. 187, 220.
Ndogo, e. Cf. *Ndô*, *Ndugo*. 13, 132, 134, 148, 152, 154.
ndogo, n. c. 186, 187, 194, 220, 226, 227.
Ndole, r. 156.
N'Doruma, p. XVIII, 24, 44, 45, 46, 61, 63 à 66, 91, 107, 218.
ndyo, n. c. 142.
ndzo, n. c. 142.
Ndugo, e. Cf. *Ndogo*. 132.
N'Dugwa, p. 27.
N'Dunga, p. Cf. *Bilinga*. 83, 88.
Nébéli, société secrète. 171, 172, 175.
(ne) bi, n. c. 142.
(ne) dru, n. c. 142.
Nedura, p. 128.
Négrilles, e. 136, 143, 146, 151.
Nèka, e. 131.
nekenge, n. c. 141.
nekere, n. c. 132.
Nekiri, e. 121.
Nekongo, p. 151.
nekoro, n. c. 178.
(ne) kude, n. c. 142.
Nekumu, p. 128.
Nemliki, p. 73.
nemo, n. c. 142.
Nenzia, p. 68.
Nepati, p. 77.
Nepiliki, pays. 145.
Nepoko, r. 8, 33, 106, 132, 215.
(ne) rè, n. c. 142.
(n) ètè, n. c. 142.
Netuba, r. 128.
Nesungo, p. 93, 128, 130.
Netuku, r. 157, 163, 164.
Neya, r. 117.
Nezingi, r. 73.
ngaa, n. c. 171.
ngabo, n. c. 53.
N'Gaï, p. 40, 66 à 68.
N'Gandua, p. 77, 79.
Ngay, e. 94.
ngbara kumbi, n. c. 145.
ngi, n. c. 208.
N'Gima, p. 97.
ngo, n. c. 117.
ngoa, n. c. 179.
N'Goï, p. 90.
ngoma, n. c. 96.
Ngoya, e. 74, 75.
ngula, n. c. 200, 201.
Nguru, r. 155.
Ni, p. 81.
Niasabwa, p. 241, 242.
Niélé, r. 133.
Nil, fleuve, 1, 2, 5, 48, 51, 53, 57, 64, 147, 151 à 154, 166.
Nilo-Tchadiens, e. 140, 153, 239.
Nilotiques, e. XVIII, 3, 106, 139, 142, 143, 151 à 153, 210, 211, 246, 247.
Nilu, p. Cf. *Hino*. 89.
Nindu, p. XVIII à XXI, 30, 37, 38, 40, 41, 50, 52 à 56, 58, 62 à 67, 70, 85, 92, 101, 103, 105, 110, 115, 248.
Nô, lac, 142.
Nobangi, r. 156.
noti, n. c. 213.
Notobo, r. 128.
n'tu, n. c. 141.
Nubiens, e. 151.
Nuer, e. 139.
Nunga, p. XVIII, XIX, 37, 38, 40 à 43, 51, 52, 56, 66, 95, 96, 103, 110, 133, 153, 239, 248.
nungaw, n. c. 33.
Nungu, p. 123.
Nyake, p. Cf. *Wando Nyake*. 63.
Nyaluwe, p. 98.
nyama, n. c. 228.
Nyamate, p. 217.
Nyam-Nyam, e. VII, 1, 2, 218, 245.
Nyangara, l. 25, 94, 95, 123, 124, 131, 145, 158, 164, 226.
Nyangara, p. XXVII, 115, 128, 130.
Nyapu, e. 92, 114, 121, 125, 126.
Nyarobe, p. 27, 38, 40, 112.
Nyasa, lac. 149.
Nycke, p. 27.
Nyeki, p. 73, 76.
nyenge, n. c. 208.
Nzange, p. 112.
Nzara, r. 159.
nzerekpè, n. c. 207, 208, 213.
Nzo, p. 75, 76.
Obi, r. 62, 78.
Obo, r. 62, 109.
O-Dimbo, e. Cf. *Dembo*, *De-Luo*. 143, 151.
odjo, n. c. 142.
O-Djolo, e. Cf. *Djur*. 151.
odra, n. c. 142.
odrio, n. c. 131.
odro, n. c. 131.
odruo, n. c. 131.
odu, n. c. 131.
ogu, n. c. 142.
oko, n. c. 142.
O-Kollo, e. Cf. *Shilluk*. 152.

Okondo, p. 97, 114, 123, 125, 129, 157.
Okondongwe, p. 94.
O-Luo, e. Cf. *Djur*, *Alulu*. 152.
Ombella, r. 33.
Omwali, société secrète. 172.
Opi, r. Cf. *Api*, *Uere*. 106.
(o) ra, n. c. 142.
Oruo, p. 127, 128.
osaga, n. c. 140.
osiranda, n. c. 209.
osu, n. c. 142.
O-Swolo, e. Cf. *Shilluk*. 152.
O-Tsolo, e. Cf. *Shilluk*, *Shuli*. 152.
Ouest-Africains, e. 143, 148, 246, 247.
oya, n. c. 142.
Oyama, p. 54, 70, 182, 192, 193.
padyo, n. c. 8, 33.
Paga, e. 92.
pa kya boro, n. c. 11.
Palamba, plaine, 92.
Palambata, p. 49.
palanka, n. c. XXIII, 30, 79, 201, 202, 213, 214, 217.
Pambia, e. 91.
Panamange, p. 48, 237.
Panga, gué. 120, 121, 123.
Pangidi, p. 77.
Pangwandi, p. 81.
Patili (?), 32.
Pawa, l. 156.
Peigba, p. 90, 155.
Pekia, p. 36, 86, 89, 97, 111.
Pelenge, l. 155.
Penge, p. 47, 52.
pepe, n. c. 110, 228.
Pepo, société secrète. 172.
Pereke, p. 38, 40, 66.
Piaggia, p. 1.
Pikoro, p. 59.
pili-pili, n. c. 211.
Pilima, r. 160.
pinga, n. c. 36, 97, 98, 102, 161.
Pinte, p. 98.
Pioro, p. 66.
Pline, p. 151.
Poko, l. 25, 36, 57, 71, 99, 101, 105, 106, 125, 129, 157, 158, 165.
poko, n. c. 126.
Poko, r. Cf. *Boapi*. 8, 94, 122, 158.
polokuma, n. c. 179.
Poluma, p. 90.
Pombo, p. 77.
Poncet, p. 1.
Pongobe, r. 157.
Popoï, e. 126.
poporo, n. c. 209.
Popwa, e. 126.
Popwa, p. 44, 45, 52, 55, 64.
Popwodo, e. 121.
Poro, e. 120 à 124.
Portugais, e. 5.
Proto-Momvu, e. 148, 153, 246.
Psammétique I, p. 151.
Punga, r. 67.
Pupwandi, l. 222, 228.
Puru, p. 91.
Puta, e. 121.
Putadi, p. 242.
pwago, n. c. 212.
Pwakataka, monga. 158.
pwakili, n. c. 210.
pwambara, n. c. 119.
Pwatagara, p. 49.
Pweï, p. 44, 52.
pwembere, n. c. 166.
Pwembere Mobe, lieu-dit. 157.
Pwembere Nunga, plaine. 155.
Pwembere Nyarobe, lieu-dit. 112.
Pwiliki, p. 73, 123, 128, 129.
Pwobe, p. 82, 83, 88.
Pwoboro, r. 114.
Pygmées, e. Cf. *Afifi*, *Aka*, *Baka*, *Efè*, *Efi*, *Efifi*, *Hiwiwi*, *Ififi*, *Matua*, *Nèka*, *Turumu*, *Wambuti*. 73, 108, 131, 146, 148, 149, 246.
Rafaï, l. 160.
Rafaï, p. 36, 44, 47, 83, 86, 88.
Redjaf, l. XVIII, 64.
Reid, *Ch.*, p. 121, 136.
Renzi, p. XVIII, 22, 29, 40, 44, 48, 52, 55, 57 à 64, 69, 70, 72, 92, 93, 96, 100 à 102, 106, 107, 113, 114, 122, 129, 186, 217, 221, 226, 237.
Rodhain, p. 176, 237.
Roï, r. 57, 161.
Row, r. 67.
Rubanga, p. 217.
Rubi, r. 24, 85, 88, 132, 138, 248.
Rubu, r. 112, 133.
Rungu, l. 94, 141, 158.
Rungu, r. 73.
Ruwenzori, m. 147.
sadia, n. c. 208.
Sadia, p. 237.
Safiribasa, p. 100.
Sahara, désert. 39, 247.
Saïd ben Selis, p. 133.
Sakara, e. Cf. *Ansakara*. VIII, 4.
Salanga, r. 8, 59, 112, 113, 156, 163, 222.
Salu, r. 68, 159.
samba, n. c. 198, 203.
sambwa, n. c. 184.

Sanango, l. 158.
Sanango, p. Cf. *Solongoh*. 42 à 44, 52, 63, 153.
Sango, p. 68, 233.
Sango Lè, cupules. 158.
Sangolè, r. 158.
Sango Tule, cupules. 158.
Sano, r. 157.
Sanzia, p. 27, 33, 67, 76, 77, 120.
Sara, e. 33, 39.
Sasa, p. XIX, XXI, XXV, 22, 40, 43 à 49, 51, 52, 67, 69, 83, 95, 103, 119, 124, 184, 209, 213, 237 à 239.
Savura, p. 77.
Schweinfurth, p. 1 à 3, 9, 42, 97, 132, 153, 217, 218.
Segi, p. 85.
Sekena, p. 66.
Sekinda, p. 91.
Sele, e. 42, 91.
Selenge, p. 89.
Semio, l. XIX, XX, 38, 44, 69, 117, 132, 147, 155, 156, 210.
Senango, p. 90.
Sénégal, pays, 169.
Senga, p. 47, 52.
Sengo, p. 46, 52.
seni, n. c. 140, 141.
Sennaar, pays. 151.
senza, n. c. 208.
Senza, p. 89, 112, 155, 250.
Senze, p. 128.
Sere, r. 38.
seyo, n. c. 140.
Shaler, p. 166.
Shari, r. IX.
Shefalo, e. 151.
Shilluk, e. Cf. *O-Kollo*, *O-Swolo*, *O-Tsolo*. IX, 42, 43, 134, 136, 139, 143, 148, 151 à 153, 246, 247.
Shinko, p. 30, 41.
Shinko, r. 33 à 35, 38, 56, 65, 117 à 119, 137, 250.
shio, n. c. 140.
Siaka, p. 104.
Sikiriki, p. 77.
Sili, l. 49.
Sili, r. 64, 65, 113.
Silingbi, p. 77.
Sinango, p. 89.
Sogbia, p. 83, 84.
Sogobizambali, nom de chien. 58.
Soï, p. 85, 86, 89.
Solongoh, p. Cf. *Sanango*. 42.
soni, n. c. 141.
sóni, n. c. 141.
Songo, p. 98.
Songoda, p. 76.
Soudan, pays. 2, 5, 39, 147.
Soudan anglais, pays. 141.
Soudan égyptien, pays. 218.
Soudanais, e. IX, XII, 3, 17, 24, 25, 34, 81, 82, 115, 116, 133, 140 à 143, 148, 153, 247.
Sources (*Belles*), 122.
Stanleyville, l. 167.
Strabon, p. 151.
Subwa, r. 156.
Sud-Soudanais, e. 250, 251.
Sueh, r. XVIII, 39, 57 à 60, 90, 93, 96, 112, 113, 116, 120, 122, 124, 133, 136, 142, 146, 151, 220, 222.
Sukangi, p. Cf. *M'Bio*. 60.
Sukulupwata, p. 27, 28.
Suleïman, p. 218.
Sulu, p. 59.
sumbwa, n. c. 212.
sungugisa, n. c. 198.
Supo, p. 125.
Suronga, l. 57, 90, 92, 95, 114, 126.
Suronga, p. 96, 97, 114, 123, 157.
Tabiatana, e. 119.
Tagba, l. 160.
Tagbwa, p. 71.
Tala, p. 123.
Tale, p. 49, 61, 63.
Tamasè, e. 92.
Tamaso, p. 133.
Tambura, l. 43, 90, 137.
Tambura, p. 40, 43 à 46, 51, 52.
Tangalia, e. 45.
Tanganyika. lac, 149.
Tangasi, l. 75.
Tangasi, r. 86.
Tani, r. 114.
Tari, r. 157.
Tarikh-es-Soudan, manuscrit arabe. 5.
Tayo, r. 73.
Tchad, lac, 2, 8, 33, 147.
Téhu, r. 124.
Teli, gîte d'étapes. 158.
Teli, r. 73, 74, 86, 125, 132, 158.
Tena, m. 108, 109.
Teta, personnage mythique. 92.
ti, n. c. 142.
Tiangama, p. 115.
Tiberi, m. 108.
Tikima, p. Cf. *Kipa*. 42, 44, 45, 47, 49, 50, 52, 60, 61, 63, 66, 69, 72, 76, 93, 96, 119.
tilibara, n. c. 163, 210.
Timandu, p. 76.
timba, n. c. 142.
Timbi, e. 82.

Tinda, p. 73.
Tipatendele, l. 104.
ti (po), n. c. 142.
Titiani, personnage mythique. 92.
Titule, l. 22, 104, 125, 126.
Toba, e. 82.
Togbo, e. XII.
Togbwa, p. 128.
Tombo, p. XVIII, XX, XXI, 28, 30, 31, 35, 37, 38, 40, 41, 47, 50, 53, 54, 56, 57, 59, 62, 63, 65 à 69, 84, 89, 97, 99, 107, 113, 218, 219, 238, 248.
Tombo, plaine. 114.
tomvuin, n. c. 207.
Toro, p. 217.
Toro, r. 53, 106.
Tota, p. Cf. *Awandi*. 98.
Tota, r. 97, 99, 157.
Tshimbi, r. 87.
Tuba, terre. 108.
Tuka, p. 184.
Tukuba, p. 62, 73, 77, 93, 108, 122, 123, 128, 129, 248.
Tule, héros, 39, 157, 158, 164, 172, 229.
Tumba, lac, 42.
Tumbele, héros, 92, 164.
Tundwa, p. 103.
Tunga Munza, p. 27.
tura, n. c. 92, 118, 184, 227.
Turugba, p. 43, 47, 48, 52, 237, 238.
Turumu, e. Cf. *Pygmées*. 131.
Tutue, p. 47, 48, 52, 237.
Tylor, p. 168.
Ubangi, r. VIII, X à XII, XVII, 8, 34, 91, 95, 99, 102, 109, 165, 215, 245.
ubi, n. c. 142.
ubo, n. c. 142.
Uele, r. VIII, X à XII, XVIII à XXII, XXV, XXVII, 2, 3, 8, 9, 11, 12, 27, 31, 35, 36, 39, 41, 48 à 50, 52 à 54, 56 à 58, 62, 64, 67 à 72, 74, 81, 82, 84 à 87, 90, 92, 94, 96 à 106, 108, 109, 111 à 117, 120 à 126, 128 à 132, 136 à 138, 141, 143, 145 à 149, 154, 157, 167, 192, 210 à 212, 215, 219, 221, 223, 231, 245 à 248, 250, 251.
udru, n. c. 142.
udu, n. c. 142.
Uere, l. XX, 52, 161, 165.
Uere, r. Cf. *Api*, *Opi*. XVII, XIX, XXI, 30, 36, 41, 43, 45 à 47, 49, 53, 54, 56, 59, 64, 65, 67, 70, 85, 97, 101, 102, 105, 106, 112, 118, 156, 157, 207, 220, 221, 231.
Uganda, pays. 29, 217.
Ukwa, p. 59, 62 à 64, 66, 241.
ukwere, n. c. 203.
ungu, n. c. 133.
Ungwa, p. 77.
uroyo, n. c. 9.
Usuma, p. 37, 90.
uti, n. c. 142.
Vanda, p. 103, 104.
Van den Broel (chanoine), p. 146.
Van den Plas (R. P.), p. 32, 143, 147.
Van Gennep, p. 170.
Vangonde, p. 89.
Van Kerckhoven, p. XIX, 48, 51, 62, 72.
Vankerckhovenville, l. 141, 144.
Vanuytven (R. P.), p. 97.
Viadama, l. 125, 128.
Victoria Nyanza, lac. 148, 151, 152.
Vogt, p. 168.
Vomu, e. 121.
vugu, n. c. 208.
Vumani, e. 121 à 123.
Vungu, p. 77, 79.
Vungula, p. 158.
Vungumbwa, p. 77.
Vuruba, p. 70.
Vutimbia, p. 242.
Vutupwa, p. 63, 241 à 243.
wa, n. c. 133.
wâ, n. c. 175, 176.
Wabudu, e. Cf. *Mabodo*. 115.
Wabutu, e. Cf. *Mabodo*. 115.
Wadelaï, l. XIX.
wahi, n. c. 118.
Wala, r. 44.
Walesé, e. 4, 131, 134, 141, 148, 152, 246.
Wambuti, e. 131, 141, 148, 149, 246.
Wando, p. 45, 46, 49, 52, 59, 60, 62, 63, 66, 90, 93, 96, 130, 132, 133, 146, 186, 222.
Wando Nyake, p. 63, 110, 219, 222, 223, 228.
Wange, p. 122.
wango, n. c. 42.
Wango, p. 100.
Wara, p. Cf. *Goro*. 27, 28, 31, 38, 40, 248.
Wara, r. 75, 117, 118, 133, 137, 146, 155, 157, 210.
Ward, p. 91.
Wau, l. 47.
Wau, r. 112.
Wazimba, e. X, 143, 153.

webe, n. c. 208.
wegebe, n. c. 208.
Wenetipo, p. 67, 85, 90.
Werner, p. 218.
Westermann, p. 34, 142.
Wesu, r. 47, 233.
wi, n. c. 178.
wido, n. c. 178.
Wiliko, p. 100 à 102.
Winebago, e. 182.
wokuringu, n. c. 187.
Wole, p. 54, 68, 104.
Worani, p. 115.
Wote, l. 159.
Wote, p. Cf. *Yapati*. 30, 57, 63, 77, 114.
Ya, île. 215.
Ya, r. 58.
Yakoali, e. 95.
Yakoma, l. VIII, XVII, 81, 82, 91, 107, 109, 111 à 113, 185, 215, 223, 245.
Yakuluku, l. 61, 105, 210, 226
Yakumbanze, e. 95.
Yamada, p. 89.
Yamba, p. 217.
Yangara, p. 90, 94, 123.
Yanonga, p. 89, 90.
Yapati, p. Cf. *Wote*. XVIII, 30, 37 à 40, 43, 45 à 47, 49, 52, 56 à 59, 62 à 64, 66, 70, 76, 102, 103, 107, 112 à 114, 122, 124, 129, 163, 186, 217 à 219, 220, 248.
Yatwa, p. XIX à XXI, 40, 68, 69, 248.
yava, n. c. 212.
Yei, r. 2, 41, 53, 94, 106, 153, 185.
Yemba, p. 113.
Yengahuru, p. Cf. *Bokuma*. 123.
Yengo, p. 43 à 46, 52, 64.
Ygba, r. 59, 112, 113, 133.
yongomba, n. c. 209.
Yori, p. 128, 130.
Yuba, r. 117.
Yube, e. 96.
Yubo, r. 58, 91.
yüde, n. c. 178.
Yuge, p. 220.
Yumba, p. 220.
Yumbulu, r. 161.
Zaba, p. 57.
Zagbe, p. 53.
Zakala, p. 73 à 76.
Zakumba, p. 66, 222, 223, 225.
Zalika, plaine, 157.
Zambèze, fleuve. 5, 149.
Zamoï, p. Cf. *Mokango*, *Zamoï Bio*, *Zamoï Epira*. 44, 50, 54, 61, 63, 77, 90.
Zamoï Bio, p. 25, 27, 33, 40, 53, 55, 66, 105, 107, 110, 112, 138, 171, 181, 183, 221, 222.
Zamoï Epira, p. Cf. *Epira*, XIX à XXI, 43 à 45, 50, 52, 64, 66, 85, 239.
Zamongwa, p. 76.
Zamu, p. 104.
Zande, e. voir *Azande*.
Zangagbia, p. 46, 52.
Zangbapu, r. 60.
Zango, p. 55, 67.
Zanzibar, l. 72, 78.
zawa, n. c. 209.
Zawa, p. 114.
Zébir, p. 44, 69.
Zebo, p. 74 à 76.
Zebura, p. 182.
Zebwandra, p. 75, 94, 128.
Zegbwa, p. 68.
Zelepia, p. 89, 217.
Zelio, p. 77.
Zelua, p. 89.
Zeeuw, p. 103.
Zembali Djabir, monolithe. 155.
zembokpi, n. c. 221.
Zengbe, p. 66.
zengu, n. c. 118.
Zengwe, p. 100.
Zenu, p. 66.
Zéziri, e. 121.
Zia, p. 89.
Zibu, société secrète. 172.
Zien, e. 83, 88.
Zien, p. 83, 88.
Ziga, p. 75.
Zina, p. 24, 76, 78, 123.
zingini, n. c. 95.
Ziniba, e. 121.
Zinipako, p. 139.
Zizi, p. 128.
zoa, n. c. 129.
Zoa, r. 129.
Zobeïr-Pacha, p. 218.
Zobia, l. 13, 103, 104, 125, 127, 132, 160, 247.
Zokere, p. 79.
Zolane, p. 12, 22, 40, 68, 103, 107, 110, 192, 193, 219, 221.
Zombo, p. 128.
Zongbali, p. 89.
zongo, n. c. 210.
Zongo, p. 53 à 55, 66, 68, 70, 72.
Zongoli, p. 73, 128.
zozo, n. c. 208.
Zukumba, p. 27.
Zumbe, r. 156.
zumbulu, n. c. 220.
Zunè, p. 22, 28, 40, 74, 77, 78, 120, 184.
Zunesende, p. 76.
Zwande, e. 118.

ERRATA

Page XVII, ligne 2, au lieu de : *presque vers l'an 1800*, lire : *jusque vers l'an 1800.*

Page 3, ligne 27, au lieu de : *Bandia*, lire : *Bandya.*

Page 50, ligne 3, au lieu de : *Bangoro*, lire : *Bangaro.*

Page 61, ligne 29, au lieu de : *Bangoro*, lire : *Bangaro.*

Page 62, ligne 6, au lieu de : *Bondubwa*, lire : *Bandubwa.*

Page 64, ligne 14, au lieu de : *en aval de son confluent, avec l'Angu*, lire : *en aval de son confluent avec l'Angu.*

Page 110, dernière ligne, au lieu de : *Bayaka*, lire : *Bayeka.*

Page 221, ligne 31, au lieu de : *invité*, lire : *inviteur.*

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

PRÉFACE, par le colonel Bertrand VII

INTRODUCTION 1

PREMIÈRE PARTIE. — *Généralités. Méthode de recherche pour reconstituer les migrations* 5

Chapitre Premier. — Reconstitution de l'histoire azande-avungura 7

Chapitre II. — Reconstitution de l'histoire antérieure à la poussée zande-avungura 11

Chapitre III. — Emploi des langues indigènes dans ces recherches 17

Chapitre IV. — Psychologie de l'Azande 21

DEUXIÈME PARTIE. — *Historique des Azande-Avungura.*

Chapitre Premier. — Généalogie de Gura. Légendes. 27

Chapitre II. — Gura et ses fils 35

Chapitre III. — Descendants de Mabenge :

Les Anunga 41
Les Auro 52
Les Ambomu 55
Les Avuru Bogwa 64

Chapitre IV. — Descendants de Tombo :

Les Embili 65
Les Amokuma 67
Les Apodyo 68
Les Abèlè ou Avuru Kipa 69

Chapitre V. — Populations ayant contribué à la formation de la nation azande :

Les Abandya 81
Les Bangba 90

Pages.

Les Mayogo 94
Les Basèrè ou Basiri 95
Les Abarambo 96
Les Abèlè et Auro 98
Les Angada 102
Les Abwameli 103
Les Adio 104
Les Abaza 106
Les Abogure, Bote, Mabadi 107
Les Abangwinda 110
Les Mangbèlè (Mambare de Casati) 114
Les Mabodo 115
Les Abarè ou Bari 116
Les Akarè ou Bakare 117
Les Amadi 120
Les Makèrè, Mangbètu, Mabisanga, etc. 125
Les Momvu, Aka, etc. 130
Les Akbwaya 132
Les Abaka 133
Les Logo 133

TROISIÈME PARTIE. — *Proto-ethnographie.*

Chapitre Premier. — Les derniers néolithiques 135

Chapitre II. — Influences nilotiques. Migration logo-bari, etc. 151

Chapitre III. — Relevé des stations à figurations rupestres avec quelques inventaires et commentaires 155

QUATRIÈME PARTIE. — *Ethnographie.*

Chapitre Premier. — Dynamisme 167

Chapitre II. — Magie sympathique 175

Chapitre III. — Thérapeutique 179

Chapitre IV. — Cas indéterminés 181

Chapitre V. — Procédés divinatoires (mantique) 183

Chapitre VI. — Totémisme 185

Chapitre VII. — Origine du totémisme 189

Chapitre VIII. — Rôle social du totémisme 191

Pages.

Chapitre IX. — Séquences rituelles mêlées aux faits sociaux :
Grossesse 197
Naissance et dénomination 197
Circoncision et seconde dénomination 199
Rites mortuaires 203
Echange du sang 204

Chapitre X. — Notes sur l'agriculture. Calendrier agricole :
Dénominations des mois lunaires 207
Cueillette 208
Cultures de rapport 210
Cultures d'appoint 211
Cultures de plantes oléagineuses 212
Ordre et disposition des cultures 212

Chapitre XI. — Aire de répartition de l'élaïs 215

Appendice I. — Essai de chronologie 217

Appendice II. — Quelques clans d'origine azande entraînés par les invasions avungura et abandya 219

Appendice III. — Quelques clans d'origine adio 223

Appendice IV. — Répartition des indigènes désignés par leur origine dans quelques chefferies 225

Appendice V. — Folklore 229

Appendice VI. — Extrait d'un rapport établi à la suite d'une reconnaissance chez les Embili, du 7 mai au 2 juin 1913 231

Appendice VII. — Extrait d'un rapport établi à la suite d'un voyage d'études (été 1913) en territoire anunga (ex-chefferie Sasa) avec le docteur Rodhain 237

Appendice VIII. — Procès-verbal des délibérations où fut désigné le successeur du chef Bwendi, décédé sans enfants, par le lieutenant de Hemricourt de Grunne. 241

Appendice IX. — Table des matières que l'auteur se proposait de développer 245

INDEX 253

ERRATA 277

TABLE DES MATIÈRES 279

Librairie MAURICE LAMERTIN

Éditeur de l'Académie royale de Belgique et de l'Institut de Sociologie Solvay

58-62, rue Coudenberg. — BRUXELLES

Compte chèque postal : 9550 Téléphone : B 9891

INSTITUTS SOLVAY

PUBLICATIONS DE L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE

I. NOTES ET MÉMOIRES

(in-4°) cart. toile.

1. **Notes sur les formules d'introduction à l'énergétique physio- et psychosociologique,** par E. SOLVAY, 26 pages. **2 fr. 50**
2. **Esquisse d'une sociologie,** par E. WAXWEILER, 306 pages. **15 fr.**
3. **Les origines naturelles de la propriété : Essai de Sociologie comparée,** par R. PETRUCCI, xv-246 pages. **15 fr.**
4. **Sur quelques erreurs de méthode dans l'étude de l'homme primitif : Notes critiques,** par L. WODON, 37 pages. **2 fr. 50**
5. **L'Aryen et l'anthroposociologie : Etude critique,** par le Dr E. HOUZE, 117 pages. (Epuisé.)
6. **Mesures des capacités intellectuelle et énergétique,** par Ch. HENRY, avec une remarque additionnelle (Sur l'interprétation sociologique de la distribution des salaires), par E. WAXWEILER, 75 pages. (Epuisé.)
7. **Origine polyphylétique, homotypie et non-comparabilité des sociétés animales,** par R. PETRUCCI, viij-126 pages. **6 fr.**
8. **Der Güterverkehr in der Urgesellschaft,** par E. SOMLO, 186 pages. **9 fr.**
9. **Recherches sur le travail humain dans l'industrie. — I. Enquête sur le régime alimentaire de 1,065 ouvriers belges,** par A. SLOSSE et E. WAXWEILER, avec la collaboration de E. VAN DE WEYER et Z. KOTCHETKOVA, 266 pages avec nombreux tableaux. **20 fr.**
11. **Les abonnements d'ouvriers sur les lignes de chemins de fer belges et leurs effets sociaux,** par E. MAHAIM, 274 pages avec 38 cartes, etc. **25 fr.**
12. **Recherches sur les Sociétés d'enfants,** par J. VARENDONCK, professeur d'école moyenne, chargé de cours à la Faculté internationale de Pédologie de Bruxelles, 96 pages. **7 fr. 50**

II. ÉTUDES SOCIALES

(in-8°) relié toile.

1. **Les Syndicats industriels en Belgique,** par G. DE LEENER, 2e édition, xxxij-348 pages. (Epuisé.)
2. **L'Esprit du gouvernement démocratique,** par A. PRINS, ix-294 p. (Epuisé.)
3. **Les Concessions et les Régies communales en Belgique,** par E. BREES, xxviij-556 pages. (Epuisé.)
4. **Impôts directs et indirects sur le revenu.** — La contribution personnelle en Belgique, l'Einkommensteuer en Prusse, l'income-tax en Angleterre, par J. INGENBLEEK, viij-518 pages. (Epuisé.)
5. **L'Organisation syndicale des chefs d'industrie.** — Etude sur les syndicats industriels en Belgique, par G. DE LEENER, xx-395 et xxi-580 p. **25 fr.**

6. **Principes de la Politique régulatrice des changes,** par M. ANSIAUX, 259 pages. (Epuisé.)
7. **L'Evolution industrielle de la Belgique,** par J.-St. LEWINSKI, 444 p. **12** fr.
8. **Les ouvriers agricoles en Belgique,** par Benoit BOUCHÉ, 263 pages. **9** fr.

III. ACTUALITES SOCIALES

(in-16°) cart. toile.

1. **Principes d'orientation sociale,** résumé des études de M. Ernest SOLVAY sur le Productivisme et le Comptabilisme, 2e édition, vij-92 pages. **2** fr.
2. **Que faut-il faire de nos industries à domicile?** par M. ANSIAUX, vij-130 pages. (Epuisé.)
3. **Le charbon dans le nord de la Belgique.** Le point de vue technique (G. DE LEENER). Le point de vue juridique (L. WODON). Le point de vue économique et social (E. WAXWEILER), vij-217 pages. (Epuisé.)
4. **Le procès du libre-échange en Angleterre,** par D. CRICK, vij-297 p. (Epuisé.)
5. **Entraînement et fatigue au point de vue militaire,** par J. JOTEYKO. ix-100 pages. (Epuisé.)
6. **L'augmentation du rendement de la machine humaine,** par le Dr L. QUERTON, vij-215 pages. **5** fr.
7. **Assurance et assistance mutuelles au point de vue médical,** par le Dr L. QUERTON, vij-145 pages. **2** fr. **50**
8. **Les sociétés anonymes: abus et remèdes,** par T. THÉATE, xix-225 p. (Epuisé.)
9. **La lutte contre la dégénérescence en Angleterre,** par les Drs M. BOULENGER et N. ENSCH, vij-97 pages. **2** fr.
10. **Une expérience industrielle de réduction de la journée de travail,** par L.-G. FROMONT, xx-120 pages. **4** fr.
11. **Ce qui manque au commerce belge d'exportation,** par G. DE LEENER, vij-294 pages. **3** fr.
12. **Ce que l'armée peut être pour la nation,** par A. FASTREZ, xiij-294 p. **3** fr.
13. **Pourquoi mangeons-nous?** Principes fondamentaux de l'alimentation, par A. SLOSSE, 2e édition, xij-188 pages. **5** fr.

13a. **Waarom eten wij?** Grondbeginselen der voedingsleer, door A. SLOSSE, xij-151 pages. **3** fr.

14. **La personnification civile des associations.** Avant-propos, A. PRINS. L'Allemagne, R. MARCQ. L'Angleterre, M. VAUTHIER. La France et l'Italie, P. ERRERA, xij-189 pages. **2** fr. **50**
15. **La défense sociale et les transformations du droit pénal,** par A. PRINS, 170 pages. (Epuisé.)
16. **Le commerce au Katanga : Influences belges et étrangères.** (Missions de l'Institut Solvay, par G. DE LEENER, 151 pages, 72 photogravures inédites hors texte et 1 carte en couleur. **4** fr. **50**
17. **La politique de réforme sociale en Angleterre : Conférences de « l'Eighty Club »,** 191 pages. **2** fr. **50**
18. **L'agriculture au Katanga : Possibilités et réalités.** (Missions de l'Institut Solvay), par A. HOCK, 305 p., 106 photograv. hors texte et 1 carte. **3** fr. **50**
19. **La politique des transports en Belgique,** par G. DE LEENER, 320 p. **3** fr. **50**

NOUVELLE SÉRIE

(in-8°) broché.

1. **Azande.** Introduction à une ethnographie générale des bassins de l'Ubangi-Uele et Aruwini, par A. DE CALONNE-BEAUFAICT, 300 p. environ. **20** fr.
2. **Le mouvement coopératif en Russie,** par G. BEKKER, v-200 pages. **12** fr.

ORGANISATION INDUSTRIELLE, MÉDECINE SOCIALE ET ÉDUCATION CIVIQUE

en Angleterre et aux États-Unis

par le Dr René SAND

Inspecteur principal au Service médical du Travail, agrégé de l'Université de Bruxelles, membre correspondant de l'Académie royale de Médecine de Belgique, médecin de régiment de réserve à l'Ambulance de l'Océan.

In-8° de 896 pages (1920) ..... Prix : **30** fr.

Louis WODON

Secrétaire général du ministère des Affaires économiques, professeur à l'Université libre de Bruxelles.

Le Contrôle juridictionnel de l'Administration et la Responsabilité des Services publics en Belgique

In-8° de 268 pages (1920)..... Prix : **9** fr.

Charles DE LANNOY, professeur à la Faculté de droit de l'Université de Gand.

L'Organisation coloniale belge

In-8° de 316 pages (1913) ..... Prix : **7** fr. **50**

Ed. BERNSTEIN

La grève et le lock-out en Allemagne

Leurs forces, leur droit et leurs résultats

Conférences faites à l'Université de Bruxelles.

In-8° de 109 pages (1908) ..... Prix : **2** fr. **50**

Ch. DE LANNOY et **Herman VAN DER LINDEN**

Professeurs à l'Université de Gand et de Liége.

Histoire de l'Expansion Coloniale des Peuples Européens

(Ouvrage ayant obtenu le prix du Roi)

I. **PORTUGAL ET ESPAGNE** (jusqu'au début du XIXe siècle).

In-8° de 452 pages et 2 cartes hors texte (1907)..... Prix : **10** fr.

II. **NEERLANDE ET DANEMARK** (XVIIe et XVIIIe siècle).

In-8° de 485 pages et 4 cartes hors texte (1911)..... Prix : **10** fr.

MAURICE LAMERTIN EDITEUR

Maurice **CALMEYN**

AU CONGO BELGE

Chasses à l'éléphant. -- Les indigènes. -- L'administration.

Superbe volume in-8° de 585 pages, imprimé sur papier couché et illustré de 235 photogravures dans le texte. Prix broché : **15** fr.
Relié toile : **20** fr.

Henri PIRENNE, professeur à l'Université de Gand.

Histoire de Belgique

TOME V. — Fin du régime espagnol; le régime autrichien; la révolution brabançonne et la révolution liégeoise.

Un fort volume in-8° de 584 pages ..... Prix : **30** fr.

Henri PIRENNE, professeur à l'Université de Gand.

Souvenirs de captivité en Allemagne

(Mars 1916-Novembre 1918)

In-16 de 93 pages ..... Prix : **3** fr.

Rich. KREGLINGER

Chargé de cours d'histoire des religions à l'Université libre de Bruxelles.

Études sur l'origine et le développement de la vie religieuse

I. Les Primitifs, l'Égypte, l'Inde et la Perse

In-16 de 369 pages (1919) ..... Prix : **6** fr. **50**

II. La Religion chez les Grecs et les Romains

In-16 de 268 pages (1920)..... Prix : **6** fr.

Henri PIRENNE, professeur à l'Université de Gand.

Bibliographie de l'Histoire de Belgique

Catalogue méthodique et chronologique des sources et des ouvrages principaux, relatifs à l'histoire de tous les Pays-Bas, jusqu'en 1598, et à l'histoire de Belgique, jusqu'en 1830.

In-8° de 268 pages (2e édition 1902)..... Prix : **10** fr.

INSTITUTS SOLVAY

INSTITUT DE SOCIOLOGIE

Travaux des Groupes d'études de la Reconstitution nationale

1. Groupe d'Etudes des Finances publiques :
   L'impôt sur les bénéfices de guerre.
2. Groupe d'Etudes juridiques :
   La question des loyers.
3. Groupe d'Etudes de l'Alcoolisme :
   L'action de l'Etat contre l'alcoolisme.
4. Georges Smets :
   La réforme du Sénat.
5. Groupe d'Etudes des Chemins de fer :
   L'autonomie des chemins de fer de l'Etat belge.
6. Groupe d'Etudes des Finances publiques :
   L'impôt successoral.
7. Groupe d'Etudes agraires :
   La réforme du régime douanier des produits alimentaires.
8. Groupe d'Etudes juridiques :
   Le retour à la légalité.
9. Gustave Abel :
   De l'organisation régionale des services publics.

Imprimerie scientifique et littéraire, rue des Sables, 17, Bruxelles.

INSTITUTS SOLVAY

Parc Léopold, Bruxelles

REVUE DE L'INSTITUT DE SOCIOLOGIE

Comité de direction de l'Institut :

G. BARNICH G. HOSTELET A. SOLVAY

E. VANDERVELDE

Directeurs :

G. BARNICH — G. HOSTELET

Administrateur :

G. DE LEENER

La *Revue de l'Institut de Sociologie* paraît en six numéros par an. Chaque numéro comprend environ 160 pages.

Le prix de l'abonnement est de 30 francs pour la Belgique et de 35 francs pour l'étranger.

Le prix du numéro est de 5 francs pour la Belgique et de 6 francs pour l'étranger.

Pour les abonnements
s'adresser à l'Institut de Sociologie, Parc Léopold, Bruxelles.

31° 32° 33°

10°

CARTE I

LÉGENDE

9°

IINATION AVUNGURA — AZANDE AMBOMU

id. — id. ANUNGA

id. — id. AURO

id. — id. APODYO

id

CARTE I
LÉGENDE
I — DOMINATION AVUNGURA — AZANDE AMBOMU
II — id. — id. ANUNGA
III — id. — id. AURO
IV — id. — id. APODYO
V — id. — id AMOKUMA
VI — id. — id. EMBILI
VII — id. — id. ABÈLÈ
VIII — ABWAMELI (invasions antérieures)
IX — AZANDE non soumis aux Avungura
X — ABANDYA
DARFUR
DARFUR
BAHR EL GHAZAL
MONGALLA
BASUELE
HAUTUELE
NORTHERN
ITURI
STANLEYVILLE
ORIENTALE
WESTERN
UGANDA
Echelle 1 : 4.000.000
Kilomètres 40 20 0 40 80 120 160 200 Kilomètres

31° 32° 33°

10°

CARTE II

'UELE-M'BOMU AU XVIme SIÈCLE

des cupules. — Ere de l'Asa.

9°

LÉGENDE

CARTE II
BASSIN DE L'UELE-M'BOMU AU XVIme SIÈCLE
Epoque des cupules. — Ere de l'Asa.
LÉGENDE
Première invasion soudanaise (Mongbwandi)
Première invasion bantou (Mobenge et Abangwinda)
Stations rupestres (cupules, dessins rupestres).
DARFUR
DARFUR
BAHR EL GHAZAL
MONGALLA
NORTHERN
HAUTE UELE
BAS UELE
ITURI
STANLEYVILLE
ORIENTALE
WESTERN
UGANDA
INFLUENCES NILOTICHADIENNES
EXTENSION PROBABLE VERS LE NORD DE L'AIRE A CUPULES
INVASION SOUDANAISE
MONGBWANDI
INVASION BANTOU
MOBENGE ABANGWINDA
Echelle 1 : 4.000.000
Kilomètres 40 20 0 40 80 120 160 200 Kilomètres

31° 32° 33°

10°

CARTE III

UELE-M'BOMU AU XVIIIme SIÈCLE

ndu – Fin de l'âge néolithique

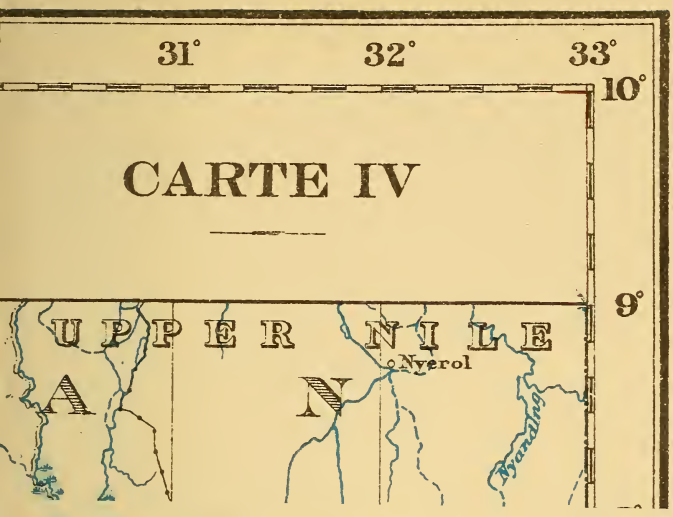
9°

LÉGENDE

métissés d'AKARÉ

A

CARTE III
BASSIN DE L'UELE-M'BOMU AU XVIIIme SIÈCLE
Ère du Gundu – Fin de l'âge néolithique
LÉGENDE
1 – BIRRI
2 – MOMVU métissés d'AKARÈ
3 – APAMBIA
4 – IHWIWI
5 et 6 – Frondeurs rencontrés par les ANGADA et les AVUNGURA
7 – MANGBÈLÈ (Bantou)
8 – MAKRAKRA (ADIO)
Les ABANGWINDA et ANGADA-ABÈLÈ n'ont pu se maintenir en aucun point comme population autonome et subsistent dispersés dans l'ensemble des territoires recouverts par les invasions ABANDYA et AVUNGURA.
DARFUR
BAHR EL GHAZAL
MONGALLA
BAS UELE
HAUT UELE
ITURI
STANLEYVILLE
ORIENTALE
NORTHERN
WESTERN
UGANDA
Echelle 1 : 4.000.000
Kilomètres 40 20 0 40 80 120 160 200 Kilomètres


31°
32°
33°
10°
CARTE IV
9°
UPPER NILE
Nyerol
A
N

CARTE IV
DARFUR
KORDOFAN
UPPER NILE
SOBAT
PIBOR
MONGALLA
NORTHERN
BASUELE
HAUT
ITURI
STANLEYVILLE
ORIENTALE
WESTERN
UGANDA
BONGO
BELANDA
DJUR
MOMBUTTU
WAMBUTI
WALESE
MOMBUTTU
Echelle 1 : 4.000.000
Kilomètres 40 20 0 40 80 120 160 200 Kilomètres

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES

ICI '87

3 9088 00012 6664
SMITHSONIAN INSTITUTION LIBRARIES